C E
Coll. [illegible]

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE
DE LA VERTU,
Extraits du Journal
D'UNE JEUNE DAME.

TOME PREMIER.

A COLOGNE.

M. DCC. LXII.

BIBLIOTHECA

PR
3679
.S5 M414
1762
v.1
Coll spec.

AVERTISSEMENT.

L'Aimable & modeſte Ouvrage, qu'on donne au Public, a paru ſans nom d'Auteur, & ſans autre préambule qu'un humble hommage, rendu dans ces termes & dans cette forme au célébre Richardſon.

L'Editeur de ce Journal prend occaſion de l'honneur qu'il a de le publier, pour rendre, à la bonté exemplaire & au génie diſtingué, le tribut qui leur appartient, lorſqu'ils ſe trouvent uuis dans une même perſonne; en dédiant ſon Recueil

A L'AUTEUR
DE CLARISSE ET DE GRANDISSON.

Le génie & la bonté unis dans un Ecrivain: quel éloge! jamais

aucun monument de la vanité des Hommes n'a porté de si glorieuse inscription.

Celui, qui fait cet honneur à M. Richardson, y semble aspirer aussi dans ces Mémoires. C'est déjà faire entreluire quelques raïons du même mérite, que de le sentir & l'admirer dans autrui: mais il prend un vol plus élevé, & de son Héros il fait son modèle. Quelque jugement qu'on porte, & de l'entreprise & du succès, on lui reconnoîtra de l'invention, c'est-à-dire, cette force créatrice, qui fait tirer d'elle-même le fond, l'ordonnance & les couleurs d'un Tableau, & qui fait une des premieres propriétés du génie. On ne lui refusera pas non plus l'art d'intéresser par des peintures nobles & touchantes, dont la source

naturelle eſt dans un cœur ſenſible & généreux, qui ne peut être conçu ſans bonté. Ainſi, l'admiration ayant ſes dégrés, comme le mérite dont elle eſt le prix, il peut ſe promettre une partie des éloges qu'il croit dus à M. Richardſon.

Ce qu'on veut conclûre ici de l'exemple & du caractere de l'un & de l'autre, c'eſt, non-ſeulement que les talens les plus diſtingués & les plus belles qualités de l'eſprit peuvent être employés à ce genre de compoſition par des Ecrivains honnêtes & vertueux, mais que le genre peut être tourné à l'honneur, à la vertu, à la Religion même, & tendre par conſéquent au but de toute littérature utile, qui eſt l'inſtruction du Public. Auſſi nous aſ-

ſure-t'on que depuis pluſieurs années, les Romans Anglois, qui portent ce ſceau, ſont ſortis d'une ſociété d'Amateurs de l'ordre & des bonnes mœurs, qui déſeſpérant de rappeller leurs Compatriotes au goût de la vie réglée par des Sermons & des Traités de Morale, ſe flattent que des images plus douces de devoir & de vertu, tracées par des Peintres ſages, qui ſavent tirer parti de l'imagination & du ſentiment, pour ramener le cœur & l'eſprit de leurs erreurs, ſeront capables de faire renaître, dans leur Nation, l'innocence, la droiture, & la pureté du Siécle d'or. Malheureuſement, on ne nous dit pas encore qu'ils ayent tiré de grands fruits d'une ſi belle entrepriſe; mais on les loue de l'avoir tentée.

En France, on peut regretter que plusieurs Ecrivains distingués, qui s'y sont exercés dans ce genre, n'ayent pas conçu le même dessein, & suivi la même route. Avec quel éclat n'y auroient-ils pas marché ? & si la réformation des mœurs peut être espérée par cette voye, n'est-ce pas de leurs talens qu'on pouvoit l'attendre ? Un sujet imaginé par M. de V... pour exalter les charmes & les droits de la vertu, traité avec la noblesse de la Henriade, de Brutus, d'Alzire, &c. avec le tendre intérêt de Zaïre & de Mérope, avec cette abondance d'idées & de sentimens, cette élégance & cette chaleur d'expressions, cet art dans la préparation des événemens & dans le ménagement des situations, en un

mot, avec cet inépuiſable fond d'eſprit & de goût, qui régnent ſupérieurement dans ſes Ouvrages, ne ſeroit-il pas lû & relû cent fois ? & pourroit-il l'être, ſans faire ſur ſes Lecteurs des impreſſions puiſſantes, qui leur rendroient cher & reſpectable tout ce qu'il auroit entrepris de leur faire aimer ? C'eſt un pouvoir de faire le bien, qu'il tient dans ſes mains, & dont on l'invite à faire uſage, par le même ſentiment qui porte à publier ces Mémoires.

MEMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA VERTU.

INTRODUCTION.

Je fus invité, l'Eté dernier, à faire une promenade de quelques semaines dans Buckingham-Shire, par un Ami très-digne de mon attachement, qui, depuis son établissement à Londres, étoit dans l'usage de rendre annuellement une visite à sa mere. Cette Dame, assez avancée en age, mais d'un caractere ouvert & sensi-

ble, avec toute la politeſſe d'une excellente éducation, menoit une vie douce en Province, dans une fort belle maiſon, quoiqu'antique, qui faiſoit partie de ſon douaire; & ce fut à cet honorable hoſpice, que je fus conduit. La vieille Dame me reçut très-civilement, comme l'Ami de ſon Fils; & j'ai de grandes raiſons d'attacher un prix extraordinaire à cette faveur.

Toutes nos ſoirées furent employées à l'amuſement de cette obligeante mere. Elle aimoit les Livres; & je reconnus bien-tôt qu'elle étoit Femme du meilleur goût. Mais ſon âge commençant à lui rendre la lecture plus difficile, nous entreprîmes, ſon Fils & moi, de lui épargner cette peine, en lui liſant les Ouvrages dont elle faiſoit choix. Son inclination n'étoit pas bornée à des

études ſi particulieres, qu'elle ne nous permît de varier nos ſujets, pour ſatisfaire quelque-fois la nôtre.

Un jour, peu éloigné de celui que nous avions fixé pour notre départ, on s'étoit déterminé à lire la Tragédie de Douglas, lorſqu'une Dame du voiſinage, Femme de beaucoup d'eſprit, qui avoit pris le Thé avec nous, déſira d'aſſiſter à notre lecture. Nous entrâmes auſſitôt en exercice, après être convenus, mon Ami & moi, de lire alternativement, pour nous ſoulager, & pour ne rien faire perdre, à l'Ouvrage par une prononciation lâche ou ſans ame. Cette piéce étoit nouvelle pour les deux Dames : elles rendirent toutes deux, à ſon mérite, le vrai témoignage de la nature ; des larmes.

Lorſque nous eûmes achevé de la lire, elles en firent beaucoup d'élo-

ges ; mais la Dame étrangere ajouta ; que malgré tout le plaiſir qu'elle avoit pris à l'entendre, elle y trouvoit le ſujet d'une grave objection. Nous prétâmes impatiemment l'oreille. Il me ſemble, nous dit-elle, que la morale de cette Piéce n'eſt propre qu'à décourager la vertu, ſur-tout dans les jeunes gens. J'y vois un jeune Héros, quoiqu'orné des plus grandes perfections de ſon ſexe, vérité, modeſtie, gratitude, piété filiale, grandeur d'ame, & valeur au plus éminent dégré, non-ſeulement enſeveli dans l'obſcurité par un rigoureux deſtin, juſqu'à l'age viril, mais ſoudainement ravi par une mort prématurée, lorſqu'il commence à paroître au jour ; & cela, dans une conjoncture, où, ſuivant tous les principes naturels de la morale, on peut dire que tant de vertus devoient être récompenſées.

Chacun de nous ſe trouvant comme engagé à donner librement ſon opinion, la vieille Dame s'attira toute notre attention pour la ſienne ; comme il arrivoit toujours, lorſqu'elle portoit ſon jugement de quelque Ouvrage d'eſprit.

Elle répondit à ſon Amie : » Je penſerois comme vous, Madame, ſi » le monde n'étoit pas rempli de triſ» tes exemples, qui donnent aſſez de » vraiſemblance à la Fable de cet» te Tragédie. Non que le Poëte, » libre comme il eſt de donner la » forme qu'il deſire aux matériaux » de ſa création, ne pût auſſi bien » récompenſer & punir ſuivant les » regles de notre juſtice humaine ; » & peut-être même cette méthode » feroit-elle plus d'impreſſion, & » l'exemple aſſurément auroit plus de » force ſur la plus grande partie des

» jeunes gens. Ainſi je n'entreprens » pas de défendre une méthode op- » poſée, par des principes de juſtice » poëtique. Ce que je veux dire ſeu- » lement eſt que le Poëte, qui don- » ne la préférence à cette méthode, » peut être juſtifié par l'expérience » commune.

» Si les partiſans de la vertu » étoient toujours heureux dans leurs » entrepriſes, & leurs jours accompa- » gnés d'une conſtante proſpérité, je » trouverois votre objection plus for- » te ; mais c'eſt préciſément le con- » traire : il ne faut pas avoir veçu bien » long-tems, pour s'être convaincu » de cette vérité par ſa propre ob- » ſervation. J'avoue que chez les » Payens, qui n'étendoient pas leurs » idées du bien & du mal au-delà » de cette vie, & qui ne connoiſ- » ſoient pas d'autre motif de vertu » que les éloges des hommes, ou

» ce qu'ils appelloient gloire, cet-
» te morale pouvoit être dangéreu-
» ſe ; mais aſſurément, parmi des
» Chrétiens, elle ne peut, ou du
» moins, elle ne doit pas produire
» de mauvais effet.

» Au contraire, je la crois très
» propre à confirmer cette impor-
» tante leçon, que nous avons reçue
» tous ſans doute, mais dont la pra-
» tique eſt aſſez rare ; qu'il ne faut
» uſer des plus grands avantages de la
» vie, qu'avec l'indifférence réelle-
» ment due, à tout ce qui n'eſt ni
» permanent en ſoi-même, ni d'au-
» cun poids dans la balance du Ciel ;
» d'un autre côté, que les maux qui
» nous arrivent ne doivent pas être
» moins conſidérés comme paſſagers,
» & que dans les vues du diſpenſa-
» teur ſuprême ils ne ſont pas plus
» des punitions, que les biens ne

» ſont des récompenſes ; mais que
» pour l'exacte diſtribution de la
» juſtice, nous devons uniquement
» lever les yeux vers ce terme inévi-
» table, où, quel que ſoit notre ſort,
» la foi nous apprend qu'il ne peut
» changer. C'eſt ſous cet aſpect, que
» les premieres inſtructions de mon
» enfance m'ont accoutumée à con-
» ſidérer les divers partages de l'eſ-
» péce humaine, qui ſemblent bleſ-
» ſer ſouvent l'équité, & qui la bleſ-
» ſeroient effectivement, s'il n'exiſ-
» toit un Monde inviſible, où la juſ-
» tice & l'égalité régnent dans les diſ-
» tributions. Quelle force n'ai-je pas
» tirée de cette réflexion, dans les
» plus difficiles épreuves de ma vie?
» Elle a ſervi particuliérement à me
» ſoutenir, dans le chagrin que j'ai
» reſſenti du malheureux ſort d'une
» chere Amie, que les plus rares

» perfections, & des vertus exemplai-
» res, n'ont pas garantie d'une étran-
» ge variété d'infortunes, pendant le
» cours entier de ſa vie. Suivant
» toutes les apparences humaines,
» cette chere Amie devoit, Mada-
» me, pour employer votre expreſ-
» ſion, être enfin récompenſée. Ce-
» pendant l'affliction a toujours été
» ſon partage. Qu'en faut-il conclu-
» re? ſi ce n'eſt que le grand Juge
» voit les choſes humaines, d'un au-
» tre œil que nous, & qu'il feroit
» non-ſeulement criminel, mais in-
» ſenſé, d'accuſer ſa providence. Cha-
» que jour nous en voyons les diſpoſi-
» tions, de nos propres yeux, dans
» les divers accidens de cette vie.
» Pourquoi refuſerions-nous aux Poë-
» tes la liberté de peindre d'après
» nature, & de préſenter à notre vue
» des événemens, dont la probabi-

» lité du moins est fondée sur une
» expérience reconnue ?

» On est tellement accoutumé à
» ce que je nomme justice Poëtique,
» qu'on est surpris & trompé, à la
» catastrophe d'une Piéce de Théâ-
» tre, lorsqu'on ne voit pas répon-
» dre le sort de tous les personna-
» ges, à la décision de ce Tribunal
» que chacun de nous porte dans
» son propre cœur.

» Nous savons que le contraire ar-
» rive dans la vie réelle : pourquoi
» donc condamner ce qu'on nous
» peint d'après elle ? On peut sou-
» haiter, dans la copie de la Nature,
» un choix de ses plus agréables Ou-
» vrages : mais la répréséntation d'un
» Martyr, expirant dans la torture,
» est aussi juste, quoique moins agréa-
» ble, que celle d'un Héros, triom-
» phant, & récompensé par les plus
» brillans honneurs

Nous applaudîmes aux obſervations de la vénérable Dame ; & ſon Fils, revenant à cette malheureuſe Amie dont elle nous avoit apporté l'exemple, lui demanda, comme une faveur, de m'accorder la lecture du Manuſcrit qui contenoit ſon Hiſtoire. Elle répondit que notre départ étant fixé au jour ſuivant, le tems ne me permettoit pas de lire un Recueil de cette longueur; mais qu'elle me le confieroit volontiers, avec la liberté de l'emporter à la Ville. La plus grande partie, me dit-elle, eſt de la main même de mon Amie ; & voici l'origine de notre commerce. Nous avions été liées de la plus tendre amitié dès l'enfance, & ſi conſtamment, qu'étant devenues inſéparables dans un autre âge, nous nous traitâmes de Sœurs, avec autant de franchiſe & d'affection que ſi nous

euſſions dû cette qualité à la nature. De part & d'autre, nous nous étions accoutumées de bonne heure à tenir de petits journaux de ce qui nous arrivoit journellement : c'étoit un amuſement pour lequel nous avions le même goût, dans nos plus courtes abſences ; & nous ne manquions pas, à notre retour, de nous les communiquer : ou ſi nous nous trouvions ſéparées par une plus grande diſtance, la poſte ſervoit à l'échange que nous faiſions de nos petits regiſtres, après nous être ſolemnellement promis de ne nous pas cacher, l'une à l'autre, le moindre incident, ni même la plus légere penſée : & je crois pouvoir vous aſſurer que dans une correſpondance de pluſieurs années, il n'a rien manqué à la fidélité de cette promeſſe.

J'avois un Frere, plus âgé que

moi d'environ trois ans, jeune homme d'une grande eſpérance, & que ſa qualité de Fils unique rendoit fort cher à notre Famille. Après ſes Etudes, mon Pere penſa, non-ſeulement à le faire voyager, mais, dans ſa tendreſſe, à l'accompagner lui-même pour lui tenir lieu de Gouverneur : il n'auroit pû lui trouver un meilleur guide. Mon Pere étoit encore à la fleur de l'âge, & n'avoit pas d'autres Enfans que mon Frere & moi. Ma Mere, auſſi paſſionnée pour moi qu'il l'étoit pour ſon Fils, & remplie d'ailleurs de la plus vive affection pour ſon Mari, témoigna quelque déſir d'être de la partie avec ſa Fille. Il lui ſembloit, diſoit-elle, qu'une jeune Fille, ſous une conduite ſure, pouvoit tirer autant de fruit qu'un jeune homme, de la vue des Cours étrangeres, & de ſes obſer-

vations ſur la variété des caractères & des uſages. J'avois alors environ ſeize ans. Mon Pere, qui portoit une parfaite tendreſſe à ma Mere, ne lui fit pas déſirer deux fois ſon conſentement ; & nous partîmes tous quatre, pour faire enſemble le tour de l'Europe. Mon deſtin, après une partie de nos courſes, fut d'épouſer un Anglois, que les affaires publiques retenoient alors à la Cour de Vienne. Il fallut y faire quelques années de ſéjour avec lui ; & ce fut pendant cet intervalle, que je fus informée des afflictions de mon Amie, par ſa propre main. Comme elle avoit conſervé la méthode, dont nous étions convenues, de nous écrire juſqu'aux moindres circonſtances des événemens, les paquets furent ſouvent ſi gros, qu'elle étoit obligée d'attendre des occaſions que

je lui marquois moi-même, ou qu'elle trouvoit le moyen de se procurer, suivant les informations que je lui donnois de nos mouvemens. J'ai tiré de ces Ecrits, les plus intéressantes parties de son Histoire; & sans en retrancher les dattes, j'y ai mis une sorte de liaison, qui rend la narration continue. Vous trouverez quelquefois de longs intervalles entre les plus importantes circonstances de sa vie; mais les incidens, dont ces espaces sont remplis dans ses Lettres, n'ayant pas de relation au fond du récit, ou m'ayant paru légers en eux-mêmes, je les ai supprimés dans ma copie. Enfin, j'ai placé, à la tête de l'histoire, un petit prélude, qui regarde la Famille de ma chere Amie. Cet éclaircissement, conclût l'excellente Dame, m'a paru nécessaire, Monsieur, pour

vous faire entrer plus facilement dans le ſens du Manuſcrit que je veux vous confier, & que je n'ai fait voir encore qu'à mon Fils.

Lorſque je pris congé d'elle, elle me le remit en effet, en me recommandant d'en prendre grand ſoin. Nous revinmes à la Ville ; & dans moins de trois ſemaines, j'eus la mortification d'apprendre qu'une maladie précipitée avoit mis cette reſpectable Femme au tombeau.

Son fils, auquel j'étois plus attaché que jamais, ſe vit obligé de faire le voyage de Buckingham-Shire ; & ſes affaires l'ayant occupé longtems, il ſe paſſa pluſieurs mois avant que je puſſe le revoir. Auſſitôt qu'il fut revenu à Londres, je pàrlai de lui rendre le Manuſcrit, qu'il avoit entiérement oublié. Il me dit que tous les papiers originaux étant paſſés

dans ſes mains, cette copie étoit à mon ſervice. Croyez-vous, lui dis-je alors, qu'elle ne mérite pas d'être publiée ? il ne me fit qu'une objection : il reſtoit au monde, me dit-il, pluſieurs perſonnes intéreſſées à quelques-uns des principaux événemens, qui pourroient s'en offenſer. Je lui répondis qu'il étoit aiſé de les ſatisfaire, en changeant les noms, & que je me chargeois de ce ſoin. Mes inſtances furent ſi vives, qu'il eut la complaiſance de s'y rendre.

C'eſt donc avec ſon aveu, que je publie cette Hiſtoire, telle que je l'ai reçue ; à la réſerve des noms, que j'ai changés dans tout le cours de l'Ouvrage.

FAUTES A CORRIGER.

TOME I.

PAge 38. ligne 19. *feu*, lisez finesse.
Pag. 59. lig. 7. *ne voudrois*, lisez ne voudrois pas.
Pag. 145. lig. 2. *York*, lis. Jefferis.
Pag. 234. lig. 12. mettez un point simple après *rapporte*.
Pag. 249. lig. 13. *les*, lis. ses.

TOME II.

Page 100. ligne 3. *fierté*, lisez libertinage.
Pag. 108. lig. 17. *Elles me soulagent*, doit être à linea.
Pag. 119. lig. 16. *Qu'avez fait*, lis. Qu'avez-vous fait ?
Pag. 125. lig. 5. *étoit*, lis. est.
Pag. 177. lig. 1. *trouver*, lis. d'y trouver.
Pag. 182. lig. 7. *le manege*, lis. ce manege.

MÉMOIRES

MÉMOIRES

D'UNE

JEUNE DAME.

CATHERINE Sidney Bidulphe étoit Fille du Chevalier Robert Bidulphe, d'une ancienne Maiſon de Wiltshire. Elle avoit perdu ſon pere dans un âge fort tendre, & de dix enfans il n'avoit laiſſé qu'elle & l'aîné de ſes fils, qui fut enſuite le Chevalier George Bidulphe. Le bien de cette maiſon étoit peu conſidérable. La part de Mademoiſelle Bidulphe n'étoit que de quatre mille livres ſterling; ſomme après tout qui n'étoit pas mépriſable pour une fille: c'étoit à l'entrée du régne de la Reine Anne.

Mylady Bidulphe étoit une femme d'un ſens ordinaire, mais d'une piété diſtinguée. L'exactitude de ſes principes, quoiqu'eſtimable en elle-même, donnoit une teinture de ſévérité à ſes actions : mais elle n'en paſſoit pas moins pour une femme d'excellent naturel.

Elle avoit élevé ſa fille, qui étoit une des célébres beautés de ſon tems, dans les plus étroites regles de la vertu ; & jamais cette charmante fille ne s'en écarta, dans le cours entier de ſon innocente & malheureuſe vie.

Le Chevalier Georges Bidulphe, plus âgé de neuf ou dix ans que ſa ſœur, étoit homme de jugement, & d'une bonne morale dans le gros de ſa conduite, mais aſſez mal partagé de cette eſpece de ſentimens rafinés, qui forment ce qu'on appelle délicateſſe. L'orgueil peut quelquefois paſſer pour louable : le ſien, car le Chevalier Bidulphe en avoit, n'étoit pas un orgueil de ce genre.

Il étoit d'une conſtitution foible, & les Médecins lui avoient preſcrit les Eaux de Spa, pour quelques langueurs dont il eut peine à ſe rétablir. Ce fut immédiatement après ſon retour en Angleterre, que la ſcene d'une vie fort agitée s'ouvrit pour ſa ſœur. Une intime Amie, à laquelle Miſs Bidulphe révéloit tous les ſecrets de ſon cœur, étoit alors dans les pays étrangers, & le Journal ſuivant fut écrit pour elle. Cette Amie s'eſt fait un devoir de le conſerver d'autant plus précieuſement, qu'outre les motifs de l'amitié ſurvivante, elle eſt perſuadée que s'il voit jamais le jour, il peut ſervir à prouver que ni la prudence, ni la pénétration, ni la meilleure diſpoſition dont le cœur ſoit capable, ne ſuffiſent pour nous garantir de certaines diſgraces, qui ſont quelquefois le partage des honnêtes gens.

JOURNAL.

2 Avril 1730.

Ma chere Cécile eſt en chemin pour Harwich. Que le ſoin d'écrire tous les petits incidens de chaque jour va me paroître inſipide, à préſent, chere ſœur, que nous ſommes condamnées à ne plus vivre dans le même lieu ! Combien de mois ennuyeux vont ſe paſſer, avant que le plaiſir de vous embraſſer me ſoit rendu ! Que de jours donnés à l'impatience, avant que je puiſſe même eſpérer de vos nouvelles, ou vous informer des actions, des paroles, des penſées de votre plus tendre Amie ! Mais je ne dois pas commencer par des plaintes, ſtile, je le ſçais, qui déplaît à ma Cecile. D'ailleurs ce ſeroit une véritable ingratitude pour la meilleure des meres, qui dans la ſeule vûe de me ſoulager du premier chagrin que j'aie jamais reſſenti, s'eſt déterminée à quitter ſa retraite favorite, m'amêne à Londres

pour exciter mes eſprits, ou, comme elle s'exprime elle-même, pour me préſerver du péché de murmure.

Loin donc, l'impatience & les plaintes. Je veux m'en tenir à la certitude, que ma chere Cecile eſt heureuſe dans ſa ſituation, & faire tous mes efforts pour l'être auſſi dans la mienne.

3 *Avril.*

Nous recevons une lettre de mon frere. Il eſt deſcendu à Douvres, & nous l'attendons à chaque moment. Notre Maiſon eſt ſi ſpacieuſe, qu'il pourra s'y loger commodément avec nous, pendant le ſéjour que nous devons faire à Londres. Ma mere ſe propoſe de l'en prier; elle croit qu'un jeune homme vif & galant eſt intéreſſé de réputation, à vivre dans une famille bien rangée. Je ne ſçais pas trop ſi cette propoſition ſera de ſon goût. Vraiſemblablement nos allures ne s'accorderont gueres avec celles dont

je ſuppoſe qu'il a pris l'habitude, depuis qu'il nous a quittées. Mais peut-être ne refuſera-t-il pas l'offre d'une mere ; lui, d'ailleurs, qui n'a pas d'averſion pour l'œconomie. De quelle bonté, ma chere, de quelle indulgence cette digne mere eſt remplie pour moi ! Elle ne veut pas que je lui tienne compagnie à la maiſon : à peine me laiſſe-t-elle du tems pour mon Journal. « Sidney, je veux que » vous preniez l'air. Je n'aime point » à vous voir écrire, à vous voir pen- » ſer : il faut ſortir plus ſouvent Vous » irez ce ſoir à la Comédie ; & je » ſuis tentée d'y aller moi-même avec » vous, quoique je n'y aye pas mis » une fois le pied depuis la mort de » votre cher pere. C'eſt le diſcours qu'elle me tenoit à ce moment. Quelles obligations n'ai-je pas à ſa tendreſſe, lorſqu'elle ſe relâche en ma faveur juſqu'à s'arrêter à cette penſée !

5 *Avril.*

Graces au Ciel, mon frere eſt arrivé en bonne ſanté. Je n'ai jamais vû d'homme ſi changé : il a pris de la vigueur & de l'embonpoint. Nous étions à table, lorſqu'il eſt entré. Que de mouvemens ſon arrivée a cauſé dans la maiſon! Ma mere s'eſt tellement livrée à la joie, à la reconnoiſſance pour le Ciel, à l'éloge de ſon fils, & lui a fait tant de queſtions, qu'il étoit embarraſſé à trouver des termes, pour répondre à cette ſurabondance de tendreſſe.

Après le dîner, ma mere lui a fait la propoſition de prendre un logement avec nous : vous voyez, a-t-elle dit, que nous ſommes fort au large, votre ſœur & moi ; vous pouvez trouver place dans cette maiſon pour vous & vos gens ; & penſant, comme je fais, que vous ne ſçauriez être logé nulle part avec tant de bienſéance, je ſerai fort aiſe

de votre compagnie, à condition que vous ne changerez rien à mes regles, en vous retirant trop tard, & que les viſites que vous recevrez ſoient telles, que je n'y puiſſe trouver rien à redire par rapport à votre ſœur.

Je craignois qu'il ne goutât pas trop ce langage, parce qu'entre ſes Amis il peut s'en trouver quelques-uns, qui, ſans être abſolument vicieux, méritent peut-être la réflexion de ma mere. Mais ſa réponſe m'a détrompée : il s'eſt hâté d'accepter l'invitation, avec quelques legeres excuſes ſur le nombre de ſes domeſtiques, dont il craignoit de l'incommodité pour nous. L'obſtacle ne pouvoit nous arrêter. Ainſi mon frere devient notre hôte.

A vous parler naturellement, j'en ai d'autant plus de joie, que j'eſpere d'en voir le cercle de nos connoiſſances un peu s'aggrandir. Il me ſemble que la ſociété a peu d'agrément, ſans un mélange bien entendu d'honnêtes

gens des deux ſexes ; & juſqu'à préſent je n'en ai gueres vû que du mien.

J'ai demandé fort gaïment, au Chevalier, ce qu'il m'avoit rapporté de ſes voyages ? Peut-être un Mari, m'a-t-il répondu. Ce mot n'eſt pas échappé à ma mere ; que voulez-vous dire mon fils ? Je voulois dire, Madame, que je ſuis revenu en Angleterre dans la compagnie d'un Gentilhomme avec lequel j'ai fait connoiſſance en Allemagne, & qui eſt, de tous les hommes que j'ai connus, celui que je ſouhaiterois le plus de voir mon frere. Si ma ſœur eſt née ſous l'influence d'une étoile diſtinguée, il peut arriver que mes vœux ſoient un jour remplis : & tournant le viſage vers moi ; je puis vous dire, Sidney, qu'il eſt déjà prévenu en votre faveur. Je lui ai fait lire quelques-unes de vos lettres, dans leſquelles il a pris une bonne idée de votre caractere. Je lui ai dit que vous étiez fort bien de votre per-

ſonne, & que vous aviez reçu une excellente éducation. Ma mere l'interrompant d'un air ſatisfait ; c'eſt, mon fils, de quoi je me flatte. Eh! qu'avez-vous à nous dire de ce merveilleux homme, qui l'éleve tant au-deſſus des autres ? Ce que j'ai à dire, Madame ? hé bien, pour votre part de ſon caractere, il eſt l'homme de la meilleure conduite que j'aye jamais vûe. Je ne connois perſonne ſi ſobre, ni ſi parfaitement libre de tous les vices de la jeuneſſe. Quelques mois de familiarité m'ont ſouvent donné l'occaſion de l'obſerver : je l'ai vu plus d'une fois éviter des fautes, & je ne lui en ai jamais vu commettre une

Rien aſſurément de plus admirable, a répondu ſérieuſement ma mere. J'ai penſé comme elle ; mais un peu plus d'explication ne m'auroit pas déplu. A préſent, Sidney, a repris le Chevalier, voici votre part à la deſcription : il eſt d'une figure charmante,& d'un naturel extrêmement ſenſible.

Le bon naturel & la conduite, a répondu promptement ma mere, ſont des qualités indiſpenſables. A l'égard de la beauté, ce n'eſt au plus qu'une fleur, qui ſe fane promptement, & qui n'eſt pas néceſſaire dans un homme. Du moins, s'eſt-il écrié, un homme n'en eſt pas pire, pour être beau. Non, a repris ma mere, pourvu que cet avantage ne le rende pas vain, & ne lui faſſe pas trop rechercher l'admiration des filles écervelées. C'eſt de quoi je ſuis prêt à jurer pour mon Ami, a répliqué mon frere : jamais homme, avec une figure telle que la ſienne, s'il eſt poſſible qu'il y en ait jamais, n'en pourroit tirer moins de vanité. Je me ſouviens même de lui avoir entendu dire, que juſques dans une femme, il préféroit à la beauté, les qualités de l'ame & la vertu.

Excellent jeune homme ! s'eſt écriée ma mere à ſon tour. Que je ſerois charmée de ſa connoiſſance ! Et moi auſſi, ai-je dit au fond de mon cœur.

J'ai pris la parole ici : Fort bien, Chevalier; le portrait eſt beau, mais pour l'achever il faut y joindre la généroſité, la valeur, un naturel doux, & beaucoup d'argent. Ma mere, trop littérale, m'a coupé la voix : Fi, Sidney; avec un homme tel qu'on nous le repréſente, beaucoup n'eſt pas néceſſaire, une fortune médiocre doit ſuffire.

Les qualités, a repris mon frere, que vous déſirez pour la perfection du tableau, il les poſſede au plus éminent dégré : étes-vous contente ? Pour ce qui regarde ſa fortune, il peut naître ici quelque difficulté. Quelle dot, Madame (à ma mere), croyez-vous que ma ſœur puiſſe eſpérer ?

Mon frere, ai-je interrompu, de grace laiſſez ce ton, qui ſemble déjà me marchander.

Ma mere a répondu gravement : vous ſçavez, mon fils, que votre pere ne lui a pas laiſſé plus de quatre mille livres ſterling. Il dépend de moi d'y

ajoûter quelque chose, si votre sœur fait un mariage qui me plaise. Nous ne sommes pas en droit d'attendre pour elle un parti extraordinaire : cependant il me semble qu'une aussi bonne fille que Sidney, mérite quelque chose de plus qu'un équivalent. J'appréhende bien, a répliqué mon frere avec un regard joyeux, que l'égalité ne soit ici hors de toute proportion; car le Gentilhomme, dont je parle, n'a pas plus de six mille livres sterling de rente.

Il a fini par un grand éclat de rire. Cette plaisanterie ne m'a pas paru d'un bon naturel; elle m'a causé quelque chagrin. Ma mere a baissé les yeux; & moi je suis demeurée interdite, comme si mon attente eut été trompée; mais je n'ai pas desserré les levres.

Il est au-dessus de notre portée, ma fille, a repris tranquillement ma mere.

Je n'ai pas fait de réplique. Mon frere m'a regardée d'un œil plus serein, & levant la voix, courage

Sidney, m'a-t-il dit : ſi mon incomparable Ami prend du goût pour vous lorſqu'il vous aura vûe. . . Je me ſuis ſentie bleſſée de ces termes, & je crois avoir rougi. Il l'a remarqué ſans doute, & me voyant l'air mortifié ; ſans compliment, ma chere Sidney, je ſuis perſuadé qu'il ne peut manquer d'en prendre ; alors l'inégalité de fortune ne ſera point une objection. Je l'ai déjà informé de ce que vous avez à prétendre. A peine m'a-t-il laiſſé finir : il penſe à ma ſœur ; & s'il trouve, en la voyant, que ſes qualités perſonnelles répondent à la deſcription, partiale peut-être, d'un frere dont vous connoiſſez la tendreſſe pour vous, ce ſera votre faute à vous-même, ſi vous n'avez pas l'homme le plus accompli d'Angleterre pour votre mari.

Ma mere a repris un air plus gay. Où eſt-il ? Quand le verrons-nous ? Je me ſuis efforcée de ſourire, quoique je ne me ſentiſſe pas tout-à-fait contente. Mon frere a répondu aux deux queſtions de ma mere, que ſon Ami

l'avoit quitté en chemin ; qu'il étoit allé passer quelques semaines à Bath, mais qu'ayant fait prendre le chemin de Londres à ses équipages, il l'avoit chargé de louer une maison pour lui dans la place de Saint James, ou dans quelqu'une des rues voisines, & que nous l'aurions par conséquent pour voisin.

Ma mere s'est informée des raisons qui le conduisoient à Bath. C'est une foiblesse qui lui est restée au poignet, de quelques accès de fievre qu'il a ressentis avant leur embarquement pour l'Angleterre. Il paroît qu'il est à la fin de ses voyages, & qu'il y avoit employé près de cinq ans lorsqu'il s'est rencontré en Allemagne avec mon frere. L'amitié qui s'est formée entr'eux leur a fait prendre la résolution de ne se pas séparer, aussi longtems que leurs raisons de santé les ont obligés de différer leur retour. Ils ont fait ensemble un tour à Paris, & sont revenus en Angleterre par la Hollande.

Le nom de ce chef-d'œuvre de perfection est Falkland, *Alcandre* Falkland. Le joli nom qu'Alcandre ! Ma mere le trouve romanesque, & s'étonne que des parens raisonnables puissent donner des noms de cette sorte à leurs enfans.

Je meurs à présent de curiosité, ma très-chere, & vous comprenez que c'est celle de le voir. Quelques semaines à Bath! Quel besoin d'aller à Bath avant que d'avoir formé sa maison à Londres? Son bras ne pouvoit-il pas se rétablir sans le secours de la Douge? Je crains bien qu'il ne soit allé à Bath dans la seule vûe de se montrer, & qu'il ne soit enlevé avant qu'il puisse arriver ici. Je souhaiterois que mon frere eût gardé pour lui tout ce qu'il m'a dit de cet homme-là, jusqu'à son retour à Londres.

7 *Avril.*

Nous avons mis en bon ordre l'appartement de mon frere. Ma mere

s'eſt employée du matin au ſoir à faire placer ſes malles, ſes porte-manteaux, ſes boëtes, dans les lieux qui leur conviennent. En diſtribuant des chambres à ſes gens, elle n'a pas oublié de les éloigner autant qu'elle a pû des nôtres. Elle ſçait, dit-elle, que nos Domeſtiques ſont reglés, mais elle ne peut répondre de ceux d'autrui.

Je commence à reprendre mes eſprits. L'arrivée du Chevalier a ranimé la maiſon. Ma mere juge que dans la compagnie de mon frere, & d'une ou deux femmes de nos Amies, il n'y aura rien à craindre pour la bienſéance à me laiſſer paroître en public une demie douzaine de fois pendant la ſaiſon, ſans la ſauvegarde de ſa préſence. Que de bonté! que d'égards pour moi dans cette chere mere! J'obſerve qu'entre pluſieurs raiſons, qui lui faiſoient déſirer que mon frere prît ſon logement chez nous, une des principales étoit de s'épargner la néceſſité d'aſſiſter quel-

quefois aux divertiſſemens publics ; ce qu'elle auroit fait, néanmoins, plutôt que de m'ôter cet amuſement faute d'un guide ſur lequel elle pût ſe repoſer. En vérité chaque jour amene pour moi de nouveaux ſujets d'obligation.

20 *Avril.*

M. Falkland a donné de ſes nouvelles à mon frere ; il lui marque qu'il n'a pas été quinze jours à Bath, ſans reſſentir d'heureux effets de la Douge. Quand ſon bras ſera-t-il tout-à-fait guéri ? Je n'ai jamais eu tant d'impatience de voir perſonne. Mais, Sidney, prends garde ; ton cœur n'a jamais encore été touché : on repréſente cet homme comme un dangereux objet. Ne ſerois-je pas une malheureuſe fille, ſi j'allois prendre pour lui quelques ſentimens trop tendres, & s'il arrivoit qu'il n'eût aucun goût pour moi? *S'il arrivoit* ; quelle vaine expreſſion ! Pour le monde entier, je ne voudrois pas, ma Cecile,

qu'elle fut lûe d'une autre que vous.. Hé bien, s'il ne prenoit pas de gout pour moi, qu'arriveroit-il ? Il arriveroit, ma chere que je n'en aurois pas non plus pour lui. Je me ſens un cœur très-peu ſuſceptible de ce que j'entends nommer l'amour ; & cinquante à parier contr'un, que je ſerai auſſi indifférente pour lui, qu'il pourra l'être pour moi. Je crois même que je dois prendre la réſolution de ne pas le trouver à mon gré ; car avec ces brillants traits extérieurs, du caractere qu'on lui a donné le premier jour, j'ai tiré, depuis, de la bouche du Chevalier, qui ne ceſſe pas de parler de lui, quelques circonſtances qui ne me plaiſent pas : cet homme me paroit plein de contrariétés.

Jamais la nature, m'a dit mon frere, ne forma de naturel ſi doux, ſi humain, ſi obligeant : cependant lorſqu'il eſt irrité, la tempéte n'eſt pas plus furieuſe. On ſe l'imagineroit ſi humble, qu'il croit tout le monde ſupérieur à lui; cependant au travers

de ce masque, j'ai quelquefois découvert un orgueil, qui lui fait dédaigner tout le genre humain. Avec une disposition sensible, un cœur attaché aux simples plaisirs de la vie privée, il est d'une humeur si entreprenante, que les obstacles & les dangers le rebutent moins qu'ils ne l'encouragent. Dans la poursuite de ses desirs, ses idées d'honneur, d'amour, de générosité, de reconnoissance, sont si raffinées, qu'aucun Heros de Roman ne les a poussées plus loin; & j'ai eu l'occasion d'en être convaincu, par quantité d'incidens que le hazard a fait naître dans le cours de notre liaison. Son air affable & modeste fait juger à ceux qui conversent avec lui, qu'il est charmé de leur entretien; & quelquefois même il affecte de leur laisser croire qu'il en tire de l'instruction ou quelqu'autre utilité; cependant, il a dans le tour d'esprit, quoique sans aucune teinture de malignité, un goût de raillerie adroite & facile, qui lui fait

voir & repréſenter les choſes, ſous un jour tout oppoſé à celui ſous lequel vous vous imaginez qu'il les prend. Avec le diſcernement le plus délicat, lorſqu'il ne conſulte que ſon jugement ; ſi la paſſion s'en mêle, un enfant eſt capable de lui en impoſer. Quoique très-bel homme, comme je vous l'ai dit, il affecte du mépris pour la beauté dans ſon ſexe ; cependant il eſt aiſé de voir, par le ſoin qu'il apporte à ſa parure, quoique plus éloigné de toute fatuité qu'homme du monde, qu'il n'a pas les yeux tout-à-fait fermés ſur ſes propres avantages.

Dites-moi, Cecile, n'eſt-ce pas-là des défauts ? C'en eſt, ou je ne m'y connois pas. Cependant mon frere proteſte que ſon cher Ami n'en a pas un, ou prétend du moins qu'ils ſont tellement contrebalancés par ſes bonnes qualités, qu'à l'exception de moi, dit-il, quelle flatterie ma chere ! Il ne connoît pas de femme di-

gne de lui. Vous vous doutez bien que je ne l'ai pas remercié, du compliment qu'il m'a fait aux dépens du reste de mon pauvre sexe.

5 *Mai.*

Il y a plus d'un mois que mon frere est arrivé, & M. Falkland ne parle pas encore de venir à Londres. Si le Chevalier, lui avoit fait de moi une peinture aussi flatteuse de la moitié, que celle qu'il nous a faite de lui, sa curiosité l'auroit amené plutôt. Ma mere a parlé de lui plusieurs fois, & s'est informée quand il doit être à la Ville. La maison, que mon frere a louée pour lui, est une des plus belles de la Place. Nous sommes tous dans l'attente de voir cet astre brillant faire son apparition à Londres. S'il tarde encore longtems, ma patience sera si lasse, que je ne donnerois pas une prise de tabac pour le voir.

19 *Mai.*

Six ſemaines, & pas un mot de l'arrivée de M. Falkland! Il eſt décidé que je ne lui donne plus que ſix jours Je commence à me croire affrontée par ce long délai.

23 *Mai.*

Maintenant, Cecile, je puis ſatisfaire pleinement votre curioſité. Il eſt venu, à la fin, j'entends M. Falkland: Alcandre eſt arrivé! Nous avons eu, ce matin, un Meſſager de ſa part pour s'informer de notre ſanté. Il ne faiſoit que deſcendre à ſa maiſon de la Place. Mon frere y a volé auſſi-tôt, en diſant qu'il l'ameneroit ſans cérémonie, pour prendre un dîner de famille avec nous. Ma mere l'en a prié dans ce ſens, & n'a pas laiſſé d'avoir une conférence d'un quart-d'heure avec ſa Cuiſiniere. Vous ſavez que notre table eſt toujours honnête; mais tout y étoit en meil-

leur ordre aujourd'hui. Mon frere eſt arrivé avec M. Falkland, un peu avant le dîner. Il l'a préſenté à ma mere & à moi, d'un air auſſi familier que s'il étoit déjà de la famille.

Nous avions été fort prévenues en faveur de ſa figure, circonſtance rarement avantageuſe aux perſonnes qu'on voit pour la premiere fois; mais elle n'a pas eu cet effet : le Chevalier n'avoit pas exageré les perfections extérieures de ſon ami. Vous vous attendez peut-être que je vais vous les décrire, & peindre ce romaneſque Héros avec les vives couleurs de l'exagération romaneſque. Non, ma chere. Je vous dirai au contraire que ce n'eſt ni un Adonis, ni un Apollon; qu'il n'a point une chevelure blonde, qui deſcende en boucles ſur ſes épaules, des yeux éclatans comme le Soleil, dont la ſplendeur & la majeſté rende les ſpectateurs muets d'admiration, en un mot, des rayons de divinité reluiſans

autour

autour de lui : cependant, c'eſt réellement le plus bel homme que j'aye jamais vû. Je ne vous dirai pas que ſa voix eſt l'harmonie même ; que les graces, car pourquoi ce ſexe n'auroit - il pas ſes graces, comme le nôtre ? accompagnent tous ſes mouvemens ; que Minerve préſide ſur ſes levres, & que chaque trait de ſon viſage a quelque petit amour pour cortege. Mais je ne déſavoue point qu'en parlant, ſa voix n'ait un agrément inexprimable ; vous ſçavez ma chere combien j'admire une belle voix ; que ſon air & tous ſes mouvemens ne ſoient aiſés, nobles, gracieux, ſa converſation attachante, polie, & ſans la moindre teinture d'affectation, celui de tous les défauts qui feroit diſparoître à mes yeux les perfections d'un Ange; en un mot, & ſans hyperbole, qu'il ne ſoit, comme tout le monde doit en convenir, un jeune homme d'une phyſionomie charmante, & d'une figure accomplie.

Je n'ai jamais vû ma mere, si satisfaite de la compagnie de personne. Une politesse aisée dans le langage & les manieres, l'attention & la déférence qu'il sembloit avoir pour ses sentimens, & je crois que la chere bonne femme lui a plus parlé que je ne l'ai vûe faire de ma vie avec une si nouvelle connoissance, ont paru lui plaire au-delà de toute expression. Je n'ai pas pris une grande part à la conversation; mais je n'en ai pas été plus négligée par M. Falkland. Il m'adressoit le discours par intervalles, en se rapportant à moi, & semblant s'y plaire; ou du moins je me le suis imaginé. Mon frere s'est efforcé de me faire sortir de moi-même, comme il me l'a dit ensuite : l'intention étoit obligeante; mais le pauvre Chevalier n'est pas assez délicat pour ces entreprises. J'aurois mieux aimé qu'il m'eut laissée libre. Je me rappellois les conversations que nous avions eûes tant de fois sur M. Falkland, & sincerement

je ne pouvois m'empêcher de me regarder comme une piece de marchandise, qu'on cherche à montrer dans le jour le plus avantageux. Cette réflexion doit avoir jetté sur ma conduite une sorte de contrainte, dont je n'ai pas eu le courage, folle que j'étois, de me délivrer assez ; & j'avoue que je n'ai pas été contente de moi-même. Cependant j'ai eu le bonheur de plaire infiniment à ma mere : elle m'a dit, après le départ de M. Falkland, que j'avois gardé la plus exacte décence ; & c'est mon frere qu'elle a blâmé, d'avoir voulu m'engager trop souvent dans la conversation. Soyez sûr, lui a-t-elle dit, qu'un homme, aussi sensé que M. Falkland, n'en estimera pas moins une jeune personne, pour savoir se taire. Sidney en a dit assez pour faire connoître, que ce n'est pas faute de sçavoir que dire, qu'elle a retenu sa langue. L'homme, qui ne compte pas une modeste réserve entre les meilleures qualités d'une femme, n'est pas le mari que je

ſouhaite à ma fille. Je puis aſſurer que lorſque j'épouſai votre pere, il ne m'avoit jamais entendue prononcer vingt phraſes entieres. Mon frere n'eſt pas diſconvenu, avec elle, de la vérité de ſon obſervation ſur la modeſte réſerve, mais a prétendu que dans le tems où nous ſommes, les idées de modeſtie ne ſont pas portées auſſi loin qu'elles l'étoient, lorſque mon pere avoit commencé ſon cours de galanterie, & qu'une Jeune perſonne peut être auſſi modeſte à parler, qu'à tenir ſa langue en bride. Je ne ſuis point entrée dans cette diſpute, & j'ai dit uniquement que j'étois fort aiſe d'avoir l'approbation de ma mere.

Elle s'eſt jettée enſuite dans de grands éloges de M. Falkland. C'étoit, *ſur ſa conſcience*, le jeune homme le plus accompli, à toutes ſortes d'égards, qu'elle eût jamais vû ; ſi modeſte, ſi bien élevé, ſi galant, ſi peu de préſomption avec tant de rares qualités ! Elle en étoit toute émerveillée ;

elle avouoit qu'elle avoit presque désespéré de trouver dans un jeune Gentilhomme, élevé à la mode présente, une conduite si réellement irréprochable. Si ses mœurs répondoient aux dehors... Elle s'est arrêtée ici, ou plutôt mon frere l'a interrompue : J'ose me flatter, Madame, que vous me croirez assez de connoissance du monde, pour sçavoir distinguer entre un caractere réel ou d'emprunt; & je ne crains pas de vous assurer que de tous les jeunes gens avec lesquels j'ai quelque liaison, il n'y en a pas un dont les mœurs, dans le sens le plus étroit de ce terme, soient aussi parfaitement réglées que celles de mon cher Falkland.

Eh bien, a repris ma mere, j'ai la satisfaction de penser, moi qui ne me trompe gueres dans mes jugemens, que M. Falkland est du moins aussi content de Sidney, que nous le sommes de lui. Que dites-vous, ma fille? Oui, que dites-vous chere sœur, a répété vivement mon frere? Je pen-

ſe, ai-je répondu, que M. Falkland eſt un homme du premier mérite, &c. ... & que vous ſerez contente de ne pas jetter les yeux plus loin, ſi l'on parvient à des arrangemens ſérieux. Eh! ma ſœur. Il n'eſt pas beſoin, Cecile, de vous dire de qui m'eſt venue cette interruption. Mon frere, c'eſt aller un peu trop loin pour une premiere entrevue. Beaucoup trop loin, a dit ma mere: Commençons par ſçavoir les intentions de M. Falkland de lui-même, avant que d'ajouter un mot de plus ſur l'affaire.

Le Chevalier nous a dit que M. Falkland l'avoit invité ce ſoir à ſouper, & s'étoit excuſé de le quitter, ſur un petit nombre de viſites indiſpenſables, après leſquelles il ſeroit de bonne heure chez lui.

24 Mai.

Nous étions au lit, ma mere & moi, lorſque mon frere rentra hier au ſoir; quoiqu'en général il ne ſe retire

pas fort tard dans la nuit. Ce matin, à l'heure où nous nous ſommes rejoints pour le déjeûner, j'ai cru lire ſur ſon viſage qu'il avoit quelque choſe à m'annoncer. Falkland ne vous trouve pas à ſon gré, Sidney, m'a-t-il dit ſans préparation. Que faire à cela, mon Frere? ai-je répondu en rougiſſant; quoi qu'au fond je n'en cruſſe rien, car j'étois sûre que s'il eût parlé de bonne foi, il ne l'eut pas fait d'un ton ſi bruſque. Mais ma mere, qui prend à la lettre tout ce qu'elle entend, n'a pas cherché beaucoup de détour: s'il en eſt ainſi, Monſieur, je ne vous trouve pas trop civil, de le dire à votre ſœur de ce ton.. Quand M. Falkland n'auroit pas d'inclination pour Sidney, je me flatte qu'elle pourroit être au gré d'un homme ſi ſage; & ma mere a ſecoué ſa chere & vertueuſe tête. Le Chevalier n'a repliqué que par un éclat de rire. Ma mere a paru fâchée; elle craignoit pour l'honneur de ſa pénétration, aprés ce qu'elle nous avoit dit hier:

Je ſuis demeurée fort ſotte ; mais j'ai prétendu ſoûrire. Il a plû à mon frere d'être aſſez ruſtre, pour rire encore. A la fin, s'adreſſant à ma mere ; de bonne foi, ma chere Madame, avez-vous pû prendre ſérieuſement ce que j'ai dit à Sidney ? Me ſuppoſez-vous capable d'offenſer ma ſœur par une déclaration ſi dure, ſi ce que j'ai dit n'étoit pas un badinage. En homme d'honneur, ma chere Sidney, je ne voudrois pas, pour tout ce que je poſſede, être auſſi amoureux de la Reine, que le pauvre Falkland l'eſt de vous.

Autre indiſcretion, qui n'a fait que me décontenancer encore plus. En vérité, Chevalier, c'eſt donner dans un ſecond excès. Ma mere, après avoir paru ſurpriſe un moment, eſt rentrée auſſitôt en bonne humeur. On a peine à deviner, mon cher fils, quand vous êtes ſérieux ou quand vous ne l'êtes pas ; mais, comme votre ſœur l'a fort bien dit, vous donnez à préſent dans un autre excès. C'eſt à Falkland que

vous feriez ce reproche,nous a répondu mon Frere, si vous l'aviez entendu pendant toute cette nuit ; je n'ai pû tirer de lui que vos louanges. J'ai fort bien jugé, a repris mon indulgente mere, que cette petite fille ne lui avoit pas déplû : à présent, mon fils, vous voyez que son silence n'a nui à rien. Elle m'a regardée ici avec un tendre soûrire.

Allons, a repris mon frere, tout est dans une merveilleuse disposition des deux parts. Falkland, qui vous regarde, ma mere, comme la meilleure des femmes, m'a pressé d'employer mon crédit auprès de vous, pour obtenir la permission de faire sa cour en forme à Miss Bidulphe. Il est sûr de moi, & j'espere votre approbation. Je me suis chargé, à sa priere, de vous expliquer dans le plus grand détail tout ce qui concerne sa fortune. Vous savez déjà le fond de son bien : sa naissance est d'une distinction connue. Il demande en grace qu'on ne parle pas du bien de ma sœur. S'il a le bon-

heur, dit-il, après une connoiſſance un peu plus familiere, de lui faire agréer ſon cœur & ſa main, il eſt dans la réſolution de laiſſer le ſoin des articles entre Mylady Bidulphe & moi. Je lui ai promis de vous expoſer ſes propoſitions; & tout ce que j'ai pû faire, pour ſa conſolation préſente, s'eſt réduit à l'aſſurer, que ne croyant pas les inclinations de ma ſœur prévenues en faveur d'un autre, je ne doutois pas que ſi nous obtenions votre aveu, le ſien ne vînt à la ſuite.

Réponſe fort ſage, lui a répondu ma mere, & telle que je vous l'aurois dictée ſi j'avois été derriere vous. Je crois pouvoir aſſurer ſans riſque que le cœur de Miſſ. Sidney n'eſt pas prévenu; & toutes ces propoſitions étant des plus avantageuſes, je ne vois aucune difficulté, ſi ma fille n'y en trouve pas elle-même, à recevoir votre ami dans les termes qu'il déſire.

Quelle devoit-être ma réponſe;

Cecile ? Celle que je fis, ſans doute. Je ne ſuis pas prévenue, Madame ; baiſſant la vûe, rougiſſant, juſqu'à me trouver preſque mal, car j'étois dans une peine réelle. Ma Cecile ſait que je ne ſuis pas une prude.

Chere fille ! s'eſt écriée ma mere, en me prenant par la main. Pauvre Sidney, a dit mon impitoyable frere, que je vous trouve à plaindre ! Je vous amene ce ſoir M. Falkland, ſi vous ne vous y oppoſez pas... avec un regard ſi malicieux, que ma mere lui a commandé de finir ſes mauvaiſes plaiſanteries.

Le jour eſt paſſé. M. Falkland nous a donné quelques heures. Nulle compagnie que lui & nous. Ma mere eſt plus ſatisfaite encore que le premier jour. Ta mere.. Fille peu ingénue ! Pourquoi déguiſer tes propres ſentimens ? Cette apoſtrophe eſt pour votre uſage, ma Cecile. Hé bien, vous aurez donc mes vrais ſentimens : vous avez un droit indubitable de les exiger ſur toutes ſortes de points,

& particulierement dans cette intéressante occasion.

M. Falkland me paroît le plus aimable des hommes; & si j'avois le cœur extrêmement susceptible d'impressions tendres, ce qu'heureusement il n'est pas, je m'imagine réellement que l'amour en triompheroit bientôt. Cet aveu ne sera pas suffisant pour vous. Peut-être n'en ai-je pas assez dit; cependant, en vérité, ma Cecile, c'est tout ce que je puis à présent vous accorder.

Les idées du sot rôle, que je devois faire dans la visite du soir, m'avoient pésé sur l'esprit pendant tout le jour. Concevez-vous rien de plus embarrassant, que la situation d'une pauvre jeune fille, recevant la visite d'un homme, qu'on lui amene, pour la premiere fois, à titre d'adorateur déclaré? Je m'étois fait une fort effrayante idée de ces entrevûes. Mes notions ne s'étoient formées que dans la lecture de quelques Romans, où l'Amant tient des discours d'une aune

de long, & les réponſes de la Belle ſont d'une longueur proportionnée. Mais M. Falkland m'a bientôt délivrée des inquiétudes de cette nature: ſon abord aiſé, mais incomparablement poli & reſpectueux, m'a fait perdre en un inſtant mes ridicules craintes. Il n'a fait uſage de cette viſite, que pour s'avancer dans notre eſtime par des voyes qui prouvent combien il en eſt digne. S'il m'a donné quelques témoignages particuliers d'attention, ſoit dans ſes regards ou par ſes manieres, il l'a fait avec des ménagemens ſi délicats, que moi, qui craignois de ne pouvoir ſurmonter ma confuſion, à peine ai-je été déconcertée pendant toute la viſite.

10 *Juin.*

Ma mere devient ſi paſſionnée pour M. Falkland, que s'il continue ſur ce pied, je crois ſérieuſement qu'il l'emportera dans ſon affection ſur mon frere. C'eſt ce que fait, c'eſt ce que dit M. Falkland; M. Falkland

eſt de cette opinion, & je ſuis sûre que vous ne lui diſputerez pas d'être la-deſſus un excellent juge.

Au fond, ma chere Cecile, cet homme gagne prodigieuſement, à chaque moment qu'on le voit & qu'on le connoît. Cependant j'ai découvert, dans cette abondance d'admirables qualités, quelques-uns de ces foibles légers dont mon frere m'avoit d'abord avertie. L'intérêt, que je puis être obligée d'y prendre un jour, me le fait obſerver de plus près que je ne le ferois autrement. Il a ce penchant à la raillerie, & ce tour adroit, que le Chevalier m'a fort bien répréſenté : cependant, pour lui rendre juſtice, il ne l'employe jamais qu'à propos ; & c'eſt même alors avec tant de feu & d'agrément, qu'on ne peut s'en offenſer.

Nous avions aujourd'hui nombreuſe compagnie à dîner, entr'autres le jeune Sayers, qui ne fait qu'arriver de ce qu'il appelle ſes voyages. Vous pouvez vous ſouvenir qu'en partant, c'étoit un Sot fort pai-

ſible, de bon naturel, incapable de bleſſer perſonne. De tous les ingrédiens qui formoient ce caractere, il n'a rapporté que le premier : car il n'exiſte point à préſent de fat plus fieffé ; c'eſt-à-dire plus ſuffiſant, plus incommode, plus babillard, plus impertinent. Sa mere, pauvre eſpece de femme, qui n'avoit pas peu contribué, comme vous le ſçavez, à faire un Sot de ſon fils, employe maintenant tout ce qui eſt en ſon pouvoir pour en faire un Ridicule accompli ; elle le mene en ſpectacle avec elle par toute la Ville. La compagnie étoit aſſemblée dans le ſallon, avant l'heure du dîner. Nous voïons fondre ſur la ſcène, car ne vous figurez pas une entrée commune, M. Sayers & ſa Maman, l'Ours donnant la main à la vieille Dame, mais d'un air ſi roide, ſi gauche, ſi déſagréable & ſi différent de M. Falkland, que j'ai pris pitié de la pauvre machine, pendant qu'elle ſe flattoit ſans doute que tout le monde l'admiroit comme

ſa mere. Après avoir été préſenté aux Dames, car c'eſt la premiere fois que nous ayions vû M. Sayers depuis ſon retour, il a fait un tour ou deux dans le ſallon, pour étaler ſa figure. Enſuite, attachant les yeux ſur un Deſſus de porte, qui eſt un beau Payſage de Claude Lorrain, dont M. Falkland a fait préſent à mon frere, il a demandé au Chevalier, d'un ton à demi articulé, ſi nous avions quelques Peintres en Angleterre ? Ma mere, à qui le hazard a fait prêter l'oreille, & qui par un plus grand hazard encore a compris ce qu'il diſoit, n'a pû s'empêcher de répondre ſans en laiſſer le tems à mon frere : des Peintres, Monſieur ! Oui aſſurément, & quelques-uns même aſſez bons. Mais vous ne ſçauriez l'avoir oublié ; il n'y a pas plus d'un an que vous avez quitté Londres. J'oubliois, ma chere, de vous dire que la mort d'un oncle, qui lui a laiſſé ſon bien, l'a fait rappeller en Angleterre. J'ai remarqué que M. Falkland, frappé de la maniere

dont ma mere avoit pris la queſtion, & de l'innocente réprimande qui lui étoit échappée, a baiſſé la vûe, avec un ſourire très-fin, qu'il ſembloit contraindre. Sayers, feignant de n'avoir rien entendu, regardoit au travers de ſes doigts, comme l'on fait pour réduire un tableau en perſpective; & baiſſant la tête d'un air à demi content, il n'eſt pas mauvais, a-t-il dit, pour une copie. Oh ! s'eſt écrié ſa mere, il n'y a pas moyen de vous plaire. Ces voyageurs ſe connoiſſent ſi bien en peinture! Perſonne ne s'empreſſant de répondre, M. Falkland s'eſt approché de M. Sayers, avec une apparence d'humilité ſi bien contrefaite, que vous l'auriez pris pour un vrai novice, & lui a dit du même air; vous êtes donc perſuadé, Monſieur, que ce tableau n'eſt qu'une copie? Rien de plus, fiez-vous à ma parole, a répondu fort déciſivement l'autre. Pendant mon ſéjour à Rome, un Hollandois, que j'y ai connu, s'occupoit à copier des

copies, qu'il faisoit passer en diférens lieux, où, par ses Agens, il les vendoit assez cher, & ce commerce lui réussissoit merveilleusement; car il y a peu de connoisseurs en peinture, & je suis caution qu'on ne nommera pas de grands Maîtres, dont il ne se vende cent originaux calqués d'après eux, au-delà du nombre de leurs vrais Ouvrages.

M. Falkland a continué de lui faire quantité de questions, d'un ton si simple, qu'on auroit jugé qu'il ne les faisoit que pour son instruction; & le pauvre Sot s'enorgueillissoit de déployer son sçavoir aux yeux d'un ignorant Admirateur, qui n'étoit jamais sorti de son Pays. La compagnie étoit divisée en petites troupes, qui s'entretenoient à part, comme il est assez ordinaire une demie-heure avant le dîner. Madame Sayers, ma mere & moi, nous étions sur un sopha, assez près, pour entendre la conversation des deux jeunes gens, ou du moins ce qui ne se perdoit pas

dans la prononciation affectée de M. Sayers. Sa mere, dont toute l'attention se bornoit à lui, paroissoit charmée de l'occasion que la curiosité de M. Falkland, qu'elle ne connoissoit pas, donnoit à son fils, de faire briller son goût dans les arts, & jettoit souvent les yeux autour d'elle, pour observer si personne ne prêtoit l'oreille. Ma mere, toujours littérale, a tout pris fort sérieusement, & s'est baissée vers moi, pour me dire, cela n'est-il pas charmant, Sidney? Quelle complaisance dans M. Falkland! Vous voyez qu'il ne fait pas parade de ses propres connoissances, & qu'il cherche à profiter de celles d'autrui. Moi qui pénétrois la malice déguisée, je me contenois à peine, & réellement j'étois étonnée de son air grave & curieux; mais je me réjouissois de la bonne foi de ma mere.

Sayers, glorieux d'avoir brillé avec tant d'éclat, car il observoit fort bien que nous l'écoutions, ma mere & moi, ne se lassoit pas de satisfaire

ſa vanité par une abondance de froids récits, dont chacun ne manquoit pas d'avoir pour prélude, pendant que j'étois à Rome, ou pendant que j'étois à Paris. A la fin, malheureuſement pour lui, le diſcours étant tombé ſur un incident, auquel deux Gentilhommes Anglois eurent part à Rome, & qui fit alors beaucoup de bruit, il en a parlé comme d'un fait paſſé ſous ſes yeux ; il y a neuf mois, a-t-il dit ; immédiatement avant ſon départ de Rome. Ma mere, à qui M. Falkland avoit fait le même récit, mais avec une grande diférence de tems & de circonſtances, a pris la parole immédiatement. Ne m'avez-vous pas raconté cette affaire, M. Falkland ? Vous étiez à Rome, lorſqu'elle eſt arrivée ; & ſi j'ai de la mémoire, ce fut par votre crédit auprès du Cardinal Miniſtre, qu'elle fut conciliée.

L'apparition d'un ſpectre n'auroit pas jetté plus de trouble dans la contenance du pauvre Sayers. Il nous a dérobé

la moitié de ſon viſage, en baiſſant la tête ſur ſa poitrine; & parlant pour la premiere fois d'un ton naturel, avec l'air d'une profonde ſurpriſe; avez-vous été à Rome, Monſieur? J'y ai paſſé quelque tems, a répondu M. Falkland, avec une modeſtie réelle, car il a paru plaindre le Sot qu'il avoit mortifié; je ſçais que l'hiſtoire a reçu pluſieurs explications; mais les circonſtances ſont un peu différentes de votre récit, quoique le fond du fait en approche.

Quel tour obligeant, ma chere, pour reconcilier le décontenancé Sayers avec lui-même & la compagnie! De grace, Monſieur, a repris le Sot, avez-vous été long-tems chez les Etrangers? Environ cinq ans, Monſieur, a répondu M. Falkland: mais je m'apperçois, depuis que j'ai eu l'honneur de vous entendre, qu'il m'eſt échappé de curieuſes obſervations, que vous avez faites dans un eſpace de tems beaucoup plus court, & je vous ſuis extrêmement redeva-

ble de me les avoir communiquées. Si la pauvre tête a crû ce langage ſérieux, comme il n'a pas manqué de le paroître à ma mere, c'eſt ce que je ne puis vous dire. Il n'a pas laiſſé de payer le compliment, d'une révérence; mais il a ſi bien ſenti ſon humiliation, que du jour entier il n'a pas dit un mot de Rome ni de Paris: & nous en avons tiré un double avantage; car n'étant pas capable de dire autre choſe, il a pris le parti du ſilence, excepté lorſque par pitié M. Falkland lui a fait certaines queſtions, auxquelles il l'a cru capable de répondre ſans trahir ſon ignorance: c'étoit aſſez de s'en être fait un amuſement tête à tête; il n'a pas voulu que tous nos autres convives en fuſſent témoins.

Cette bagatelle, ma chere, peut vous faire prendre quelque idée du tour d'eſprit de l'Homme. J'ai fait le même récit à mon frere, qui en a ri de toute ſa force, & qui m'a dit que c'étoit lui-même, trait pour trait.

Il l'aime avec tous ces défauts, quoiqu'il ne ſoit pas content que je leur donne ce nom.

4 *Juillet.*

Vous êtes injuſte, Cecile, & vous faites tort à ma ſincérité, lorſque vous me ſuppoſez fort épriſe de M. Falkland. Croyez-vous que ſi je l'étois, il me fût poſſible de vous le déſavouer? Ah! ma ſœur, faut-il que je ſoupçonne votre propre ingénuité, quand vous accuſez votre Amie d'en manquer? En vérité, ſi j'ai une ſi vive paſſion pour lui, je ne le ſçais pas moi-même encore. Je ne ferai pas difficulté de vous répéter qu'il me paroît le plus aimable des hommes, & que ſi j'étois abandonnée à mon propre choix, je lui donnerois aſſûrément la préférence ſur le reſte de ſon ſexe, ou du moins ſur tout ce que j'en ai vû juſqu'à préſent. S'il y a des hommes d'une plus belle figure, des hommes plus ſages & d'un meilleur natu-

rel, ils ne ſont pas encore tombés ſous mes obſervations. Cependant je ne ſuis pas aſſez prévenue en ſa faveur, pour le regarder comme un Phénix; & ſi quelque événement imprévu m'empêchoit de devenir ſa femme, j'eſpere que je ſerois capable de le ſupporter, & de me conduire déçemment.

Vous me répondrez que c'eſt peut-être me vanter en lâche, parce que j'ai lieu de croire qu'il ſera bientôt hors du pouvoir de la fortune de nous ſéparer. A la vérité, l'événement de notre mariage me ſemble à préſent certain. Mais je ne m'en efforce pas moins de faire une ſorte de garde ſur mes déſirs, & je ne veux pas encore permettre à mon cœur de placer en lui toute ſa félicité. Ainſi je ne puis me mettre au nombre de ces Amans du premier ordre, qui n'ont des yeux, des oreilles, en un mot des ſenſations, que pour un objet. M. Falkland aſſure que ce dernier cas eſt le ſien, par rapport à moi. Mais je ne crois pas que les femmes

mes

mes doivent pouſſer l'amour à ce point, juſqu'à ce que le devoir change cette paſſion pour elles en vertu ; & juſqu'au moment où ce cas ſera le mien, je ſuis ſi philoſophe en amour, que je veux empêcher qu'il n'abſorbe d'autres affections tendres, que je dois à mes Parens & mes Amis.

Il me ſemble que nous devons nous former à nous-mêmes des loix conſtantes, pour le réglement de notre conduite ; ſans quoi, ma chere Cecile, quel impertinent réve ne ſeroit pas la vie des jeunes perſonnes de notre ſexe ? Vous, à qui le Ciel a donné un jugement au-deſſus du commun, vous ne vous en êtes pas laiſſée moins entierement conduire par l'avis de vos ſages Parens; & ſur ce point je me fais honneur d'avoir ſuivi votre exemple. L'obéiſſance implicite à la meilleure des meres, eſt une habitude que j'ai formée dès l'enfance. Ma ſoumiſſion ne m'a pas encore cauſé une minute de peine,

& j'espere qu'elle ne m'en causera jamais.

5 *Juillet.*

Il est arrivé aujourd'hui, à ma mere, une petite avanture qui lui a plû merveilleusement. Elle étoit allée ce matin à l'église, comme vous sçavez qu'elle n'y manque pas chaque jour. Un de ses Porteurs, à qui le pied a glissé en la ramenant au logis dans sa chaise, est tombé presque devant la maison de M. Falkland, & s'est tellement blessé, qu'il n'a pû faire un pas de plus. Le laquais, qui suivoit ma mere à pied, s'est hâté d'ouvrir la chaise, & lui a proposé d'entrer chez M. Falkland, pour y attendre un autre Porteur. Justement la porte venoit d'être ouverte par un domestique de la maison qui s'y étoit arrêté, de sorte qu'ayant aussitôt reconnu ma mere, il s'est empressé de la conduire à la premiere salle basse, où elle est entrée, sans croire y trouver

personne. Elle y a trouvé M. Falkland, qui étoit à déjeûner, & proche de lui deux jolis enfans, à l'un desquels il avoit donné quelque friandise, tandis qu'il réprimandoit gravement, quoiqu'avec douceur, l'aîné, âgé de cinq ou six ans, pour avoir fait un mensonge. Ma mere, après le premier compliment, lui a demandé avec quelque surprise, à qui étoient ces enfans, il a répondu, en soûriant, qu'ils étoient à son Cocher; & les a fait emmener par un laquais, en recommandant au plus âgé de se souvenir de ce qu'il venoit d'entendre.

Ma mere a voulu savoir s'il les avoit habituellement chez lui. Oui, lui a-t-il dit; je les y ai pris depuis peu de jours, par compassion pour le malheur de leur pere, honnête homme, qui a servi ma famille dès l'enfance. Il étoit marié avec une fort honnête femme, qui prenoit grand soin de ces enfans, & dont le travail aidoit à les entretenir décem-

ment. Cette pauvre femme eſt morte en couche, il y a huit jours; & la Garde qu'on avoit miſe auprès d'elle, car elle étoit ſans ſervante, a pris cette occaſion pour vôler tout ce qui ſe trouvoit dans le logement; enſuite, par un motif que j'ignore, ſi ce n'eſt pas de rendre ſa fuite plus aiſée, elle a pris le parti d'enfermer les deux enfans que vous avez vûs & le nouveau-né, avec le corps de leur mere.

Les trois petits Miſérables paſſerent toute la nuit dans la ſituation que vous pouvez vous repréſenter, & s'endormirent à force de crier, ſans être entendus, quoiqu'il y eût d'autres gens dans cette maiſon. Il arriva, le matin du jour ſuivant, que mes affaires me conduiſirent de fort bonne heure à la même rue; & mon Cocher, qui étoit bon mari & bon pere, ſaiſit cette occaſion pour voir un moment ſa femme. Les cris des enfans, qui recommencerent à leur réveil, & que la faim redoubloit,

l'obligerent d'enfoncer précipitamment la porte de la chambre, où le pauvre Malheureux fut mortellement frappé, de l'affreux ſpectacle de ſa femme étendue dans ſon lit ſans reſpiration, du Petit expirant à ſon côté, & des deux autres mourant de faim, qui demandoient du pain à leur mere morte.

Cette vûe l'ayant mis hors de lui-même, ſon premier tranſport lui fit prendre les deux grands enfans dans ſes bras, le fit accourir comme un furieux à la maiſon où j'étois; & s'arrachant les cheveux en ma préſence, il me raconta la tragique hiſtoire. J'en fus ſi touché, que je donnai ordre à mes gens de livrée de conduire ſur le champ chez moi les deux petits innocens; & je renvoyai leur pere au troiſieme, pour charger quelqu'un d'en prendre ſoin, s'il vivoit encore. Les ſecours ne furent pas ſans ſuccès.

Au retour, ce bon homme ne fut pas peu conſolé de trouver ſes deux enfans ſains & joyeux; car ils n'avoient

pas ſenti, ni connu d'autre mal, que la faim. Mais ſa douleur le reprit violemment, lorſqu'il fit réflexion qu'il alloit être obligé d'en confier le ſoin à des gens, dont il étoit sûr, diſoit-il, que l'affection pour eux n'égaleroit pas celle de leur mere; & mon valet-de-chambre me dit qu'il ne faiſoit que les embraſſer & pleurer ſur eux pendant tout le jour. Pour lui rendre tout d'un coup l'eſprit tranquille, je lui fis dire qu'ils demeureroient tous deux chez moi ſous ſes yeux, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en âge d'être mis dans une école, & j'ai donné là-deſſus mes ordres à ma femme de charge; ce qui rend leur pere très-heureux.

Les petits fripons ont trouvé le moyen de pénétrer juſqu'à moi, & je prens plaiſir quelquefois à les faire babiller: mais l'aîné m'ayant fait ce matin un menſonge qui regarde ſon frere, j'étois à lui faire une leçon, lorſque vous m'avez fait l'honneur d'entrer.

Ma mere eſt revenue ſi charmée de

la conduite de M. Falkland dans cette petite hiſtoire, qu'elle me l'a racontée mot pour mot en arrivant au logis, avec cette obſervation, qu'il doit être d'un excellent naturel, pour s'être intéreſſé d'une maniere ſi tendre à l'infortune de ſon Cocher. Combien de jeunes gens, a-t-elle dit, auroient cru, faire beaucoup, en donnant à ce pauvre homme une petite ſomme d'argent pour mettre ſes enfans à couvert? C'eſt dans les bagatelles de cette nature, que la bonté du cœur ſe fait découvrir.

Vous ſuppoſerez avec raiſon, ma chere, que je ne ſuis pas fâchée de tout ce qui peut relever le caractere de M. Falkland dans l'eſtime de ma vertueuſe mere. L'hiſtoire m'a fait le plus grand plaiſir. Mais comme je n'ai fait aucun commentaire ſur ce que j'avois entendu, mon frere, qui étoit préſent, m'a dit: de deux choſes l'une, Sidney; vous êtes, ou fort vivement touchée, ou l'ame la plus ſtoïque du monde. Il me ſemble

que toute autre fille feroit tranfportée, d'une telle preuve de l'honnête tendreffe d'un cœur qu'elle fçait entierement à elle, & dont toute la fomme de fon bonheur dépend pour l'avenir. J'ai répondu que j'étois extrêmement fenfible au mérite de M. Falkland, mais que je pouvois reffentir cette impreffion fans tranfport. Que je meure, a repris impatiemment le Chevalier, fi je crois que vous aimiez Falkland, ou du moins que vous l'aimiez la moitié autant qu'il le mérite; & je jurerois que vous n'avez pas encore été affez honnéte, ma fœur, pour lui dire ce qu'il en eft. J'ai du tems de refte, ai-je répliqué. Si M. Falkland devient mon mari, j'efpere qu'il n'aura jamais à fe plaindre du défaut de mon affection.

S'il devient votre mari! a recommencé mon frere. Je ne connois pas de *fi* poffibles, à moins qu'ils ne foyent de votre feule création. Je n'en connois pas non plus, lui a dit ma

mere : cependant je crois que Sidney a raiſon de conſerver un doute modeſte de tous les événemens humains. Combien de choſes, a-t-elle ajoûté gravement, car elle a beaucoup de vénération pour les vieux proverbes, peuvent arriver entre le verre & la levre ?

On voit bien, ma mere, a répondu aſſez bruſquement le Chevalier, que vous n'avez pas été trop heureuſe dans vos premieres amours. Je me ſouviens de vous en avoir entendue parler ; mais les circonſtances me ſont échappées. Comme je n'avois aucune connoiſſance de cette avanture, j'ai prié ma mere de me l'apprendre.

Mon âge, ma fille, étoit d'environ vingt ans, m'a-t-elle dit, lorſqu'un traité de mariage fut conclu par mon pere & ma mere, entr'un très agréable Gentilhomme & moi. Je l'aimois, & comme je le ſuppoſe ordinaire à toutes les jeunes

filles dans les mêmes circonſtances, je ne m'en croyois pas moins aimée. Sa recherche avoit duré plus d'un an, car je puis dire que je n'étois pas aiſée à vaincre. Tout étoit réglé, & le jour fixé pour la célébration. Mais lorſqu'il fut arrivé, au lieu de voir paroître le Gentilhomme, que nous attendions à chaque minute, on nous apporta une lettre de lui, qui m'étoit adreſſée. Elle contenoit qu'ayant pris autrefois des engagemens avec une jeune perſonne, par les promeſſes les plus ſolemnelles, il avoit eu, malheureuſement pour elle & pour lui, la foibleſſe de les oublier après m'avoir vue, & qu'il avoit violé toutes les loix divines & humaines pour obtenir mon cœur & ma main. Il me demandoit pardon dans les termes les plus pathétiques. Il le demandoit à ma famille, d'avoir recherché notre eſtime & notre amitié juſqu'à s'être procuré notre conſentement pour une alliance dont il ſe reconnoiſſoit indigne, & qu'il

lui devenoit impoſſible d'accomplir ; car, nous diſoit-il, le tort que j'ai fait à cette malheureuſe perſonne, dont j'ai ſéduit la jeuneſſe, s'éleve dans mon imagination avec tant d'horreur, que pour l'empire du monde, je ne voudrois conſommer mon crime, en donnant à une autre cette main à laquelle elle a droit ſeule. Il s'étendoit fort au long ſur les tourmens de ſon cœur, dans le combat de ſa paſſion pour moi & de ſon devoir, pour l'objet de ſes premiers vœux. La nouvelle de ſon infidélité avoit mis l'infortunée créature au bord du tombeau. Il imploroit ma pitié pour elle & pour lui. Enfin, il nous demandoit, avec des ſupplications répétées, le pardon & l'oubli de ſa faute.

Toute la lettre, qui étoit fort longue, exprimoit ſi vivement le trouble d'une ame abîmée dans ſon déſeſpoir, que je fus exceſſivement frappée de cette lecture. Que dire ? l'apologie qu'il m'offroit, pour ſon

étrange conduite, n'étoit que trop juſte. J'avoue que la perte de mes eſpérances m'affligea; mais je la soûtins avec une réſolution qui me fit honneur. Ma famille fut d'abord extrêmement irritée contre mon double Infidelle, & s'appaiſa néanmoins, lorſqu'après d'exactes informations elle ne pût douter de la vérité des faits. La concluſion fut, que le jour même qu'il avoit dû m'épouſer, & qu'il m'avoit écrit cette ſombre lettre, il fut ſaiſi d'une mélancolie ſi profonde, que n'ayant fait qu'augmenter de jour en jour, elle aboutit à la perte entiere de ſa raiſon : on fut obligé de le renfermer pour le reſte de ſes jours. La jeune perſonne ne ſurvêcut pas longtems à cette triſte avanture, & nous apprîmes enſuite qu'elle en étoit morte de chagrin.

Ce fut une extrême conſolation pour moi, de trouver dans mes réflexions, que le Ciel m'avoit fait une grande faveur en diſpoſant de mon ſort autrement que je ne m'y

étois attendue ; car il eſt certain que ſi ces fatals événemens étoient arrivés à la ſuite de mon mariage avec cet homme, je n'aurois pas eu la force d'y ſurvivre.

Cette anecdote extraordinaire de la vie de ma mere, dont je ne l'avois jamais entendue parler, parce qu'elle ne pouvoit, a-t-elle dit, ſe la rappeller encore ſans émotion, m'a fort affectée. Mon frere l'a trouvée plus tragique qu'il ne ſe l'étoit imaginé ; ce qui n'a pas empêché que pour faire le plaiſant, il n'ait dit que c'étoit un accident *arrivé entre le verre & la levre*, avec la petite douceur de la vengeance. Ma mere eſt demeurée longtems fort penſive, & j'étois fâchée qu'on eût fait revivre le ſouvenir de cette mélancolique hiſtoire ; mais le Chevalier s'eſt mis à badiner, & nous a fait reprendre à toutes deux nos eſprits.

6 Juin.

Ce M. Falkland eſt d'une généroſité de Prince ; il vient d'envoyer pour moi la plus belle garniture de diamans ! Ma mere les croit trop beaux, pour une ſimple Demoiſelle. Mais le Chevalier ſoutient qu'ils ne peuvent l'être trop pour la femme de M. Falkland, & qu'ils ne ſont que proportionnés à la fortune de ſon Ami. Vous ſçavez, Cecile, que les miens ſont en petit nombre, & ſe réduiſent à ceux que ma mere avoit lorſqu'elle étoit fille. La plus grande partie des ſiens, & les plus beaux, ſans comparaiſon, lui ſont venus de mon pere ; mais elle les réſerve pour le Chevalier, au tems de ſon mariage ; c'eſt-à-dire, pour le préſent qu'il doit faire à ſa femme ! Ce ſont les joyaux de la famille.

8 *Juillet.*

Le tems d'épreuve eſt fini, ma Cecile. On m'a fait la formidable

queſtion, & j'ai répondu. Mais comment? vous en êtes curieuſe. Négativement, ſans doute.... Oh! Non, non, ma chere Amie. Un homme eſtimable.... Fi, que ce terme eſt froid! qu'il eſt affecté! le plus aimable & le plus digne des hommes, avec ſix mille livres ſterling de rente, eſt un lot qu'une fille de Province ne doit pas s'attendre à tirer tous les jours. M. Falkland, en termes d'Amant, m'a demandé quel tems je fixois pour ſon bonheur. Je l'ai renvoyé civilement à ma mere: elle, bonne & pleine d'attentions comme elle eſt, l'a renvoyé à mon frere, qui s'eſt aviſé de nommer étourdiment un jour très-proche, dont nous avons treſſailli ma mere & moi, lorſque M. Falkland nous l'a rapporté. J'ai balbutié quelque choſe. Ma mere héſitoit. Mon frere a paru, & nous a déſolés tous par ſon badinage. Enfin nous avons compoſé pour le tems, & nous l'avons fixé entre nous à la fin du mois. C'eſt bien aſſez-tot, dira

ma Cecile : vous ne connoiſſez l'homme, que depuis un mois & demi ; & trois ſemaines ne ſont pas aſſûrément plus qu'il ne faut, pour tant de jolies emplettes qu'il faut faire. J'en conviens, ma fille, j'en conviens : mais tout eſt l'ouvrage de ce Chevalier. En vérité, ma Cecile, & ſans affectation, j'aurois mieux aimé que le délai eût été moins court, quoique dans un mois & demi je me flatte d'avoir connu l'homme auſſi parfaitement, que ſi nous avions été liés depuis le même nombre d'années ; il a paſſé, pendant tout ce tems, la plus grande partie des jours avec nous ; & ma mere dit qu'il eſt un de ces honnêtes naturels, *dans leſquels il n'entre point de ruſe.*

Le Chevalier va juſqu'à l'inſolence. Il prétend que je ne ſens pas mon propre bonheur, & que je mériterois d'être mariée à quelque plat Gentilhomme de Wiltshire. Il eſt ſi glorieux d'avoir fait ce mariage,

qu'il devient impoſſible de le ſupporter. Il a pris ſur lui tout ce qui regarde les articles, ſans vouloir que ma mere y prenne la moindre part; elle y conſent : mais elle lui recommande de ne pas permettre que la généroſité de M. Falkland l'emporte trop loin, & de ſe ſouvenir de ce qu'il doit à ſon Ami, comme de ce qu'il doit à ſa ſœur.

10 *Juillet.*

Réellement, je commence à ne me plus reconnoître. Ma mere, vous le ſçavez, eſt en tout d'une pointilleuſe exactitude. Nous avons déjà fait tant d'emplettes, il nous en reſte tant à faire, que les voyages à la Ville ne finiſſent pas. Je ne vois que des couturieres & des marchandes de mode. On s'imagineroit que je vais paſſer le reſte de ma vie dans un Pays éloigné, où les étoffes & les ouvriers manquent, & que je dois emporter des habits & des coëffures pour un demi ſiecle.

12 *Juillet.*

Je ſuis furieuſement occupée ; & le Chevalier eſt d'une impatience, d'une importunité, qui m'obligeroit d'avoir un copiſte, s'il falloit vous écrire le détail de tous nos ridicules mouvemens. Je n'aurois pas la patience de vous le faire moi-même.

17 *Juillet.*

Mon frere m'a dit ſouvent qu'il ne connoît pas d'autre défaut à M. Falkland, que de la violence d'humeur, lorſqu'il eſt irrité. J'en ai vu, ce matin, un exemple dont je ſuis fâchée ; d'autant plus que j'ai à me reprocher d'y avoir eu quelque part. Nous ſommes partis de fort bonne heure, M. Falkland, mon frere, une Dame de notre connoiſſance & moi, pour faire une promenade à cheval dans Hide-Park. On devoit dîner à Kenſington, où ma mere avoit promis de nous joindre, chez la Dame qui étoit avec nous, & qui eſt une parente de M. Falkland.

Nous ſommes entrés dans la maiſon par la cour des écuries, pour y mettre pied à terre. Mon cheval, dont le Chevalier m'a fait préſent depuis peu, & qui eſt fort jeune, a vû quelque objet qui lui a donné de l'épouvante, & qui l'a fait tourner tout d'un coup; un laquais de M. Falkland qui s'eſt trouvé derriere moi, s'eſt aviſé, fort imprudemment, quoique ſans mauvais deſſein, j'en ſuis sûre, de donner à l'animal un coup de fouet, qui l'a fait plonger; & comme je n'avois pas eu le tems de me raffermir ſur ma ſelle depuis qu'il avoit tourné, il m'a jettée ſur le ſable. Heureuſement je n'ai pas eu la moindre bleſſure; & j'étois à l'inſtant ſur mes jambes. Mais M. Falkland, qui avoit déjà ſauté à terre avant que je fuſſe tombée, s'eſt mis dans une telle fureur contre ſon homme, qu'avec la viteſſe d'un éclair il lui a donné deux ou trois grands coups de fouet ſur les épaules. Je ſuis perſuadée que ce Miſérable n'é-

toit pas à jeun, car il a eu l'insolence de saisir le fouet de son Maître, & de faire entendre quelques juremens entre ses levres. L'attention de M. Falkland s'étant aussi-tôt tournée sur moi, il n'a plus été question de cet homme. Nous sommes entrés dans la maison, où j'ai protesté à tout le monde que je ne me sentois pas de ma chute, & j'ai supplié M. Falkland de pardonner au laquais qui l'avoit causée sans le vouloir. Il a fait mille excuses de s'être assez laissé transporter par sa colere, pour l'avoir châtié d'une maniere à laquelle il n'étoit pas accoûtumé avec ses domestiques; mais dans le péril où je vous ai vûe, Mademoiselle, s'adressant à moi, il n'est pas surprenant que je me sois oublié moi-même. Je compte, Monsieur, ai-je répété, que vous lui avez fait grace. Il m'a répondu; je souhaiterois, chere Miss, que ce fût son unique faute, pour vous témoigner ma promptitude à vous obéir; mais

c'eſt un inſupportable ſot, qu'il n'y a pas de ſûreté à garder. Je lui ai pardonné pluſieurs fois : mais étant déterminé, avant ce qui vient d'arriver, à me défaire de lui, j'eſpere de votre bonté que vous ne me preſſerez pas de le retenir. Vous voyez, Cecile, qu'après ce diſcours, je ne pouvois inſiſter ſur ma priere : auſſi n'en ai-je pas dit un mot de plus.

M. Falkland eſt d'un caractere trop bouillant ; j'en ſuis convaincue par cette petite ſcène : cependant je ne ſuis pas allarmée de ma découverte. Vous ſavez, ma chere, que j'ai reçu de la nature, ou que je dois à mon éducation, une tête moins ardente ; & je me flatte qu'avec le tems, par des voyes douces, je parviendrai à la ſubjuguer dans M. Falkland. Son eſprit ſenſé & la bonté de ſon naturel doivent lui faire ſouhaiter cette victoire à lui-même. Mon frere m'a dit qu'il l'avoit ſouvent entendu déplorer un foible qu'il ſe reproche ; qu'il a fait des efforts infinis pour le vaincre, &

qu'il y a même réussi jusqu'à n'y succomber que très-rarement, & dans des occasions extraordinaires, ou soudaines, telles qu'on peut regarder celle que je vous ai racontée.

Le reste du jour s'est passé délicieusement à Kensington, & nous n'en sommes revenus que fort tard. Nous nous sommes promenés si long-tems dans les jardins, que je crois sentir les avant-coureurs d'une fluxion ou d'un rhume.

13 *Juillet.*

Mon rhume est fort sérieux. On veut que je sois saignée. Je crains d'allarmer ma mere par mes plaintes, quoique j'aie passé une très-mauvaise nuit. M. Falkland est venu de bonne heure ce matin, pour s'informer lui-même de ma santé. On lui a dit naturellement que je n'étois pas bien. Cependant je me suis crue en état de quitter mon lit. Quelle tendre inquiétude j'ai remarqué dans ses yeux, lorsque je suis descendue ! Mon frere

l'avoit retenu à déjeuner. Il n'a touché presqu'à rien ; il paroissoit pénétré. Mon frere s'est mis à le railler, fort mal-à-propos sans doute, sur le danger qu'il courut hier à midi de perdre sa femme. Je souhaiterois, a-t-il répondu, d'avoir suivi ma premiere idée, & renvoyé ce mauvais Sujet au retour de nos voyages. Le Chevalier lui a dit, qu'heureusement le mal n'étoit pas extrême, mais qu'il ne lui conseilloit pas moins de congédier l'insolent. Il a sçu m'en épargner la peine, a repris M. Falkland, il s'est donné son congé lui-même ; mais il a pris soin auparavant de me voler. Vous voler ! avons-nous répété tous ensemble. Oui, a-t-il dit ; hier, en rentrant chez moi, j'ordonnai à mon Maître-d'Hôtel de lui payer ses gages & de le renvoyer ce matin. Il ne fit pas de réplique, car il avoit l'humeur taciturne : mais, lorsque toute la maison fut endormie, il trouva le moyen d'entrer dans mon cabinet, & d'y

ouvrir une Commode, où je mets quelquefois de l'argent. Ce qui peut l'avoir porté à son entreprise, c'est qu'apparemment il me vît hier au matin, avant que de monter à cheval, enfermer dans un tiroir de cette Commode un porte-feuille de poche, dans lequel je suppose qu'il comptoit de trouver des billets de banque ; car il me l'a pris, vraisemblablement sans s'être arrêté à le visiter, avec tout l'argent qu'il a pû trouver dans le même lieu ; & de-là même, il s'est esquivé fort habilement par une fenêtre, qu'on a trouvée ce matin ouverte.

Ma mere a fait un petit reproche à M. Falkland, d'avoir souffert qu'un Domestique dont la fidélité n'étoit pas sûre, vît dans quel endroit il déposoit de l'argent ; sujet de tentation, a-t-elle ajoûté, pour ceux même qui seroient mieux disposés. Il a reconnu que c'étoit une imprudence : mais, pour sa justification, il a dit qu'étant accoûtumé à n'avoir que d'honnêtes

d'honnêtes gens autour de lui, il étoit peu ſoupçonneux.

Son affliction, ſon inquiétude, m'ont paru ſi vives pour ma ſanté, que, malgré le déſordre où je ſuis réellement, j'ai cru devoir affecter, autant qu'il m'étoit poſſible, de faire mon indiſpoſition légere. Avec quel tendre chagrin n'obſervoit-il pas mes yeux! Un ſoupir lui échappoit quelquefois, en fixant les ſiens ſur mon viſage. Je lui en ſuis obligée; cependant, ma chere, je ſens bien que je ne ſerois pas moins touchée ſi j'avois quelque choſe à craindre pour lui.

On m'apporte, à ce moment, un magazin entier de dentelles & de ſoyes. Hélas! Je n'ai pas la force d'y jetter les yeux. Je ne ſuis pas bien; quelque part, Cecile, que ſoit le mal. Eſt-ce à mon rhume, que je dois attribuer cette étrange révolution? Ah! ma chere ſœur, que ce Monſieur Falkland eſt aimable! & j'ai tant de courſes, tant de viſites à faire,

que cette idée ſeule me rend plus malade encore.

27 *Juillet.*

Après une interruption de quinze jours, de quinze terribles jours, je reprens la plume. Ne vous l'ai-je pas dit mille fois, Cecile? Je ne ſuis pas née pour être heureuſe. Ha! je prophétiſois quand je l'ai dit, quoique je ne ſuſſe pas alors ce que je diſois.

Je vais m'efforcer de recueillir toutes les circonſtances de cette miſérable quinzaine, & de vous en faire le récit, autant que j'en ſuis capable.

Les dernieres lignes de mon Journal, que je n'ai pas encore hazardé de vous envoyer, parce j'ignore quelle doit être la durée de notre ſéjour à Londres, vous informeront que j'étois fort mal alors. On m'avoit tiré du ſang : mais le mal ne faiſant qu'augmenter, j'étois avec une groſſe fiévre, avant le matin du jour ſuivant. Je me rappelle parfaitement quelles étoient mes réfléxions,

& je ſuis bien sûre que ſi la crainte de la mort m'affligeoit, ce n'étoit pas pour moi-même : hélas ! non, Cecile ; mais je ſouffrois douloureuſement, en penſant à ce qu'alloient ſentir ceux, que j'étois menacée de laiſſer derriere moi.

Ma mere & M. Falkland occupoient ſans doute les principales facultés de mon ame, mais je ne fus pas long-tems capable de réflexion. La violence de la fiévre m'ôta l'uſage des ſens, vers le quatriéme jour ; & l'on m'aſſure que je rêvai de M. Falkland. Je me ſouviens ſeulement que dans mes intervalles de raiſon, je voyois toujours ma pauvre mere en larmes, au chevet de mon lit. J'étois dans un extrême danger : mais il a plû au Ciel de me rendre aux ardentes prieres de cette chere conſolatrice. Dans l'eſpace d'environ dix jours, je commençai à donner quelques ſignes d'un meilleur état, & je m'informai de la ſanté de M. Falkland. Ma mere me

répondit ; il ſe porte bien ma chere, il n'eſt pas à Londres, mais je crois qu'il y ſera dans un jour ou deux. Il n'eſt pas à Londres ! répliquai-je ; & M. Falkland m'y laiſſe mourante ! En vérité, cela n'eſt pas obligeant ; & je le dirai à lui-même. Ma mere étoit aſſiſe au bord de mon lit, & tenoit une de mes mains dans les ſiennes : mon frere étoit debout, le dos tourné vers le feu. J'obſervai qu'ils ſe regardoient mutuellement ; mais ni l'un ni l'autre ne me répondit. Je vous prie, Chevalier, dis-je enfin, traiteriez-vous ainſi celle, dont vous feriez ſi proche de faire votre femme? Mon frere m'alloit répondre, mais ma mere fronça le ſourcil ; il parut chagrin, & ſortit auſſi-tôt de la chambre. Très-chere maman, dis-je alors ; il y a quelque choſe d'extraordinaire qui touche M. Falkland. Ne me tenez pas en ſuſpens, je vois qu'il y a quelque choſe que vous & mon frere vous voudriez me cacher. M. Falkland feroit-il malade?

Non, que-je ſçache ; je vous en aſſure, répondit ma mere : il ſe portoit bien hier, car il envoya demander l'état de votre ſanté, comme il a fait chaque jour. Il n'eſt qu'à trois lieues d'ici ; & quand il ſeroit à Londres, vous êtes encore ſi mal que vous ne pourriez recevoir ſes viſites. Ma mere ſonna immédiatement, & me propoſa de prendre quelque choſe. Je vis qu'elle ne cherchoit qu'à changer la converſation. Ma femme de chambre arriva, & je ne fis pas d'autres queſtions.

Ma mere ne me quitta point, juſqu'à l'heure de ſe retirer, pour ſe mettre au lit ; mais elle évita de prononcer le nom de M. Falkland, ou de m'en donner l'occaſion à moi-même ; & toute ſa tendreſſe fut employée au contraire à me conjurer d'être tranquille, ſur-tout de ne pas parler. Le Médecin, qui revint le ſoir, l'aſſura qu'il me croyoit hors de danger, & ſes yeux lorſqu'elle ſor-

tit, étoient pleins d'une cordiale ſatisfaction.

Elle ne m'eut pas plutôt quittée, que je fis approcher ma femme de chambre de mon lit ; & je lui ordonnai de me dire tout ce qu'elle ſavoit de M. Falkland. Cette pauvre fille parut fort embarraſſée, & ſembloit étudier ſa réponſe. Mon Dieu, Mademoiſelle, que puis-je ſavoir de plus que ce que Madame vous a dit ? Quand l'avez-vous vû ? repris-je. Il n'y a que peu de jours, Mademoiſelle. Où eſt-il, Sara ? Je crois avoir entendu, Mademoiſelle, qu'il eſt à Richemond : mais je ſuppoſe qu'il ſera bien-tôt à Londres, lorſqu'il apprendra que vous êtes aſſez bien pour le recevoir. Je ſaiſis ſa main : Sara ! je ſais qu'il ſe paſſe quelque choſe de relatif à M. Falkland, que vous cherchez tous à me cacher. N'eſperez pas que je puiſſe être trompée. Vous pouvez compter, quel que ſoit le miſtere, que j'en ſerai bien-tôt

informée ; & dans l'intervalle, mes doutes me rendent très malheureuſe.

Cette Fille eſt d'un bon naturel. Sa confuſion & ſon trouble ayant redoublé pendant que je lui parlois, elle me dit que lorſque je ſerois un peu mieux, ma mere me diroit tout. Non, Sara : je veux le ſavoir à ce moment. Parlez, expliquez-vous à l'inſtant ; où vous ne devez pas eſpérer de me voir jamais mieux, dans de telles incertitudes. Qu'eſt-ce que ce *tout*, ce terrible *tout* que ma mere doit me dire ! que tu m'as déchirée, cruelle Sara, par ce ſeul mot !

Je ne ſais, Mademoiſelle, répondit-elle en tremblant, que ce que j'ai recueilli de quelques diſcours chagrins que j'ai entendus de M. le Chevalier à Madame ; & je ſerois perdue, voyez-vous, ſi Madame venoit à ſavoir que je vous en ai parlé. Je l'aſſurai que ma mere ne le ſauroit pas. Hé bien, Mademoiſelle, me dit-elle d'une voix plus baſſe,

je crains que M. Falkland ne se soit mal conduit, ou qu'on n'ait fait à Madame de faux rapports sur son compte. Elle s'arrêta. Quoi? Quoi? m'écriai-je vivement; qu'a-t-on rapporté de lui? Quelque chose, me dit-elle, qui regarde une autre inclination. . . . Mais j'espere que tout se trouvera faux. Que tu m'impatientes, Sara! Parle donc, & dis tout ce que tu sais. Cette pauvre créature tressaillit, d'un langage si pressant, dans la situation où j'étois. » Tout ce que je » sais, Mademoiselle, c'est pour avoir » entendu Madame, qui disoit à M. le » Chevalier ; je verrois plus volon- » tiers ma fille au tombeau, que mariée » à lui. M. le Chevalier a répondu; » mais pourquoi, Madame, ne vou- » lez-vous pas que M. Falkland se justi- » fie? Se justifier! a répliqué Madame; » que peut-il dire? N'est-il pas certain » qu'il manque de foi pour une autre » femme? Ensuite, Mlle. ils ont par- » lé plus bas l'un & l'autre : mais » tout d'un coup M. le Chevalier a

» juré en levant la voix, qu'il don-
» neroit la moitié de ſon bien, pour
» voir l'Infâme dignement puni. Tout
» ce que j'ai dit, Mademoiſelle, c'eſt
» un pur hazard qui me l'a fait en-
» tendre. M. le Chevalier ſe diſpo-
» ſoit à ſortir : ſon linge étoit prêt
» dans ſa garde-robe, lorſque le valet-
» de-chambre m'eſt venu prier de
» faire un point à l'une des man-
» chettes de ſon Maître. Je ſuis mon-
» tée par l'eſcalier dérobé ; & j'en-
» trois, lorſque Madame, qui étoit
» dans la chambre de lit avec M. votre
» frere, lui a dit les premiers mots
» que je vous ai répétés ; & pendant
» que je faiſois mon ouvrage, j'ai
» entendu le reſte. Il s'en eſt dit
» beaucoup plus, que je n'ai pû diſ-
» tinguer, à l'exception de quelques
» mots ſéparés, que M. le Chevalier
» ſembloit prononcer d'un ton fort ar-
» dent. Cela s'eſt paſſé dès le ſecond
» jour de votre maladie. M. Falkland
» étoit venu le matin, pour s'infor-
» mer de votre ſanté. Madame le

» vît alors, & je crois qu'ils s'étoient
» quittés bons amis : car l'ayant en-
» ſuite rencontré, lorſqu'il deſcen-
» doit de l'appartement de M. le Che-
» valier, elle lui ſouhaita le bon
» jour. Deux heures après, le Por-
» tier me remit une lettre pour
» vous, apportée par un homme qui
» lui avoit dit qu'elle ne demandoit
» pas de réponſe. Comme vous étiez
» trop mal pour la lire, je la donnai à
» Madame; & ce fut peu de momens
» après, que j'entendis ſa converſa-
» tion de la garde-robe. M. Falkland
» revint dans l'après-midi, & ne trou-
» va pas M. votre frere au logis. Mais
» il vît Madame, qui paſſa plus
» d'une heure avec lui dans le ſallon;
» & le Portier dit qu'en ſortant, il
» avoit paru fort troublé. On ne l'a
» pas vû, depuis, dans cette Maiſon;
» mais il y envoye conſtamment, deux
» fois chaque jour; & ſes meſſagers
» s'informent ſoigneuſement des
» moindres circonſtances de votre
» ſanté. J'ai ordre de Madame votre

» mere, s'il vient des lettres pour
» vous, de ne les remettre qu'à elle-
» même.

En eſt-il venu, Sara? » Non,
» Mademoiſelle. On a toujours fait
» dire à M. Falkland que vous étiez
» ſi mal, qu'il n'a pû vous croire
» en état de lire ſes lettres.

Voilà, ma Cecile, tout ce que je pus tirer de cette fille. Quelle nuit, que celle qui ſuivit pour moi! A peine fermai-je un inſtant les yeux, Sara couche près de moi, dans un lit de camp. Comme elle avoit veillé pluſieurs nuits, je l'obligeai de ſe mettre entre ſes draps. Elle s'endormit profondément. Que j'enviois ſa tranquillité! ſi je ſommeillai pendant quelques minutes, mon aſſoupiſſement fut troublé. Il me prenoit des treſſaillemens, au ſouvenir de ce que j'avois appris, redoublés encore par la crainte de ce qui me reſtoit à ſavoir. M. Falkland, abſent de la maiſon ſi long-tems; ma mere me ſouhaitant morte, plutôt que de

me voir ſa femme ; mon frere dénonçant vengeance à l'Infâme ! Telles furent les accablantes idées qui m'obſederent juſqu'au matin. Que peut-il donc avoir fait ? m'écriai-je pluſieurs fois. J'appellai à mon ſecours toute la force de mon courage, & je réſolus de ne pas ſuccomber à mon malheur, de quelque nature qu'il pût être.

Ma mere, toujours bonne & tendre, vint de bonne heure à ma chambre le matin du jour ſuivant. Elle s'informa de ma ſanté, & je m'apperçus qu'elle me regardoit d'un œil de pitié. Je fus prête à pleurer, de ces apparences de compaſſion ; elles me mortifioient : mais j'étois déterminée à ne lui en laiſſer rien appercevoir. Je lui dis que j'étois beaucoup mieux ; & ce qui vous paroîtra ſurprenant, j'étois mieux en effet, malgré l'état inquiet de mon eſprit. Après un diſcours indifférent, elle me dit, qu'elle eſpéroit de me voir bien-tôt en état d'aller paſſer quel-

ques jours à la campagne, pour y rétablir un peu mes forces. Ma réponse fut que je l'esperois aussi. Nous demeurames toutes deux muettes : ma mere avoit ses yeux indulgens fixés sur moi ; les miens étoient baissés. A la fin, je résolus de parler. Madame, lui dis-je, en la regardant d'un air assez ferme, quelle est donc la cause de votre froideur pour M. Falkland ? C'est en vain que vous me le cacheriez plus long-tems. Ne m'avez-vous pas dit qu'il est en bonne santé, & qu'il n'est pas à la Ville ? S'il a témoigné quelque mépris pour moi, de grace, Madame, dites le moi tout d'un coup : & ne jugez pas si mal de votre fille, que vous ne lui supposiez pas le courage de l'apprendre. Je vois que votre tendresse voudroit me déguiser quelque chose : mais croyez-moi, ma très-chere mere, je suis préparée à tout.

Ma fille, répondit-elle, c'est un grand plaisir pour moi de vous entendre parler de ce ton. Je prie Dieu

de répandre ſes graces ſur ma chere enfant, & de lui accorder un meilleur ſort qu'elle ne peut l'eſpérer dans une alliance avec M. Falkland. Qu'a-t-il fait Madame? Au nom du Ciel, qu'a-t-il fait?

Très-chere Sidney, c'eſt ici la premiere épreuve de votre patience: mais je ne fais aucun doute que votre grandeur d'ame & votre diſcrétion ne vous apprennent ce qui convient à l'honneur de votre caractere. Mon intention n'étoit pas de vous en parler, que vous ne fuſſiez plus en état de ſoûtenir les informations que vous allez recevoir de moi: mais l'opinion que j'ai de votre prudence me la fait juger égale à tout; & j'eſpere que votre ſanté ne ſouffrira rien, en apprenant la baſſeſſe de M. Falkland.

Quelle terrible Préface!

Dès le ſecond jour de votre maladie, un Inconnu laiſſa, pour vous, à la Porte, une lettre que votre Sara eut l'attention de m'apporter. Vous n'étiez pas

dans une ſituation qui vous permît de la lire. Je l'ouvris. L'enveloppe contenoit un billet de quelques lignes, avec une ſeconde lettre, dont l'adreſſe étoit à M. Falkland. Grand Dieu! ajouta ma mere, en tirant le paquet de ſa poche, qu'il y a peu de fond à faire ſur un beau dehors! Voici les lettres, Sidney; liſez d'abord le billet.

Je fis ce qui m'étoit ordonné. L'écriture étoit mauvaiſe, & l'ortographe encore plus. Voici le contenu du billet.

MADEMOISELLE,

J'apprends que vous devez être bien-tôt mariée à M. Falkland; mais comme c'eſt un grand ſujet de pitié, qu'une jeune & vertueuſe Demoiſelle ſoit ainſi livrée à ſa perte, ces deux mots ſont pour vous informer qu'il eſt indigne de vous.

L'incluſe, qui lui eſt écrite par une belle & jeune fille qu'il a trompée, vous fait voir la fauſſeté de ſon naturel. Lorſque vous lui en par-

lerez, il ſaura de qui vous eſt venue l'information : mais qu'il la nie, s'il le peut.

Je ſuis, Mademoiſelle, vôtre Ami, quoiqu'inconnu,

& votre très-humble ſerviteur.

La Lettre, d'un fort joli caractere de femme, & datée huit jours avant celui qu'on avoit pris pour me l'envoyer, étoit dans ces termes :

O Monſieur Falkland ! Je ſuis la plus malheureuſe fille du monde. Vous m'avez été fatal, & je me vois perdue pour jamais. Mon eſpoir étoit que notre foibleſſe mutuelle pourroit demeurer cachée ; & pendant notre ſéjour à Bath, quoique ma Tante m'ait ſouvent preſſée d'oublier ce qui s'étoit paſſé entre nous, j'ai pris le parti de la laiſſer dans une entiere ignorance de la vérité. Mais elle ne peut être cachée plus longtems ; je ne ſuis que trop forcée d'ouvrir les yeux ſur les malheureu-

ſes ſuites de ma propre erreur, & de votre impétueuſe paſſion, à laquelle, hélas ! je voudrois pouvoir donner du moins le nom d'amour. Jamais je ne vous aurois troublé par mes plaintes, ſi l'état, où je me trouve, ne me forçoit d'implorer votre compaſſion. Eſt-il donc vrai que vous êtes à la veille de vous marier ? il ne manque que cette certitude, pour confirmer ma ruine. Ah ! Monſieur, s'il n'eſt pas trop tard, que la pitié vous parle pour moi. Je n'oſe demeurer plus long-tems dans la maiſon de mon Oncle. Ma Tante m'aſſure, qu'auſſi-tôt que mon affliction deviendra ſi viſible, qu'il n'y aura plus d'apparence de la déguiſer, elle inventera des prétextes de ſanté, pour me faire abſenter quelques mois, ſous couleur d'aller faire des conſultations à Bath ou à Londres. Mais que me ſervira cet expédient ? Je n'ai, ni parens, ni amis, ni connoiſſance, que je puiſſe mettre dans le ſecret de ma miſérable ſituation. A

qui donc puis-je m'adreſſer qu'à vous, ſeule cauſe de toutes mes peines? Je vous conjure, au nom du Ciel même, de m'écrire quelques lignes, & de me dire s'il eſt bien vrai que vous alliez vous engager pour jamais. Hélas! ſi c'eſt votre réſolution, l'Epouſe que vous me préférez n'a peut-être pas d'autre avantage ſur moi, que celui dont un malheureux moment m'a privée. Ecrivez-moi, cher & cruel homme que vous étes; & penſez à quelque lieu de refuge pour votre malheureuſe A. B.

Lorſque j'eus lû ces deux lettres, ma mere me demanda ce que je penſois de M. Falkland. J'étois dans un ſi grand étonnement, qu'à peine ſavois-je ce que je devois répondre... Madame, lui dis-je, en m'efforçant de compoſer mon viſage, êtes-vous bien ſûre que cette lettre n'eſt pas forgée, dans quelque deſſein de faire injure à M. Falkland? Ah! ma chere, me dit-elle, à quelle foible branche

vous attachez - vous ? Soïez sûre que je ne ſuis que trop convaincue, de la vérité de cette lettre ; ſans quoi elle ne vous auroit jamais cauſé de peine, parce que vous n'en auriez pas eu la moindre connoiſſance. M. Falkland ne la déſavoue pas lui-méme, & c'eſt avec ſa permiſſion que je l'ai gardée. J'ai promis de la lui rendre, mais j'ai ſouhaité de la retenir pendant quelques jours. C'eſt ce qu'il ne m'a pas refuſé, quoiqu'il ait pû s'imaginer aiſément que ma vue étoit de vous la montrer ; & telle étoit effectivement mon intention, autant pour vous demander votre jugement ſur la lettre même, que pour juſtifier pleinement tout ce que j'ai fait. Ah Madame ! m'écriai-je, ſans preſque ſavoir ce que je diſois, je me repoſe ſur la bonté de la meilleure des Meres ; je ſuis sûre que vous n'avez rien fait que de juſte. Cependant eſt - il poſſible que M. Falkland n'ait rien à dire pour ſa défenſe ? ... Mais je ne veux

plus vous faire de queſtions ; je n'en ſais déjà que trop.

Mon amour, reprit ma mere, vous avez droit de ſavoir tout ce qui concerne cette affaire. Je communiquai les lettres à votre frere, auſſi-tôt que je les eus reçues. Il en parut d'abord confondu ; mais enſuite, à mon extrême ſurpriſe, il ſourit, & me dit qu'il ſavoit déjà cette folle avanture. Je lui demandai comment il ſe pouvoit faire qu'en aïant eu connoiſſance, ſon honneur, ſa conſcience, & l'affection qu'il doit à ſa ſœur, ne l'euſſent pas obligé de nous en informer auſſi-tôt. Oh ! me dit-il, je vous aſſûre que c'eſt une affaire de rien, qui ne doit pas vous cauſer la moindre peine.

Quoi, mon fils ! répliquai-je, c'eſt une affaire de rien pour un honnête homme, de perdre une jeune & belle fille, de l'abandonner, & d'envelopper une innocente créature dans ſes crimes ? Voilà donc ce que vous nommez une affaire de rien ! Si vous

étiez informée des circonſtances, me dit-il, vous en jugeriez moins déſavantageuſement. Je ne refuſe pas de vous avouer que M. Falkland a gagné le cœur d'une jeune fille ; quoiqu'il n'en ait pas eu le deſſein. Il n'a jamais cherché à la voir, il n'a pas fait un pas pour lui plaire, beaucoup moins pour obtenir ſon amour, & moins encore pour ruiner ſa vertu: c'eſt une action dont je le connois incapable. Comment arrive-t-il donc, interrompis-je, qu'il l'ait fait réellement? La fille étoit ſimple, me dit-il ; elle étoit jettée volontairement à ſa tête, par une vile & malicieuſe femme, qui en prenoit ſoin. Je l'interrompis encore : eh quoi ? devoit-il prendre avantage de la ſimplicité d'une jeune créature, & ſe joindre à cette vile & malicieuſe femme, pour lui ravir l'honneur ? Savez-vous, ma fille, ce que votre frere eut la hardieſſe de me répondre ? Le meilleur des hommes, me dit-il, peut-être capable d'une foibleſſe ; & ſi vous en

voulez un qui n'en ait aucune, c'eſt ce que vous chercherez envain dans toute l'eſpece humaine.

J'eſpere du moins, lui dis-je, & ce ne fut pas, je crois, ſans quelque chaleur, que j'en pourrai trouver un, à qui l'on n'ait pas à reprocher des crimes ouverts. Et ce nom, Madame, reprit-il avec plus d'audace encore, vous paroît donc convenir ici? Je me flatte que ma ſœur ne ſera pas aſſez ſotte pour adopter cette idée, lorſqu'elle voudra prêter l'oreille aux explications. Sa réponſe, je l'avoue ma chere, m'échauffa réellement; & je ne pus m'empêcher de dire, que j'aimerois mieux vous voir mariée à votre tombeau, qu'à un homme de cette trempe. Votre frere me pria d'un meilleur ton, d'entendre avec un peu plus de ſang-froid la juſtification de M. Falkland. Je lui dis que l'accuſation étoit terrible, & que je ne concevois pas qu'elle pût être purgée.

Il me répondit qu'il avoit à me

faire voir une lettre, qu'il avoit reçue de ſon Ami, pendant qu'il étoit à Bath, & qu'il étoit sûr qu'après l'avoir lue, toute cette affaire me paroîtroit ſi badine, que je n'y trouverois pas le moindre ſujet d'objection. Il ajouta auſſi qu'il ne croyoit pas méme qu'on en dût parler à M. Falkland.

Je lui dis que j'étois extrêmement fâchée de trouver une ſi grande différence entre ſes idées & les miennes : que ma réſolution étoit d'en parler immédiatement à M. Falkland ; & que s'il ne me ſatisfaiſoit pas entierement ſur l'article de la jeune Fille, il ne devoit plus penſer à la mienne.

Le Chevalier m'aſſura, ma chere, que la lettre, envoyée ici pour vous, venoit de l'infâme qui a volé ſon Maître, & qu'il donneroit la moitié de ſon bien pour le voir dignement récompenſé. Il paroît que c'eſt de M. Falkland méme, qu'il l'avoit appris.

Le miſérable laquais ayant trouvé

la lettre dans le porte-feuille de la commode, le chagrin peut-être de n'avoir pas emporté de meilleur butin, car il ne trouva pas plus de trente guinées, joint à ſon reſſentiment contre ſon Maître, l'a porté à faire l'uſage qu'il a fait de cette lettre. A préſent, continua ma mere, quoique l'homme ſoit un averé Fripon, nous lui ſommes obligés, ma fille, d'une découverte arrivée fort à propos, pour vous garantir de ce qui ſeroit, à mon avis, la plus affreuſe des infortunes.

M. Falkland fut ſi vivement allarmé de la perte de ſa lettre, que le jour ſuivant il fit mettre un avertiſſement dans les Nouvelles publiques; &les termes faiſoient aſſez voir combien il appréhendoit qu'elle ne vînt au grand jour, car il ſoupçonnoit ſans doute ſon Fripon d'être capable d'en abuſer. L'avertiſſement portoit que ſi le Domeſtique, qui s'étoit dérobé la nuit précédente, de la maiſon de ſon Maître, Place de Saint James, vouloit

vouloit rendre les papiers avec lesquels il étoit parti, on les recevroit ſans faire la moindre queſtion, & qu'on donneroit, à celui qui ſeroit chargé de les rapporter, une récompenſe de vingt-cinq guinées. Cet avis, qui ne parvint pas apparemment juſqu'au voleur, où dont il n'eut pas le tems de tirer parti, montre à quelles miſérables reſſources eſt réduit un homme, qui, s'étant rendu coupable d'une mauvaiſe action, tombe ſouvent dans la dépendance de la plus vile Canaille ; & j'avoue que cette circonſtance ne contribua pas peu à me donner une fort mauvaiſe impreſſion de M. Falkland. Votre frere ſe ſouvient, dit-il, que le Traître étoit un des domeſtiques que ſon Ami avoit employés à Bath ; & probablement cet homme connoiſſoit les intrigues de ſon Maître. Auſſi l'avertiſſement a-t-il été changé, depuis, par le Chevalier. Je trouve que le voleur eſt nommé dans les Nouvelles, ſa figure décrite, & qu'on

promet une récompenſe de cinquante guinées à ceux qui l'arrêteront. Mais je m'imagine qu'il n'a pas tardé à s'évader.

Quoique cette petite digreſſion ne fût pas étrangére au ſujet, mon impatience étoit extrême, de ſavoir ce qui s'étoit paſſé entre ma mere & M. Falkland ſur le point fatal, & je ne pus contenir ma curioſité.

Je vous expliquerai tout par ordre, me dit-elle. Votre frere, & moi, nous eumes quelques autres altercations; & réellement, ma chere, c'eſt un grand ſujet d'étonnement pour moi, qu'un jeune homme, auſſi bien élevé que le Chevalier, & né d'un pere & d'une mere, qui, graces au Ciel, ne lui ont jamais donné que de bons exemples, ait été capable de s'écarter du chemin d'honnêteté, dans lequel on l'a conduit dès l'enfance, juſqu'au point de parler des vices les plus ouverts, avec une legereté qui m'a fort choquée. Mais je ſuppoſe que les compagnies qu'il a fréquentées

hors de ſa patrie, entre leſquelles cet hypocrite de Falkland ſemble avoir été ſon chef, l'ont tout-à-fait perverti. Il me préſenta la lettre qu'il avoit reçue de ſon Ami, pendant qu'il étoit à Bath, & qui ſuffiſoit, me dit-il, pour me convaincre que l'affaire étoit ſi légere en elle-même, qu'elle ne méritoit pas notre attention : & ſa raiſon, pour le croire, eſt, n'en doutez pas, que ſon libertin d'Ami traite la choſe auſſi cavalierement que lui. Que je crains, ma fille, que le Chevalier ne vaille pas mieux que Falkland même! Autrement ce Débauché ne l'auroit pas pris pour le confident de ſes coupables amours : & quand? dans le tems, ma chere, qu'on favoriſoit ſes vues ſur vous. Il lui parloit dans ſa lettre, d'une jeune fille, extrêmement jolie, fort innocente, diſoit-il auſſi, avec laquelle il avoit fait connoiſſance, & qui étoit venue à Bath ſous la conduite d'un oncle & d'une tante. Il parloit de quelques ſoins,

BIBLIOTHECA Ottaviensis

vrais ou non, qu'il s'étoit donnés pour l'éviter, lorſqu'il s'étoit apperçu qu'elle prenoit du penchant pour lui. Il ajoutoit que la tante, méchante femme ! s'étoit aviſée de les laiſſer ſeuls enſemble, un jour au ſoir, où je crois comprendre que la jeune créature eſt tombée dans le piége qu'on avoit dreſſé pour elle ; car, le croiriez-vous, ma chere? le monſtrueux libertin avouoit, malgré toutes ſes excuſes, qu'il avoit payé une ſomme à la tante. La malheureuſe victime n'a rien sû de cet infâme marché.

Je n'eus pas la patience de lire entierement cette lettre : & pour vous dire la vérité, je ne fis même que la parcourir des yeux ; je craignois, à chaque ligne, de rencontrer quelque choſe qui bleſsât l'honnêteté. Voilà, ma fille, l'explication qui devoit, dans l'opinion de votre frere, diſculper entierement ſon Ami. De ma vie, je crois, je ne ſuis entrée dans une ſi vive colere. Je lui jettai ſon

odieuſe lettre avec indignation, en lui diſant que j'avois honte pour lui, qu'après avoir sû ce qu'il m'avoit fait lire, l'honneur de ſon ſang le touchât ſi peu, qu'il eût été capable de favoriſer un mariage entre un ſcelerat de cet ordre & ſa ſœur. Il me répondit, que ſi j'attendois, à vous marier, que j'euſſe trouvé dans la nation, un homme qui ne fût pas un ſcelerat dans ce ſens, vous couriez grand riſque de vivre & de mourir fille; que de ſon côté, il regrettoit fort, autant pour ſon Ami que pour vous, d'avoir jamais propoſé une alliance, qu'il voyoit à la veille de manquer par des ſcrupules ſi peu de ſaiſon: & le violent jeune homme eſt ſorti bruſquement de la chambre, ſans daigner prendre la lettre, qui étoit tombée par terre.

Il alla ſans doute droit chez ſon Ami Falkland, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé; car cet homme de ſi bonnes mœurs vint ici, vers la fin du jour; & portant des

apparences de triſteſſe, mais le crime réel, dans les yeux, il me pria de l'entendre, au ſujet d'une lettre, me dit-il, par laquelle il apprenoit qu'on m'avoit malheureuſement prévenue contre lui. On ne peut douter qu'il ne fût préparé, & qu'il n'eût concerté, avec le ſecours de votre frere, quelque artificieuſe hiſtoire pour m'en impoſer. Mais j'étois dans la réſolution de ne pas lui donner l'avantage des raiſonnemens, & d'aller d'abord au fait, par un petit nombre de queſtions nettes & préciſes. Auſſi coupai-je cours aux longueurs : Monſieur, lui dis-je, je ne ſuis pas moins bleſſée qu'affligée de ce qui m'arrive. Deux mots vont ſuffire pour expliquer mes idées ; & vous me ferez plaiſir de vous borner aux réponſes que j'attens à mes queſtions. Il me fit une profonde révérence, & demeura la bouche fermée. Alors, tirant de ma poche la lettre de la jeune fille, je lui demandai ſi le nom étoit celui de la même

perſonne, au ſujet de laquelle il avoit fait quelques ouvertures à mon fils, dans une lettre écrite de Bath ? Il me répondit : c'eſt ſon nom, Madame ; & je me ſuis flatté que cette lettre, dont je ſais que M. le Chevalier Bidulphe m'a fait la grace de vous entretenir, pourroit ſervir à vous perſuader que je n'ai jamais eu la penſée d'injurier la jeune perſonne, juſqu'à de malheureuſes circonſtances, dont le concours m'a ſoudainement entraîné dans une faute, qui nous rend fort malheureux l'un & l'autre. Monſieur, lui dis-je, je ne prétens pas pénétrer dans le cœur d'autrui ; je ne ſais juger que par les actions. Vous reconnoiſſez que c'étoit une jeune & belle perſonne, & qu'elle vous paroiſſoit innocente : quelle excuſe pouvez-vous donner, pour avoir cauſé ſa ruine ? Ma chere Madame ! n'emploïez pas des termes ſi durs.... Je ne puis, Monſieur, en emploïer d'autres. Comment excuſerez-vous la faute qui vous les fait mériter ?

A des yeux, Madame, de la délicatesse des vôtres, l'excuse de la jeunesse peut paroître foible : cependant il est très-certain que je suis tombé par surprise, dans cette fatale erreur; je n'ai ni promesses, ni liens, ni le moindre engagement avec la personne. Ni liens, Monsieur ! en l'interrompant. L'honneur n'est donc pas un lien pour vous, quand je ne vous en supposerois nul autre ? Vous voyez les suites de cette fatale erreur, puisque c'est le nom que vous lui donnez vous-même. Voilà donc une jeune fille, bien née peut-être, (ma curiosité n'est pas de savoir qui elle est, mais elle ne paroît pas manquer d'éducation) qui suivant toute apparence, est dans un état, d'où va résulter sa propre honte & celle de sa famille. Elle vous charge, Monsieur, de son deshonneur ; elle parle de votre mariage avec une autre, comme d'un malheur qui doit consommer sa ruine. Ce que je vous dis, Monsieur Falkland,

n'eſt-il pas de toute vérité ? Aïez la bonté de me faire une réponſe, qui ne ſente pas l'évaſion.

Il me dit : je ne déſavouerai rien, Madame; vous avez les preuves entre les mains : toutes les apparences doivent me faire trouver très - blâmable , & je ne penſe pas même à juſtifier ma folie. Mais, Madame ! ne l'aggravez pas, dans votre idée, en la regardant ſous un jour moins favorable que celui que ſa lettre même vous préſente. Je vous conjure, Madame, de permettre que dans cette occaſion le Chevalier ſoit mon Avocat. Il eſt informé de toutes les circonſtances , & peut vous faire un détail , dans lequel mon reſpect ne me permet pas d'entrer. Vous plaît - il, Monſieur , répliquai - je, de m'apprendre quelle eſt votre vue par rapport à la jeune perſonne ? De faire , Madame , tout ce que je puis, répondit-il : je lui procurerai l'azile qu'elle déſire ; elle y recevra tous les témoignages poſſibles d'at-

tention, de tendresse & de respect; elle y pourra vivre dans le plus grand secret, jusqu'à ce qu'elle soit en état de reparoître chez ses Amis. A l'égard du reste, vous pouvez compter, Madame, que je m'en acquitterai avec honneur. C'est-à-dire, Monsieur, interrompis-je d'un air assez dédaigneux, que vous prendrez soin de la subsistance de l'enfant. Je crus voir sur son visage une disposition à soûrire : libre personnage! Cependant, il se contraignit. Je ferai assurément, Madame, tout ce qui est maintenant en mon pouvoir.

Je me sentis excessivement mécontente de cet homme. Le chagrin de m'être si désagréablement trompée, dans l'opinion que j'avois eue de lui, me donnoit un surcroit de ressentiment. Monsieur, repris-je, de l'air qui convenoit à ma déclaration; je dois vous apprendre que votre pouvoir est tel *maintenant* qu'il étoit. Vous n'êtes pas marié; le chemin vous est ouvert, pour réparer

le mal que vous avez fait. Je n'attirerai pas ſur la tête de ma fille, les malédictions de l'Infortunée que vous voulez plonger dans l'opprobre; & je n'acheterai pas ſa proſpérité mondaine aux dépens de la honte & de l'affliction d'une autre femme, auſſi bien née qu'elle, ſi ma conjecture eſt juſte, auſſi tendrement élevée, & juſqu'au moment qu'elle vous a connu, peut être auſſi vertueuſe. Au nom du Ciel, Madame! s'écria-t-il, daignez, daignez, je vous en conjure, être moins prompte à prononcer mon deſtin... Vous me pardonnerez, Monſieur, ſi je vous demande en grace de ne rien ajouter ſur ce point. Le Chevalier a déjà dit pour votre juſtification tout ce que vous pouvez attendre d'un Ami; & plus qu'il ne lui convenoit de dire à ſa mere. Ce que je puis inférer de vos diſcours & des ſiens, c'eſt que la perte de l'honneur d'une jeune fille vous ſemble à tous deux une bagatelle, qu'un homme n'eſt pas

obligé de réparer, lorſqu'il ne s'y eſt engagé par aucune promeſſe. Cette jeune & malheureuſe perſonne eſt une fille de condition, autant que j'en peux juger; charmante, de votre propre aveu; qui vous aime tendrement, & qui doit bien-tôt vous rendre pere : n'en convenez-vous pas? J'en conviens, Madame, dit le Criminel. Quelle raiſon, Monſieur, votre conſcience peut-elle donc vous fournir, contre l'obligation de lui rendre juſtice? Nulle autre que vos inconſtans deſirs, qui vous portent aujourd'hui vers une autre femme, que dans peu de mois vous abandonnerez peut-être auſſi.

Je ne prétens pas, ma chere, vous répéter tout ce qu'il me dit ſur cet article; complimens d'uſage, vous n'en doutez pas. Il revint à me conjurer, de permettre à votre frere, à ſon cher Ami, de plaider pour lui, Je lui répondis qu'après les faits dont il étoit convenu, il étoit abſolument impoſſible que ni lui, ni

le Chevalier, puſſent faire prendre une meilleure couleur à l'affaire ; que j'étois très-affligée de me voir trompée moi-même dans la haute opinion que j'avois conçue de lui ; & j'ajoutai que l'état, où vous étiez, ne permettant pas de vous informer actuellement du fond des choſes, je regarderois comme une faveur qu'il voulût me laiſſer pour quelques jours la lettre qu'on vous avoit envoyée. Enfin, je le priai de me diſpenſer, pour l'avenir, de recevoir ſes viſites.

Il lui échappa quelques expreſſions frénétiques ; car cet homme paroît violent : mais ne me trouvant que de la fermeté, il ſe retira reſpectueuſement.

Je ſuis informée, par le Chevalier, qu'il courut droit à ſa maiſon de campagne, & qu'il n'en eſt pas ſorti depuis. Chaque jour il fait demander, deux fois, des nouvelles de votre ſanté. Je ſuis sûre que votre frere le voit ſouvent, car il ſort

ordinairement de grand matin, & ne revient que fort tard. L'augmentation de votre maladie, jusqu'au point de nous allarmer pour votre vie, l'a sans doute empêché de reprendre le sujet ; quoiqu'au fond je m'apperçoive qu'il en a conçu beaucoup de dépit & d'humeur chagrine. A présent, ma chere, que, graces à la bonté du Ciel, vous nous donnez l'espérance de vous voir heureusement rétablie, je m'attens qu'il renouvellera ses sollicitations, en faveur d'un homme, dont il épouse les intérêts avec une chaleur, qui va jusqu'à m'offenser. Qu'en dites-vous, mon Enfant? Je serois bien aise d'entendre vos idées sur la conduite que j'ai tenue, aussi-bien que sur celle de M. Falkland.

A vous, très-chere Cecile! pourquoi n'avouerois-je pas ma foiblesse? J'étois prête à fondre en larmes. Mes esprits, épuisés par la maladie, n'étoient pas à l'épreuve de ce coup inattendu. Un pésant soupir sortit

de mon cœur; il ſervit un peu à me ſoulager. Vous ſavez combien ma mere eſt rigide, dans ſes idées de vertu; & j'étois déterminée à lui faire voir que je voulois m'efforcer du moins de l'imiter. J'étouffai la paſſion qui s'enfloit dans ma poitrine; & du ton le plus tranquille qu'il me fut poſſible d'affecter, je lui dis que ſa conduite me paroiſſoit digne d'elle, & qu'à l'égard de M. Falkland, l'opinion que j'avois de la ſienne étoit telle, que je déſirois de ne le revoir jamais. Cette réponſe, dictée peut-être par l'orgueil de mon ſexe, car je ne vous répons pas des ſentimens de mon cœur dans cet inſtant, cauſa tant de ſatisfaction à ma mere, qu'elle me jetta ſes bras autour du cou, & qu'elle me baiſa pluſieurs fois, en me comblant de bénédictions, & me donnant chaque fois les plus tendres noms. Son affection me pénétra; ou, pour être ſincere avec ma Cecile, je crois que je fus portée à m'en faire une excuſe

pour donner un cours libre à mes larmes. O ma chere mere! m'écriai-je, d'une voix comme étouffée par l'abondance de mes ſoupirs, j'ai beſoin de votre indulgence; mais votre bonté m'attendrit juſqu'au fond du cœur. Cher Amour! vous la méritez toute entiere, me dit-elle, & plus qu'il n'eſt en mon pouvoir de vous le marquer. Quel bonheur vous avez eu, mon tendre Enfant, d'échapper à ce dangereux homme! Je ne penſois gueres, ma Sidney, lorſque je vous racontois la premiere avanture de ma vie, que votre ſituation dût être bien-tôt ſi ſemblable à la mienne. Cependant, ſi de votre côté & du mien les deux incidens ſont preſque les mêmes, que la différence eſt grande entre les deux hommes! Mon Amant obtint la grace du repentir, & ſeroit rentré dans ſes premiers engagemens, s'il n'eût été la victime d'une affreuſe maladie: mais cet Abandonné de Falkland perſiſte dans ſon infidélité,

& voudroit vous rendre auſſi coupable que lui. Je vous avouerai, ma fille, que le ſouvenir du triſte événement, qui m'eſt arrivé, m'a cauſé une ſorte d'horreur, à la ſeule idée d'un mariage entre vous & ce Falkland. Vous vous rappellez les funeſtes ſuites d'une infidélité de ce genre; la pauvre Abuſée mourut de douleur, & le parjure Amant perdit la raiſon. Que cet exemple vous demeure devant les yeux, mon Enfant, & qu'il vous donne la force de bannir de votre cœur un homme indigne de vous. Je tremblois que vos ſentimens pour lui ne vous y fiſſent trouver quelque difficulté; mais je vois, avec un extrême contentement, que votre vertu l'emporte ſur votre paſſion. Je me ſouviens, chere fille, d'avoir aimé comme vous; mais j'ai sû me vaincre, quand le devoir m'en a fait une loi; & je vois que l'exemple de votre mere n'eſt pas perdu pour vous.

L'honnête fierté, que ma vertueu-

ſe mere s'efforçoit de m'inſpirer, ne fut pas abſolument ſans effet, & ſervit, du moins, à ſoutenir quelque tems mes eſprits. Elle me dit que le Chevalier ne manqueroit pas de nous quereller, lorſqu'il nous parleroit de mon mariage ; mais, qu'étant sûre à préſent de mes diſpoſitions, elle s'embarraſſoit peu de la mauvaiſe humeur de mon frere.

Vous ſavez, Cecile, que ma mere a toujours été deſpotique, dans la maniere dont elle m'a gouvernée; & que ſur une affaire de cette importance, il m'auroit peu ſervi d'être d'un avis différent du ſien, comme il pouvoit m'arriver, ſi je n'euſſe conſulté que mon inclination : mais, réellement, rien n'étoit plus éloigné de ma penſée. Avec tout le goût que j'avois pris pour M. Falkland, je ne me ſentois pas moins offenſée qu'elle; & d'ailleurs je plaignois auſſi ſincerement la malheureuſe perſonne dont il avoit cauſé la ruine.

Vous pouvez vous ſouvenir que

ma mere, quoique de la plus délicate juſtice ſur tous les points, n'eſt pas exempte, ma chere, d'une ſorte de partialité pour ſon propre ſexe, & qu'à la moindre apparence de raiſon elle jette tout le blâme du côté des hommes, qu'elle ſoupçonne toujours de vouloir tromper les femmes. Cette diſpoſition d'eſprit ne me ſurprend pas ; la fâcheuſe avanture de ſa jeuneſſe, & les circonſtances qui l'accompagnerent, ont pû lui laiſſer cette impreſſion. Elle eſt ardente, quelquefois précipitée, dans ſes attachemens ; & cependant il n'eſt pas toujours difficile de l'y faire renoncer. L'intégrité de ſon cœur l'expoſe à ſe laiſſer ſouvent impoſer par de plauſibles dehors, quoique l'excellente chere femme ſemble faire une ſorte de vanité de ſa pénétration. Elle a prodigieuſement eſtimé M. Falkland ; ſon chagrin en eſt d'autant plus vif, de ſe voir trompée dans ſon attente : & s'il m'étoit arrivé d'être aſſez injuſte pour les droits d'un au-

tre, ou, ma chere, aſſez peu délicate envers moi-même, pour fermer les yeux ſur la faute de M. Falkland, je ſavois que ma mere n'en ſeroit pas moins inflexible. Ainſi je réſolus ſérieuſement de le bannir de mon cœur, à toute ſorte de prix. Cette réſolution fut priſe au milieu de mes larmes, qui couloient encore, & que je ne penſois plus à retenir. Ma mere, qui ne pouvoit ſe méprendre ſur leur ſource, & que ſa tendreſſe portoit de tems en tems à les eſſuïer, ne laiſſoit pas de revenir, avec les plus grandes apparences de ſatisfaction, à divers articles de ſa conférence avec M. Falkland. J'avoue, me dit-elle, que je lui ai parlé rondement; mais avois-je à choiſir un autre parti? C'eſt un ruſé Perſonnage, & j'étois bien réſolue de ne me pas laiſſer prendre dans ſes piéges. Il auroit voulu ſe faire un mérite de n'avoir formé aucun deſſein ſur la jeune Malheureuſe. Je le veux croire; il ſe peut qu'il n'en eût pas formé, juſ-

qu'au tems, ſans doute, où voyant cette pauvre créature bien épriſe, il la regarda comme une proie facile. Votre frere n'a-t-il pas eu l'impudence de m'inſinuer, qu'un homme, dans ces occaſions, ne doit pas faire le cruel pour une femme? Ma propre confuſion ne me permit pas de faire ſentir, à M. Falkland, la circonſtance d'une ſomme donnée à la tante. Le reproche eut été groſſier; & je m'imagine qu'un mot l'eût rendu muet, quoique vraiſemblablement il eût trouvé quelque ſubterfuge pour ce trait même, aggravante partie de l'hiſtoire.

En effet, Cecile, que je ſuis chocquée de cette penſée! Je fus très-aiſe que ma mere lui en eût épargné la confuſion; car tout préparé qu'il pouvoit être, comme elle l'avoit obſervé, à ſe défendre par quelque mauvaiſe évaſion, quelle pauvre figure doit faire un homme, qui ſe voit réduit à de vains détours & des interprétations forcées, pour

excuſer, ou pallier, une action noire & mépriſable en elle-même!

Mon frere ſurvint, pendant notre entretien, pour demander l'état de ma ſanté. Ma mere lui répondit, ſans me laiſſer le tems de parler; elle eſt aſſez bien, graces au Ciel; & ſuivant toute apparence, elle ne mourra pas de douleur, quoiqu'elle ſache l'hiſtoire de votre M. Falkland. Le ton, dont ces derniers mots furent prononcés, étoit dédaigneux. Mon frere, ſe tournant vers moi; Sidney, êtes-vous auſſi contraire que ma mere à M Falkland? Je lui répondis; mon frere, je ſuis ſurpriſe de votre queſtion, après ce que vous venez d'entendre. J'ai dit bien des fois, répliqua-t-il, que vous ne connoiſſiez pas ce qu'il vaut, & j'en ſuis maintenant bien convaincu: je ſouhaiterois qu'il ne vous eut jamais vue! Je le ſouhaiterois auſſi, répondis-je. Mon frere ſe promena dans la chambre, & ſembloit extrêmement chagrin. Enfin, s'arrêtant

devant ma mere ; au nom du Ciel, Madame, à préſent que ma ſœur commence à ſe trouver mieux, ſouffrez qu'elle voye M. Falkland. Permettez-lui d'entendre du moins ce qu'il peut dire pour ſa juſtification. On peut ſe fier, je penſe, à l'honneur & la diſcretion de Sidney ; & ſi l'affaire lui ſemble auſſi odieuſe qu'à vous, je conſens à ne plus dire un mot pour Falkland. Mais ne vous obſtinez pas, & votre fille auſſi, contre la conviction.

Monſieur, dit ma mere, d'un air irrité, vous oubliez le reſpect. Cher frere, m'écriai-je, de grace épargnez-moi la-deſſus. Ma mere m'a donné la permiſſion d'en juger, pour ce qui me touche : elle a pris la peine de me répéter tout ce que vous lui avez dit, & tout ce que M. Falkland a pû lui dire dans ſa viſite ; & je ſuis fâchée de vous dire moi-méme, que je me crois obligée de renoncer à tout commerce avec lui. Vous me diſpenſerez donc, s'il

vous plaît, de l'entendre & de le voir. Ainſi le traité d'alliance eſt rompu! s'écria le Chevalier. Il l'eſt, répondit déciſivement ma mere. Il l'eſt, répétai-je d'une voix foible. Il l'eſt donc, reprit ſêchement mon frere ; mais, ajouta-t-il en jurant, de votre vie vous n'en trouverez pas un qui le vaille. La jolie figure que vous allez faire dans le monde, quand vous donnerez, pour raiſon d'avoir refuſé un homme de cette ſorte, après la concluſion du traité, que vous lui avez découvert une intrigue! Savez-vous, Sidney, ce qui ne peut vous manquer ? on rira de vous. Il feignit de m'adreſſer le reproche, quoiqu'il parût clairement qu'il l'adreſſoit à ma mere. Chevalier, répondit-elle, apprenez que votre ſœur, ni moi, nous ne nous ſoucirons jamais beaucoup de l'opinion de ceux, qui peuvent rire de ces choſes-là. Vous y attacherez tout le ridicule qu'il vous plaira, mais cette intrigue n'eſt pas de l'ordre commun :

vous

vous ne le ſavez que trop vous-même, de quelque couleur que vous puiſſiez affecter de la revêtir. Je ne prens aucuns de vous pour des ſaints; mais je crois que par la faveur du Ciel, il s'en trouve quelques-uns de meilleurs que les autres. O Madame, Madame, dit mon frere, ſi vous connoiſſiez le monde auſſi-bien que moi, vous regarderiez M. Falkland comme un des meilleurs. Dieu m'en préſerve, lui répondit froidement ma mere. Fort bien, fort bien, Madame, répliqua mon frere en levant la voix; je comprens que les raiſonnemens ſont inutiles. Cependant vous me permettrez de dire qu'il y a bien des familles, de plus grande importance que la nôtre, & dix fois plus riches, qui feroient gloire de l'alliance de M. Falkland, & qui ne penſeroient gueres à le chicaner ſur une aventure de jeuneſſe, à laquelle il s'eſt laiſſé conduire par la méchanceté d'une femme, & par la folie d'une autre;

Si vous êtes résolue de faire attendre un mari, à ma sœur, jusqu'à ce que vous en trouviez un qui n'ait jamais péché dans ce genre, le meilleur parti seroit de prendre un petit garçon dans les bras de sa nourrice, de le faire élever sous vos propres yeux, &, lorsqu'à force d'attendre, Sidney sera devenue vieille fille, de lui donner le petit Caton, pour l'édification de ses vieux jours. Quant à moi, Mesdames, je suis désespéré d'y avoir pris part. Les ames aussi scrupuleuses que les vôtres, feroient mieux de choisir pour elles-mêmes ; mais il me reste le droit de penser, que Falkland & moi, nous sommes fort mal traités. Ma mere, tournant les yeux vers moi ; ne vous ai-je pas prédit tout ce que vous entendez? Et s'adressant à mon frere; Chevalier, je vous prie de ne pas tourmenter ainsi votre sœur (elle me voyoit les yeux tristement baissés ; j'étois mal, Cecile, je me sentois foible) & si vous n'avez au-

cun respect pour moi, aïez un peu de tendresse pour elle. Pardon, chere sœur, me dit-il; mon dessein n'est pas de vous tourmenter. En vérité j'ai pitié de vous, ma pauvre Sidney! Je pensai pleurer, ma chere, de cette expression : elle humilie si fort! Madame, en faisant une révérence à ma mere, vous ne serez plus importunée par mon Ami ni par moi; j'ajouterai seulement qu'à quelqu'âge que ma sœur obtienne un mari de votre choix, je souhaite qu'il puisse valoir la moitié autant, que le pauvre Falkland que vous rejettez.

Il quitta la chambre, avec cet adieu. Ma mere étoit vraiment irritée; mais elle en revint bien-tôt, lorsqu'il fut sorti. Pour moi, j'étois dans un tel abbattement, que s'en étant apperçue, elle eut la bonté de me laisser, en m'exhortant à prendre un peu de repos.

Etrange altération dans si peu de jours! La paix de notre famille

troublée, par cette malheureuse dispute entre ma mere & le Chevalier. Ma perspective prochaine, de . . . de. . . ah! je veux être ingénue, ma Cecile, & dire nettement de bonheur, évanouie sans la moindre apparence de retour. Le pauvre Falkland.... Quel nom je lui donne! N'as-tu pas honte, Sidney? Mais le mot est écrit; qu'il passe, je ne l'effacerai pas. M. Falkland banni de notre maison. Moi déchirée par de cruelles agitations, & capable à peine de ramper hors de mon lit. Tant de malheurs, ma Cecile, sont l'ouvrage de ces quinze noirs derniers jours. Que je crains de mettre le pied dehors, & de reparoître en compagnie! J'aurai l'air si décontenancée! Car l'alliance prétendue commençoit à transpirer, & la curiosité du monde pour savoir ce qui l'a fait rompre.... Bon Dieu! que de vaines conjectures par les uns, & que de mensonges inventés par les autres! Ensuite, la maligne joie d'une moi-

tié des jeunes filles de ma connoiſſance, & les condoléances auſſi mortifiantes de l'autre moitié.... La ſeule penſée m'en trouble le ſang.. & ce n'eſt pas le plus mortel de mes maux. Cecile, Cecile ! Ah ! Puiſſe un ſort plus heureux vous préſerver des mêmes tourmens ! Mais je ne vois aucune reſſource; il faut tout porter, tout ſouffrir. Je ſouhaiterois que ma ſanté me permit du moins de me retirer à la campagne, pour y chercher mes conſolations dans moi-même.

Une autre de mes impatiences, c'eſt de connoître cette Infortunée, qui cauſe tant de malheurs avec les ſiens. Une fille de condition, fort jolie, qui aime M. Falkland, & qui va bientôt le rendre pere. Tel eſt le portrait que ma mere en a fait à M. Falkland, & qu'il n'a pas contredit. Oh ! fi, fi, M. Falkland; comment avez-vous pû la traiter avec cette cruauté ? Comment ſe peut-il auſſi, que vous en ayez uſé ſi mal

avec moi ! Et mon frere, qui n'ignoroit rien, a pû ſe taire ou tout approuver ! Etrange hiſtoire ! Ma mere porte la vertu bien loin ; mais elle a raiſon, mon frere ſacrifieroit tout à l'aggrandiſſement de ſa famille. Acheter la malheureuſe créature à prix comptant, & cela ſans qu'elle en ait rien ſû ; eſt-il rien de plus horrible ! Loin, loin de mon cœur & de mes penſées, toi, vil ſéducteur ; retourne à ta maîtreſſe de Bath.... Elle a plus de droit, ſur vous, M. Falkland, que je n'en ai jamais eu ; elle implore juſtement votre pitié; elle n'a pas d'autre refuge que vous, & peut-être mérite-t-elle, à toutes ſortes de titres, d'être préférée à moi. . . . , Je voudrois ſavoir ſon nom : mais que m'importe, après tout ? Le mien ne ſera jamais Falkland, & ce doit être le ſien. Peut-être M. Falkland ſe laiſſera-t-il engager à l'épouſer, lorſqu'il la verra dans ſon intéreſſante ſituation. Il penſe à lui procurer une retraite, où

sûrement il aura l'humanité de la voir; & qui ſait, ce qui peut en arriver? Si je vois clair dans mon cœur, il me ſemble que je ſouhaite très-ſincérement qu'il en faſſe ſa femme: mais je ne voudrois pas le ſavoir trop-tôt; il paroîtroit qu'il m'auroit abandonnée pour elle. Mon orgueil, je l'avoue, en ſeroit un peu bleſſé. Pour l'honneur de M. Falkland, je ne déſire pas que la vérité ſoit connue; mais il ne me ſeroit pas agréable non plus qu'il en rejaillît une tache ſur moi.

Je n'ajoute rien à cette longue & triſte relation; & je vous envoie, ma chere, le paquet, à tout hazard. Mon eſpérance eſt que vous pourrez le recevoir encore à Paris, d'où vous ne m'avez pas marqué le tems de votre départ.

1 *d'Août.*

Ma ſanté promet beaucoup. Je ſuis comblée des éloges de ma mere, qui m'appelle une Héroïne; &

je commence à m'imaginer moi-même, que j'en ſuis une : notre orgueil ne tient que trop ſouvent la place de la vertu.

Le chevalier étoit hier à Richemond. A peine l'avons nous vû, depuis la querelle de l'autre jour. Quelles créatures que ces hommes, ſans excepter les meilleurs ! & qu'ils traitent légerement les uns dans les autres, des fautes, dont la ſeule penſée nous révolte !

Ma mere prend ſa conduite fort mal. Il a paſſé la nuit entiere avec ſon Ami, & n'eſt revenu que ce matin à la Ville. En rentrant, il n'a fait que ſe montrer à la porte de ma chambre, pour ſavoir des nouvelles de ma ſanté. Ma mere étoit aſſiſe près de moi. C'eſt apparemment cette raiſon qui l'a fait paſſer ſi rapidement, car il paroiſſoit avoir quelque choſe à me dire. Il a ſalué ma mere, mais ſans prononcer un mot ; & ne s'étant arrêté que pour ſe faire habiller, il eſt ſorti avant l'heure du

dîner. Je crains que cette conduite n'amene une ſéparation : ma mere ne ſouffrira pas qu'il en uſe ſi librement avec elle ; j'en juge par quelques mots échappés. Elle dit que mon Frere ſe laſſe de mener une vie reglée.

Je n'aurai pas à lui demander la permiſſion de quitter la Ville, car elle m'a prévenue, en me déclarant qu'auſſi-tôt que mes forces le permettroient, nous irions paſſer quelque tems à la campagne. Notre Terre étant trop éloignée, pour m'en faire entreprendre le voyage dans ma ſituation, ma mere parle d'aller en Eſſex, chez Milady Grimſton à qui nous avions promis depuis longtems une viſite. Ce canton me plaira plus que Wiltshire, où le beſoin de votre préſence, ma Cecile, me feroit trouver mon ancienne habitation fort mélancolique ; ſur-tout dans des conjonctures, où je ne ſaurois, ſans manquer de bonne foi, vous dire que votre Sidney ſoit heureuſe.

4 d'Août.

L'air froid & chagrin du Chevalier ne ceſſe pas avec nous. Il n'a jamais eu l'occaſion de me dire un mot en particulier, depuis le jour qu'il en a trop dit; ma mere ne me quitte preſque pas, Cette aſſiduité ſemble déplaire à mon Frere, qui cherche, ou je ſuis trompée, à faire quelque tentative ſur moi, dans la certitude qu'il en feroit inutilement ſur ma mere. Hélas ma Cecile! Que peut-il vouloir de ſa triſte ſœur? A préſent que je commence à me trouver en état de recevoir nos intimes connoiſſances, je ne ſuis jamais ſans compagnie. Le courage ne me manque pas contre les aſſauts de mon propre cœur, qui, ſous les yeux même de nos amies, n'en fait pas une guerre moins cruelle à ma raiſon. Quand dois-je eſpérer, de l'exemple de ma mere, ou plutôt de l'aſſiſtance qu'elle me promet du Ciel, la fin d'un combat, auquel je ſuis quelquefois ſurpriſe, dans la langueur

où je ſuis encore, de trouver la force de réſiſter ! On ne prononce pas devant moi le nom de M. Falkland. Ainſi je n'entens pas plus parler de lui, que s'il n'avoit jamais exiſté. Nous devons partir, mardi prochain, pour le château de Grimſton: Il n'eſt qu'à dix-huit milles de Londres, & l'on me croit aſſez forte pour ſoutenir ce voyage.

Ma mere a dit ce matin au Chevalier, que la maiſon où nous ſommes, s'il l'a trouve de ſon goût, eſt à ſon ſervice pendant tout le tems de notre abſence, qui ſera de quelques mois, a-t'elle ajouté, dans le deſſein où elle eſt d'aller droit d'Eſſex en Wiltshire. Mon Frere l'a remerciée de fort bonne grace ; mais il n'a pas dit s'il accepteroit ſes offres.

5 *d'Août.*

Je me ſuis vue, malgré moi, dans la néceſſité de congédier m'a pauvre Sara. Elle a commis l'imprudence

de recevoir une Lettre, du Valet de chambre de M. Falkland, contre l'ordre exprès de ma mere. Elle avoit commencé par me l'apporter ; & moi, ſans l'avoir ouverte, j'ai crû la devoir donner à ma mere, qui l'a jettée au feu ſans la lire, & m'a dit que je l'obligerois, ſi je voulois me défaire d'une Fille, qui avoit eu la hardieſſe de la prendre, après ſa défenſe. J'ai obéi ſur le champ, & Sara vient de partir. Je l'aimois ; & ſa perte me chagrineroit beaucoup, ſi je n'eſperois de voir ſa place fort heureuſement remplie par une de nos compagnes d'enfance, la pauvre Betty Main, que la mort de ſon Pere, honnête Chirurgien, comme vous ſavez; oblige d'entrer en condition. Il laiſſe une veuve, avec ſix enfans. Betty vint à Londres il y a neuf ou dix jours, avec une Dame de notre voiſinage en Wiltshire, qui pria ma mere d'accorder ſa recommandation à cette bonne Fille, pour lui procurer un ſervice honnête dans

quelque bonne maiſon. Ma mere n'a pas manqué d'en parler à ſes connoiſſances ; mais elle m'a dit après le départ de Sara, que ſi je m'en rapportois à elle, je ne pouvois mieux faire que de prendre Betty pour moi-même. Je ſerai charmée de cette acquiſition ; c'eſt une très-aimable Fille.

6 d'Août.

Nous partons demain à neuf heures du matin, pour arriver de bonne heure au château de Grimſton ; & nous n'aurons pas beſoin de nous fatiguer par une marche trop prompte. Quoiqu'il ſoit fort tard, je veux dérober quelques minutes à mon ſommeil, pour vous faire le récit d'une courte ſcene, qui vient de ſe paſſer dans ma chambre.

Le Chevalier, qui ſuivant le train dont il a formé depuis peu l'habitude, avoit paſſé tout le jour dehors, eſt entré dans ma chambre, où j'étois aſſiſe avec ma mere. Il nous a demandé

fort civilement, ſi notre deſſein étoit toujours de quitter demain la Ville. Sans doute, lui a dit ma mere, Et d'Eſſex, vous vous propoſez d'aller en Wiltshire? C'eſt notre projet. Hé bien, Madame, comme c'eſt probablement la derniere fois que vous ſerez importunée par M. Falkland, j'eſpere que vous ne refuſerez pas de lire cette lettre, que je me ſuis chargé de vous préſenter. Il a tiré une lettre de ſa poche, & l'a préſentée effectivement à ma mere.

Elle n'a fait aucun mouvement pour la recevoir; mais elle a répondu d'un ton calme: Chevalier, c'eſt envain que M. Falkland me ſollicite; vous ſavez que je ne change pas aiſément de réſolution. La peine qu'il prend eſt tout-à-fait inutile: diſpenſez-moi, je vous prie, de recevoir cette lettre. J'ajoute qu'il n'eſt pas beau d'écrire à ma Fille, après avoir ſû mes ſentimens de moi-même. N'appréhendez-pas, Madame, a répliqué mon Frere, d'être fatiguée

par de nouvelles ſollicitations. Je connois aſſez votre fermeté, (& le mot de fermeté, il l'a prononçé plus péſamment, comme s'il eut regretté de n'en pouvoir employer un autre, (moins reſpectueux peut être) oui, j'en ſais aſſez, pour aſſurer mon Ami qu'on ne lui laiſſe pas la moindre eſpérance; & quoique j'ignore entierement le ſujet de cette lettre, je crois pouvoir garantir qu'elle n'a pas pour objet de vous toucher en faveur de ſes prétentions; c'eſt ce qu'il m'a déclaré, pour me faire conſentir à la reçevoir Mais ce qui ne peut vous en laiſſer aucun doute, c'eſt qu'il arrive ce ſoir à Londres, dans la réſolution, de s'embarquer pour l'Allemagne. O Cecile! Quel evénement! Je n'ai pû retenir, à ces derniers mots, un ſoupir capable de m'étouffer: mais, heureuſement, il n'a été entendu de perſonne. Mon frere tenoit toujours la lettre dans ſa main. Il l'a préſentée encore à ma mere: n'apprehendez rien, Madame;

je juge que c'eſt un congé civil qu'il veut prendre de vous, avant ſon départ. Je lui ſouhaite toute ſorte de biens, a dit ma mere , en prenant la lettre ; ſi c'eſt tout ce qu'il déſire, cette lecture n'eſt pas preſſante : & ſans jetter les yeux ſur la lettre, elle l'a miſe dans ſa poche.

Si près de notre propre départ, elle avoit à terminer quelques petites affaires domeſtiques, qui l'ont appellée dans une autre chambre. Mon frere a ſaiſi l'occaſion, pour me demander ſi j'avois lu la lettre qu'il avoit reçue de M. Falkland, pendant ſon ſéjour à Bath, touchant cette maudite affaire ; c'eſt ainſi qu'il l'a nommée.

J'ai répondu que ma mere men avoit répeté une partie , & que ſa principale obſervation n'avoit pas été trop favorable pour lui-même , qui s'étoit rendu le confident d'une affaire de cette nature. Je ſuis , m'a-t'il dit, au déſeſpoir pour vous , ma chere Sidney , que notre mere ſoit de cet inflexible caractere. Elle

vous fait perdre ce que vous aurez raiſon de regreter pendant toute votre vie. Etonnante obſtination! Inexplicable travers d'eſprit ! Je ne prétens pas vous détourner de l'obéiſſance filiale ; mais je ſoutiens hardiment que ſa conduite ne peut être expliquée que par un entêtement aveugle. Demande-t'elle un homme ſans paſſions ? Ou, vous-même, auriez-vous la tête remplie de ſi chimériques idées . . . . . . J'ai pris le parti de l'interrompre ; car mon frere n'eſt pas toujours délicat dans le choix de ſes expreſſions : cher frere, de grace arrêtez ; je ſuis fort contente de demeurer telle que je ſuis. Je ne veux pas augmenter vos peines, a-t'il dit, par le récit de ce que Falkland a ſouffert dans cette occaſion. Si jamais l'amour fut porté à l'adoration, c'eſt dans l'ame de ce charmant & généreux homme. Mais vous le perdez ! Je le pers auſſi, graces à ma ſage & ſcrupuleuſe mere. Je l'ai ſupplié, ici, ma chere, de pren-

dre un autre ſujet d'entretien ; j'entendois venir ma mere. Dirai-je qu'il étoit tems, Cecile, & que des larmes forcées m'alloient trahir ? Le Chevalier nous a ſouhaité une bonne nuit, & de l'agrément dans notre voyage. Nos adieux ont été froids. Cependant, je me réjouis que la rupture ne ſoit pas ouverte. Il continuera vraiſemblablement d'habiter notre maiſon de Londres, du moins quelque-tems.

Betty Main, qui a joyeuſement accepté l'offre de s'attacher à moi, eſt venue ce ſoir. Elle eſt vraiment fort grandie, & d'une très-jolie figure. J'ai peine à la traiter comme une ſervante. Mais la bonne fille eſt ſi humble, qu'elle s'efforce de me faire oublier que je l'aie jamais connue dans une meilleure ſituation ; en quoi néanmoins elle ſe trompe beaucoup, car ſa modeſtie ſert au contraire à me le rappeller mieux. Elle eſt d'une activité, d'une adreſſe, qui la rendent propre à tout. Auſſi

ſait-elle vingt petits offices qui n'appartiennent pas au ſien, & qu'on n'exige pas d'elle. Ma mere la prend ſingulierement en affection, & me félicite d'avoir près de moi une jeune perſonne ſi bien élevée, qu'on la croiroit de la famille. Elle la traite preſque ſur ce pied.

Au château de Grimſton, 8 *Août.*

Nous ſommes arrivées fort heureuſement dans cette demeure, & nous y avons reçu le plus agréable accueil. Mais, avant que de vous entretenir de la Dame du château, je veux ſatisfaire votre impatience & la mienne, ſur un ſujet plus intereſſant. J'ai, ma chere, la lettre de M. Falkland à ma mere : elle vient de la remettre entre mes mains, & pendant qu'elle fait un tour de Jardin avec Milady Grimſton, je vais me hâter de la tranſcrire. La voici.

MADAME,

» Je me ſoumets à la ſentence que » vous avez portée contre moi. Je » ſuis miſérable; mais je n'ai pas la har- » dieſſe de me plaindre. Mon inten- » tion eſt de quitter directement l'An- » gleterre. Qu'il me ſoit accordé ſeu- » lement, pour adoucir un peu l'extrê- » me rigueur de mon ſort, de vous » convaincre, s'il eſt poſſible, que le » malheureux Proſcrit, qui aſpiroit à » l'honneur de votre alliance, n'eſt » pas tout à fait auſſi coupable qu'il » peut vous le paroître à préſent.

» Je ſais que j'ai l'obligation à l'a- » mitié de M. le Chevalier Bidulphe, » d'avoir fait beaucoup d'efforts pour » ma juſtification. Le ſuccès, Mada- » me, n'étoit pas en ſon pouvoir; il » n'étoit pas plus au mien, puiſque » vous avez pris la peine de lire ce » que je lui ai marqué de Bath avec » une franchiſe ſans réſerve.

» Il ne me reſte qu'une reſſource; » peut-être, Madame, vous paroîtra-

» t'elle étrange : c'eſt d'en appeller à la » jeune perſonne même, que je ſuis ac- » cuſé d'avoir ſéduite. Elle me rendra » juſtice, & je ſuis ſur qu'elle ſera prê- » te à reconnoître que je n'ai, ni tra- » hi ſon innocence, ni violé mes pro- » meſſes, & que la ſeule ſurpriſe m'a jet- » té dans une faute que je paye ſi cher.

» Son témoignage, Madame, aura » peut-être quelque poids pour vous; » quoique l'unique motif, qui me le » fait déſirer, ſoit l'eſpoir que vous en- » tendrez mon nom avec moins d'hor- » reur. Vous m'avez banni de votre » préſence; je m'exile volontairement » de ma patrie, & du commerce de » mes amis : c'eſt un châtiment que » j'embraſſe avec ſoumiſſion; & que ne » ferois-je pas pour expier mon offen- » ſe, contre vous & Miſſ Bidulphe !

» De tous les commandemens que » vous pourriez m'impoſer, il n'y en » a qu'un, Madame, pour lequel je » ne pourrois avoir une prompte & » parfaite obéiſſance; mais cet acte eſt » peut-être le ſeul, qui pût me faire

» rentrer dans votre eſtime. La jeune
» perſonne, dont mon mauvais ſort
» m'a fait cauſer le malheur, & qui
» fait irréparablement le mien, ira
» bientôt occuper une maiſon, » que
» je lui ai fait préparer à Chelſey.
» J'y ai placé ma femme de charge,
» femme grave & d'un caractere ſans
» reproche, avec ordre de prendre
» ſoin d'elle, & d'y apporter toute
» la tendreſſe & le ſécret que ſa ſi-
» tuation demande. Je lui ai fait ren-
» dre, à elle-même, par des voies
» ſûres, une fidéle expoſition de l'eſ-
» poir dont je me ſuis flatté, de m'al-
» lier à votre famille, & des cruel-
» les raiſons qui ont fait évanouir
» le traité. Je lui ai marqué que par
» l'intérêt que vous avez pris à ſon
» infortune, vous pourrez être en-
» gagée à la voir dans ſa retraite.
» Souffrez donc, Madame, que je
» vous conjure, par ce pieux zèle
» qui gouverne toutes vos actions,
» & par votre juſte affection pour
» cette fille qui vous eſt ſi chere,

» de prendre pitié de la jeune per-» ſonne dont vous ne connoiſſez que » trop la diſgrace. Elle eſt ſans amis » & ſans connoiſſances dans cette » partie du Royaume. Elle aura be-» ſoin des conſolations de la ſocié-» té, & peut être, des conſeils de la » ſageſſe. Il ſeroit digne de votre hu-» manité, de lui accorder un peu de » protection.

» Je ſuis sûr qu'avec l'honnête » Femme, qui attend ſon arrivée, je » la mets en très bonnes mains; mais » s'il arrivoit la moindre choſe qui » ne répondit pas à mon attente, je » m'eſtimerois doublement malheu-» reux. La ſolitude ne peut être » amie d'une jeune fille, qui n'a pas » de grandes reſſources de contente-» ment dans elle-même; c'eſt ce que » j'appréhende pour elle, & cette » crainte me fait rendre mes inſtan-» ces plus preſſantes. Pardonnez, » Madame, la liberté que j'oſe pren-» dre avec vous, une liberté, qui » ſans doute a beſoin d'apologie,

» mais qui vous prouve d'ailleurs » la confiance que j'ai en vous, & » qui ne me paroît pas offençante » pour votre candeur ou votre » vertu.

» Si vous me faites la grace de » condescendre à cette priere, j'ob» tiendrai deux points, les plus essen» tiels maintenant à mon repos; » l'un d'assurer à la jeune personne, » une Amie compatissante, déjà » disposée à favoriser sa cause; l'au» tre, de mettre en votre pouvoir » l'éclaircissement d'une vérité que » j'assure, & que vous saurez de sa » bouche même. Je me fie à sa gé» nérosité dans cette occasion, & » je ne lui demande que le devoir » naturel de la bonne foi.

» Je vous souhaite, & à Miss Bi» dulphe, toutes les prospérités qui » sont au pouvoir du Ciel, & je suis » avec un profond respect,

Madame, votre &c.

FALKLAND.

» P. S.

» P. S. La perſonne portera le » nom de Madame York. Vous au» rez, Madame, la bonté de pardon» ner, ſi je ne vous marque pas ſon » vrai nom. Je ne l'ai pas dit au » Chevalier même : mais je juge » qu'elle ne vous en fera pas un ſe» cret, ſi vous lui faites l'honneur de » la voir.

Pauvre fugitif ! Infortunée jeune fille ! Hélas ! Je pourrois nommer une troiſieme perſonne, qui n'eſt gueres plus heureuſe. Quelle pitié, ma Cecile, que tant d'admirables qualités ſoient ſouillées par des imperfections ! Qu'il eſt tendre, dans ſa compaſſion pour la jeune fille ! Quelle ingénuité dans ſa conduite ! Mais il la quitte, il la fuit : je crains bien qu'elle ne puiſſe jamais eſpérer de le ramener à elle. Il n'y a qu'un point, dit-il, un ſeul point ſur lequel il pût manquer de ſoumiſſion pour ma mere, *le ſeul, peut-être, qui pût le faire rentrer dans ſon eſtime.* Ces derniers mots ſignifient aſſez claire-

ment qu'il eſt déterminé à ne jamais épouſer Miſſ B. . . . . Je ne vois que l'exécution de ce point, qui puiſſe reconcilier ma mere avec lui.

Au reſte, je ne doute pas qu'elle ne ſe rende à ſes inſtances, en faiſant quelques viſites à la jeune Miſſ. Elle eſt fort ſenſible à la compaſſion, ſur-tout pour ſon ſexe.

Mais quelle *étrange reſſource*, en effet, que celle de M. Falkland, d'appeller à cette fille même! Qu'en dois-je conjecturer, ſinon que l'infortunée victime, ignorant les ruſes de ſon infâme Tante, & le prix payé pour ſa ruine, le diſculpera de la plus grande partie du crime, & ne blâmera que ſa propre foibleſſe, pauvre ſimple créature! d'une erreur où la trame déguiſée d'une adroite perfidie a pû l'entraîner.

Mais en ſuppoſant Miſſ B... aſſez généreuſe, aſſez ingénue (car ſa candeur, effectivement, & ſa généroſité ſeroient extrêmes, pour juſtifier la conduite du Coupable) qu'en

pourroit-il arriver ? Ma mere ne m'a-t-elle pas dit qu'elle a conçu une ſorte d'horreur, pour la ſeule idée d'une alliance entre M. Falkland & moi ? C'eſt l'effet des vives impreſſions qui lui ſont reſtées de la malheureuſe fin de ſon premier amour. Les préventions de cette force, & conçues dans le premier âge, ſont preſqu'invincibles.

Entre nous, Cecile, la piété de ma mere, toute ſincere & toute raiſonnable qu'elle eſt en elle-même, n'eſt pas ſans une petite teinture de ſuperſtition. C'eſt une erreur d'éducation, que tout ſon bon ſens n'a pas été capable de ſurmonter ; de ſorte que l'univers entier, je le ſais, ne la feroit pas changer de réſolution ſur M. Falkland. Elle croit qu'il doit épouſer Miſſ B. . . . Elle le croira toujours. Hélas! il feroit à ſouhaiter pour moi, qu'il y conſentît : car je ne ſuis que trop ſûre qu'il ne peut jamais être à moi, ... La cloche

ſonne, pour le déjeûner. Il faut promptement deſcendre.

Ma mere vient d'entrer, pour un moment, dans ma chambre. Je lui ai rendu la lettre. Elle m'a demandé ce que je penſois de la requête de M. Falkland? Madame, vous êtes meilleur juge que moi, de ce qui convient. Je ne ferai pas difficulté, m'a-telle dit, de voir la malheureuſe perſonne, puiſqu'elle n'ignore pas que je ſuis informée de ſes affaires. Je me réjouis que le Ciel ait fait la grace, à M. Falkland, de ſentir tant de compaſſion pour elle; c'eſt peut-être un commencement de repentir; & le tems peut amener une réformation entiere, ſi Dieu lui conſerve *la vie & les ſens*. Vous voyez, Cecile, quel tour prennent les idées de mon excellente mere. Mon intention, a-t-elle ajouté, n'étoit pas de retourner à la ville; mais je crois que cette occaſion m'y oblige; & je pourrai bien y aller paſſer quelque

tems, pour la consolation de cette pauvre jeune créature. Son terme ne peut-être encore si proche, & je suppose qu'elle ne viendra dans la maison, dont parle M. Falkland, que lorsqu'elle y sera forcée par la crainte des observations. Ainsi, dans un ou deux mois, il sera tems de penser au voyage de Londres.

Il est visible, Cecile, que la complaisance de ma mere pour la priere de M. Falkland, porte sur un point, qui est sa compassion pour la fille. A l'égard du second motif qu'il lui donne, celui d'entendre sa justification de la bouche même de la jeune personne; elle n'est pas, dit-elle, si novice sur les choses de cette nature, qu'elle ne sache fort bien avec quelle facilité un homme trompeur, qui gagne une fois l'ascendant sur une jeune créature, peut l'endormir par ses flatteries. Il n'y a que trop de vérité, je m'en doute, ma Cecile, dans cette observation de ma mere.

Il est tems de m'endormir à mon

tour ſur mes peines, pour vous entretenir un moment de la bonne Milady Grimſton. Ma Cecile ne l'a jamais vue, quoiqu'elle puiſſe avoir entendu parler ſouvent d'elle à ma mere. Elles ſont à-peu-près de même âge, & du même tour d'eſprit, mais avec cette différence, que Milady Grimſton eſt tout à la fois, rigide à l'excès dans ſes notions, & fort auſtere dans ſa conduite. Elle eſt veuve depuis très-long-tems, & riche d'un gros douaire, avec lequel s'étant retirée dans ſon Château de Grimſton, elle y vit auſſi régulierement qu'on le fait, dit-on, dans les Monaſteres. Tous ſes domeſtiques ſont nés avant le déluge; je crois que ſes chevaux de caroſſe n'ont pas moins de cinquante ans; & juſqu'aux chiens du Château, tout eſt gris. Elle, qui, dans ſa jeuneſſe même, ne peut jamais avoir été belle, ſe rend encore d'une figure plus déſagréable par la maniere bizarre dont elle ſe met. Vous la prendriez, pour une Dame de la Cour de Charles I.

On la trouve toujours habillée; & je crois qu'elle couche toute vêtue, car, dès l'heure du déjeûner, elle eſt dans toute ſa parure du vieux tems. Ma mere a la plus haute opinion d'elle, & prétend qu'elle connoit mieux le monde qu'aucune autre femme de ſa connoiſſance: je le veux croire; mais c'eſt aſſûrément l'ancien monde, car, depuis trente ans, Milady Grimſton n'a pas fait dix milles hors de ſon Château. Il y avoit environ neuf ans, qu'elle & ma mere ne s'étoient vues, & j'ai cru ne jamais voir la fin des complimens qu'elles ſe ſont faits d'abord; cependant il eſt bien ſûr qu'elles ont eu une joie ſincere de ſe rejoindre, & qu'elles paroiſſent s'aimer beaucoup. Elles ont été compagnes de jeuneſſe, ſaiſon de la vie où ſe contractent les amitiés les plus durables. Je crois la vieille Dame, d'un excellent naturel: elle eſt pieuſe, charitable, & le voiſinage eſt inondé de ſes bonnes œuvres; mais je ne puis dire, au

fond, qu'elle me paroiſſe aimable. Il regne, autour d'elle, une auſterité qui me tient comme en reſpect, quoiqu'elle ait d'ailleurs des manieres fort obligeantes avec moi, & qu'elle ait dit, à ma mere, que je promets de devenir quelque jour une charmante perſonne.... Jugez de ce compliment, pour une fille qui touche à ſa dix-neuviéme année. Elles ne s'appellent, entr'elle & ma mere, que par leurs noms de baptême; & vous ririez d'entendre les deux vieilles Dames (ſauf reſpect ma chere) ſe traiter de Manon & de Fanchon. Leur uſage là-deſſus m'aide à comprendre, pourquoi Milady Grimſton me regarde encore comme un enfant; je ſuppoſe qu'elle ſe conſidere elle-même comme touchant preſque à l'état de fille, quoiqu'à parler naturellement, il ne lui en reſte rien dans l'humeur & les manieres.

10 *d'Août.*

Tous nos mouvemens ſont auſſi réglés ici, que l'horloge du Château. On ſe leve à ſix heures préciſes, le déjeûner ſonne à huit. A dix, la cloche raſſemble un vénérable auditoire; pour la priere qu'un vieux Prêtre, Curé de la paroiſſe, & Chapellain de la Dame, nous récite tous les jours. Enſuite les vieux chevaux ſont attelés au vieux caroſſe; & Milady, avec ſes Hôtes, s'ils veulent être de la partie, s'en va prendre l'air, allant toujours & revenant par la même route, toujours juſqu'au même endroit, & jamais plus loin. A midi & demi, on ſe met à table, dans une ſalle à manger qui contiendroit une communauté entiere. Milady prononce un *Benedicite*, d'une heure de long, & l'on eſt ſervi par quatre vénérables laquais, car elle aime la parade, & ſes propres gens ſont les ſeuls qui ſoient admis dans la ſalle. Tout l'après-midi eſt abandonné à notre dif-

poſition; ou du moins c'eſt une liberté, qu'on a l'indulgence de m'accorder; & je le paſſe généralement au jardin, ou dans ma chambre. Ne demandez pas à quoi, ma Cecile. Le travail, mes livres, ma plume, n'en rempliſſent pas tous les inſtans. Mais comptez que votre Amie ſera vertueuſe, malgré les révoltes de ſon cœur; & ſans le ſecours des leçons de Milady. A la vérité, le fond de mon humeur eſt un peu changé : cependant, je ſais reprendre l'air de gaîté en quittant ma ſolitude; & vous pouvez remarquer vous-même qu'en vous écrivant, j'aſpire à vous égayer auſſi. Je n'ai pas d'ailleurs un grand uſage à faire ici de mon air joyeux. Les matins & les ſoirs ſont du même ton. L'heure du ſouper eſt-elle arrivée ? C'eſt le même cérémonial qu'à dîner. A dix heures préciſes, au premier ſon de l'horloge, Milady ſe leve avec beaucoup de ſolemnité, & nous ſouhaite une bonne nuit.

14 *d'Août.*

Après tout, Cecile, ſans me croire laſſe des efforts que je fais pour paroître gaye, vous pouvez bien ne pas vous attendre que dans la ſombre maiſon où nous ſommes, je puiſſe toujours trouver des matériaux pour vous amuſer. En vérité ces trois derniers jours ont été ſi préciſément les mêmes dans les moindres circonſtances, excepté le changement des plats à dîner & à ſouper, que j'avois pris la réſolution de laiſſer ma plume oiſive, ou du moins de la réſigner à Betty, qui ſe caſſera la tête pour vous marquer régulierement quel vent il fait tous les jours; quelle ſorte de robbe Milady Grimſton portoit hier & porte aujourd'hui, quoique pour le dire en paſſant, ce ſoit toujours la même couleur, gris de cendre; ce qui faiſoit aboyer le chien, à telle & telle heure, & ce que le vieux perroquet dit dans tel & tel tems, L'édifice, le

jardin, il me ſemble que j'ai déjà épuiſé là-deſſus mes facultés deſcriptives; & ni l'un, ni l'autre, ne méritent une deſcription. Enfin je commençois à déſeſpérer de pouvoir fournir à ma Cecile un demi-quart d'heure d'amuſement, lorſque la ſcene eſt devenue aujourd'hui plus brillante, par l'arrivée d'un caroſſe plein de nouveaux Hôtes. Ce n'étoit rien moins qu'un vénérable Doyen, miniſtre d'une paroiſſe voiſine, ſa femme & leur fille, & M. *Arnil*, Gentilhomme du canton, parent éloigné de Milady, & depuis peu poſſeſſeur d'une belle Terre, par la mort de ſon frere aîné.

Cette viſite m'a fait eſpérer de voir quelquefois ici une face humaine, outre les anciens portraits de la famille, & les figures des vieilles tapiſſeries. Cependant, pour ne rabaiſſer perſonne, les quatre Nouveaux venus ont leur mérite, chacun dans ſon ordre. Le vieux Doyen eſt gai & poli, j'entens de la vraye

politesse, celle du cœur, qui dicte les choses les plus obligeantes d'une maniere si naïve, qu'elles n'ont jamais l'air de flatterie. Comme il a la vue fort courte, il a mis sa paire de lunettes pour me regarder ; & se tournant vers M. Arnil, avec la vivacité d'un homme de vingt-cinq ans, il a répété ces deux Vers :

With an air and a face,
And a shape and a grace, &c.

Le jeune homme a donné son approbation par un soûrire, & ma mere paroissoit si satisfaite, que le compliment du bon Doyen m'a plû par cette raison. Milady, qui se dit passionnée pour la Musique, a, dans une chambre de son appartement, une orgue dont elle ne se sert jamais : mais connoissant les perfections de M. Arnil, son Cousin, elle l'a prié de nous en donner quelques airs. Il ne s'est pas fait presser, & réellement il en joue très-bien. J'avois

pris une ſorte de dégoût pour lui lorſqu'il eſt entré, ſans pouvoir dire pourquoi ; mais cette agréable qualité me reconcilie tellement avec lui, que je ne ſerai pas fâchée de le voir ici, les jours qu'il y vient, car j'apprens qu'il fait ſouvent ſa cour à la vieille Dame. Il excelle en vérité ſur cet inſtrument; & vous ſavez combien j'aime la muſique.

15 *d'Août.*

Ce paquet eſt déjà d'une groſſeur, qui ne manquera pas de vous effrayer. Je veux le faire partir, avant qu'il augmente ; d'autant plus que n'ayant que des inutilités à vous écrire, la politique m'oblige d'y mettre quelque interruption, pour vous donner le courage de le lire. Sérieuſement, ſi les circonſtances ne changent, & même beaucoup, j'abandonnerai le Journal à Betty; car je me ſens déjà prête à dormir deſſus.

20 *d'Août.*

J'ai jetté les yeux ſur ce que Betty n'a pas ceſſe d'écrire pour moi, depuis ma derniere date. En vérité, je la trouve bonne Journaliſte, & je ne ſuis pas moins contente de ſon écriture. Elle vous rend compte, auſſi-bien que je l'aurois pû moi-même, de toutes les bagatelles qui ſont arrivées ici pendant ces quatre ou cinq jours.

Mes propres occupations ſont toujours les mêmes, avec cette différence, qu'une partie des après-dîners eſt un peu plus gaye que je ne m'y étois attendue. La famille du Doyen ſemble avoir rompu le charme de péſanteur & de ſolitude, qui étoit attaché à cette maiſon, & nous avons compagnie, comme vous voyez, preſque tous les jours. M. Arnil en eſt conſtamment. Je le fais jouer de l'orgue. Il eſt obligeant. S'il ne l'étoit pas, cette complaiſance le fatigueroit.

22 d'Août.

Je reçois, à ce moment, une lettre de mon frere. Il ne me dit pas un mot de M. Falkland. N'en êtes-vous pas surprise, ma Cecile ? Pas un mot de cet Ami si cher, si vivement regretté, si parfaitement justifié dans leurs idées ou dans leurs principes ! Il faut l'oublier aussi ; oui, oui, ma chere, j'y veux rapporter tous mes efforts. Si ma mere fait le voyage de Londres, je n'épargnerai rien pour obtenir la permission d'aller en Wiltshire. Je ne me sens aucune inclination pour reparoître à la Ville, & moins encore pour rester ici. Nous commençons néanmoins à devenir un peu plus sociables. On vient de m'annoncer, pour demain, un concert chez M. Arnil. Mon semillant vieux doyen touche le violoncelle ; sa fille chante joliment, & vous jugez bien qu'on me fera faire aussi mon rôle.

30 *d'Août.*

N'êtes - vous pas ennuïée de mon Journal de Grimſton? Les jours ſe ſuccedent, & n'offrent qu'une péſante répétition du même ſpectacle. Inſupportable monotonie, direz-vous. Voici néanmoins de quoi varier un peu la ſcène. Il y entre un nouveau perſonnage, une femme aimable, qui eſt la fille de Mylady Grimſton. Mais ſa mere ne me paroît pas fort paſſionnée pour elle; & je m'en étonne, car il ne lui manque rien, du côté de la figure & du caractere. C'eſt une veuve de vingt-huit ou trente ans. Milady Grimſton la traite avec une froideur, qui n'a rien de maternel; & la pauvre jeune femme en paroît ſi humiliée, que ſon embarras me fait pitié. Elle n'eſt venue qu'en viſite de devoir, & nous la perdrons dans quelques jours; ce qui me chagrine d'autant plus, que j'ai pris du goût pour elle.

1 *Septembre.*

Pauvre Madame Vere! C'eſt le

nom de cette aimable fille de Mîlady. Je puis vous dire à préſent, d'où vient la froideur qu'on a pour elle. Je le ſais d'elle-même. Elle m'a fait aujourd'hui ſa petite hiſtoire, avec une franchiſe qui m'a charmée.

Nous étions ce ſoir à nous promener, elle & moi, dans une allée du jardin. Que vous me ſemblez heureuſe, chere Miſſ! m'a-t'elle dit; vous avez une des plus tendres mere du monde. J'ai répondu qu'en effet j'avois la meilleure des meres, qui étoit en même tems une des plus excellentes femmes. Elle a ſoupiré. Une larme s'eſt avancée au bord de ſes yeux. Je me rappelle un tems, a-t-elle repris, où j'étois heureuſe auſſi; pendant la vie du meilleur des Peres. Je juge, Madame, que Milady Grimſton eſt pour vous ce que mon excellente mere eſt pour moi. Elle a ſecoué la tête: non ma chere Miſſ; il n'eſt que trop clair pour vous que c'eſt ce qu'elle n'eſt pas: je n'aurois pas fait tomber la-deſſus

notre entretien, ſi la ſevère froideur de ſes regards n'étoit ſi viſible, que vous n'avez pû vous y méprendre. Ma mere eſt ſans doute une très-bonne femme, & vous avez pû naturellement ſuppoſer que ma conduite a mérité ſes dédains : je veux vous apprendre ma triſte & courte hiſtoire.

Il n'y a gueres moins de douze ans, que M. Vere me rendit ſes premiers ſoins. Il étoit l'aîné d'une famille noble, qui faiſoit alors ſa demeure dans ce canton. J'avois environ ſeize ans, & j'étois l'idole de mon pere, qui portoit, peut être, d'autant plus loin pour moi la tendreſſe & l'indulgence, qu'il connoiſſoit la ſévérité de ma mere. M. Vere n'avoit que deux ans plus que moi : il s'étoit formé entre nous un petit cours de galanterie d'enfans, avant que perſonne en eût le moindre ſoupçon ; & pour ne rien déguiſer de la vérité, avant que je fuſſe moi-même en garde contre l'avenir. Il arriva

qu'un vieux Gentilhomme, extrêmement riche, me vit alors, prit du goût pour moi, & me demanda immédiatement à ma mere, qui paſſoit pour tenir les rênes de la famille. Cette offre dût lui paroître avantageuſe, puiſqu'elle en conféra ſur le champ avec mon pere, ou plutôt, qu'elle lui déclara l'intention où elle étoit de marier ſa fille.

Mon Pere, qui n'avoit aucune objection contre le parti, témoigna qu'il en étoit ſatisfait, pourvû que l'homme ne me déplût pas, & ſe promettoit, ajouta-t'il, qu'on ne feroit pas violence à mes inclinations. Ma Sœur aînée avoit été mariée quelques mois auparavant par la ſeule autorité de ma mere, contre ſon propre penchant; & le mariage n'avoit pas eu d'heureuſes ſuites: mon Pere étoit réſolu de ne pas ſouffrir que ſa ſeconde Fille fût ſacrifiée comme la premiere. Ma mere lui dit qu'elle étoit fâchée de lui voir des notions aſſez romaneſques, pour ſe perſuader qu'une Fille de

mon âge fût capable d'une idée de préférence, en faveur d'une homme plutôt que d'un autre; qu'elle tenoit pour certain que la pensée d'un homme ne m'étoit pas encore entrée dans l'esprit; & d'ailleurs, que le fruit des instructions qu'elle m'avoit prodiguées ne pouvoit être perdu sur moi, jusqu'au point d'avoir fait entrer dans ma tête, qu'une fille eût d'autre regle à consulter, dans son choix, que l'autorité de ses parens.

Mon Pere, le plus doux des hommes, accoutumé à la complaisance, ne répliqua, que pour recommander à ma mere d'en user avec discretion. Cependant, il vint aussi-tôt à moi, m'informer de ce qui s'étoit passé. Alors, il est vrai, je sentis pour la premiere fois, que j'aimois M. Vere. Mes larmes forçerent le passage; & m'étant jettée au cou de mon Pere, je le suppliai de me sauver de la rigueur de ma mere. Mes expressions & mes mouvemens furent trop passionnés, pour ne pas lui faire ap-

perçevoir que j'avois quelque chose de plus pressant, dans le cœur, que de l'aversion pour un vieillard. Il m'ordonna de parler sincerement. Je lui confessai mon inclination pour M. Vere, & sa tendresse pour moi.

Après m'avoir fait une douce réprimande, d'avoir souffert les soins d'un Amant sans son approbation ou celle de ma mere, il ne laissa pas de me faire espérer qu'il s'efforceroit d'arrêter la conclusion du traité, quoi qu'il fût à désirer pour lui, ajoûta-t'il, que je m'efforçasse aussi d'y consentir, dans la crainte que ma mere ne fût extrêmement irritée de mon refus.

Ma mere étoit passionnée pour l'air de grandeur, & n'auroit pas été satisfaite de me voir un mari, qui ne m'eût pas rendue tout d'un coup maîtresse d'une belle maison, & d'un galant équipage ; ce qu'elle savoit qu'il ne falloit pas attendre de M. Vere, dont le Pere avoit plusieurs enfans, & faisoit profession d'une

vie frugale. D'ailleurs il n'étoit pas d'un âge avancé, il paroiſſoit d'une forte conſtitution, & ſuivant toute apparence humaine les vues de ſucceſſion devoient être fort éloignées pour ſon Fils.

Ces obſtacles ne refroidirent pas mes ſentimens. La tendreſſe de mon Pere étoit le fondement de mes eſpérances. Je communiquai à M. Vere les deſſeins de l'un de mes Parens, & l'indulgence de l'autre. Mes informations lui donnerent la hardieſſe de faire l'ouverture de ſon amour à mon Pere, & de lui demander ſa protection auprès de ma mere. Mon Pere aimoit la jeuneſſe, & n'auroit pas balancé à me rendre heureuſe, ſi la crainte de déſobliger ma mere ne l'eût arrêté. Il lui repréſenta, dans les termes les plus doux, ma répugnance abſolue pour le mariage qu'elle propoſoit, & la conjura de n'y pas inſiſter. Ma mere, accoutumée à n'être pas contredite, fût remplie d'un égal reſſentiment contre

lui & contre moi. Elle lui fit un ſanglant reproche de favoriſer ma déſobéiſſance, & lui déclara que s'il n'uniſſoit pas ſon autorité à la ſienne, pour me faire accepter le Gentilhomme que je refuſois, il devoit compter ſur une rupture ouverte avec elle. Cette menace, d'une Epouſe qu'il aimoit effectivement, l'allarma beaucoup. Dans l'égale appréhenſion d'en venir aux extrêmités avec elle ou moi, il demeura longtems incertain. L'amour paternel fût le plus fort, & lui fît prendre enfin le parti de me garantir, à toutes ſortes de riſques, de la violence dont il me voyoit menacée.

Ma mere n'avoit pas encore eû l'indulgence de s'expliquer avec moi. Elle avoit jugé que mon obéiſſance devoit ſuivre immédiatement la ſimple déclaration de ſa volonté. Sa préſence me fut défendue ; & je reçus ordre de ne paroître devant elle, qu'avec une parfaite réſignation à toutes ſes loix,

Quelque

Quelque févere que fût cette conduite, je m'y conformai avec d'autant moins de réfiftance, que la tendre affection de mon Pere me dédommageoit des rigueurs de ma mere. Que ne daigna-t'elle raifonner un peu avec moi, & tempérer fes raifonnemens d'un peu de tendreffe maternelle ? Peut-être m'auroit-elle trouvée auffi flexible qu'elle eut pû le défirer. Mais la méthode qu'elle avoit prife eût malheureufement un effet contraire. Je me crûs perfécutée ; il me fembla pour l'honneur de mon amour, que j'étois obligée de perfévérer. D'un autre côté, l'indulgence de mon Pere fervoit à m'encourager ; & je me déterminai enfin, non-feulement à rejetter mon vieux Prétendant, mais à m'affurer le jeune.

Ma mere m'avoit fixé un terme, à la fin duquel je devois rendre compte de ma réfolution ; & fi je ne me foumettois pas alors, je devois être traitée de perverfe, déchûe de tout droit à la qualité de fa Fille. Dans

une circonſtance ſi preſſante, j'eus recours au meilleur des Peres. Je lui dis qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe plutôt prête à ſouffrir, que d'épouſer l'homme que je haiſſois. Ma plus grande affliction étoit l'embarras auquel je le voyois expoſé pour m'obliger, car ma mere lui reprochoit ſans ceſſe mon obſtination.

Il me dit, un jour, qu'il ne ſavoit qu'un moyen d'éviter l'alternative que ma mere m'impoſoit; que c'étoit d'épouſer M. Vere, car, ajouta-t'il, lorſqu'elle vous verra ferme dans le refus de ſon choix, toute mon autorité ne ſera pas capable de vous dérober à ſon reſſentiment, & je crains pour vous une vie miſérable, ſans que votre Pere ait le pouvoir de vous ſecourir; au lieu qu'étant une fois hors de la maiſon, elle ne pourra vous nuire, ni m'empêcher de vous rendre la juſtice que je dois à mon enfant. Il ſe peut même qu'avec le tems, je parvienne à vous reconcilier avec elle; mais elle doit igno-

rer que j'aie consenti à ce mariage ; vous comprenez bien, de peur d'une querelle irréconciliable, qui peut venir à la suite. Je tombai aux genoux de mon Pere, & je les embrassai avec une reconnoissance inexprimable, pour une marque d'affection si tendre & si peu attendue.

M. Vere le Pere n'ignoroit pas tout-à-fait l'attachement de son Fils, & nous étions sûrs qu'il entreroit volontiers dans la proposition que mon Pere méditoit.

Les deux Peres eurent une secrette entrevue, dans laquelle tous les articles de fortune & d'établissement furent bientôt ajustés. M. Vere le Pere, de tout tems ami familier de notre maison, savoit aussi bien que nous la nécessité du secret. Je devois recevoir la main de son Fils, sans que personne en parût informé dans les deux familles, à l'exception d'une des Miss Vere, qui devoit être présente ; & lorsque le tems reglé pour l'épreuve seroit expiré, mon

Pere ſe deſtinoit à faire l'ouverture de mon mariage à ma mere, comme d'un incident qu'il auroit nouvellement découvert, & devoit faire tous ſes efforts pour adoucir ſa colere.

Tout fût conduit ſur ce plan. Je fus mariée avec les plus grandes précautions; & je continuai de vivre dans la maiſon paternelle, juſqu'au jour où je devois donner ma réponſe définitive à ma mere. Malheureuſement pour moi, elle voulut la recevoir de ma propre bouche, & je fus appellée à ſa chambre. Je parus devant ſes yeux, tremblante & pénetrée de terreur. Je ne l'avois pas vue depuis quinze jours; j'étois dans la plus grande crainte que le refus, que j'allois lui faire, ne me fît bannir peut-être à jamais de ſa vue; à moins que l'interceſſion de mon Pere ne me fît un jour obtenir grace. Elle me regarda d'un œil ſévere, & me demanda du même ton à quoi j'étois réſolue. Le courage me manqua, pour lui faire ma ré-

ponſe, & je me mis à pleurer. Elle repéta ſa queſtion ; je n'eus la force de dire que ces quatre mots : Madame, il n'eſt pas en mon pouvoir de vous obéir. Elle n'en comprît pas le vrai ſens; mais les imputant à mon obſtination, elle m'ordonna de me retirer, & de ne me pas préſenter devant elle, que je ne fuſſe rentrée dans le ſentiment de mon devoir. En même tems, elle me donna ma chambre pour priſon, & l'ordre fût donné de m'y renfermer.

Je courus auſſi-tôt à mon Pere, & je le conjurai de déclarer tout d'un coup la vérité à ma mere, pour me délivrer d'un ſi rude traitement ; je ſavois que tout ce que j'avois à craindre de cet aveu, étoit d'être envoyée à la maiſon de mon Mari, lorſqu'elle ſeroit informée que j'en avois un.

Mon Pere, quoique le premier auteur de mon mariage, quoiqu'il l'eût ſantifié par ſon autorité, fut preſque effrayé de l'entrepriſe. Cependant, il hazarda de lui dire que

je venois de lui confeſſer ce que la crainte du reſſentiment d'une mere irritée ne m'avoit pas permis de lui découvrir à elle-même, pendant que j'étois en ſa préſence, & ce qu'une invincible averſion pour l'homme qu'elle propoſoit, jointe aux rigoureux traitemens dont mon refus étoit menacé, m'avoit forcé d'entreprendre. La rage, où cette déclaration jetta ma mere, ne fut gueres différente d'une frénéſie; & mon Pere ſe hâta de m'envoyer hors de la maiſon.

Toute la famille de M. Vere me reçut avec beaucoup de tendreſſe; mais j'emportai un extrême chagrin de quitter mon pere, dont les viſites, & celles même que je recevois furtivement, devinrent très-rares. Ma ſituation, quoique je me viſſe unie à l'homme que j'aimois, & careſſée de toute ſa famille, étoit fort éloignée d'être heureuſe. L'inflexible naturel de ma mere ne put être amolli par les efforts de mon pere, pour la faire conſentir à me voir; & ſon reſſenti-

ment fut pouſſé ſi loin, qu'elle lui déclara, que s'il ne me retranchoit de ſon teſtament, elle étoit déterminée à l'éclat d'une ſéparation. C'étoit une extrémité, à laquelle il n'avoit jamais cru qu'elle en pût venir. Dans une dangereuſe maladie, qui l'avoit ſaiſi quelques années auparavant, il m'avoit laiſſé dix mille livres ſterling; & le jour de mon mariage il en avoit transferé ſecrétement la moitié à M. Vere, avec parole de lui léguer les cinq autres à ſa mort. En conſéquence de cette diſpoſition, il ſe propoſoit de faire un nouveau Teſtament; ce qui lui fit abandonner le premier ſans peine à ma mere, en lui promettant d'en faire un autre, qu'elle parut déſirer.

Son douaire étoit déjà ſolidement établi; & ma ſœur aînée avoit reçu ce qu'elle avoit à prétendre: de ſorte qu'il y avoit eu peu d'articles à regler dans ce premier Teſtament, & qu'il n'y étoit queſtion que de moi & de quelques menus legs. Ma mere

ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il fut déchiré avec indignation; & ne s'en tenant pas à la promesse de mon pere, elle en exigea l'exécution. En un mot, il eut la facilité de se laisser vaincre, & de faire sous ses yeux un testament, par lequel on me retranchoit tout ce qui pouvoit m'être ôté, & le surplus étoit legué à ma sœur. Ma mere y étoit instituée légataire universelle de tout ce qui devoit rester après le payement des charges. Ce reste auroit fait une somme considérable, si la moitié des dix mille livres sterling, déjà payée sans sa connoissance, n'eut causé une telle diminution dans la masse, qu'après avoir compté à ma sœur ce qui lui revenoit par le nouveau testament, il n'y avoit pas d'apparence que le reste pût aller bien loin.

Si ma mere eût pénétré ce secret, elle se seroit moins hâtée, sans doute, d'obliger mon pere à transpor-

ter ſur la tête de ma ſœur la fortune qu'il me deſtinoit. Mon Pere, qui devoit ſentir qu'elles en ſeroient les ſuites, n'oſa néanmoins l'informer, dans cette conjoncture, du tort qu'elle ſe faiſoit, en le forçant de ſuivre ſes volontés. Elle voulut conſtamment que tout ce qu'il m'avoit deſtiné paſſât à ma Sœur, autant, lui dit-elle, pour le convaincre qu'elle n'avoit aucune vue d'intérêt propre, que pour me faire ſervir d'exemple à tous les enfans rébelles. Mon pere n'y mit pas d'autre remede que la patience, le Teſtament fut dreſſé, & ma mere ſe chargea de le tenir elle-même ſous ſa garde.

A la vérité, mon Pere trouva l'occaſion de m'en informer le même jour, & de m'aſſurer qu'il feroit immédiatement un troiſiéme acte, conforme à ſes premieres intentions, qu'il dépoſeroit entre les mains d'un fidéle Ami. C'étoit ſon deſſein ; mais il ne vécut pas aſſez long-tems pour l'exécuter. Une attaque de paralyſie

le priva, dès la nuit ſuivante, de l'uſage de ſes membres, & du pouvoir de parler. Ceux qui ne s'éloignerent pas de lui, jugerent que la connoiſſance lui reſtoit ; mais il n'étoit pas capable de ſe faire entendre, même par des ſignes. Dans l'allarme que je reſſentis de cette affreuſe nouvelle, je volai, je fus auſſitôt à la porte de cette maiſon ; elle me fût refuſée. Je remplis inutilement l'air de mes cris ; il ne me fut pas permis de voir mon Pere, & je n'eus pas la triſte ſatisfaction de recevoir de lui un regard d'adieu, ſeule bénédiction qu'il fût capable de m'accorder. Il languit cinq ou ſix jours dans ce mélancolique état, & tous les ſeours de l'art ne purent lui prolonger la vie.

La perte d'un Pere ſi cher occupa ſi vivement toutes mes penſées, que je ne fis pas la moindre réflexion ſur celle du reſte de ma fortune ; mais il n'en fut pas de même de mon Beau-pere. Il m'avoit fait un douai-

re proportionné à la fortune qui m'avoit été promise, ou du moins supérieur à cette partie qu'on avoit payée comptant. Le fond qu'il faisoit, pour la seconde moitié, sur l'honneur & le bien de mon Pere, paroissoit d'autant mieux établi, que ma Sœur avoit déja touché la même somme, c'est-à-dire sa dot entiere.

M. Vere avoit quatre filles ; & c'étoit principalement sur ce qui devoit me revenir, qu'il comptoit pour leur établissement. Il ne put apprendre que j'étois réduite au Schelling de la Loi, sans être aussi blessé que surpris. Je n'avois osé lui dire, ni à mon mari, que mon Pere avoit été forcé de faire un second testament ; & comptant sur l'assurance qu'il m'avoit donnée, d'en faire immédiatement un autre en ma faveur, j'avois crû que cette connoissance ne pouvoit servir qu'à prouver l'aversion de ma mere pour leur famille, que je m'efforçois au contraire de leur déguiser, sur-tout dans

la confiance où j'étois de ne m'en pas ressentir. M. Vere le Pere étoit absent, lorsque j'avois eu le malheur de perdre le mien, & ses affaires le retinrent plus d'un mois, après ce triste incident. Mon mari, dans cette occasion, me fit connoître la tendresse & le désintéressement de son amour ; il affecta de regarder l'évanouissement de nos espérances, comme une perte légere ; mais, en même tems, il me parut craindre que son Pere ne gardât peu de ménagemens avec ma mere, dont nous savions tous qu'il ne falloit rien attendre par les voies de la douceur.

On me conseilla d'écrire à ma mere, pour lui témoigner ma douleur de notre perte commune, ou de lui demander pardon de ma faute, & de l'informer, pour la rendre un peu plus legere à ses yeux, que c'étoit non-seulement avec la participation de mon Pere, mais même avec son consentement, & son approbation que

je m'étois mariée. Je pris, dans ma lettre, le ton de la plus profonde humilité, ſans y mêler un mot d'intérêt; il me ſembla que ce ſoin viendroit toujours aſſez tôt, ſi je pouvois une fois la faire conſentir à me voir, ou qu'à tout événement il ſeroit plus convenable de la part de mon mari ou de ſon Pere, que de la mienne : mais cette démarche ne produiſit que des reflexions dures, pour la mémoire de mon Pere, avec cette réponſe pour moi, que puiſqu'il avoit jugé à propos de diſpoſer de ſa fille d'une maniere ſi choquante pour ſa femme, il devoit avoir pourvu à ſon établiſſement, & n'avoit pas dû s'attendre qu'une mere, auſſi deſobligée qu'elle, voulût jamais entendre parler de moi.

Ma mere étoit nommée ſeule exécutrice, dans le teſtament forcé de mon Pere. Elle prit ſoin, immédiatement après ſa mort, de mettre ma ſœur & les autres légataires en poſſeſſion de ce qui leur avoit été laiſſé; mais elle ſe

vit trompée dans ſon attente. Après le payement de tous les legs, il ne reſta que ce qu'il falloit pour payer les dettes ; & cet excédent, qui devoit être pour elle, ſe trouva réduit à rien. Au contraire, ſi la juſte intention de mon Pere, en me laiſſant cinq mille livres ſterling, eut eu ſon effet, elle auroit eu les cinq autres ; au lieu que par le ſecond teſtament les dix mille étoient paſſées à ma ſœur. Elle ne fut pas long-tems, néanmoins, ſans dévoiler le miſtere. Mon beau-pere ſe voyant dans l'obligation d'aſſurer ſes droits & ceux de ſon Fils, & fort irrité d'ailleurs d'une conduite ſans exemple, lui écrivit immédiatement après ſon retour ; & l'informant des articles convenus entre mon Pere & lui, par leſquels il reſtoit cinq mille livres à payer, il lui déclara qu'il s'attendoit à l'exécution de cette promeſſe. Il ſavoit, lui diſoit-il, que le pouvoir ne lui manquoit pas ; & puiſque c'étoit par ſes artifices que

j'avois été dépoüillée de mes justes droits, il étoit déterminé, si l'honneur & le devoir d'une mere ne la faisoient pas rentrer dans les regles de l'équité, à faire usage de tous les moyens établis par la Loi, pour l'y forcer.

D'une femme de son caractere ; une lettre de ce ton fut reçue comme il est aisé de se l'imaginer. Elle la mit en piéces, aux yeux du Porteur, en le chargeant de dire à son Maître, qu'après avoir employé la fraude pour obtenir ce qu'il s'étoit déjà procuré, il étoit maître d'employer la violence pour se mettre en possession du reste ; mais que de son consentement il n'auroit jamais un sou. Cette réponse n'ayant fait qu'enflammer mon Beau-pere, il commença, dès le jour suivant, un procès, dans lequel tous les légataires devinrent parties. Le chagrin que j'en ressentis passe mes expressions. Je voyois la brêche plus ouverte que jamais entre ma mere &

la famille de mon mari, ſans le moindre eſpoir qu'elle pût être jamais fermée. M. Vere fut obligé, contre ſon inclination, de ſe joindre aux procédures de ſon pere. Il auroit cédé plus volontiers toutes ſes prétentions, que de les ſoutenir aux dépens de mon repos: mais l'ordre exprès de ſon pere, & la juſtice qu'il devoit à ſa famille, le forcerent de plaider, & m'ôterent tout prétexte pour me faire entendre.

L'affaire, de part & d'autre, étoit pouſſée avec un fiel extrême; lorſqu'il ſurvint un événement, qui me fit alors, & qui n'a pas ceſſé de me faire regarder depuis avec indifférence, tous les intérêts de cette vie; ce fut la mort imprévûe de mon mari. En peu de jours, il fut arraché de moi, par une fievre violente, avant qu'il eut atteint ſa vingtieme année.

Je n'entreprens pas de vous répréſenter mes ſouffrances, dans cette fatale occaſion: elles étoient aggravées, par la circonſtance d'une groſſeſſe fort avancée.

Quelle que fût l'affliction de M. Vere, pour la mort d'un fils unique, elle ne lui fit pas oublier ce qu'il devoit à ses filles; il n'en demeura pas moins déterminé à pousser le procès avec la derniere vigueur.

Vous supposerez sans peine que la maison, où j'avois perdu tout ce que j'aimois au monde, devint un lieu bien triste pour moi, surtout dans ma nouvelle situation. Je crus remarquer aussi que les regards de mon pere commençoient à se refroidir, & je lui demandai sa permission, pour m'absenter quelque tems; elle ne me fut pas refusée. Les instances de votre favori, l'honnête Doyen, m'attirerent dans sa maison, où je fus reçue de lui & de sa femme avec une bonté plus que paternelle. Ma santé s'affoiblissoit si fort, que ce digne Ami fit plusieurs démarches, comme je l'ai su depuis, mais sans apparence de succès, pour engager ma mere à me voir. Enfin l'heure de ma délivrance

arriva, & je mis au monde une fille morte. Le bien, dans la ſuppoſition que M. Vere mourût ſans enfans, tomboit à ſes ſœurs ; & je me flattois qu'une circonſtance, ſi favorable aux quatre filles de mon beau-pere, le feroit perſiſter moins rigoureuſement dans ſon entrepriſe. Je fus trompée, ſur ce point ; il aimoit l'argent & ſon reſſentiment n'étoit pas diminué contre ma mere. Cependant il me tomba dans l'eſprit un expédient, dont je me promis plus de ſuccès, & j'eus le bonheur de réuſſir.

M. Vere, quoique j'euſſe quitté ſa maiſon, n'avoit pas laiſſé de me voir aſſidument, & gardoit un dehors de tendreſſe, que je doute qu'il eût dans le cœur. Je lui dis, un jour, pendant que j'étois encore confinée dans mon lit, qu'ayant perdu mon mari & ma fille, un revenu médiocre pouvoit me ſuffire, & que préférant la tranquillité de ma mere à toute autre conſidération, j'étois prête à céder la moitié de mon

douaire, s'il vouloit abandonner le procès. Il parut ſurpris de cette propoſition : il me répondit qu'il s'étonnoit de me voir ſi peu d'attention pour mes propres intérêts, & que tout ce qu'il avoit entrepris n'étoit que pour me ſervir. Je le remerciai de ſon amitié ; mais je l'aſſurai qu'il ne pouvoit me ſervir plus réellement qu'en entrant dans l'arrangement que je propoſois. M. Vere me dit que je parlois en enfant, mais qu'il feroit ſes reflexions. Je le revis, dès le lendemain. Il me dit que pour me rendre l'eſprit tranquille, il conſentoit à ma propoſition ; qu'il feroit dreſſer un acte, par lequel je renoncerois à la moitié de mon douaire, & que de ſa part il renonceroit à toutes prétentions ſur le bien de mon pere.

Ce traité, qui me faiſoit perdre une ſi grande partie de ma fortune, me cauſa plus de plaiſir, que n'auroit fait un accroiſſement du double. M. Vere ne tarda point à faire dreſ-

ſer les actes, qui furent exécutés dans les formes.

J'étois retombée, alors, dans la maladie dont on m'avoit crue tout-à-fait ſauvée, & ma vie étoit dans le plus grand danger. On m'a dit, depuis, que M. Vere, dans cette conjoncture, s'étoit repenti de notre convention, & qu'il avoit témoigné, à quelques Amis, ſon regret d'avoir été ſi vite, parce qu'il y avoit à parier qu'il auroit eu, & mon douaire & la partie de mon bien qu'on me conteſtoit.

Je ſuppliai le Doyen de voir ma mere en mon nom, & de faire ſes plus grands efforts, pour obtenir d'elle la faveur d'une viſite, & ſon pardon maternel avant mon dernier ſoupir. Je le chargeai de lui préſenter, en même-tems, l'acte de renoncement que j'avois tiré de M. Vere, & que je ne doutois pas qu'elle ne reçût comme le plus agréable préſent qui pût lui venir de moi. Le Doyen lui fit une vive peinture du

danger où j'étois, sans s'appercevoir qu'il eût fait beaucoup d'impression sur elle. Je veux croire qu'elle y supposa de l'exagération. Il m'a lui-même avoué qu'il avoit été choqué de lui trouver tant de dureté. A la fin, il tira le papier de sa poche; & le présentant : Je suis fâché, Madame, lui dit-il, de ne pouvoir réussir à vous inspirer les sentimens d'une mere, ou d'une chrétienne. Votre fille est menacée de ne pas survivre à sa maladie actuelle : mais elle aura la consolation de penser qu'elle a tout tenté pour obtenir ce pardon que vous avez la cruauté de lui refuser. Je souhaite que votre derniere heure, Madame, soit aussi tranquille, que la sienne le sera infailliblement de cette réflexion. Recevez, Madame... Elle vous laisse, par cet acte, libre d'un fâcheux procès, qui probablement, s'il étoit fini, ne tourneroit pas à votre avantage; c'est tout ce qu'elle a pû faire, & ce que peu

d'enfans, traités comme elle, auroient fait.

Ma mere, assez allarmée de ce langage, se hâta d'examiner les papiers qu'on lui laissoit. Elle parut affectée; & rappellant le Doyen, qui sortoit déjà, elle lui dit qu'elle n'étoit pas insensible aux mouvemens de la nature, & que s'il croyoit que sa présence pût me soulager des remords dont je devois être nécessairement rongée, elle n'avoit pas d'éloignement pour me voir.

Le bon homme, charmé de la voir dans cette disposition, lui dit qu'elle ne pouvoit le suivre trop-tôt, & lui proposa de se rendre sur le champ chez lui. Elle y consentit, & ma surprise fut extrême, de la voir paroître dans ma chambre. L'entrevue, de mon côté, fut accompagnée de larmes de joye & de tendresse. Ma mere ne rabbatit rien de sa sévérité ordinaire : elle ne m'offrit que sa main à baiser; & le pardon, les bénédictions maternelles, furent

ſi froidement prononcés, que la ferveur de ma joie en fut extrêmement rallentie. Un quart-d'heure fut à-peu-près la durée de ſa viſite. Elle ne parla que de choſes indifférentes; & ſans avoir dit un mot de l'acte, elle ſe retira d'un air grave & froid, comme elle étoit entrée.

Cette viſite, ſi peu cordiale de ſa part, eut tant d'effet ſur moi, que du même inſtant je commençai à me trouver mieux. Elle envoya conſtamment demander des nouvelles de ma ſanté, mais elle ſe diſpenſa de me revoir, dans la crainte, me fit-elle dire, de rencontrer M. Vere, à qui jamais elle ne pouvoit pardonner. Auſſi-tôt que je me vis en état de ſortir, je me hâtai de lui rendre mes devoirs. Elle me reçut civilement, mais ſans aucune marque de tendreſſe. Depuis ce tems, elle ne m'a pas fait le moindre préſent qui puiſſe me tenir lieu de ce que j'ai perdu : elle ſouffre mes viſites; c'eſt une compenſation qu'elle juge ſuffiſante.

Je ne me ſentis pas de penchant à retourner chez M. Vere, de qui je reçus une invitation polie, plutôt que tendre & preſſante. Une de ſes filles, celle qui avoit été préſente à mon mariage, & qui m'avoit toujours témoigné de l'affection, fut mariée dans le même-tems ; & le bien de ſon mari étant ſitué dans un autre canton, elle me preſſa ſi vivement de l'accompagner, lorſqu'elle partit pour ſa nouvelle demeure, que je ne pus réſiſter à ſes inſtances. Pendant quelques mois, qu'elle me retint, je reçus d'elle tant de témoignages d'une ſincere amitié, que je pris la réſolution de m'établir dans ſon voiſinage ; & j'y poſſede actuellement une petite maiſon, où j'ai toujours réſidé depuis. Je viens, une ou deux fois l'an, rendre ma reſpectueuſe viſite à ma mere : mais l'accueil que je reçois eſt toujours auſſi froid que vous l'avez vû, & je ne ſuis ordinairement ici que peu de jours.

Mon

Mon beau-pere eſt mort ; & toutes ſes filles, entre leſquelles ſa ſucceſſion ſe trouve partagée, ayant été mariées ſucceſſivement, leur famille eſt entierement diſperſée. Mais malgré l'éloignement, & le nombre d'années qui ſe ſont paſſées depuis mon mariage, ma mere ne peut encore ſouffrir le nom de cette race, &, toujours, ſi vous l'avez obſervé, elle m'appelle de mon nom de fille.

L'hiſtoire de l'aimable Madame Vere m'a ſenſiblement touchée. Une mélancolie douce, qui regne ſur ſon viſage, montre aſſez que l'air de gaîté, quand c'eſt dans la fleur de l'âge qu'il nous quitte, revient difficilement. Quel Tyran, que cette Milady Grimſton ! Vous avez dû voir, Cecile, que je ne l'admirois pas auparavant : mais, à préſent, mon dégoût touche à l'averſion. Quelle femme, & quelle mere a-t-elle été, pour un mari & pour une fille, dont toute autre qu'elle auroit fait ſon bon-

heur ? Elle paſſe néanmoins pour une femme merveilleuſe, & pour un modéle de toutes les vertus d'une religion, dont le caractere eſt la douceur & la facilité à pardonner. Il me ſemble qu'elle ſe trompe beaucoup, lorſqu'elle juge l'auſterité néceſſaire au Chriſtianiſme. Ce que la charité me porte à croire de plus avantageux pour les perſonnes de cette eſpece, c'eſt qu'elles s'en impoſent à elles-mêmes; au lieu que des Juges moins indulgens que moi, mais plus clairvoyans peut-être, penſeroient qu'elles s'efforcent d'en impoſer aux autres.

Ma mere n'eſt-elle pas un Ange, lorſqu'on voudra faire comparaiſon d'elle avec une Amie, dans laquelle ſon humilité lui fait trouver des vertus fort ſupérieures aux ſiennes ? J'en veux à mon frere, de m'avoir dit une fois dans ſon reſſentiment, qu'elle reſſembloit à Milady Grimſton. Je ne connoiſſois pas aſſez le caractere de cette Femme, pour faire au Cheva-

lier une réponſe telle qu'il la méritoit.

J'ai preſſé Madame Vere de rendre ſa viſite plus longue, qu'elle ne ſe l'eſt propoſé. Elle a répondu, en m'embraſſant, que rien ne lui ſeroit plus agréable, mais que c'eſt une liberté qu'elle n'oſe prendre, à moins qu'on ne la prévienne; ce qu'il n'eſt pas impoſſible, a-t-elle ajouté, que ſa mere faſſe, par complaiſance pour moi.

4 *Septembre.*

Ma mere, je ne m'en apperçois que trop, a mis cette Milady Grimſton dans la confidence de mes affaires: la chere femme ne ſait rien garder pour elle-même, ſur aucun ſujet. Milady n'a pas manqué d'applaudir beaucoup à ma conduite, & de m'honorer de quelques mots civils, entremêlés d'une odieuſe comparaiſon avec celle de ſa fille; & ſe plaignant elle-même, elle a cité le proverbe, *que les bons Parens ne font pas toujours les bons enfans*. Elle a dit affectueuſement à ma mere,

qu'elle ſouhaitoit de voir l'Enfant, c'eſt de moi qu'elle parloit, heureuſement mariée, parceque toute la ſageſſe de ma conduite n'arrêteroit pas les réflexions du monde ſur la précipitation, avec laquelle on avoit vu rompre le Traité, ſans qu'on en eût pénétré les vrayes raiſons : & ma maladie, a-t-elle ajouté, pourroit n'être attribuée qu'à cette rupture; ce qui pourroit faire naître le ſoupçon qu'elle étoit venue du côté de M. Falkland. Quelle picquante inſinuation, ma chere Cecile! elle a ſérieuſement allarmé ma mere, dont les jugemens dépendent beaucoup de ceux de ſon Amie, & qui eſt en même-tems ſi délicate ſur l'honneur de ſa famille. Je ſouhaiterois que cette vieille empeſtée voulut ſe mêler de ſes propres affaires.

6 Septembre.

Ces deux jours, ma chere, n'ont été, entre Milady Grimſton & ma mere, qu'une ſuite de myſtérieuſes

conférences, dont elles ont pris grand ſoin de nous exclure, Madame Vere & moi. Je ſouhaite qu'il n'y ait pas, au fond, quelque fâcheux deſſein qui fermente. Une circonſtance néanmoins m'a fait plaiſir; Milady Grimſton s'eſt abbaiſſée, juſqu'à propoſer à ſa fille de ne pas quitter le Château de Grimſton, auſſi long-tems que nous continuerons d'y être.

Madame Vere me dit qu'elle ſoupçonne le ſujet des conférences; mais elle s'obſtine à ne me pas découvrir ce qu'elle penſe, parce qu'elle craint, dit-elle, de ne pas deviner juſte, & que ſes conjectures ne ſerviroient peut-être qu'à m'inquiéter.

10 *Septembre.*

Un pacquet qui m'arrive de Londres... Une lettre de mon frere... Une de Cecile, & ſi vite! Sois le bien venu, fidelle Courrier du plus fidelle des cœurs.

Chere petite Prophéteſſe! dont

j'adorerois toutes les vûes, s'il étoit vrai qu'elles puſſent ſervir au repos de ton Amie : mais qu'elles m'en paroiſſent éloignées ! Eh ! qui t'a mis dans la tête, au ſeul nom de M. Arnil, de l'appeller une nouvelle conquête ? J'allois vous apprendre tout ma Cecile, & votre bizarre imagination vous en a déja ſuggéré la moitié. Vous me demandez de la franchiſe : de vous, chere ſœur, cette priere étoit-elle néceſſaire ? Vous êtes sûre, dites-vous, que M. Arnil eſt ou ſera mon Amant : & vous exigez que je m'étende un peu plus ſur ſes qualités. Etrange fille que vous êtes ! Je vous demande encore une fois, qui vous a mis toutes ces idées dans la tête ! quel malin petit eſprit d'intelligence a pû voler juſqu'à vous avec ces nouvelles, avant que j'en fuſſe moi-même informée ? Car pour le fait, il n'eſt malheureuſement que trop certain.

Tel étoit, ma chere, le ſujet de ces ſecretes conférences, entre Mi-

lady Grimſton & ma mere ; & Madame Vere, qui eſt fine & pénétrante, l'avoit deviné. Il paroît que M. Arnil a commencé par faire l'aveu de ſa paſſion à Milady, pour lui demander conſeil. Elle aime qu'on la conſulte ; & graces à ma mauvaiſe étoile, elle m'a fait l'honneur de me recommander fortement à ſon eſtime. Elle avoit auſſi prévenu ma mere en faveur du nouvel Homme. Je ſouhaiterois que la vieille Intrigante eût été muette. Me voilà donc expoſée pour la ſeconde fois à l'épreuve du feu ! Ciel prends ma défenſe, ſi Milady Grimſton doit être mon Juge : mais heureuſement ma mere eſt la bonté même.

Vous exigez donc abſolument une deſcription de cet Homme ? Il faut vous en donner le plaiſir, quoique je me ſente à peine la patience d'y employer ma plume. En vérité, ma Cecile, je ſuis fort à plaindre. Je prévois, de cette part, une infinité de nouvelles peines ; mais, al-

lons, je veux eſſayer de vous ſatisfaire.

L'homme eſt d'environ trente ans, & d'aſſez bonne phyſionomie, du moins à ce que j'entens dire : je vois même qu'il pourroit me ſembler tel, ſi j'étois mieux diſpoſée pour lui. Il reſſemble extrêmement à votre frere, qui paſſe comme vous ſavez pour aſſez bel homme. On ne peut pas dire que le bon ſens lui manque. Je le veux croire de bon naturel. Je ne vous apprendrai pas de quelle couleur ſont ſes yeux, car je ne l'ai pas aſſez regardé pour le ſavoir. Milady prétend qu'il a du ſavoir, mérite qu'elle releve beaucoup ; qu'il eſt ſobre, pieux, en un mot un digne Gentilhomme. On le dit de fort bonne maiſon, & que ſon bien eſt d'environ quinze cens livres ſterling de rente, chargées d'un douaire de trois cens, qu'il paye à la veuve de ſon frere. Une partie de ſes terres eſt ſituée dans la Province de Kent, une autre dans le Comté d'Eſſex,

où le Château qu'il occupe eſt, dit-on, aſſez bien bâti, d'ancien goût, aſſez reſſemblant à celui de Grimſton, dont il n'eſt éloigné que d'un mille. Il y paſſe la plus grande partie de l'année.

Je crois vous avoir dejà dit qu'il joue très-bien de pluſieurs inſtrumens : de toutes ſes qualités, c'eſt la ſeule qui me le faſſe trouver ſupportable.

Il ne m'a pas encore fait ſa déclaration dans les formes, cependant tout le monde ſait ici que c'eſt ſon intention : il a naturellement un air de réſerve; il veut que tout ce qu'il fait paroiſſe venir de lui.

Juſte Ciel ! il arrive. Sa voiture entre actuellement dans la cour; & Madame Vere eſt venue m'en avertir, avec une ironique exhortation à deſcendre, qui m'irrite beaucoup. Mais je ne paroîtrai pas, à moins que ma mere ne me demande. Je vais faire quelques tours de jardin, pour me dérober.

11 *Septembre.*

La ſoirée d'hier n'a produit que des regards, des révérences, des complimens, & rien d'extraordinaire, hors deux ou trois délicieuſes piéces de muſique, fort bien exécutées par M. Arnil. Mais ce matin, ma Cecile, oh! ce matin, l'Homme a parlé nettement, & m'a dit en bon Anglois qu'il m'aime de tout ſon cœur. Que ces déclarations ſont inſipides, lorſqu'elles viennent d'un objet qui nous eſt indifférent! Je ne ſais ce qui s'eſt paſſé dans moi; mais loin d'être embarraſſée, j'aurois pû lui rire au nez, lorſqu'il m'a fait cette admirable ouverture. Vous jugerez, néanmoins que je m'en ſuis bien gardée. Votre Sidney n'eſt pas capable d'inſulter perſonne.

J'étois aſſiſe dans le petit ſallon, occupée à lire, lorſqu'il eſt entré. Il étoit ſûrement envoyé par les vieilles Dames, ſans quoi je ſuis perſuadée qu'il ſe ſeroit approché moins

librement, car il ne manque pas d'éducation. Je ne ſais comment c'étoit un Horace, que j'avois entre les mains. J'ai fermé mon livre. Il m'a demandé aſſez poliment qu'elles étoient mes études ? Lorſque j'ai nommé l'Auteur, il a pris le livre, & l'ouvrant, il a treſſailli & m'a regardée très fixement. J'ai rougi. La charmante Miſſ Bidulphe, a-t-il dit, préfere donc cette lecture à l'agréable amuſement de finir cette belle roſe, qui ſemble rougir de ſe voir négligée d'elle ? En me tenant ce langage, il avoit les yeux ſur une piéce de broderie, qui étoit ſur le métier devant moi. Je me ſuis trouvée dans quelque embarras ; la queſtion m'a paru trop hardie : Monſieur, il me ſemble, que je n'étois pas moins innocemment, ni moins utilement occupée, & je vous aſſure que je donne une plus grande partie de mon tems à mon aiguille, qu'à mon livre. Aimable comme vous l'êtes, Mademoiſelle, vous ne pouvez rien

faire qui ait besoin d'apologie. D'apologie ; en vérité, ma Cecile, ne semble-t'il pas que cet homme me croit obligée de lui demander pardon, d'entendre un livre latin? Vous savez que j'ai l'obligation de cette connoissance accidentelle, &, je m'imagine, assez commune aujourd'hui parmi les femmes, à mon frere, qui s'est donné mille peines pour m'y faire parvenir, pendant deux ou trois Etés, que son indisposition lui a fait passer en Wiltshire.

M. Arnil a continué de me dire, combien il m'admiroit, combien il m'aimoit, & qu'étant encouragé par Milady Grimston, qui l'avoit assuré que mes affections étoient libres, (observez, ma chere,) il prenoit la liberté de me déclarer ses sentimens. Oh ! n'est-tu pas toi-même, ai-je pensé, un *Grimstonien*, qui ne croit pas nécessaire que le cœur soit consulté? Je lui ai fait une réponse des plus civiles, & des moins convenables au sujet. Je vous rens gra-

ces, Monſieur, de vos politeſſes; Milady Grimſton me fait un extrême honneur; je m'eſtime heureuſe d'être ſi bien dans ſon eſprit. Mais il n'eſt pas homme à prendre ſi facilement le change; il m'a fort preſſée de lui donner ce qu'il appelle des eſpérances. Hélas! ma Cecile, je n'ai pas d'eſpérances à lui donner. Il m'a dit qu'il n'avoit pas eu la préſomption de faire connoître ſes ſentimens à ma mere, quoique Milady Grimſton l'en eût preſſé (rien ne lui reſſemble tant, ma chere) avant que de me les avoir déclarés à moi-même. Cette conduite n'eſt pas ſans délicateſſe, & mon cœur s'en eſt remercié, quoique je n'aye répondu que par une inclination de tête. Fort à propos, du moins pour Sidney, l'arrivée de mon ami le Doyen a rompû ce court tête à tête. Il étoit venu voir Milady au moment que M. Arnil étoit entré en converſation avec moi; & l'honnête perſonnage ayant propoſé un tour de Jardin, Milady & ma

mere n'avoient pû lui faire prendre son chemin, avec elles, que par le petit Sallon, qui donne sur la terrasse par une porte vitrée. Quoique fort aise de voir la conversation interrompue, j'aurois souhaité le tems de jetter un peu de glace sur les espérances de M. Arnil, de peur qu'il ne s'avisât de donner une explication trop favorable à l'accueil que je lui avois fait, & d'en parler à ma mere avant que je pusse lui parler moi-même.

J'étois dans quelque confusion, lorsque la porte du Sallon s'est ouverte. M. Arnil avoit eu la hardiesse au même moment de prendre une de mes mains, & je l'avois arrachée des siennes. Il m'en restoit un peu de rougeur. Un coup d'œil est prompt; le bon Doyen, entrant après les deux Dames, a levé les bras, comme s'il avoit eu de l'imprudence à se reprocher, & de son air libre & gai a demandé grace; mais avec quelques regards, où j'ai crû lire qu'il jugeoit l'excuse également necessaire

pour M. Arnil, & pour moi. J'en ai paru plus déconcertée. Ma mere a souri, & la vieille Dame, relevant un cou d'énorme longueur, a cligné l'œil au Doyen. J'ai pris mon chapeau, qui étoit sur la fenêtre, sans savoir trop ce que je faisois; & j'ai dit que j'allois suivre la compagnie au Jardin. M. Arnil a pris le même parti; mais en me regardant de je ne sais quel air impertinent, comme s'il eut été persuadé que je n'avois pas de dégoût pour lui. J'ai fais un tour avec eux, & je me suis dérobbée, sous prétexte d'aller me faire coëffer.

J'ai couru droit à la chambre de Madame Vere, pour lui raconter ce qui s'étoit passé entre M. Arnil & moi. Elle a ri: il y a long-tems, m'a-t'elle dit, que j'aurois pû vous prêdire ce que je vois arriver. Je sais que M. Arnil vous admire, depuis le premier moment que je l'ai vû avec vous. Ce n'est pas une conquête méprisable: il jure à ma mere

que de toutes les femmes qu'il a vûes dans ſa vie, vous êtes la ſeule dont il ait ſenti l'impreſſion ; & je le crois d'autant plus, qu'il n'eſt pas d'une complexion fort amoureuſe. Je n'ai même jamais entendû dire qu'il ait eu de l'aſſiduité pour aucune femme, quoiqu'il ait eu les plus riches & les plus nobles partis de la Province à ſon choix. Toutes les femmes l'admirent beaucoup, je dois vous l'apprendre ; & lorſqu'on ſaura qu'il a fait tomber ſon choix ſur vous, je vous annonce la jalouſie d'autant de jeunes filles qu'il y en a dans Eſſex.

J'ai ſoupiré, ma Cecile, ſans ſavoir pourquoi ; & j'ai répondu que je ne déſirois pas de faire des jalouſes à ce compte. Madame Vere a repris : au fond, Miſſ Bidulphe, ſi vous avez le cœur libre, je connois peu d'hommes qui le méritent autant que M. Arnil : mais (en me regardant avec un tendre intérêt) peut-être n'eſt-ce pas votre ſituation. Je l'ai aſſu-

rée que mon cœur n'étoit pas engagé; & je crois, Cecile, pouvoir répondre qu'il ne l'eſt pas, car ce n'eſt pas un engagement que celui qu'on travaille à détruire; mais j'ai ajoûté que je ne me ſentois pas d'inclination pour M. Arnil. Hé! ma chere, a-t-elle dit, ſi vous ne ſentez rien d'oppoſé, c'eſt aſſez. Je me ſuis mariée par amour, & je n'en ai pas été moins éloignée d'être heureuſe. Les troubles dont je ſuis devenue l'occaſion, dans ma famille & celle de mon mari, n'ont que trop contrebalancé la ſatisfaction d'épouſer l'homme que j'aimois. M. Arnil n'a rien de déſagréable dans la figure; il eſt homme ſenſé, & d'un fort bon naturel. Si vous l'épouſez ſans rien de plus que de l'indifférence, la reconnoiſſance, dans un cœur tel que le vôtre, produira bientôt l'amour. Suppoſez-vous de l'averſion? Je conviens qu'alors, vous ſeriez criminelle de l'accepter.

Madame Vere m'a donné ſes ſen-

timens avec un calme ſi doux, avec une franchiſe ſi déſintereſſée, qu'ils ont fait de l'impreſſion ſur moi. Nous ſommes ſujettes, contre la raiſon peut-être, à nous laiſſer perſuader plus facilement par l'opinion & l'avis des jeunes perſonnes, telles que nous-mêmes, que par les raiſonnemens de celles à qui leur expérience donne un droit bien plus certain de porter des jugemens; mais nous avons toutes une répugnance naturelle à recevoir des loix, de ceux même auxquels nous ne conteſtons pas l'autorité de nous en impoſer; & l'âge donnant une ſorte de ſupériorité, tout ce qui vient de cette cauſe porte un air de tyrannie, dont nous ſommes preſque toujours diſpoſées à ſecouer le joug. Si la vieille Mylady m'avoit tenu le même langage que Madame Vere, il m'auroit mis ſur mes gardes, & j'y aurois ſoupçonné quelque deſſein contre la liberté de mon choix, Ma mere même auroit pû n'être pas écoutée

ſans quelque embarras, ſur le même point ; quoiqu'il ſoit bien ſûr que le reſpect dont je ſuis remplie pour elle ne me permettroit pas de lui cauſer un moment de peine, dans tous les cas du moins où je n'aurois pas la certitude que mon bonheur éternel, comme celui de ce monde, ne ſeroit pas expoſé.

J'ai dit à Madame Vere, que je n'avois pas d'averſion pour M. Arnil, & que ſi j'avois une Sœur je ſouhaiterois qu'il pût l'épouſer. Le malheur, ma chere, eſt que je ne puis former moi-même de raiſonnable objection contre lui. C'eſt un homme ſupportable. . . . . . Mais, Cecile, je me ſouviens d'un autre homme, pour lequel mon goût étoit bien plus vif. Que faire ! Quel moyen de l'oublier? Ah ! fi, fi. Ne ſuis-je pas ſure que ce goût, je ne dois plus l'avoir pour lui ? Je ne l'aurai donc plus. Je ne veux plus l'avoir. Il me ſemble que ſi j'étois libre de vivre fille, je pourrois redevenir auſſi heu-

reuſe, oui ma chere, auſſi heureuſe que jamais.

Je vous ai dit qu'il m'eſt venu une lettre de mon Frere. Il me parle d'une autre lettre, qu'il a reçue de ſon Voyageur, actuellement fixé dans la partie du monde où vous êtes. M. Falkland marque au Chevalier » que » ſi Milady Bidulphe avoit la bonté » de voir & d'entretenir, quelques » momens, Miſſ B. . . . il ne ſeroit » pas ſans eſpérance qu'après avoir » entendu cette jeune perſonne, elle » pourroit conſentir à le rappeller » de ſon banniſſement. Mon Frere y joint ſes propres deſirs ; mais il appréhende que *la créature*, ce ſont ſes expreſſions, *n'ait pas l'ame aſſez honnête* pour rendre juſtice à ſon Ami. *Juſtice*, ma chere ! Que peut-il entendre par ce terme ? Tous ces hommes, ſans excepter les meilleurs, ont ſi peu de générosité dans les affaires d'amour ! Il ſait que la pauvre fille adore ſon deſtructeur, & prendra peut-être la honte ſur elle, plutôt

que de jetter ſur lui tout le blâme qu'il mérite. Je juge que c'eſt toute la juſtice qu'il en peut attendre; & le croira-t'on bien juſtifié ? Depuis ſes ſouffrances, Miſſ B. . . . . en auroit peut-être un mérite de plus; mais le vrai Coupable n'en deviendroit pas plus innocent.

Que ſerviroit donc cette viſite ? Ne connois-je pas déja les ſentimens de ma mere ? Je me garderai bien de lui faire voir la lettre du Chevalier; elle ſe croiroit fort offenſée des railleries qui n'y ſont pas épargnées ſur ſa vieille Amie. Sans cette raiſon, Cecile, je l'avoue, j'aurois été bien aiſe qu'elle eût pû la lire.

Ah! m'a Sœur, mon Amie! que faire ? Oh! L'officieuſe Milady Grimſton. . . . . Quelle mauvaiſe étoile m'a conduite ici! elle n'a pas eu de repos qu'elle n'ait ſû ce que M. Arnil m'a dit dans la conférence du ſallon, & la conduite que j'ai tenue avec lui. Elle a fait ſes queſtions devant ma mere, devant le

Doyen, au moment que je les ai quittés. Que pouvoit-il répondre ? Il n'avoit aucune raiſon de cacher ce qui s'étoit paſſé ; il a confeſſé de bonne foi qu'il m'avoit fait l'offre de ſon cœur. Fort-bien, & comment Miſſ Bidulphe l'a-t-elle reçue ? a demandé Milady. Avec cette douce & modeſte politeſſe, qui l'accompagnent toujours, a répondu M. Arnil. Il ne pouvoit dire moins, vous ſavez ma chere. Mais il en a pris occaſion de s'ouvrir particulierement à ma mere, s'excuſant de ne l'avoir pas fait auparavant. J'ignore ce que ſon amour propre a pu lui faire ajouter. Ma mere, de qui je tiens ce récit, ne m'a pas tout répeté : mais il ſemble qu'il en ait dit aſſez pour faire croire que je ne l'avois pas écouté avec déplaiſir, car ma mere lui a donné la permiſſion de me lorgner & de me rendre des ſoins.

J'aurois volontiers pleuré de dépit, de me voir traiter comme une Poupée. J'avois craint pour cet

éclairciſſement, avant que l'occaſion ſe préſentât de m'expliquer moi-même avec ma mere. Elle a prévenu auſſi ce que j'avois à lui dire, par des félicitations ſur ma prudence, » qui » m'avoit tenue aſſez en garde con- » tre une inclination puérile & mal » placée, pour ne pâs m'aveugler » ſur le mérite d'un plus digne ob- » jet. Surement Madame, ai-je répondu avec feu, ſurement, M. Arnil n'a pas dit que j'aye encouragé ſes ouvertures. Encouragé, chere Fille! vous devez ſavoir que de la part d'une jeune perſonne de votre éducation, écouter tranquillement, c'eſt encourager aſſez un homme d'eſprit. J'ai paru tranquille, Madame, parce que j'ai crû devoir l'être, avec un homme que vous eſtimez. Mais je n'ai pas eu le tems de lui dire que je ſouhaite de demeurer Fille, du moins quelque tems encore. Ma mere a paru ſurpriſe: Sidney, ce n'eſt pas ce que j'attendois de vous. Je m'étois flattée que vous ne penſiez plus à M. Falkland.

J'ai remarqué que ma mere fronçoit un peu le ſourcil. Je n'y penſe plus, Madame; en vérité, j'y penſe bien peu. Mais ne peut-il pas m'être permis de demeurer telle que je ſuis ?

Elle a répondu ; ſi vous n'aviez jamais eu d'engagement avec M. Falkland, je ſerois fort éloignée, ma Fille, de vous preſſer dans cette occaſion ; mais les circonſtances me font croire ici votre honneur intereſſé. Milady Grimſton m'a fait enviſager l'avanture dans un jour, ſous lequel j'avoue qu'elle ne s'étoit pas encore préſentée à mon eſprit. Ne ſeroit-il pas bien mortifiant, que la fuite de M. Falkland pût être attribuée à quelque découverte, peu avantageuſe pour vous ? Le monde ne manque pas de langues envenimées, qui ſont capables de donner cette couleur à ſon départ. Votre maladie, ſurvenue à contre-tems, & les fréquentes viſites de votre Frere à Richemont, paroîtront venir du deſir que nous aurions

aurions de le retenir : tout le monde ſait qu'il ne manquoit preſque rien à la concluſion du traité ; & quoique les raiſons, qui nous l'ont fait rompre, paroiſſent extrêmement fortes à Milady, la connoiſſance qu'elle a du Monde lui perſuade qu'il n'a pas aſſez de vertu pour les regarder comme les vraies raiſons, & qu'il donnera plus volontiers, à cette affaire, une odieuſe explication, qui peut être fort nuiſible à toutes vos vûes pour l'âvenir. Ces conſidérations ſeules devroient vous déterminer : mais j'en ajoûte une, plus puiſſante encore, & dont la bonté de votre cœur me fait eſpérer que vous ſentirez toute la force. Cette jeune Infortunée, qui doit être la femme de M. Falkland, pourroit ſe flatter, s'il perdoit abſolument les eſpérances qu'il conſerve encore, d'obtenir plus aiſément juſtice ; ou du moins, il n'auroit plus le prétexte qu'il a d'abord employé, & qu'il ne ceſſera pas de faire valoir auſſi long-

tems qu'il vous verra Fille. Penſez-y ſérieuſement, mon amour. S'il me reſte quelque choſe à dire, c'eſt que M. Arnil eſt un parti contre lequel il n'y a pas d'objections, & que vous me donnerez la plus grande ſatisfaction, ſi vous l'acceptez; au lieu que votre refus cauſeroit, à votre indulgente mere, un chagrin qu'elle n'a pas encore éprouvé de votre part.

Elle m'a laiſſée avec ces cruels mots; cruels, ma chere, dans leur bonté. Ah! ma mere ſait que je ſuis fléxible par nature; que je cede comme l'air à ſa volonté. Quelle réſolution ſera la mienne? Mon cœur n'eſt pas dans la diſpoſition d'aimer. . . . . Cependant je vous aſſure, Cecile, que M. Falkland n'y domine plus. L'empire qu'il y avoit, il a dû le perdre, &, je crois ſincerement qu'il l'a perdu: mais ce cœur, puis-je le forcer de prendre des goûts, d'y renoncer, & d'en prendre de nouveaux, ſuivant que l'occaſion ſe préſente. Je ſouhaiterois! de

bonne foi, de pouvoir me conformer aux volontés de ma mere, car je n'ai pas de volonté propre. Je n'ai jamais sû ce que c'étoit que d'en avoir une; & je crois, Cecile, que je ne le ſaurai jamais, car je ſuis bien ſûre que je n'aurai pas de diſpute avec un mari.

Madame Vere, à qui j'ai fait part de tout ce que ma mere m'a dit, eſt entierement de ſon opinion. Tout le monde eſt ligué contre moi. Je ſuis traitée comme un véritable enfant, qui ne ſait ce qu'il doit choiſir ou rejetter.

15 Septembre.

J'ai fait, ma chere Cecile, la recherche de mon cœur, pour découvrir s'il y reſtoit quelque ſecrette étincelle de ma premiere flâmme, que mes longs efforts n'euſſent pas encore éteinte. Je l'appelle flâmme, parce que cette métaphore eſt reçue; mais je doute qu'elle ſoit jamais montée à ce point: c'étoit un ſimple rayon, une chaleur douce,

qui ne faisoit qu'échauffer ma poitrine, sans être capable encore de la brûler. Je ne saurois dire ce qu'elle seroit devenue ; mais j'ai la satisfaction de trouver que cette courte ardeur n'a plus d'existence, & que la plaie même est presque fermée.

C'étoit une opération néceffaire, avant que la moindre de mes pensées se tournât vers M. Arnil ; & croyez-moi, ma Cecile, si j'avois découvert autre chose, j'aurois mieux aimé risquer de déplaire à ma mere, par un sincere aveu de la vérité, que d'injurier un homme, en lui présentant ma main avec un cœur éloigné,

Cependant, je dois avoüer à ma Sœur, que pour me réduire à cette forme, il m'en a coûté plus d'un combat. Mon cœur, folle partie de notre être! industrieux à se tourmenter lui-même, auroit voulu trouver quelques palliatifs, en faveur de M. Falkland ; mais j'ai rejetté son entremise. Badin, ai-je dit, laissez à votre gardien,

à votre vrai guide, le ſoin de juger & de décider pour vous, dans cette importante cauſe, de laquelle une ſi grande partie de votre bonheur dépend. Il a ſoupiré; mais il n'en a pas moins eu la vertu de ſe ſoumettre; & j'ai cité ſon Falkland devant un petit tribunal intérieur, où je n'ai pas voulu reconnoître d'autre préſident que la raiſon. Le petit traître d'Amour a frappé deux ou trois fois à ma porte; mais la juſtice a refuſé de l'ouvrir. Après un fort long procès, où rien ne m'a paru bleſſer l'ordre, il s'eſt vû juſtement condamné; & dans la vûe de fortifier mes réſolutions, en juſtifiant la conduite de ma mere & la mienne, j'ai pris ſoin, ma chere, de recueillir, des témoignages & des preuves, les argumens que vous allez lire.

Si M. Falkland craignoit la fragilité de ſa vertu, que ne fuyoit-il à la premiere allarme, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eut découvert la paſſion

qu'on avoit pour lui ? Il devoit fuir, pour la jeune Infortunée du moins, si ce n'étoit pas pour lui-même. S'il ne pouvoit accorder aucun retour à l'amour qu'on lui portoit, n'y avoit-il pas de la cruauté à nourrir une flamme sans espérance ? Mais après s'être laissé entraîner par son mauvais sort, après avoir ravi l'honneur à cette malheureuse Fille, n'étoit-il pas obligé à la réparation ? Il ne m'avoit jamais vue ; il n'avoit aucun engagement personnel avec moi ; il pouvoit s'acquitter aisément, avec mon Frere, par une si juste excuse.

Qu'eut-ce été, ma chere, si j'eusse reçu sa main dans l'ignorance du fatal secret, & que la nouvelle en fût ensuite venue jusqu'à mes oreilles ? Quelle source d'affliction pour moi, de me voir pour jamais condamnée à faire le malheur d'une jeune & charmante créature ! car enfin n'est-il pas vrai que, si M. Falkland n'eût jamais entendu parler de moi, & n'eût pas été prévenu en

ma faveur, la beauté & l'innocence, qu'il reconnoît dans cette jeune perſonne, auroient pû rendre ſes vœux honnêtes ; que l'infâme Tante n'auroit pas eu la tentation de trahir une Niéce qui lui étoit confiée, ni lui (choquante idée, ſous quelque jour qu'elle ſe préſente) celle d'acheter à prix d'argent, ſes faveurs, qu'il auroit pû ſe promettre par les voies de la vertu? Les engagemens, qu'il avoit d'avance avec mon Frere, ont été le funeſte écueil, qui les a perdus elle & lui : s'il n'avoit pas eu cette excuſe à donner, elle auroit trouvé, dans ſes eſpérances, des forces pour ſoutenir ſa vertu ; ou ſi l'on ſuppoſe l'ignorance de ce point dans ſa chute, quel prétexte auroit-il pû faire valoir, après l'injure, pour ne pas remplir une obligation d'une ſi ſupérieure importance? Il eſt évident que je n'aurois eu rien à ſouffrir, en n'obtenant pas un homme que je n'avois jamais vu, & que Miſſ B. au contrai-

re eſt ruinée en le perdant : cependant la parole qu'il a donnée à mon Frere, une parole qu'il auroit pu rétracter ſans nuire à perſonne, l'emporte ſur un devoir de juſtice. Voilà, voilà, le faux point d'honneur, auquel les hommes attachent un ſi haut prix. Un malheureux petit Innocent, à jamais noté par ſa naiſſance ! une aimable Fille, abandonnée à l'opprobre & la douleur ! graces au Ciel, j'ai les mains nettes de ces horreurs. Je n'en oſerois pas dire autant, ſi j'étois devenue la femme de M. Falkland après avoir ſû ſa faute ; & je n'aurois eu que ma propre imprudence à blâmer, ſi je m'étois vue abandonnée à mon tour. Qui m'eût aſſuré qu'après m'avoir imposé des chaînes, il ne fût pas retourné à ſa premiere Maîtreſſe, & que cet amour, qui ne l'avoit pas touché lorſqu'il auroit pû s'y livrer innocemment, n'eut pas excité tous ſes tranſports, lorſqu'il n'auroit pû le ſatisfaire ſans crime ? Tel

pouvoit être mon ſort. Vous en avez vû l'exemple, dans une de nos connoiſſances. M. Sanders, après avoir refuſé en mariage une jeune perſonne, par dégoût pour certaines qualités qu'il lui connoiſſoit, a pris des peines extraordinaires pour la débaucher, lorſqu'elle eſt devenue la femme de ſon Ami. Si M. Falkland avoit tenu cette conduite avec moi, ne m'auroit-il pas rendue la plus miſérable de mon ſexe ? Vous ſavez, ma chere, qu'il n'entre pas un grain de jalouſie dans ma compoſition : cependant, je ſuis ſûre qu'un mari de cette ſorte me mettroit au déſeſpoir.

Vous n'aurez pas oublié que l'Evêque de B . . . fit, il y a deux ans, une propoſition de mariage entre ſon neveu & moi. Le jeune homme étoit héritier d'une fortune conſidérable, paſſoit pour aimable, & l'étoit réellement. J'étois libre de toute ſorte de prévention ; & je n'avois pas d'autre objection, con-

tre lui, que de lui connoître un cœur si misérablement tendre, qu'il avoit langui successivement pour trois ou quatre femmes de mes Amies. Ma mere me parla de lui, à la recommandation du vieux Prélat ; & je rejettai l'offre par cette raison, qu'elle ne fit pas difficulté d'approuver. Je crois, en effet, qu'il y a de la folie pour une femme, à risquer le bonheur de sa vie avec un homme d'une si légere disposition.

Le mariage ne met pas de changement dans les naturels ; & tout le monde n'a pas assez de vertu ou de prudence, pour rentrer dans l'ordre après s'en être écarté. Tout considéré, je suis satisfaite de mon sort ; & je m'imagine que je pourrois apprendre, sans déplaisir, que M. Falkland eût épousé Miss B. Je voudrois savoir, ma chere, les autres lettres qui composent ce nom.

16 Septembre.

Ma mere m'a demandé, ce matin,

ſi j'avois fait mes reflexions ſur ce qu'elle m'avoit dit ? J'ai répondu qu'elles m'occupoient encore, & que je lui demandois un peu plus de tems. Elle m'a baiſé les yeux : autant m'a-t'elle dit, que vous en pouvez raiſonnablement déſirer ; je ſais que ma Fille eſt ſupérieure aux petiteſſes. Madame Vere étoit dans la chambre, lorſque ma mere eſt ſortie. O ! Miſſ, s'eſt-elle écriée, qui pourroit ſe refuſer aux deſirs d'une telle mere ? Si la mienne avoit daigné me traiter avec cette bonté, je ſuis ſure qu'elle m'auroit fait plier à toutes ſes vues, quelque répugnance que j'y euſſe trouvée dans mes inclinations. Chere Amie, ai-je répliqué ! avec quelle charmante douceur vous ſavez fortifier mon devoir ! . . . Oui, je veux obéir à la meilleure & la plus obligeante des meres. Il ſe peut, Cecile, que ſans le vouloir, j'aye prononcé ces quatre ou cinq derniers mots, d'un ton qui ſembloit me faire un mérite de

ma ſoumiſſion ; car Madame Vere a répondu immédiatement : l'excellente Fille ! qui, pour obliger ſa mere, conſent à prendre un jeune homme fort aimable, avec un bon revenu, & des qualités qui font tourner la tête à toutes les Filles du canton. J'ai ſenti la réprimande ; & la recevant avec un ſourire ; mais vous oubliez, ma chere, ai-je répliqué, que je ne ſuis pas de celles qui meurent d'amour pour lui.

20 Septembre.

Combien vous allez-vous applaudir de votre pénétration, ma chere Cecile, en liſant le récit d'un amour, que vous avez ſi ſagement prédit ! je ſuis parvenue à pouvoir vous dire que je m'efforce d'aimer M. Arnil, auſſi promptement qu'il m'eſt poſſible. Dans cette vue, je le fais jouer & chanter du matin au ſoir ; car il eſt ici chaque jour, & tout le long du jour. Milady Grimſton allonge la tête d'une aune de plus qu'au-

paravant, & d'un air qui ſemble dire, c'eſt mon ouvrage. Le Doyen rajeunit de gaîté. Il aime paſſionnément M. Arnil ; dans ſes tranſports de joie, il lui dit qu'il ne peut lui pardonner de lui avoir dérobé ſa ſeconde femme, & que telles étoient ſes vues ſur moi. Sa Fille, jolie petite perſonne d'environ ſeize ans, me paroît depuis quelques-jours un peu grave. Il ſeroit aſſez plaiſant qu'elle eût des ſentimens tendres pour M. Arnil. Je ſouhaite qu'il puiſſe tomber dans la tête de ma mere qu'elle eſt amoureuſe de lui, & qu'il lui avoit promis de l'épouſer : je ſerois releguée pour la ſeconde fois à l'état de Fille. Mais c'eſt ce qu'il ne faut pas craindre ; j'ai penſé dire, eſpérer.

Milady Grimſton ne ſe laſſe pas de faire, à ma mere, de ſi grands éloges du caractere de M. Arnil, que s'il faut l'en croire ſur ſa parole, il n'y a pas d'homme égal à lui ; & ma mere croit fermement tout ce qui

ſort de la bouche de ſa vieille Amie. Elle m'a dit ce matin, qu'elle écriroit à mon Frere, pour l'informer de l'état des choſes, & pour lui demander ſon avis. C'eſt un compliment, auquel rien au monde ne ſeroit capable de la faire manquer, quoiqu'il ſoit certain, pour moi, que le jugement du Chevalier a perdu tout crédit auprès d'elle, & que de quelque avis qu'il puiſſe être, elle eſt déterminée pour ſon nouveau plan. Vous connoiſſez, comme moi, ſa fermeté, lorſqu'elle s'attache une fois à quelque réſolution; ainſi vous ne ſerez pas ſurpriſe que je n'entreprenne rien, pour la faire changer de penſée: j'y perdrois ma peine. Elle a pris un prodigieux goût pour M. Arnil: elle ſe picque d'une profonde connoiſſance en phyſionomie; & ſi cet homme la trompe, dit-elle, jamais elle ne ſe fiera plus à cette ſcience. Mylady Grimſton eſt ſi folle de lui, que je m'étonne qu'elle ne l'épouſe pas elle-même.

23 Septembre.

Nous avons reçu deux Lettres du Chevalier; l'une en réponse à ma mere ; l'autre à moi. Vous les aurez toutes deux. Je commence par vous transcrire celle de ma Mere.

MADAME,

Je vous rens graces de l'honneur que vous me faites, de me consulter sur la proposition de mariage que vous avez reçue pour ma Sœur : mais ne connoissant par aucune voie le Gentilhomme que vous nommez, je suis absolument incapable de vous donner la-dessus mon avis. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il existe quelqu'un de ce nom, qui a quelque bien dans le Canton où vous êtes.

Comme vous êtes maîtresse absolue de la personne & des volontés de votre Fille, je n'aurai pas la présomption de vouloir entrer dans une affaire si délicate. Si le mariage n'est pas déja résolu, ce qui pourroit

être, malgré la faveur dont vous m'honorez; il me semble qu'il seroit digne de votre générosité, de voir aussi & d'entendre Miss B., avant que d'aller plus loin : mais sur cet article, comme sur toute autre chose, c'est votre propre discretion qui doit vous guider. Je demeure avec un profond respect, Madame votre, &c.

à Londres ce 22 Septembre.

Cette Lettre a déplû sérieusement à ma mere. Elle dit que le Chevalier est d'une hauteur, fort offensante pour elle; qu'elle se tient quitte, après lui avoir écrit, & qu'elle ne s'embarrassera plús de lui, ni de son opinion : qu'à l'égard de Miss B. elle ne voit pas encore de nécessité d'aller à la ville; que cette affaire lui semble d'autant moins pressante, qu'elle est peu curieuse d'entendre ce que la pauvre jeune Fille peut être sollicitée à lui dire, & qu'elle a du tems de reste pour lui donner l'assistance dont elle peut avoir besoin.

C'eſt à quoi ſe ſont réduites les obſervations de ma mere. Paſſons à la lettre de mon Frere.

CHERE SŒUR,

J'ai reçu avec un vif intérêt, quoiqu'à la vérité ſans ſurpriſe, les informations de ma mere, ſur un nouveau traité de mariage, entre vous & M. Arnil, qui m'eſt abſolument inconnu. Au lieu de vous en féliciter, je ne puis que m'affliger avec vous ; car j'ai trop bonne opinion de votre cœur, pour le ſuppoſer capable d'avoir renoncé ſi - tôt au pauvre Falkland. Je ne vous reproche pas la ſoumiſſion, exceſſive, qui vous a fait conſentir à l'abandonner. Vous n'avez pas été libre, je le ſais : mais pourquoi cette précipitation à vous faire paſſer tout d'un coup dans l'état du mariage ? Vous êtes allée à la campagne pour le rétabliſſement de votre ſanté. Que ſignifie s'il vous plaît ce nouveau mari, qui tombe des nues pour vous ? Je ſais, mon

Enfant, que ce n'eſt pas vous qui l'avez cherché, & je vous plains au fond du cœur.

Il n'y a point de cas, où je vouluſſe vous voir manquer de reſpect pour votre mere: mais, au nom du Ciel, que ne faites vous eſſai de votre crédit ſur elle, pour faire du moins ſuſpendre un plan ſi ſoudain, juſqu'à ce qu'elle ait pris la peine de voir & d'entendre cette Fille; à qui M. Falkland s'en rapporte? Si la créature avoue qu'il eſt moins blamable qu'elle, & renonce à toutes prétentions ſur lui, ne croyez-vous pas que ma mere, alors, demeure obligée en honneur de vous céder à ſon premier choix?

En vérité, chere Sœur, je ne puis louer cette partie de votre conduite; elle ſemble vous expoſer au blâme d'une étrange inſenſibilité. Vous alléguerez, ſans doute, votre parfaite ſoumiſſion à la volonté d'une mere; & je ſais que cette volonté n'eſt pas moins abſolue que celle d'un Mo-

narque du Levant. Aussi mon dessein, je le repete, n'est-il pas de vous faire un reproche de votre docilité : mais j'ai le cœur outré de chagrin ; qu'il me soit permis de me soulager.

Je ne reconnois que trop, dans toute cette avanture, l'infernale main de la Grimston. Ma mere elle-même, j'en suis sûr, n'auroit pas pensé, si quelqu'un ne l'avoit séduite, à disposer de vous contre votre inclination, & sitôt encore après une affaire, qui doit vous avoir causé tant de peine. Dites-moi, de grace, quelle espece d'homme c'est réellement que cet Arnil ; car je ne fais aucun fond sur les représentations partiales qu'on me fait de lui.

Combien ne souhaiterois-je pas que Miss B . . . . . fut ici ! mais elle n'est pas encore arrivée. J'ai cherché la Femme de charge de M. Falkland, pour m'informer de sa marche, sous le nom de Jefferis. Cette Femme est déja dans la Maison de Chelsey, pour l'attendre, mais sans être sûre du

tems de ſon arrivée. Je voudrois qu'elle fût morte, avant que Falkland l'eût jamais vûe !

J'eſpere que vous ne me ferez pas attendre long-tems une réponſe. Comment s'eſt-il fait que vous ne m'ayez pas dit un mot de M. Arnil, dans aucune de vos Lettres ? Mais je vous excuſe, & ſuis votre affectionné Frere, &c.

Londres, 22 *Septembre.*

Vous voyez, ma chere, que c'eſt lui-même ; un mêlange de pétulance & de bonté, ſans délicateſſe : je n'y trouve de louable, que ſon ferme attachement à l'intérêt de ſon Ami. Vous voyez auſſi combien il m'eſt impoſſible de communiquer cette lettre à ma mere. Il ne conſidere pas que, par ſon imprudent ſtile, il nuit à ſes propres vûes ; car s'il y avoit quelque uſage à faire de la partie de ſa lettre qui regarde Miſſ B. . . . . . je ne pourrois faire voir cette partie, à ma mere, ſans lui montrer tout ;

& vous voyez qu'il m'en ôte le pouvoir. Graces au Ciel, seulement, que je l'aie reçue sans que personne en soit informé.

Il faut, à présent, vous faire lire une copie de ma réponse.

MON CHER FRERE,

Je vous dois des remercimens pour la tendresse de votre affection ; mais je vous assure que mon cœur n'est pas dans une situation qui doive m'attirer votre pitié. Si j'ai eu, pour M. Falkland, toute l'estime que j'ai cru devoir à son merite, une tache reconnue dans son caractere, & ma juste soumission pour une mere digne du plus grand respect de ses enfans, n'ont pû manquer aussi-tôt d'altérer mes sentimens pour lui. Aujourd'hui, mon propre repos m'oblige de changer cette altération en indifférence.

Vous rendez justice à mes dispositions, en supposant que je ne penserois jamais à me donner un mari ; & vous ne vous trompez pas non

plus, en jugeant que le nouveau Traité eſt l'ouvrage de Mylady Grimſton. A l'égard de M. Arnil, quoiqu'il n'eût peut-être pas fait l'objet de mon choix, quand je n'aurois jamais connu votre Ami, je ne me ſens néanmoins aucun dégoût pour lui. Je le crois très-honnête homme, & je me perſuade que ma mere n'a pas été partiale dans l'idée qu'elle m'en a fait prendre. Du moins ſuis-je ſûre qu'elle ne m'a rien dit de lui, qu'elle n'ait vû de ſes propres yeux, ou qu'elle n'ait entendu de la bouche d'autrui & qu'elle n'ait de fortes raiſons de croire.

Je ſouhaiterois, cher Frere, que vous m'euſſiez écrit avec aſſez de précaution, pour me mettre en état de faire voir, à ma mere, l'article qui concerne Miſſ B...... Il peut avoir ſon poids pour moi-même, quoique je ne puiſſe pas répondre qu'il en eût autant pour elle. Oubliez-vous qu'elle ne peut enviſager, ſans horreur, la penſée de me voir la fem-

me de M. Falkland ? C'eſt ce qu'elle m'a dit. Elle ne croit pas ſans doute que Miſſ B... ſoit exempte de reproche, dans l'affaire qui nous a tous chagrinés : mais vous conviendrez que ce n'eſt pas aſſez pour juſtifier M. Falkland. Le renoncement de cette Fille à ſes eſpérances, car je me figure qu'elle ne forme aucune prétention, ne feroit que redoubler la compaſſion & les vœux de ma mere en ſa faveur. Mais pour réunir tout en un mot, la réſolution de ma mere eſt priſe ; & vous avouez vous-même que ma mere eſt abſolue dans ſes volontés. Elle a fait valoir un argument irréſiſtible, pour obtenir mon conſentement ; c'eſt qu'elle y attache ſon bonheur. Epargnez-vous donc, mon cher Frere, des réflexions déſobligeantes ſur elle & ſur moi ; je ſuis réſolue, pour toute ma vie, de ſuivre la regle de conduite à laquelle vous m'avez vûe inviolablement attachée juſqu'aujourd'hui ; c'eſt-à-dire, de préférer, à mon propre bonheur,

celui des perſonnes aux quelles je dois toute ma tendreſſe. Je demeure &c.

25 *Septembre.*

M. Arnil a tant d'Avocats dans cette maiſon, que ſes intérêts n'y peuvent être négligés. Madame Vere l'approuve, le Doyen l'eſtime, ma mere le loue, Milady Grimſton l'éleve aux cieux. Perſonne n'a la bouche fermée, à l'exception de la jeune Fille dont je vous ai parlé dans une autre lettre. Son langage eſt de rougir, & de pancher le viſage, lorſqu'on s'entretient de lui. Je commence à craindre ſérieuſement que la pauvre enfant ne l'aime. Mais je n'apprens pas qu'il lui ait jamais rendu des ſoins; & je me figure qu'il ne la ſoupçonne pas même, des ſentimens dont je la ſuppoſe prévenue pour lui.

On en eſt au point, que ma mere & Milady Grimſton parloient ce matin d'établiſſement & d'articles. M. Arnil ne touche annuellement de ſon revenu, que douze cens livres ſterling

ling. Je crois vous avoir déja fait obſerver que la veuve de ſon Frere a, ſur ſon bien, un douaire de trois cens livres. Elle fait ſa demeure continuelle à Londres, & paſſe pour une Femme très-imprudente, dont la famille ne fait aucun cas. De pluſieurs années de mariage avec l'aîné des Arnils, elle n'a pas eu d'enfans; & les deux dernieres, elle a vêcu ſéparée de lui, ſur quelques ſoupçons d'une conduite fort injurieuſe pour l'honneur d'un mari. Le bien des Arnils étoit autrefois conſidérable, mais il a ſouffert beaucoup d'altérations par l'extravagance des héritiers ſucceſſifs. Ce qui reſte, néanmoins, eſt tout-à-fait libre, & continuera vraiſemblablement de l'être, par la ſage adminiſtration du poſſeſſeur actuel. Son Frere, d'une exceſſive négligence dans ſes affaires, paſſoit la plus grande partie de ſa vie à Londres; & ſans les ſoins de M. Arnil, les bâtimens de la Terre ſeroient tombés en ruine; mais ſon Frere lui

ayant prêté le château pour ſon uſage, il s'étoit chargé des réparations d'une demeure qu'il aime beaucoup, quoiqu'il ait dans la Province de Kent une fort jolie maiſon, dans une autre Terre, d'environ trois cens livres ſterling de rente, qui lui eſt venue de ſa mere; car il eſt ſorti d'un ſecond mariage. Ce bien, juſqu'à la mort de ſon Frere, étoit tout ce qu'il poſſédoit au monde; mais il a toujours été ſi bon œconome, qu'il ſe faiſoit plus d'honneur de ſon revenu, avec trois cens livres ſterling, que ſon frere avec douze.

Ma mere, l'intégrité même, comme vous ſavez, penſe que le douaire de ſa Fille ne doit pas être ſupérieur à celui de la veuve du Frere de M. Arnil, dont la fortune étoit ſupérieure à la mienne. M. Arnil fait des propoſitions beaucoup plus avantageuſes; Milady Grimſton veut qu'on profite de l'offre; le Doyen eſt pour un tempéramment. Leurs arrangemens me touchent peu; mais je m'i-

magine que ma Mere voudra l'emporter ſur ce point.

Elle ſe propoſe de retourner dans quelques jours à la ville, pour faire la nôce . . . bon Dieu ! de la nôce de qui, puis-je vous entretenir ſi froidement ? . . . à la bonne heure . . . . . pour célébrer donc la nôce dans notre propre maiſon ; c'eſt le ſûr moïen d'en chaſſer mon Frere. Je ne puis qu'y faire ; je ſuis née pour cauſer des peines & pour en ſouffrir.

M. Arnil parle de louer une Maiſon à Londres, où ma Mere aura ſon appartement lorſqu'elle voudra demeurer à la Ville. Cette circonſtance a de la douceur pour moi. Ma Mere ſouhaite auſſi de nous avoir quelquefois en Wiltshire; perſpective qui perd beaucoup de ſes charmes, quand je penſe que je n'y retrouverai pas ma chere Cecile.

1 *d'Octobre.*

Tous les préliminaires ſont réglés. On n'a vû rouler ici que le parche-

min tous ces derniers jours. Ma Mere a gagné sa cause, sur l'article du douaire ; elle a fait choix pour sa Fille, de cette petite Terre de Kent, parce qu'elle forme les trois cens livres sterling complettes, entierement détachées des autres biens, & que la Maison en est agréable. C'est tout ce qu'elle a voulu accepter ; quoique, pour rendre justice à M. Arnil, il souhaitât de pousser la générosité plus loin. Mais une Femme sans titre, dit ma Mere, élevée comme moi dans la retraite, qui ne peut vivre avec cette somme, est absolument indigne de vivre. Elle ajoute que la principale Terre étant déja chargée d'un douaire, & la veuve dans un âge si peu avancé ; si le ciel me condamnoit à la devenir aussi avant mes vieux jours, une grande partie du bien seroit emportée par les douairieres, & l'héritier hors d'état de soutenir son rang.

2 *d'Octobre.*

Ce matin, ma Mere, Milady Grimſton, le Doyen, & M. Arnil, qui eſt leur idole à tous, ſont partis enſemble dans le vieux caroſſe, ſous prétexte d'aller prendre l'air dans l'allée poudreuſe. Devineriez-vous, ma chere, le réſultat de leurs délibérations dans cette courſe? C'eſt que Milady, fiere de ſon grand ouvrage, veut en voir la fin, & qu'à toute ſorte de prix je dois être mariée dans ſa Maiſon. Ma Mere s'y eſt d'abord oppoſée: mais le Doyen a ſecondé l'ouverture, pour ſe procurer, dit-il, la ſatisfaction de contribuer perſonnellement au bonheur de M. Arnil; & M. Arnil, comptant, je ſuppoſe, avec l'audace ordinaire de ſon ſexe, que ce changement hâtera la célébration, a joint de ſi preſſantes inſtances, que ma Mere s'eſt vûe comme forcée de céder.

Fâcheuſe & déplaiſante Femme, que cette vieille Lady Grimſton!

J'espérois du moins que le voyage de Londres me donneroit un mois de répit. Je m'étois flattée de faire traîner le tems de notre départ, & d'en gagner beaucoup plus ensuite, par des apparences de préparatifs; quoiqu'il y eût assez peu d'espoir de ce côté-là, puisque toutes mes magnificences, destinées, comme je l'ai crû, pour un autre usage, reposent tranquillement dans mes armoires de Londres. Mais on pouvoit faire naître de petites occasions de délai. Il y avoit une Maison à choisir; j'avois cent choses à faire; & suivant le proverbe de ma Mere, combien n'en peut-il pas survenir entre le verre & les levres? Mais toutes mes ressources sont évanouies, & je ne me vois donner que quinze pauvres jours, pour recueillir mes pensées confuses & distraites, qui doivent bientôt se concentrer toutes dans M. Arnil. Je ne suis pas gaie, ma Cecile; mais je suis déterminée à ne pas paroître triste. Et je ne crois pas l'être non

plus : pourquoi le ſerois-je ?

Ma mere a deſſein d'écrire encore à mon Frere, pour lui demander ſa préſence à mon mariage. J'eſpere que s'il y vient, il prendra ici des manieres civiles pour tout le monde.

5 d'Octobre.

M. Arnil envoye ſes ordres à Londres, pour un équipage neuf. Il n'en donne aucun pour une Maiſon, parce qu'il veut m'en laiſſer le choix, à notre arrivée. J'enverrai Betty à Londres, pour en apporter tous les ornemens de la victime.

M. Arnil s'occupe de ſa propre parure, & de l'ameublement de quelques pieces de ſon vieux château, qui demandent cette réparation. La plupart des meubles y ſont depuis le régne de ſon Grand-Pere.

9 d'Octobre.

La derniere lettre de ma Mere au Chevalier a produit la réponſe ſuivante, envoyée par Betty, lorſ-

qu'elle eſt revenue avec mes habits.

MADAME,

Je ſuis bien fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que vous me faites, en me propoſant d'aſſiſter à la nôce de ma ſœur. Quelques affaires m'appellent néceſſairement en Wiltshire, & je m'étois arrangé pour partir demain, avant que d'avoir reçu votre invitation. Je vous ſouhaite toute la ſatisfaction imaginable, dans le nouveau Gendre que vous vous êtes donné, & à ma ſœur une abondance de contentemens dans ſon Mari. Je ſuis, &c.

A Londres le 8 Octobre.

Au fond, ma chere, je me réjouis que le Chevalier ne puiſſe ou ne veuille pas venir. Je ſuis preſque ſûre que s'il paroiſſoit ici, ſa conduite ne l'y rendroit pas un hôte agréable.

Huit jours, ma Cecile, huit jours qui durent ſi peu, & mon ſort eſt

fixé pour jamais, ou ne peut changer que par la mort ! Toute grave qu'eſt cette réflexion, elle ne m'allarme point; parce qu'après un nouvel examen de mon cœur, je crois pouvoir prononcer qu'il eſt preſque libre. M. Arnil y aura bientôt un droit inconteſtable, & c'eſt ma ferme réſolution d'apporter tous mes efforts à lui en donner l'entiere poſſeſſion. La familiarité, ou du moins l'habitude de le voir, ne lui fait rien perdre dans mon eſtime. Si les qualités ne ſont pas auſſi brillantes que j'en ai connu dans quelques autres, il eſt partagé d'un très-bon eſprit, qu'une ſorte de défiance, dans ſes manieres, ne lui permet pas de faire paroître tout d'un coup à ſon plus grand avantage. Il eſt d'un naturel extrêmement doux, avec une ouverture de cœur, du moins lorſqu'il ſort d'une certaine réſerve, contractée dans l'uſage du monde, qui devient tout-à-fait engageante. Je le crois auſſi ſincere, qu'il paroît ardent, dans l'a-

mour qu'il a pour moi; de ſorte, ma chere, qu'il y auroit de l'ingratitude à ne pas faire tous mes efforts, pour le payer d'un juſte retour.

14 *Octobre.*

Quelle précipitation dans mon ſort! Deux fois à la veille de ma nôce, dans l'eſpace de trois mois. Celle qui devroit avoir été célébrée ne me paroiſſoit pas moins certaine, que celle qui doit l'être dans deux jours. Qui ſait encore s'il n'arrivera rien de contraire aux intentions préſentes? Non, non; il n'y a point de Miſſ B . . . . . qui puiſſe faire un obſtacle. M. Arnil eſt un de ces hommes, qui paroiſſent nés pour fournir une carriere tranquille. Il eſt déja parvenu à l'âge de trente ans; ſans aucun autre évenement, dans ſa vie, que ceux qu'on voit arriver chaque jour au commun des hommes. Puiſſe le Ciel tout-puiſſant écarter toute ſorte d'orages à l'avenir, de ſa tranquillité ou la mienne. Car bien-

tôt, il n'y aura plus de diſtinction entre l'une & l'autre.

16 Octobre.

C'en eſt fait, Cecile; ta Sidney eſt la femme de M. Arnil. Nous ſommes mariés d'aujourd'hui. Le Doyen a joint nos mains, & ſa Fille m'accompagnoit à l'Autel. La pauvre enfant s'eſt trouvée mal pendant la cérémonie, juſqu'à ſe voir obligée de quitter l'Égliſe ; ce qui confirme aſſez mes ſoupçons. Oh ! que je la plains. Je m'imagine, à la vérité, que cette indiſpoſition étoit feinte, comme une excuſe pour ſe retirer. Madame Vere eſt ſortie avec elle ; mais elle n'a pas voulu ſouffrir d'être accompagnée plus loin que la porte. Elle a promis de reparoître à dîner, ſi ſes forces étoient revenues ; & nous l'avons revue en effet. Elle a paru gaie, & bien rétablie : mais j'ai cru voir, à ſes yeux, qu'elle avoit pleuré. Son état m'a fait ſaigner le cœur. Cependant, j'eſpere pour elle

que la bleſſure ſera bientôt fermée. Elle eſt extrémement vive ; & dans les femmes de ce caractere, les impreſſions ſont peu durables.

Milady Grimſton m'a cruellement fatiguée, de ſes complimens ; elle a prêché plus d'une heure ſur le devoir des Filles à l'égard de leurs Parens, & ſur les raiſons qu'il y a d'eſpérer que celles qui ont toujours été fidèlles à l'obéiſſance filiale, feront d'excellentes Femmes. Ah ! Dame Grimſton, ai-je penſé en moi-même, ce que je ſais de vos avantures ne marque pas que vous ayez compté l'obéiſſance entre vos vertus de Femme, avec quelque force que vous la prêchiez aux autres. Mais j'étois fort perſuadée que le ſermon regardoit particuliérement la pauvre Madame Vere. Ma Mere étoit toute complaiſance & toute bonté. Elle paroiſſoit ſi pénétrée de joie, que je me ſuis réjouie d'avoir eu dans mon pouvoir, de lui cauſer tant de ſatisfaction. Milady a fait les hon-

neurs de ſa Maiſon avec beaucoup de magnificence, & je n'ai pas beſoin d'ajouter, dans toutes les regles du *decorum*. Réellement, ma Cecile, la Fête s'eſt célébrée avec une gaieté ſi décente, tant de ſageſſe & d'honnêteté de toutes parts, & tant de mutuelle ouverture, qu'elle ne m'a pas choquée la moitié autant que je m'y étois attendue.

Nous n'avons pas eu d'autre compagnie, avec les Gens du Château, que mon cher Doyen, ſa Femme & ſa Fille, une autre Demoiſelle du voiſinage, parente de M. Arnil, & M. Taylor, un de ſes meilleurs amis, qui eſt venu exprès de Londres, pour aſſiſter à la joyeuſe ſolemnité, puiſque c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme.

Nous quittons demain cette Maiſon; j'entens M. Arnil & moi. Je vais être miſe en poſſeſſion du château d'Arnil. Ma Mere promet à Milady Grimſton de paſſer douze ou quinze jours de plus avec elle, & ſe rend enſuite à Londres, ſans

autre motif, dit-elle, que de voir & de consoler la pauvre Miss B.... qu'elle compte de trouver alors dans sa retraite.

Il y a quelque apparence que je ne quitterai pas ce canton avant la fin du beau tems : mais je ne suis pas encore déterminée.

17 *d'Octobre*.

Nous avons pris congé, ce matin, de la vieille Mylady, ou plutôt de sa Maison, car elle, ma Mere, & tous les honnêtes gens qui nous ont tenu compagnie, doivent aujourd'hui dîner avec nous au château d'Arnil. J'ai souhaité d'y arriver avec aussi peu d'éclat qu'il étoit possible ; vous savez que je hais le fracas. M. Arnil s'est rendu fort obligeamment à ma priere, & m'a prise dès huit heures du matin dans son carosse, avec la complaisante Madame Vere. J'ai trouvé tout en bon ordre dans sa Maison. Quoiqu'antique, elle est grande & commode.

On y a meublé quelques chambres à la moderne. La propreté s'y fait remarquer; les domeſtiques paroiſſent intelligens & fort bien réglés ; enfin, le premier coup d'œil m'a plû. Vous ne doutez pas que je n'aie pris avec moi ma Betty. J'ai deſſein d'en faire notre Femme de charge, & d'augmenter ſes gages, avec les fatigues de ce nouvel office. M. Arnil, qui n'a pas eu de Maiſon formée depuis qu'il a recueilli la ſucceſſion de ſon Frere, n'avoit encore perſonne à ce titre, & me réſervoit le ſoin de remplir une place de cette importance : mais je n'aime pas à multiplier les domeſtiques ; & connoiſſant à Betty toutes les qualités néceſſaires, je n'en chercherai pas d'autre.

21 *Octobre.*

Des viſites en abondance. Toute la nobleſſe du voiſinage, dans l'étendue de quelques milles, eſt venue nous faire ſes complimens ; ou

du moins je me flatte qu'il n'eſt reſté perſonne en arriere, car nous n'avons pas eu, depuis ces trois jours, un moment pour reſpirer. Il m'en faudra dix, pour leur rendre auſſi mes civilités, à la diſtance où pluſieurs de ces honnêtes voiſins ſont de nous.

Le deuil de M. Arnil ayant ceſſé le jour de notre mariage, je dois obſerver qu'il ſe met de très-bon goût, & qu'étant aſſez bien fait, il paroît fort à ſon avantage dans ſes habits de couleur. En un mot, il eſt plus aimable; que je ne me l'étois imaginé. Je n'obſerve pas avec moins de plaiſir que notre jeune Voiſine, ſur le cœur de qui je craignois que M. Arnil n'eût fait trop d'impreſſion, a repris toute la vivacité qui ne l'abandonne gueres. L'amour, comme je crois l'avoir déja dit, jette rarement de profondes racines dans les jeunes perſonnes de ce caractere, ou n'eſt pas d'une longue durée, s'il n'obtient pas de retour.

30 *Octobre.*

Ma Mere eſt réſolue de partir demain pour Londres, & M. Arnil m'a propoſé de l'accompagner, lui & moi. Il penſe à chercher une Maiſon, avant que la ſaiſon ſoit plus avancée, & nous prendrons un appartement dans celle de ma Mere, en attendant que la nôtre ſoit prête à nous recevoir. Ma Mere eſt charmée de cette propoſition; elle tremble, à la penſée de nous ſéparer; d'autant plus qu'ayant remis ſon voyage de Wiltshire, après avoir fait quelque ſéjour à Londres, notre ſéparation, ſi je reſte ici, doit être immédiate. Je ſais que c'eſt la raiſon qui fait déſirer à M. Arnil de ſe voir à Londres avec moi; il juge que dans la confuſion de cette grande ville, je ſerai moins affectée du départ de ma mere. Il ne me l'explique pas cette raiſon, mais je ſuis ſûre qu'il n'en a pas d'autre; car il n'eſt pas lui-même fort paſſionné pour Londres, ſur-tout

dans une ſaiſon où la campagne offre bien plus d'agrémens. Je l'ai remercié de ce témoignage de tendreſſe, & je ſuis déterminée à partir.

31 *d'Octobre.*

Nous rentrons dans Londres en aſſez bonne ſanté, après un ſéjour de plus de deux mois en Province, pendant lequel il s'eſt fait un changement ſi eſſentiel & ſi peu prévu dans mon ſort. Milady Grimſton a fait des adieux fort affectionnés à ma Mere, en lui demandant, avec plus de tendreſſe que je ne l'en aurois crue capable, combien il ſe paſſeroit de ſiecles avant qu'elles euſſent le plaiſir de ſe rejoindre. Pour M. Arnil & moi, elle nous conſidere comme ſes voiſins. Le Doyen ſe fait un plaiſir auſſi de cette attente; & Madame Vere, qui n'a pû retenir une abondance de larmes en me diſant adieu, ſe promet, dit-elle fort obligeamment, de paſſer des jours délicieux avec moi l'Eté prochain,

Elle eſt partie à la même heure que nous.

Mon Frere eſt encore dans ſa Terre de Wiltshire ; mais j'apprens qu'il n'a pas quitté Londres au tems qu'il l'écrivoit à ma Mere, ni même de pluſieurs jours après ; c'eſt ce que Betty a ſû des domeſtiques de la Maiſon. J'eſpere que ma Mere n'en ſera pas informée ; elle le prendroit fort mal.

Mon Mari m'a témoigné, pour la premiere fois, ſon étonnement de n'avoir pas vû mon Frere au Château d'Arnil : mais il ſe flatte, dit-il, à préſent que nous ſommes à la ville, d'en être dédommagé par un commerce fréquent. Je ſouhaite que le Chevalier prenne, pour ſon Beau-Frere, les manieres & les ſentimens qu'il lui doit. M. Arnil s'imagine peu, combien il avoit d'éloignement pour cette alliance, & moins encore quelle en étoit la raiſon. Je ſerois très-affligée que M. Arnil ſût jamais, que je me ſuis vue ſi près de deve-

nir la femme d'un autre. La crainte qu'il ne reste quelques traces d'un premier attachement dans le cœur d'une personne qu'on aime, peut ouvrir une source de chagrin pour une ame délicate. Mais je ne vois aucun danger qu'il l'apprenne, & personne assurément n'aura l'indiscrétion de l'en informer. Il a passé une grande partie de sa vie en Province; peut-être n'a-t-il jamais entendu parler de M. Falkland, qui ne faisoit qu'arriver de ses voyages, après une absence de cinq ans, & qui, n'étant plus dans le Royaume, n'y peut faire le sujet de beaucoup d'entretiens. J'ai prié ma Mere, dont je crains l'humeur communicative, de ne le jamais nommer à M. Arnil, & je lui ai donné les raisons qui me le font désirer. Elle juge qu'il feroit mieux de l'informer naturellement de toute l'affaire; mais je ne puis être de la même opinion, & je suis parvenue enfin à lui faire promettre de n'en pas parler.

2 *Novembre.*

Ma mere s'eſt fait aujourd'hui conduire à Chelſey, pour demander Miſſ B, ſous le nom de Madame Jefferis. Elle n'a pas eu de peine à découvrir la maiſon : c'eſt un petit bâtiment fort propre, accompagné d'un joli Jardin. Une ſervante, qui s'eſt préſentée à la porte, ayant dit que ſa Maîtreſſe étoit au logis, ma mere s'eſt fait annoncer par ſon nom; & ſur le champ on l'a fait monter dans un cabinet fort élégamment meublé, où la jeune Dame étoit à ſa toilette, avec la femme de charge de M. Falkland, qui l'aidoit à ſe coëffer. A l'arrivée de ma mere, Miſſ B. s'eſt levée ; & ſa taille, car elle étoit ſans corſet, a découvert auſſi-tôt qu'il étoit tems, pour ſa ſituation, de ſe dérober aux yeux du public. La femme de charge eſt ſortie, & Miſſ a paru dans la derniere confuſion. Ma mere avoue quelle s'eſt trouvée dans quelque

embarras elle-même, pour ouvrir la converſation ; mais la jeune perſonne s'eſt remiſe, & lui a dit, en baiſſant la vue, qu'elle la remercioit de l'honneur de ſa viſite ; que M. Falkland la lui faiſoit eſpérer depuis long-tems, & qu'elle devoit la regarder comme ſa plus grande conſolation dans ces malheureuſes circonſtances.

Ma mere s'eſt aſſiſe près d'elle. Mademoiſelle, lui a-t'elle dit, il eſt vrai qu'en quittant l'Angleterre M. Falkland m'a priée fort inſtamment de vous voir, & de vous offrir toute l'aſſiſtance dont je ſuis capable, ou dont vous pourriez avoir beſoin. Vous me paroiſſez ici fort bien arrangée, & je ſais que vous êtes ſous les ſoins d'une femme très-attentive.

Oui, Madame, a-t'elle répondu ; mais le principal objet manque à ma conſolation ; M. Falkland ! il n'eſt pas ici. Les larmes ſont ſorties avec ces deux mots. Vous ſaviez ſon départ, lui a dit ma mere, avant que de ve-

nir à la Ville. Je le ſavois Madame, & la cauſe auſſi. Elle a panché la tête, ſans rien ajoûter.

Ma mere a repris la converſation. Elle a dit qu'elle regardoit comme une grande faveur de la Providence, de lui avoir fait découvrir aſſez-tôt la mauvaiſe conduite de M. Falklan, pour rompre le traité de mariage avec ſa Fille; & que pour toutes les richeſſes du monde, elle n'auroit pas voulu me voir femme d'un mari, engagé par des liens, tels qu'elle devoit les ſuppoſer à M. Falkland. Miſſ B . . . a paru prendre un peu d'aſſurance: M. Falkland vous a-t'il jamais appris, Madame, comment cette malheureuſe affaire eſt arrivée? Ma mere lui a dit naturellement qu'elle ignoroit les particularités, & qu'elle étoit renvoyée à ſes propres explications; que M. Falkland avoit toujours fait des efforts pour s'excuſer, & qu'il étoit allé juſqu'à dire, que ſur une grande partie du fait, il comptoit qu'elle le juſtifieroit elle-

même. Ah Madame! s'eſt écriée Miſſ B., en ſecouant triſtement la tête. C'eſt ce que j'ai ſoupçonné, a repris ma mere. M. Falkland n'eſt rien moins que généreux. Je ſuis ſure qu'une jeune perſonne, auſſi modeſte que vous le paroiſſez, lui a couté plus de peine à ſéduire qu'il n'eſt diſpoſé à le reconnoître. Miſſ B. a rougi exceſſivement, O Madame! vous avez le cœur charitable & généreux. Il eſt vrai que j'ai été ſéduite. Je n'en doute nullement, a répliqué ma mere. Vous a-t'il promis de vous épouſer? Elle a rougi plus qu'auparavant : c'eſt de quoi je ne l'accuſe pas, Madame. Ma mere a continué : vous avez une parente, Mademoiſelle; & j'entens qu'elle a contribué à votre infortune. Oui, cette barbare! a répondu la jeune perſonne; elle eſt la premiere cauſe de ma perte; & je ne l'aurois jamais revue depuis, ſi j'avois pû l'éviter. Des larmes de douleur & d'indignation ſont encore une fois ſorties de

ſes

ſes yeux. Reprenez courage, Mademoiſelle, lui a dit ma mere; tout peut avoir une heureuſe fin. Que puis-je eſpérer ? a répondu Miſſ B. Vous voyez que M. Falkland fuit de moi. Jamais, jamais, je ne dois m'attendre au retour de ſon cœur, puiſqu'une perſonne auſſi charmante, qu'on m'a répréſentée Miſſ Bidulphe, en a la poſſeſſion : & quoique votre bonté vous ait fait ſuſpendre la conſommation de ma ruine, il peut toujours eſpérer. Ma mere a facilement compris que Miſſ B. ignoroit mon mariage, & s'eſt hâtée de l'en informer. Jamais la joie n'a plus éclaté ſur un viſage. Elle a joint les mains, dit ma mere, en les ſerrant affectueuſement l'une contre l'autre : chere Madame, que m'apprenez-vous! quel ſoulagement vous apportez à mes peines ! je ne ſuis donc pas ſans eſpérances ; il y a quelque poſſibilité en ma faveur.

Elle a demandé alors à ma mere, ſi nous avions ſû de M, Falkland, ſon

vrai nom, & celui de ſon Parent ? Ma mere, qui l'avoit déja nommée deux ou trois fois Madame Jefferis, a pû l'aſſurer qu'elle ne lui connoiſſoit pas d'autre nom. C'eſt une générosité de ſa part, a-t-elle repris ; il peut être généreux ſur quelques points : mais prudente & vertueuſe comme vous êtes, Madame, je n'ai aucune raiſon de vous cacher que mon nom réel eſt Burchill. Vous me permettrez de ne pas dire celui de ma Parente, par reſpect pour mon cher Oncle, dont elle eſt la femme. M. Falkland, a-t'elle ajoûté, a laiſſé entre les mains de ſa femme de charge, cinq cent livres ſterling, pour les beſoins de ma ſituation, avec promeſſe de prendre le plus grand ſoin de moi. La pauvre jeune Miſſ héſitoit, & n'a pû finir. J'entens, j'entens ; lui a dit ma mere.

Elles ont diſcouru plus long-tems. Ma mere s'eſt engagée à la voir ſouvent pendant ſa retraite, & l'a laiſſée fort contente de cette promeſſe. Elle

m'a dit que toute ſa figure eſt extrêmement jolie, avec un air d'innocence & de ſimplicité, qui prévient beaucoup en ſa faveur. Je vous ai rapporté, ma Cecile, toutes les circonſtances de cette viſite & de cette converſation, telles que je les tiens de ma mere, qui a, comme vous ſavez, une excellente mémoire; & moi, je dois à l'habitude où je ſuis de jetter ſur le papier tout ce qui m'arrive, la facilité de retenir juſqu'aux moindres circonſtances.

Je ne ſais, ma chere, ſi vous ſerez de mon ſentiment; mais je ne puis chaſſer de ma tête qu'il y a dans la conduite de Miſſ Burchill, quelque choſe qui reſſemble à l'art, & de bien éloigné, par conſéquent, de cette candeur, que M. Falkland ſembloit ſe promettre d'elle. Quand ma mere a parlé de la peine qu'il en a dû coûter pour la ſéduire, ſa rougeur, plus qu'ordinaire, m'a fait ſoupçonner que la ſincérité ne dictoit pas ſa réponſe, Elle a ſenti que ma

Mere n'étoit pas informée des détails, & panchoit à juger favorablement de sa faute; il me semble qu'elle a fait adroitement usage de cette prévention. Cependant, elle confesse que M. Falkland ne lui a jamais promis de l'épouser. J'ignore ce que j'en dois penser: mais, dans la totalité de sa conduite, je crois découvrir une apparence de ruse & d'évasion. Ma mere, qui est la franchise & l'intégrité même, ne l'a pas vue dans ce jour. Mais, quelque jugement qu'on en doive porter, il est à présent fort égal pour moi que le blâme tombe sur l'un ou sur l'autre. Miss Burchill est sans contredit la personne injuriée. Il se peut que mes soupçons l'offensent aussi. Dans ce cas, je lui demande pardon. Mes observations sur sa conduite ne sont qu'en passant, & je souhaite du fond du cœur que M. Falkland en fasse sa femme. Au reste, Cecile, vous pourrez juger, par ce que je viens d'écrire, combien cette entrevue auroit peu

ſervi à juſtifier M. Falkland, quand elle ſeroit arrivée plutôt. Ma mere eſt maintenant plus confirmée que jamais, dans l'opinion que la pauvre créature a réellement été trompée ; & ſes vœux au Ciel ſont que M. Falkland ne ſoit pas prévenu par quelque punition, dont elle croit qu'il ne peut ſe garantir qu'en l'épouſant.

10 *Novembre.*

Enfin nous ſommes déterminés pour une Maiſon de notre goût, une des plus agréables & des plus commodes de la rue St. James. Nous l'allons meubler le plus promptement qu'il ſera poſſible, dans la crainte que ſi mon Frere venoit à la ville, il ne fît difficulté de loger chez ma mere en nous y trouvant encore. J'en ſerois fâchée ; ſur-tout dans le deſſein, où elle eſt, de lui en laiſſer l'uſage juſqu'à la fin du loyer.

15 *Novembre.*

Graces à ma bonne étoile, je suis quitte de la fatigue de recevoir & de rendre, une seconde fois, des visites nuptiales ; & j'en suis si sérieusement excédée, que malgré le peu d'attraits de la saison, je souhaiterois de me voir tranquillement au château d'Arnil. Mais je ne saurois penser à quitter Londres, aussi longtems que ma Mere continuera d'y être ; & je la vois résolue de n'en pas sortir, jusqu'à l'heureuse délivrance de Miss Burchill, ou plutôt, dans cette occasion, de Madame Jefferis. Vous ne vous imaginez pas combien cette jeune Fille lui donne de soins. Chaque visite, qu'elle lui rend, semble augmenter son inclination pour elle. Je m'en réjouis beaucoup, pour la pauvre malheureuse : ma mere n'est pas moins ardente dans ses affections que dans ses ressentimens. Elle la voit réguliérement de deux jours l'un ; car le tems ap-

proche, & ne lui permet plus de quitter la chambre. Elle eſt d'une mélancolie extrême, dit ma mere, & paroît appréhender beaucoup l'heure qui la preſſe. L'humanité de ma mere doit ſervir beaucoup à la ſoutenir : dans ſon effrayante ſituation, elle a ſans doute beſoin des tendres ſecours d'une amie bien née & ſenſible; car il doit être bien triſte, de ne voir alors autour de ſoi que des domeſtiques, & ſur-tout des domeſtiques étrangers.

Dans les ouvertures de ſon cœur, elle a dit, à ma mere, que ſes regards altérés & ſes fréquentes indiſpoſitions avoient ſervi de prétexte à ſa Tante, qui n'en ignoroit pas la cauſe, pour demander à ſon Oncle la permiſſion de l'envoyer aux Eaux de Bath; qu'il y avoit conſenti, & qu'il l'y ſuppoſoit actuellement, ſous la conduite d'une Dame que ſa Tante avoit nommée, & qui devoit partir en effet pour aller s'y établir ; qu'elle étoit allée paſſer quelques jours chez elle,

dans la ſeule vûe de donner de la vraiſemblance à cette fable ; qu'avant ſon départ, ſa Tante avoit déclaré qu'elle ne prendroit avec elle aucun domeſtique, parcequ'elle avoit, pour la ſervir, ceux de la Dame, à laquelle il ne falloit pas ſe rendre incommode par une augmentation de bouches inutiles : que ſon Oncle eſt ſi tourmenté de la goutte, qu'il ne ſort jamais de ſa Maiſon, & qu'y voyant même peu de monde, il n'y avoit aucune apparence qu'il pût jamais être détrompé.

20 *Novembre.*

Nous venons de recevoir une nouvelle des plus bizarres, & qui m'allarme un peu ; je l'avoue. La veuve du Frere de M. Arnil eſt groſſe. On n'en a rien dit, à la mort de ſon mari, & loin qu'on dût le ſoupçonner, toutes les préſomptions étoient contraires, puiſqu'ils vivoient ſéparés. Il n'en a rien tranſpiré non plus, depuis que nous ſommes à la ville.

Auſſi la Dame prétend-elle ne s'en être apperçue que depuis douze ou quinze jours. Cependant il n'y a pas moins de quatre mois que ſon mari eſt mort : mais on m'aſſure que c'eſt une choſe poſſible, quoique rare. C'eſt elle-même qui nous donne cet avis, par deux mots de lettre, auxquels elle ajoute qu'elle s'étoit réconciliée avec ſon mari, peu de tems avant ſa mort, & que ſi ſa ſanté s'étoit rétablie, elle devoit revivre avec lui. Tout eſt fort étrange dans cet incident. M. Arnil l'aîné eſt mort d'un excès de liqueurs fortes. La mort ne s'eſt approchée de lui qu'avec lenteur ; & n'ayant jamais pû ſe perſuader que le danger fût réél, il eſt mort ſans avoir pris le moindre ſoin de ſes intérêts, pour cette vie, ni pour l'autre. Son Frere étoit en Province, lorſqu'il fut ſaiſi de ſon dernier accident, qu'il avoit précipité par quelque nouvelle intempérance. Il étoit preſqu'à l'extrêmité, avant qu'on eût pû le faire conſen-

tir à recevoir les ſecours de la Medecine, ou même à faire avertir ſon Frere : il ſe contenta de dire, au dernier moment, que n'ayant que lui pour héritier, un Teſtament lui paroiſſoit inutile ; & ſa Femme ne fut pas nommée. Elle étoit en poſſeſſion de ſon douaire, qu'il lui avoit abandonné pour ſon entretien. Ils avoient ſuivi long-tems chacun leur carriere ; & depuis leur ſéparation, perſonne de leurs amis, ne ſavoit qu'ils ſe fuſſent rencontrés, ni même qu'ils ſe fuſſent vus. Mon mari, informé par quelques domeſtiques, ne put arriver à Londres que pour fermer les yeux de ſon Frere. Il le trouva expirant.

La Famille étoit ſi peu ſatisfaite de ſa Femme, qu'on ſe réduiſit pour elle aux bienſéances communes ; & de ſon côté, elle ne parut pas moins indifférente pour la mort de ſon Mari, qu'elle ne l'avoit été pour ſa perſonne pendant les dernieres années de ſa vie. Pas un mot, alors, de leur prétendue réconciliation, ni d'au-

cune ſorte d'entrevue. On me parle d'elle, comme d'une Femme, dont le jugement eſt auſſi foible que ſa conduite eſt libre ; & M. Arnil s'imagine qu'elle eſt entre les mains de quelque perſonne mal-intentionnée. Il prendra l'avis d'un habile Juriſconſulte. C'eſt une affaire qui me paroît ſérieuſe. Ma mere en eſt mortellement effrayée : ſi l'enfant, dit-elle, venoit aſſez tôt au monde pour établir la poſſibilité des prétentions de la Dame, une ſéparation volontaire n'empêcheroit pas qu'il ne fût reconnu pour héritier du mari. M. Arnil rit de l'avanture, ou du moins il affecte d'en rire. Je ne vois que de la patience à prendre, juſqu'à ce que cette Belle-ſœur ſoit accouchée.

25 *Novembre.*

Notre Maiſon eſt prête à nous recevoir, & nous comptons de l'habiter aujourd'hui. Ma mere continuera d'occuper la ſienne, quoique M. Arnil l'ait preſſée d'accepter un

appartement dans la nôtre : nous ferons voiſins, & ma mere n'aime pas le changement.

L'opinion des Juriſconſultes la raſſure un peu ſur notre affaire. Quand l'enfant naîtroit, diſent-ils, dans un tems qui pût donner de la vraiſemblance aux prétentions, la Dame n'en ſeroit pas moins obligée de prouver ſa réconciliation, ou ſon entrevue avec ſon mari ; ce qu'ils croyent abſolument impoſſible : & d'ailleurs, ſon caractere mal établi, joint à pluſieurs circonſtances qui favoriſent M. Arnil, leur donne la plus forte eſpérance de gagner hautement cette cauſe. Mais c'eſt toujours un procès déſagréable, dans lequel il faut ſe voir engagé. Après tout, puiſque mon mari paroît ſi tranquille ſur l'évenement, je veux l'être auſſi.

10 *Décembre.*

Chaque jour de ma vie, très-chere Cecile, me réconcilie de plus en plus avec mon partage. La tendreſſe

& l'affiduité de M. Arnil exigent toute la reconnoiffance dont mon cœur eft capable ; & je fuis bien convaincue qu'il n'eft pas néceffaire pour le bonheur d'une Femme, d'être paffionnément amoureufe de l'homme qu'elle époufe. La conftance, le bon fens, un naturel doux, font la bafe d'une félicité plus durable. Je fuis fûre de ces deux dernieres qualités dans M. Arnil. Faffe le Ciel que la premiere ne l'abandonne jamais ! Je me le promets de ma conduite, & j'ai à cœur la tranquillité de mon avenir.

1 *Décembre.*

Mon Frere eft à Londres depuis hier au foir. Il eft venu ce matin, avec ma mere, & je fuis fure à fa follicitation, nous rendre fa premiere vifite. Mon obligeante moitié l'a reçu avec beaucoup de tendreffe. Le Chevalier s'eft renfermé dans les bornes d'une politeffe glacée. Cependant, ma mere l'ayant preffé de lui

dire ce qu'il penſe de ſon Beau-Frere, il eſt convenu qu'il lui trouve l'air d'un *fort bon homme*. Je ſouhaiterois de pouvoir former entr'eux une liaiſon d'amitié. Ce ne ſera pas la faute de M. Arnil, ſi je n'y réuſſis pas : mais vous ſavez que mon Frere n'eſt pas d'un naturel fort pliant.

Il a voulu ſavoir, de ma mere, ſi depuis qu'elle eſt à Londres elle a vu Miſſ Burchill ou Madame Jefferis, car il ne la connoît pas ſous un autre nom, & ce qu'elle a pû dire pour elle-même. Ma mere a répondu, ſans détour, qu'elle ne lui conſeilloit pas de toucher à cette corde. Que je ſois damné, a-t-il répliqué, ſi l'artificieuſe créature ne vous en impoſe ! Ma mere, toujours vive lorſqu'on paroît douter de ſa pénétration, lui a reproché ce ton rude, & n'a pas voulu lui donner l'explication qu'il déſiroit. Il a répondu, que ce que la Créature pouvoit avouer ou nier étant déſormais ſans conſéquence, il n'avoit plus la moindre curioſité ſur

ſon compte. Ma mere l'a traité d'Ours, & les demandes n'ont pas été pouſſées plus loin.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES
D'UNE
JEUNE DAME.

20 *Décembre.*

JE félicite ma ſœur, mon amie, ma chere & toujours chere Cecile. Qu'elle ſoit heureuſe, mille fois heureuſe, dans le don de ſon cœur & de ſa main! Mais au milieu de ma joie, pour une alliance ſi noble & ſi digne d'elle, l'amour propre m'arrache un ſoupir; j'ai perdu l'agréable eſpérance de la revoir, au tems où je croyois ſon retour fixé. Il eſt à craindre pour moi, ma chere, que l'emploi, dont votre mari eſt revêtu à la Cour de Vienne, ne vous retienne long-tems hors de l'Angleterre. Mais vous n'êtes pas entre des

Etrangers : un mari, un frere, de tendres parens, doivent vous faire regarder chaque partie du globe terreſtre comme votre demeure natale. Je veux donc chercher ma ſatisfaction dans la vôtre, & me croire heureuſe de la penſée que vous ne ceſſerez pas de m'aimer.

10 *Janvier.*

Je commence à vivre dans une diſſipation, qui me rend mécontente de moi-même. L'exceſſive indulgence de M. Arnil me gêne. Il n'eſt occupé qu'à me faire naître de nouvelles Fêtes, & de l'une il me précipite à l'autre. Cette continuelle agitation n'eſt pas ce que j'aime. Vous ſavez, ma chere, que le calme de la vie domeſtique a toujours été mon choix. Mais je ne m'oppoſe point au déſir que le plus complaiſant des maris a de m'obliger. Je trouve d'ailleurs qu'en me produiſant, avec tant de galanterie, à toutes les Fêtes & les aſſemblées publiques, il commen-

ce lui-même à prendre, pour ces amuſemens, un goût qu'il n'a jamais eu, ou du moins que ſa prudence, lorſqu'il ne jouiſſoit pas d'une groſſe fortune, ne lui permettoit pas d'écouter; non qu'il ſe jette en dépenſe, pour d'autres plaiſirs que ceux que je partage avec lui; mais j'obſerve qu'il eſt naturellement ouvert & libéral à l'excès, & je dois prendre garde que ſa tendreſſe pour moi ne l'entraîne quelquefois trop loin. Je dis ſeulement pour moi, car ſa généroſité, ſur tout autre point, eſt réglée par la prudence. Mes obligations croiſſent à toute heure; & je me déteſterois moi-même, ſi tout mon attachement n'étoit pas pour lui.

Nous ne voyons gueres le Chevalier ſans une invitation formelle; & dans ces occaſions mêmes, ſes manieres, pour M. Arnil, ſont d'une civilité ſi froide, que j'en ſuis exceſſivement mortifiée. Il eſt impoſſible que M. Arnil ne s'en apperçoive pas: mais ſa conſidération pour moi l'em-

pêche apparemment de s'en plaindre ; ou peut-être que n'ayant pas aſſez de familiarité avec lui pour connoître ſes diſpoſitions, il attribue cette glace à ſon humeur naturelle.

Ma mere m'a dit que le Chevalier ne prononce plus, devant elle, le nom de M. Falkland, ni celui de Miſſ Burchill. Je ſouhaiterois qu'il pût entiérement oublier cette malheureuſe affaire.

1 *Février.*

La veuve répand, ſur ſon entrevue avec ſon mari, une fort étrange hiſtoire, dont voici les circonſtances.

Un jour qu'elle avoit dîné loin de ſa maiſon, & qu'elle y retournoit vers le ſoir, dans un caroſſe de louage, le Cocher heurta ſi violemment contre une charette, qu'une des roues de devant fut briſée ; & cet accident obligea la Dame de deſcendre. Son laquais, qui étoit derriere le caroſſe, fut aſſez bleſſé pour avoir beſoin d'un prompt ſecours ; elle le fit en-

trer dans la boutique voiſine. Elle, qui en étoit quitte pour la peur, ſe voyant aſſez proche de ſon logement, ſe diſpenſa de prendre une autre voiture, & continua ſon chemin à pié. L'obſcurité commençoit; mais il faiſoit beau, & quoiqu'à la ſeule lumiere des lanternes, les rues étoient ſi pleines de monde, qu'elle n'y vit rien à craindre pour elle. Cependant elle fut abordée par deux hommes, qui voyant une Femme bien miſe, & ſeule à pied dans la rue, lui propoſerent de l'eſcorter. Quelque déſagréable que lui fût cette rencontre, elle ſe contenta de paſſer ſans leur répondre; & s'appercevant qu'ils la ſuivoient, elle compta d'en être défaite à ſa porte, dont elle n'étoit plus qu'à deux pas. Mais les inſolens n'étoient pas de ſi bonne compoſition. La porte étant ouverte auſſitôt par la ſervante de la maiſon, ils s'y précipiterent tous deux, malgré les efforts de cette fille pour les arrêter. Il arriva que le Maître & la

Maîtresse étant absens, il n'y avoit pas d'homme dans la maison. Pendant que la Dame montoit l'escalier, les deux inconnus pénétrerent, & furent à son appartement aussi-tôt qu'elle. Sa propre servante avoit apporté de la lumiere dans l'anti-chambre, lorsqu'elle avoit entendu frapper à la porte de la rue. Les deux hommes y entrerent brusquement. Mais quel fut l'étonnement de la Dame, d'en reconnoître un pour son mari ! son effroi, dit-elle, l'avoit empêchée de faire plutôt cette découverte ; & M. Arnil, dans son ivresse ordinaire, n'avoit pas reconnu plus facilement sa femme.

Leur surprise mutuelle, & l'exclamation dont elle fut suivie, apprirent bientôt au compagnon de M. Arnil qui la Dame étoit. Il félicita l'un & l'autre sur cette heureuse méprise, & leur dit que la fortune ayant conduit M. Arnil chez une Dame si charmante, il jugeoit, non-seulement qu'elle ne lui paroîtroit pas moins

agréable après l'avoir reconnue pour ſa femme, mais qu'une rencontre ſi peu prévue pourroit ſervir à leur réconciliation. M. Arnil s'avança, les bras ouverts; & la Dame n'ayant fait aucune difficulté de le recevoir, ſon Ami prit congé de l'heureux couple en renouvellant ſes félicitations, & M. Arnil demeura ſeul avec ſa Femme.

Il ſe retira fort tard, la Dame n'ayant pas cru que ſa réputation lui permît de ſouffrir un homme dans ſa chambre pendant la nuit; mais ce fut après lui avoir promis de la reprendre chez lui, dans un ou deux jours. Malheureuſement pour elle, il tomba malade dans l'intervalle; ce qu'elle n'apprit que lorſqu'il eut perdu connoiſſance. La raiſon, qui l'empêcha de s'en informer plutôt, fut ſa fierté, qui ne lui permettoit pas la moindre avance, avec un mari qui l'avoit chaſſée de ſa maiſon. Elle crut que c'étoit à lui de la rappeller, ſans aucune démarche de ſa part.

Ce récit paroît plauſible : cependant aucun de nos amis n'en veut croire un mot ; & tous le prennent pour une fable, de l'invention de quelqu'un des ſiens. L'homme qui tenoit compagnie à M. Arnil, dit-elle, ſera produit quelque jour en qualité de témoin, avec la ſervante, qui peut atteſter auſſi la vérité de l'hiſtoire. En même tems, cette ſervante eſt tenue à l'écart, & perſonne ne peut deviner quel eſt cet homme-là, dont le nom eſt un profond ſecret.

J'admire la douceur de M. Arnil. Quelque fâcheuſe que cette affaire puiſſe devenir pour nous, dans les plus favorables ſuppoſitions, il ne veut pas qu'elle interrompe nos plaiſirs, ni la bonne humeur ; & je remarque, au contraire, qu'il n'en eſt que plus ardent pour tout ce qu'il croît propre à m'amuſer.

28 *Février.*

Enfin Miſſ Burchill eſt heureuſement délivrée de ſon fardeau. C'eſt un

un petit garçon fort joli, dit ma mere. Immédiatement après sa naissance, à laquelle ma mere étoit présente, il a reçu le baptême, sous le nom d'Alcandre, qui lui présage peut-être une grande destinée. On s'étoit pourvu d'une Nourrice, qu'on a fait partir d'abord avec l'Enfant. Il passe pour fils d'un Capitaine Jefferis, qu'on suppose actuellement à l'Armée. Miss Burchill n'a pas voulu que la Nourrice parût devant elle, parce qu'ayant dessein de reprendre son vrai nom aussi-tôt qu'elle pourra quitter sa retraite, elle seroit fâchée que cette femme pût la reconnoître, lorsqu'elle ira voir son fils. Tout s'est ménagé avec tant de précautions, & les portes ont été fermées si constamment à tout autre qu'à ma mere, que suivant les apparences cette avanture demeurera dans un éternel secret.

Ma mere déclare qu'elle partira pour Wiltshire, où ses affaires l'appellent, aussi-tôt que Miss Burchill, dont elle se regarde comme la pro-

tectrice, sera suffisamment rétablie; & le croirez-vous? elle a pris tant d'amitié pour cette jeune mere, qu'elle parle de l'emmener avec elle, si son oncle le permet. Miss Burchill doit posséder assurément de très-aimables qualités, pour avoir captivé ma mere à ce point, ou plus d'art qu'on ne se l'imagine. Je prévois qu'elle acceptera volontiers l'invitation; elle n'a pas de parti plus sage à choisir. Que dira le Chevalier, de nous voir porter l'humanité si loin, lui qui hait jusqu'au nom de cette pauvre Fille? Mais qu'importe? Elle n'a pas de voile plus sûr pour sa réputation, qui ne se soutiendroit pas long-tems, s'il falloit rentrer sous la conduite d'une femme aussi vile qu'on doit supposer sa Tante; & je ne lui vois pas de prétexte pour s'en séparer pendant la vie de son oncle, car on la dit orpheline, & sans autres parens que cet Officier. Elle n'en sera pas moins obligée d'aller passer quelques jours chez lui, pour lui deman-

der la permiſſion de faire ce voyage de Wiltshire.

26 Mars.

On aſſure que la Veuve compte ſur ſa délivrance, pour la fin d'Avril. Elle ſauveroit ainſi les interſtices, puiſque ſon mari eſt mort au mois de Juillet, quelques jours avant notre départ pour le Château de Grimſton. M. Arnil continue de traiter fort legérement cette affaire, & ne s'afflige que d'en voir ma mere trop allarmée. Pour moi, je me regle ſur la conduite de M. Arnil, & je ſerai fort tranquille auſſi long-tems qu'il le paroîtra.

Mon Frere s'échappe à quelques réflexions peu obligeantes. Il eſt étonné, dit-il, que la vieille Sybille de Grimſton n'ait pas prévu cet évenement; il me félicite de ma bonne fortune, qui a fait aſſigner mon douaire ſur cette partie du bien qui n'eſt pas conteſtée. Sérieuſement, je crois qu'il ſe fait un malin triomphe

de ſes condoléances mêmes ; car ſa concluſion ordinaire eſt de remercier ſon étoile, qui ne l'a mêlé pour rien dans cette alliance. Ma confiance eſt au Ciel, qui ne permettra point que nous ayons ſujet de nous en repentir ; & je ſuis ſûre du moins que c'eſt ce qui ne m'arrivera jamais : quand M. Arnil ſeroit réduit à la derniere indigence, ſa tendreſſe & ſa bonté ſuffiront toujours pour ma conſolation.

27 *Mars.*

Ma mere ſe diſpoſe à quitter la ville. Miſſ Burchill eſt tout-à-fait rétablie, & retourne au premier jour chez ſon oncle, pour en obtenir le conſentement qu'elle déſire. Elle ſe propoſe de lui dire que dans ſon dernier voyage à Bath, elle a lié connoiſſance avec Milady Bidulphe, qui l'invite à lui tenir compagnie dans ſes Terres : elle compte que cette permiſſion ne lui ſera pas refuſée.

Le Chevalier rit beaucoup de

cette partie. Il dit que ma mere ne doit pas être ſurpriſe que M. Falkland ſoit tombé dans les piéges de cette Fille, puiſqu'elle y donne auſſi : mais il ſuppoſe qu'elle croit faire une œuvre du premier mérite, en accordant un aſile à l'innocence outragée. Je ne fais, ma chere, que vous repéter ſes termes; car je vous aſſure, comme à moi-méme, que j'approuve extrêmement la vertueuſe bonté de ma mere, & que je la regarde comme un moyen, dont le Ciel ſe ſert, pour mettre la jeune Fille à couvert d'une rechute.

2 *Avril.*

Ce matin m'a ſéparée, pour la premiere fois, de la meilleure des meres. Je ne puis recueillir mes eſprits. Je pleure, ma chere, & j'ai pleuré tout le jour. M. Arnil, toujours obligeant, a voulu l'accompagner pendant quelques milles : jugez ſi l'on m'a laiſſée derriere. Mon Frere, dans un mouvement de poli-

teſſe, s'eſt offert à l'eſcorter juſqu'à ſa maiſon. Cette propoſition m'a ſurpriſe, car il n'eſt pas prévenant. Ma mere a reçu l'offre avec joie, & l'a menacé, dans le même ſentiment, de le tenir priſonnier, lorſqu'il y ſeroit une fois avec elle, parce que mon abſence lui fait craindre de la mélancolie pour long-tems. Quoique je ne ſois pas portée, ma chere, à diminuer le merite d'une action de bon naturel, dans un Frere que j'aime tendrement, il me ſeroit difficile ici, de ne pas attribuer ſa réſolution à quelque motif d'intérêt ou de commodité pour lui-même. Vous ſavez qu'avant la maladie qui le conduiſit à Spa, il venoit paſſer tous ſes Etés avec nous, dans la Terre de ma mere, pendant qu'il étoit fort noblement logé dans ſes propres Terres. A Londres, il n'a jamais eu qu'un appartement de louage, & je lui en ai ſouvent fait un reproche. Depuis ſon retour, ma mere l'a comme forcé de loger chez elle;

mais étant à la fin de ſon terme, elle n'a pû l'y retenir plus long-tems. M. Arnil l'a preſſé, le plus tendrement du monde, d'accepter un logement chez nous, & n'a pas obtenu de réponſe nette. Je ſuis perſuadée qu'il n'a pas d'autre raiſon pour accompagner ma mere. Mais, que je me trompe ou non, je me réjouis beaucoup qu'il ſoit parti avec elle. Il ſervira quelque tems à lui rendre la vie douce; à moins que l'arrivée de Miſſ Burchill ne le chaſſe.

5 Avril.

Le départ & l'éloignement de ma mere m'ont jettée dans un abbattement, qui redouble les complaiſances de M. Arnil, & ſon zéle à me procurer de l'amuſement: mais en vérité ma chere, je ſuis laſſe de cette continuelle chaîne de plaiſirs bruians, & tous mes deſirs me rappellent à notre campagne. J'eſpere de m'y revoir, dans trois ſemaines, ou dans un mois au plus tard. Ma mere m'a diſpenſée du

voyage de Wiltshire, pour cette ſaiſon ; elle y craint pour moi de l'incommodité, & peut-être du danger. Elle parle même de revenir, dans quelques mois à la Ville : mais je la prierai de s'épargner la fatigue d'un ſi long voyage, à moins qu'elle ne ſoit réſolue de paſſer tout l'hiver avec nous.

20 *Avril.*

Ma mere m'écrit que Miſſ Burchill eſt arrivée chez elle, avec la permiſſion de l'Oncle, & qu'elle n'a jamais vû de jeune fille qui ſe conduiſe mieux. Le Chevalier prend cette apparition ſi mal, qu'il parle de quitter le terrain. Ma mere ajoûte qu'il garde néanmoins des ménagemens ; mais qu'elle ne le preſſera pas de demeurer.

6 *Mai.*

Une importante naiſſance, ma Cecile ! la veuve a mis au monde une jeune Miſſ. On raconte, que la pe-

tite perſonne a fait ſon entrée dans la vie, avec toutes les cérémonies dues au titre de jeune héritiere, & que ſa mere lui donne ce nom, en ſe plaignant que ſes droits ſoient conteſtés par un Oncle injuſte. Il faut vous dire, à préſent, que par un calcul exact, cet enfant eſt né douze jours plus tard qu'elle n'auroit dû pour ſa légitimité, du moins en dattant la poſſibilité qu'elle ſoit de M. Arnil, du jour qu'il tomba dans la maladie dont-il eſt mort, & qui le confina cinq jours dans ſon lit. Pendant tout ce tems, ſes domeſtiques ne l'ont pas laiſſé ſeul une minute. Autant de difficultés, qui donnent lieu à diverſes ſpéculations. Nos Juriſconſultes prétendent que c'eſt aſſez pour détruire toutes les prétentions de la veuve: mais les Médecins, qu'on a conſultés auſſi, ſont d'un ſentiment contraire, & déclarent qu'il y a des exemples, d'enfans nés à cette diſtance du tems établi par la nature.

Malheureuſe affaire qui nous jette

dans un procès fort obſcur. Nous ne ſaurions découvrir par qui la veuve eſt ſecretement conduite ; mais il eſt certain qu'elle a quelqu'un. Tout le monde juge que c'eſt une injuſte & noire prétention ; & la folie de cette femme ne permet, preſqu'à perſonne, de croire qu'elle puiſſe venir d'elle-même.

10 *Mai.*

Vous ne ſauriez vous imaginer, ma chere, combien je me crois heureuſe, après un hiver ſi peu tranquille, de me voir rendue à l'objet favori de mon goût, le délicieux calme de la ſolitude. Le château d'Arnil eſt un paradis pour moi.

Milady Grimſton m'a fait eſſuyer ce matin un trait de ſon caractere, en me parlant de la veuve. Elle m'a dit que cette femme étoit une Abandonnée, qui ne ſe contentant pas d'avoir déja deshonoré ſa famille, vouloit à préſent la réduire à la mendicité ; mais que ſi M. Arnil n'en fai-

ſoit pas un exemple, elle ne le reconnoîtroit plus pour ſon parent.

Le Doyen, toujours aimable, eſt aujourd'hui pleinement heureux, d'avoir aſſez vêcu pour voir ſa fille engagée dans un mariage, dont ils ſont très-contens l'un & l'autre. Je prens une part ſenſible à leur ſatisfaction; & je ne ſuis pas fâchée non plus, pour le repos de la jeune Fille, qu'elle ait quitté le canton avec ſon mari.

11 *Mai.*

Madame Vere eſt venue, ſuivant ſa promeſſe, paſſer quelques ſemaines avec moi. Je la trouve réellement aimable; tant d'agrément dans l'humeur, un caractere ſi doux, une complaiſance ſi naturelle dans toutes ſes manieres, que je ſuis toujours étonnée de l'obſtination de ſa mere à lui refuſer ſon amitié. Mais l'aînée des deux Sœurs a toujours été la favorite, & j'entens qu'elle reſſemble beaucoup à la mere. Elle eſt la très-

pétulante femme d'un mari très-turbulant. Aussi, malgré leurs titres, car il est Chevalier Baronet, & malgré leurs immenses richesses ils ne sont qu'un fort misérable couple.

Ils sont venus, depuis peu, rendre une visite à Milady; mais il s'est élevé des nuages, qui la rendront apparemment la derniere. Il paroît naturellement brusque & grossier; mais il n'est pas sans humanité. Ce sentiment l'a porté à donner une petite somme, pour la dot d'une jeune Fille, qui lui appartient de loin par le sang, & qui est demeurée orpheline. Elle étoit aimée du fils d'un gros Fermier, de la dépendance du Baronet, & son affection étoit égale pour lui : mais l'Amant qui ne pouvoit rien attendre que de son Pere, n'osoit prendre une femme sans un fond pour s'établir. La jeune personne, & sa mere, veuve depuis peu, étoient dans le voisinage de cet honnête Fermier; & l'amour entre deux jeunes cœurs, étoit né mutuellement par la facili-

té de ſe voir. Le pere lui-même agréoit tellement cette petite voiſine pour ſa belle-fille, que ſa ſeule objection étoit le défaut de bien : mais cet obſtacle étoit invincible, pour un homme accoutumé à gagner du pain par une infatigable induſtrie, qui lui faiſoit attacher le plus grand prix à l'argent. Cependant une raiſonnable attention pour le bonheur de ſon Fils, lui fit prendre la réſolution de faire quelque choſe en ſa faveur. Il recueillît ſon courage, pour ſe préſenter à ſon Seigneur ; & dans le ſimple langage de ſon état, il lui dit qu'il venoit plaider en faveur d'une pauvre *Demoiſelle*, qu'il lui fit connoître pour ſa Parente. J'ai un fils, continua-t'il, qui l'aime paſſionnément ; mais je ne puis conſentir à lui laiſſer prendre une fille qui n'a rien. Les grandes richeſſes ne ſont pas ce que je déſire : elle eſt ſage, elle eſt de bon naturel, & nous en ferons une excellente fermiere. Si vous aviez la bonté de lui faire quelque avance, pour met-

tre le petit ménage en train, je ferois content. Sinon, vous ferez perdre à mon Fils l'occasion de se marier, car il jure qu'il n'aura jamais d'autre femme ; & la pauvre enfant périra d'amour. Ce n'est pas l'ambition de m'allier avec vous qui me fait désirer ce mariage ; mais je crois votre petite Parente une honnête Fille, & capable de rendre mon Fils heureux.

Le Seigneur fut si touché de la grossiere honnêteté du Fermier, qu'il fit présent à la jeune Fille de cinq cent guinées, pour mettre le petit ménage en train, comme le vieux Laboureur s'étoit exprimé. Cette somme n'étoit rien, pour un homme de la premiere opulence ; & l'action méritoit de vrais éloges : cependant elle déplut extrêmement à sa femme, sur tout parce qu'il s'étoit dispensé de la consulter. Elle ne se borna point à faire éclater son indignation dans les murs de son château ; mais elle renouvella la querelle chez sa mere, en se plaignant que non-seulement

ſon opinion & ſon avis étoient mépriſés, mais que ſon mari prodiguoit le bien qu'elle lui avoit apporté, pour enrichir un tas de pauvres parens. Milady Grimſton prit feu. Elle ne put ſupporter que ſa Fille eût moins d'empire dans ſon domeſtique, qu'elle n'en avoit eu dans le ſien ; & le gendre fut traité avec toute l'aigreur du ſujet. Sa réponſe fut conciſe. Ecoutez Madame, vous aviez un mari fort doux, à qui vos hauteurs ont rendu la vie très-dure. Votre Fille paroît diſpoſée à ſuivre l'exemple. Mais n'étant pas ſi docile que mon Beau-pere, je ne lui laiſſerai prendre cet eſſor que le moins qu'il ſera poſſible. Il tourna le dos après cette déclaration, & faiſant amener ſon caroſſe, il y fit monter ſa femme avec très-peu de cérémonie, pour la reconduire à leur Château, laiſſant la vieille Dame écumer de rage. La diſpute avoit été pouſſée avec ſi peu de précaution, que les domeſtiques l'avoient entendue ; & cette avanture

fait aujourd'hui la risée du voisinage.

J'avoue que je ne suis pas fâchée de leur mésintelligence : elle peut tourner à l'avantage de la pauvre Madame Vere. Quoique le douaire de sa mere doive passer dans la branche mâle, à qui cette partie du bien est substituée, Milady Grimston a d'elle-même une si grosse fortune, que le pouvoir ne lui manque pas pour réparer l'injustice qu'elle a fait à sa Fille.

20 *Mai.*

M. Arnil embellit à présent ses Jardins, & prend beaucoup de terrein pour les aggrandir. Je n'en marque pas le moindre mécontentement, quoiqu'il fût à désirer qu'il ne se jettât point dans de nouvelles dépenses, pour un bien dont la possession est douteuse; mais nos Avocats sont si fermes, qu'ils l'encouragent à continuer.

La Dame de qui ces Mémoires sont venus à l'Editeur, avertit ici par quelques lignes de sa main, qu'elle passe sur

une intervalle de quatre mois, pendant lequel le Journal, quoique régulierement continué, n'offre rien de plus important pour l'Histoire de son Amie que la naissance d'une Fille : après quoi, elle reprend les dattes & le récit.

25 Septembre.

Quelles délices, chere Cecile ; dans les nouvelles sensations qui me naissent à toute heure ! Non, la tendresse d'une mere ne peut être assez payée, & je me réjouis à présent plus que jamais, d'avoir tant contribué, par une soumission, qu'autrefois peut-être, je n'ai pas crû sans mérite, au repos d'une chere personne à qui j'ai tant d'obligations. Jamais je ne vois ma chere petite Fille, sans penser que telles étoient les tendres émotions, les douces inquiétudes que mon excellente mere a senties, lorsqu'elle voyoit sa Sidney dans le même état. Je conclus alors que j'ai droit, pour retour de ma tendresse, à tout le respect & tout l'amour fi-

lial, dont cette petite créature eſt capable. M. Arnil en eſt idolâtre : on n'a jamais vu de nourrice qui l'égale. Milady Grimſton prétend que tous deux, nous prenons le vrai moyen de gâter l'enfant, & nous conſeille de l'éloigner. Mais c'eſt un avis que nous aurons peine à ſuivre.

28 *Septembre.*

Vous ai-je informée, ma chere, que Miſſ Burchill avoit reçu ordre de ſon Oncle, qui étoit alors fort mal, de ſe rendre auprès de lui? Elle vient d'écrire à ma mere qu'elle a perdu ce cher Oncle, & qu'ayant hérité de ſon bien, elle eſt réſolue de quitter ſa Tante, pour ſe retirer dans quelque honnête famille de Londres où elle prendra ſon logement. Ma mere paroît charmée de ſon deſſein ; mais ce n'eſt pas ſans quelque appréhenſion, qu'une ſi jeune & ſi jolie femme, livrée tout d'un coup à ſa propre conduite, ne ſoit expoſée à pluſieurs dangers. Cependant, elle

eſpere que ſes diſpoſitions naturelles & ſon bon eſprit ſuffiront pour l'en préſerver.

Notre Avocat nous écrit que les gens d'affaire de la veuve lui propoſent une compoſition. Il ajoute que plus leurs offres ſont conſidérables, plus elles découvrent évidemment la foibleſſe de leurs eſpérances ; & qu'à la place de M. Arnil, il ne donneroit pas ſix deniers pour un accommodement qui ſembleroit reconnoître la vérité de leurs droits ; d'où il conclut qu'il faut attendre un jugement dans les formes. M. Arnil rit beaucoup de la propoſition, & ſe croit, dit-il, fort obligé à la Dame, de l'offre qu'elle lui fait de plus d'une moitié, pendant que ſa Fille a droit au total, & que ſans ſon conſentement d'ailleurs la mere ne peut diſpoſer de rien.

Quand ſerons-nous quittes de cette facheuſe affaire! elle nous forcera de retourner à la Ville plutôt que nous ne le déſirions : la campagne eſt encore délicieuſe.

à Londres, 1 d'Octobre.

Ainſi notre charmante retraite eſt encore abandonnée, pour le bruit & les embarras de Londres. Mais cet importun procès doit être pouſſé avec chaleur, quoiqu'il y ait un peu de langueur dans les mouvemens de nos Adverſaires : nous ne parvenons pas à découvrir le reſſort ſécret qui fait aller la machine ; mais les roues ne me paroiſſent pas ſe mouvoir avec leur promptitude ordinaire. La veuve continue néanmoins de tenir un langage fort haut, & prétend qu'on ſe repentira d'avoir rejetté ſes offres.

3 d'Octobre.

Mon Frere eſt à Londres : mais il a pris ſoin de ſe procurer un beau logement, avant que de nous avoir fait ſa viſite ; dans la crainte apparemment de ſe voir preſſé d'en accepter un chez nous. Il eſt déterminé, je le vois, à s'en tenir aux bornes de la ſimple

politesse. M. Arnil ne peut être que fort mécontent de cette conduite : mais il est trop délicat pour le témoigner.

7 *Octobre.*

Je me suis trompée, ma chere, dans l'espérance de voir ma mere à la Ville, cet hiver. Son appartement étoit déja prêt, & je me faisois d'avance un délicieux plaisir de la posséder du moins quelques mois : mais elle m'écrit que son vieux rhumatisme s'est renouvellé avec tant de violence, qu'il ne lui permet pas d'entreprendre le voyage. Facheux contretems, qui va me rendre l'hiver mortellement ennuyeux. Avec quelle impatience, j'attendrai la belle saison, pour retourner à ma solitude ! M. Arnil me promet cette satisfaction au premier beau tems.

J'apprens, de ma mere, que Miss Burchill ne se lasse pas de leur correspondance. Sa Tante est venue à Londres, pour solliciter sa pension : mais

elle ne la voit pas; & dans le deſſein où elle eſt, dit-elle, de n'avoir aucun commerce avec une ſi méchante femme, elle veut lui cacher juſqu'à ſa demeure. Je loue cette fermeté. La moindre liaiſon, avec une femme de ce caractère, ſeroit une tache à ſa réputation.

Autre intervalle d'environ neuf mois, pendant lequel il n'arrive rien de plus intereſſant que la naiſſance d'une ſeconde Fille.

1 *Juillet* 1705.

Ne ſuis-je pas riche? Qu'en penſez-vous, ma chere Cecile? Deux Filles, toutes deux d'une parfaite beauté; & de l'eſprit! vous n'en doutez pas. Celle qui m'eſt née vient de recevoir, au baptême, le très-cher nom de Cecile. Je ſuis à demi fâchée contre M. Arnil, qui ne fait preſque aucune attention à cette jeune Etrangere; toutes ſes affections ſont engagées à l'aînée. En vérité, j'en deviens jalouſe: il eſt avec

elle, la moitié du tems qu'il passe au logis.

Notre Adversaire est redevenue fort vive, & redouble ses efforts, qui paroissoient rallentis. La source de ses nouvelles espérances est toujours un mystere pour nous ; mais elle dit à présent qu'elle n'accepteroit pas une composition, quand elle lui seroit offerte. M. Arnil commence à s'allarmer un peu de cette menace, & je m'apperçois qu'elle le rend quelquefois pensif ; non, dit-il, qu'il ait quelque doute du succès ; mais parce qu'il est harrassé des soins que cette affaire demande ; sans compter qu'elle ne peut être jugée au terme prochain, quoiqu'on nous l'eût fait espérer, & qu'elle dût l'avoir été au terme d'Avril.

3 *Juillet.*

Je suis excessivement mortifiée. Il n'y a pas d'apparence que je voie ma mere cet Eté. Qui m'auroit dit que je pusse vivre si long-tems sans la voir,

je ne l'aurois jamais crû. En effet, Cecile, c'étoit dans l'unique espoir de lui faire ma visite, que je m'étois opposée à celle qu'elle vouloit nous faire au Printems, & dans un état qui ne lui permettoit gueres la fatigue d'un voyage. Les raisons, qui nous ont retenus jusqu'aujourd'hui, me causent une vive impatience, & j'ai demandé enfin à M. Arnil quand nous partirions pour Wiltshire? Il m'a répondu qu'il appréhendoit beaucoup que ce ne pût être pour cette saison; que depuis plus de cinq ans il n'a pas approché de sa Terre de Kent, à la réserve d'un jour ou deux, qu'il y a passés en divers tems, & qu'il lui paroît indispensable d'en prendre un peu plus de connoissance. Je crois vous avoir marqué que cette Terre est fort-bien bâtie. Elle se nomme South-park; & c'est celle que ma mere a choisie pour mon douaire. Mon mari, dont la préférence a toujours été pour celle d'Arnil, ne l'a gueres visitée. Elle est presque sans meubles

bles, à l'exception d'une ou deux chambres, que ſon Receveur a meublées pour ſon propre uſage.

Mais ſi je ne m'étois pas fait une regle, ma chere, de ne m'oppoſer jamais aux volontés d'un mari, dont je connois ſi parfaitement l'indulgence & la bonté, j'aurois témoigné quelque éloignement pour une propoſition que je ne ſaurois goûter. Elle va nous cauſer beaucoup d'embarras, beaucoup de dépenſe. M. Arnil a déja donné ordre que la maiſon ſoit complettement meublée, & compte, dit-il, que je m'y plairai aſſez pour vouloir y paſſer le reſte de la ſaiſon. Il doit être ſur qu'avec lui & mes deux cheres Filles, tout endroit du monde ſera délicieux pour moi : mais deux maiſons de campagne me paroiſſent un fardeau peu neceſſaire, & plus qu'il ne convient à notre fortune. Je prie Dieu, ma chere, que ce tendre mari n'ait pas, pour cette conduite, quelque forte & prudente raiſon, que ſa bonté lui fait dé-

guiſer; peut-être craint-il que cette petite maiſon de South-park ne ſoit à la fin notre ſeule poſſeſſion, & veut-il prévenir la fortune, en me rendant cette demeure aſſez agréable, pour devenir l'objet de mon choix, plutôt qu'une retraite forcée. Si c'eſt ſon motif, que je lui ſuis obligée! il ne m'en a rien inſinué; & je ne veux pas le priver du plaiſir qu'il y attache, en lui faiſant ſoupçonner que je pénétre ſes vûés. Si nous perdons le château d'Arnil, & toutes les Terres de ſa dépendance, je ne les regretterai que par rapport à lui.

8 *Juillet.*

Nous partons demain, ma chere, pour notre maiſon de Kent. J'ai fait, à ma mere, les meilleures excuſes que j'ai pû, & M. Arnil n'a pas manqué de lui écrire auſſi : mais je ſais qu'elle ſera fort ſurpriſe de ne pas nous voir.

12 *Juillet.*

C'eſt au château de South-park,

ma chere, que je reprens la plume pour m'entretenir agréablement avec vous. Nous y ſommes heureuſement arrivés ; M. Arnil, plein de feu, & mes deux Enfans dans une ſanté, qui ne ſe reſſent pas des fatigues du voyage.

Je ne ſuis pas étonnée que M. Arnil ait toujours eu plus de goût pour l'ancienne demeure de ſa famille que pour celle-ci. Il s'en faut beaucoup que South-park me charme ; mais je me garderai bien de le dire. J'affecte d'admirer tout, & mon approbation s'étend à ce qui me donne le moindre ſujet d'éloge. La maiſon eſt aſſez propre. Comme elle eſt bâtie depuis peu d'années, elle n'a pas eu beſoin de réparations : les meubles ſont ſimples ; mais honnêtes; & le Jardin peut paſſer. Tout le domaine étant affermé, nous ſommes forcés de reprendre quelques terres de notre Fermier, pour nos plus indiſpenſables beſoins. Notre voiſinage eſt agréable & nombreux. A la diſtance d'un mille, nous avons un Bourg

considérable, où toutes les commodités sont en abondance.

20 *Juillet.*

Je n'ai rien tant regretté, en m'éloignant du château d'Arnil, que mon aimable Madame Vere, qu'il faut perdre l'espérance de revoir. On n'a dans la vie, ma chere Cecile, qu'une seule Amie, à qui le cœur est ouvert, pour laquelle on n'a pas de réserve, & dont la perte est irréparable; mais je m'apperçois que la perte d'une agréable connoissance, dont la compagnie n'est nécessaire que pour animer la solitude, & ne se fait préférer que par comparaison, peut-être facilement réparée. C'est ce que l'expérience m'apprend. Il se trouve partout des Madame Vere; mais, hélas! il n'est qu'une Cecile.

J'ai reçu aujourd'hui la visite de deux femmes dont je suis charmée, quoique je les aie vûes toutes deux pour la premiere fois. L'une est Milady V..., que vous connoissez de nom,

Elle eſt venue avec ſon mari. Leur château n'eſt qu'à cinq cent pas de nous, & M. Arnil avoit déja quelque liaiſon avec Milord. L'âge de Milady eſt d'environ quarante ans. C'eſt une de ces figures, qui invitent d'abord à la confiance. Je n'ai jamais vû l'honnêteté d'âme, la bonté & le bon ſens, plus fortement peints ſur un viſage. Ses premiers diſcours ont été ſi ſimples, ſi libres de toute affectation, ou des petites formalités du cérémonial, que ceux, qui ſont conſiſter la politeſſe dans ces déhors guindés, s'imagineroient qu'elle manque d'éducation. Cependant elle a reçu la ſienne dans une grande Cour : mais il ſemble qu'elle faſſe préſider, à tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait, le bon naturel & le bon ſens plutôt que la forme. Elle m'a dit qu'étant notre ſi proche voiſine, elle avoit differé ſa viſite, plus long-tems peut-être que la bienſéance ne l'exigeoit; mais qu'elle ſe propoſoit de n'être pas confondue dans cette foule de voi-

ſins, qui s'étoient précipités chez moi depuis mon arrivée ; que le portrait qu'on lui avoit fait de mon caractère lui faiſoit déſirer une liaiſon intime avec moi, & que je ne devois pas regarder cette viſite comme une cérémonie, mais comme une avance vers cette amitié, qu'elle me demandoit la liberté de cultiver.

Ce diſcours étoit accompagné d'un air de franchiſe, qui m'a fait croire le compliment ſincere, quelque flateur qu'il parût pour moi, & qui m'a même perſuadé que ma vûe n'avoit pas diminué l'opinion qu'elle avoit priſe de moi, ſur le témoignage d'autrui. Milord V. . . eſt plus vieux de bien des années; que ſa femme. C'eſt un homme d'une conſtitution robuſte, auſſi ſimple que Milady dans les manieres, avec cette différence qu'il pouſſe la franchiſe juſqu'à l'excès; mais de la meilleure humeur du monde.

L'autre Dame eſt une veuve. Son nom eſt Goring. Elle vit d'une pe-

tite Terre, qu'elle a dans le voiſinage. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de ſi belle femme. Son âge eſt d'environ vingt-ſix ans. Sa taille eſt au-deſſus de la hauteur commune; mais ſi bien priſe, qu'elle lui donne autant de grace que de majeſté. Si ſon viſage n'eſt pas d'une beauté ſi réguliere, il ne laiſſe pas d'en avoir aſſez pour faire trouver charmante, une femme qui n'auroit pas d'autre avantage. Le tems ne m'a pas encore permis de juger du caractère de ſon eſprit. L'arrivée de Milady a rendu ſa viſite fort courte; elle a pris congé en voyant paroître ſon caroſſe; mais dans un quart d'heure qu'elle a paſſé avec moi, j'ai crû lui reconnoître autant de vivacité & d'enjoument, que j'en aie jamais vû dans aucune femme. Elle m'a preſſée d'aller diner dès demain dans ce qu'elle nomme ſa chaumiere, & je l'ai trouvée trop aimable pour refuſer ſon invitation.

Il y a toute apparence que dans

le grand nombre de nouvelles connoiſſances, qui ſont venues me complimenter ſur mon arrivée dans ce canton, je ferai choix de ces deux charmantes femmes, pour mes Amies les plus familieres. M. Arnil eſt extrêmement ſatisfait de l'une & de l'autre; mais il donne la préférence à Milady V.... qu'il n'avoit jamais vûe auparavant, quoiqu'il connût légerement le mari. Il n'eſt gueres moins étranger que moi dans cette Province, & j'obſerve qu'il eſt fort joyeux de m'y voir faire des connoiſſances qui peuvent me la rendre agréable.

21 *Juillet.*

Nous nous ſommes rendus aujourd'hui à l'invitation de Madame Goring. Sa maiſon, qu'elle nomme une chaumiere, n'eſt guere autre choſe au dehors; mais l'intérieur eſt un vrai Palais de Fée. Rien n'approche de la propreté, de l'élégance, & du bon goût, qui rêgnent dans toutes les piéces. Les chambres ſont

meublées de belles étoffes des Indes; le Sallon, du plus beau ſatin de la Chine que j'aye jamais vû; les cabinets, de ce qu'il y a de plus riche en porcelaine, & de plus galant en découpures. Cette petite Terre ſe nomme Ashby. Madame Goring m'a dit que ſon Mari l'avoit achetée peu de tems avant ſa mort, & la lui avoit laiſſée; mais que ſa fortune a reçu, depuis, une augmentation conſidérable par la mort d'un de ſes Parens.

Le dîner étoit d'une magnificence, qui touchoit à la profuſion, quoiqu'il n'y eût pas d'autre compagnie que M. Arnil & moi. J'ai dit à la Dame, que ſi ſon deſſein étoit de nous traiter chaque fois avec cet appareil, c'étoit me bannir de ſa maiſon. Mais c'eſt le ſeul point qui ne m'ait pas plû dans toute ſa conduite. Je ſuis enchantée de ſes manieres. Il faut être d'une humeur bien difficile, pour ne pas ſe plaire dans un lieu où le deſir d'obli-

ger paroît manifeſtement dans toutes les actions, comme dans les paroles. Madame Goring n'a peut-être pas cette politeſſe fine, qui vient d'une éducation plus relevée ; mais elle y ſupplée par la plus agréable humeur, par une vivacité toujours amuſante, & par d'heureuſes ſaillies, qui donnent, à ſa converſation, une apparence d'eſprit que dans le monde, j'oſe le dire, on prend aujourd'hui pour l'eſprit même.

24 *Juillet.*

J'ai rendu ſa viſite à Milady V . . . & je reviens plus contente encore, que je ne l'étois. M. Arnil étoit avec moi ; mais ayant trouvé Milord abſent, il a demandé à Milady la permiſſion de viſiter les Jardins ; de ſorte que j'ai joui d'un long tête-à-tête avec elle. L'admirable femme ! c'eſt un jugement ſi fin, une délicateſſe de ſentimens ſi parfaite, une complaiſance ſi peu affectée, que je ne ſuis pas ſurpriſe qu'elle ſoit ado-

rée de ſon mari. Toutes ſes manieres pour moi reſpirent un air de tendreſſe & de bonté maternelle, qui me pénétre d'amour & de reſpect. Après ma Cecile, je crois n'avoir jamais rencontré de femme, pour laquelle j'aye pû prendre autant d'eſtime. Elle eſt d'une adreſſe merveilleuſe à manier l'aiguille, & chaque chambre de la maiſon offre quelque ouvrage de ſes doigts, où la beauté du génie éclate, avec la fineſſe & l'induſtrie : ce ſont des lits, des fauteuils, des tapiſſeries, & même des païſages en panneau, exécutés avec une habileté admirable & le plus excellent goût. Elle a pouſſé la bonté juſqu'à me dire, que ſi je voulois permettre qu'elle prît ſon ouvrage avec elle, elle viendroit paſſer les jours entiers avec moi.

A préſent, ma chere, je me réjouis beaucoup que M. Arnil ait eu la penſée de nous établir à South-park. Que la connoiſſance d'une telle femme eſt précieuſe pour moi !

peut-être ne l'aurois-je jamais acquise sans les circonstances, que vous savez, & qui n'étoient pas d'abord de mon goût. Que dirai-je de mon agréable & brillante Madame Goring ? Toutes mes liaisons du château d'Arnil commencent à languir dans ma mémoire; & pour ne vous rien dissimuler, je ne me rappelle, avec plaisir, que Madame Vere & mon vieux Doyen.

4 *d'Août.*

Madame Goring fait le petit tyran. Elle murmure, si je ne la vois pas tous les jours; & mon intime familiarité avec Milady Vere lui cause nettement de la jalousie. Elles se connoissent; mais je ne m'apperçois pas qu'il y ait beaucoup de commerce entr'elles. Madame Goring prétend que Milady est trop laborieuse pour elle. Avec peu de goût pour son aiguille, elle n'aime pas les femmes qui sont toujours étendues sur un métier. Aussi vois-je que cette pétillante voisine est plus passionnée

pour le jeu, que pour le travail. Elle nous engage, fort ſouvent, M. Arnil & moi, dans une partie de piquet. Chez elle, il ſeroit difficile de s'en diſpenſer; mais il m'arrive ſouvent chez moi, de prendre un livre lorſqu'elle parle de jeu, & de lui laiſſer faire ſa partie avec M. Arnil. Je les menace même, le ſoir, de les quitter quelque jour, & d'aller me mettre au lit; car elle n'eſt pas raiſonnable pour l'heure; & comme ſa maiſon n'eſt pas éloignée, & qu'elle entretient un caroſſe, elle s'embaraſſe peu de retourner tard chez elle. Quelle pitié, qu'une femme aimable ait cette folle paſſion pour un ſi frivole amuſement! Je commence à voir que le jeu eſt ſon foible; quoiqu'au fond elle ne joue qu'une bagatelle, & que l'intérêt ne la mene pas. Mais ſa paſſion peut augmenter, & la conduire plus loin qu'il ne paroît convenir à ſa fortune.

12 d'*Août.*

Je n'ai jamais été plus déconcertée que cet après midi, & vous serez étonnée d'apprendre que c'est par Milady V... Elle étoit venue passer le jour avec moi, après avoir sû que M. Arnil étoit engagé à dîner dehors.

Nous étions à travailler toutes deux dans notre Sallon. Milady est demeurée quelque tems sans parler. A la fin, me regardant avec un sourire de bonté; je pensois, m'a-t'elle dit, ma chere Madame Arnil, que je me suis flattée autrefois, sans que vous en ayez peut-être eu connoissance, de l'espoir de vous être alliée. Ce discours m'a jettée dans quelque confusion, quoique je n'y comprisse rien. C'eût été, Madame, ai-je répondu, beaucoup d'honneur & d'avantage pour moi; mais j'ignore comment ce bonheur auroit pû m'arriver. Elle a continué de sourire, paroissant comme incertaine de ce

qu'elle devoit ajoûter. Vous pardonnerez ma curiosité, a-t'elle repris; mais si vous ne la trouvez pas indiscrete, je vous demande, ma chere, s'il n'est pas vrai que M. Arnil a pensé perdre le bonheur dont il jouit?

La rougeur m'est montée au visage; mais je n'en ai pas été moins prompte à répondre. Il est vrai, Madame, qu'avant que je connusse M. Arnil, il s'étoit fait pour moi d'autres propositions de mariage. Je suis fâchée d'en avoir parlé, a répliqué Milady, en observant ma confusion; mais comme cette affaire n'a pas été tout-à-fait étrangere pour moi pendant qu'elle s'est traitée, & que M. Falkland est de mes Parens, j'espere que vous me pardonnerez ma question. J'ai, je vous l'avoue, une curiosité que vous pouvez seule satisfaire; & si je ne vous connoissois pas autant de candeur que de modération, je n'oserois la pousser plus loin.

Vous ſaurez, a-t'elle continué, que Milord étoit à Londres dans le tems que M. Falkland fut introduit chez vous. Ils ſont intimes Amis. M. Falkland ne fit pas ſcrupule de lui découvrir ſa paſſion, & le prochain eſpoir, qu'il avoit alors, de la voir couronnée du ſuccès. Il lui fit en même tems un portrait de vous, que, depuis, j'ai trouvé fort reſſemblant. Milord ne fût pas plutôt revenu ici, où nos affaires le rappellerent immédiatement après la confidence de M. Falkland, qu'il m'informa du ſecret, & nous allions le féliciter de ſon bonheur, lorſqu'une lettre de lui nous priva de cette ſatisfaction. Cette lettre ne contenoit que ſix lignes, d'un ſtyle déſeſpéré. Il avoit perdu toute eſpérance; on tournoit en crime capital une malheureuſe indiſcrétion; il étoit banni de la préſence d'une femme qu'il adoroit, & comptant pour rien le monde & la vie, il diſoit adieu, peut-être pour jamais, à l'Angleterre. Il partit,

Nous avons reçu de ſes nouvelles en différens tems ; mais loin de nous éclaircir la cauſe de ſon déſeſpoir, il ne nous en a jamais dit un mot. Je n'ai pas quitté cette Province depuis. Milord a fait pluſieurs voyages à Londres ; mais il n'a rien découvert qui puiſſe jetter le moindre jour ſur cette miſtérieuſe avanture. Ce qu'il a sû de quelques amis, à qui le Traité n'avoit pas été caché, c'eſt qu'il étoit rompu, ſans qu'on sût pourquoi. Cependant les conjectures ne s'endormoient pas : les uns rejettoient le blâme ſur M. Falkland, & d'autres ſur vous. Aujourd'hui, ma chere, ſi vous jugez ma curioſité déplacée, ou s'il y avoit dans le renverſement des eſpérances de mon couſin, quelque motif que vous ne jugiez pas à propos de révéler, pardonnez mes inſtances, & n'y penſez plus ; mais prenez ce livre, & liſons-en quelques pages.

Quoique Milady m'ouvrît cette voie, pour éluder la queſtion, mon deſſein n'étoit pas d'en uſer. Mais

je n'ai pas crû devoir lui révéler le fond de l'affaire, parce que je ne suis pas maîtresse du secret de Miss Burchill, quelque liberté que j'aye de découvrir le mien. J'ai fait une réponse vague : M. Falkland pouvoit prétendre, sans doute, à mille partis fort supérieurs à moi; mais une objection survenue avoit été d'un grand poids pour ma famille. On avoit instruit ma mere d'une avanture galante, qu'il avoit eue récemment avec une personne de quelque naissance; & ce récit avoit fait tant d'impression sur elle, qu'elle avoit perdu l'idée d'unir sa Fille avec un homme qui n'avoit pas plus d'empire sur ses passions. C'étoit l'unique raison de son dégoût, pour un Gentilhomme, au-dessus d'ailleurs de tous les reproches.

Ma joie est extrême, a dit Milady V... en souriant, que l'accusation ne soit pas plus grave. Je suis sûre que M. Falkland n'est pas capable d'une bassesse. Quelques folies de

jeuneſſe, je ne l'en crois pas exempt ; quoique je fuſſe prête à répondre qu'il s'eſt moins oublié que la plupart des jeunes gens de ſon âge. Cependant il ne me reſte pas le moindre doute, que Milady Bidulphe n'ait été guidée par la prudence. Elle ne pouvoit apporter trop de précautions, pour diſpoſer d'une Fille telle que vous, & quel que puiſſe être le chagrin de M. Falkland, je me perſuade qu'il ne manque rien à votre bonheur.

En finiſſant, Milady me regardoit d'un air curieux, quoique tendre. J'ai ſaiſi l'occaſion de m'étendre ſur le mérite de M. Arnil ; & je l'ai aſſurée que mon bonheur étoit tel que mon cœur pouvoit le déſirer, ou que je pouvois l'attendre du plus digne des maris. Je m'en rejouis beaucoup, m'a-t'elle dit avec quelque vivacité dans la voix : & prenant ma main ; mais ne vous figurez pas, ma chere, a-t'elle ajoûté, que j'aie fait naître cette conver-

ſation dans la ſeule vue de ſatisfaire une curioſité, que vous condamnez peut-être, quoique vous ayez eu la complaiſance de vous y prêter. Une raiſon bien plus forte...... Eh! quelle raiſon, chere Madame? ai-je interrompu avec un treſſaillement de crainte, dont la cauſe m'étoit inconnue. Ne ſoyez pas allarmée, m'a-t'elle dit avec un nouveau ſourire; il n'y a rien d'effrayant: une grande Tante de M. Falkland, morte depuis peu, lui laiſſe une ſucceſſion conſidérable, & les Loix l'obligent d'en venir prendre poſſeſſion; ſans quoi je ne ſais quand nous l'aurions revu dans cette Ile. Milord a reçu, depuis quelques jours, une lettre de lui. Il écrivoit de Turin, où ſe trouve actuellement notre Fils aîné, qui eſt dans le cours de ſes voyages; & s'étant chargé de quelques lettres, ou d'autres commiſſions pour nous, il promet de nous voir à ſon arrivée, & de paſſer avec nous quelques ſemaines. Comme nous l'attendons cha-

que jour, il m'eſt venu à l'eſprit de vous en informer; pour vous épargner la ſurpriſe ou vous pourriez être, en le rencontrant quelque jour chez moi ſans vous y être attendue.

J'ai remercié Milady de ſon obligeante attention, quoique j'y aie trouvé quelque choſe de mortifiant pour moi, & je lui ai dit que ſans chercher à renouveller l'ancienne connoiſſance avec M. Falkland, je ne voyois aucune raiſon de l'éviter. Elle eſt d'une pénétration fort vive: Sans doute, Madame, que vous n'en avez pas; mais vous pourriez, néanmoins, être ſurpriſe de le rencontrer. Elle a changé auſſi-tôt de diſcours; mais elle m'a rendue heureuſe tout le jour, par ce fond inépuiſable de bon ſens & de lumieres qu'elle poſſede.

M. Arnil eſt rentré fort tard. Il ſe plaint d'être tombé dans une ſociété d'hommes, qui aiment beaucoup le vin: mais je le connois ſi naturellement ſobre, que l'exemple aura peu

de pouvoir ſur lui ; & ſi je ſuis fâchée qu'il ait fait cette liaiſon, c'eſt parce qu'il trouvera peu de plaiſir avec des buveurs. Cependant un honnête homme eſt quelquefois obligé, en Province, de ſe prêter un peu à ce goût, pour éviter le reproche d'être ſingulier.

22 *Septembre.*

Surpriſe, ma chere, c'eſt ce que je n'ai pas été, parce que je m'y attendois ; mais j'avoue que je n'ai pû me défendre d'un peu de confuſion, en voyant aujourd'hui M. Falkland. J'étois invitée, avec mon mari, à dîner chez Milord V... Ce Seigneur & ſon Hôte, qui étoient à ſe promener lorſque nous ſommes arrivés au Château, ſont rentrés au moment qu'on alloit ſe mettre à table.

La compagnie étoit fort nombreuſe, & M. Falkland n'a pas été préſenté : ainſi, d'une & d'autre part, il n'y a pas eu la moindre occaſion de contrainte ou d'embarras. Je me

ſuis bientôt remiſe du petit trouble que ſon apparition m'avoit cauſée; & je ſuis bien ſûre que perſonne n'a pû s'en appercevoir, car on eſt venu dire auſſi-tôt, qu'on avoit ſervi, & tout le monde eſt paſſé dans la ſalle à manger ſans beaucoup d'ordre. Le grand nombre des convives n'étant pas favorable à la converſation, il ne s'eſt rien dit de remarquable pendant le dîner. Milady V..., eſt ſortie immédiatement après le deſſert, & toutes les Femmes l'ont ſuivie. Il ne m'a pas été difficile d'obſerver, pendant qu'on étoit à table, que ſes pénétrans regards ſe tournoient ſouvent ſur M. Falkland; mais je n'ai pas cru devoir faire tomber mes obſervations ſur lui. Comme nous étions à prendre le caffé, quatre de nos hommes, ſe dérobant à leur compagnie, ſont venus à nous; c'étoit M. Arnil, M. Falkland, & deux autres. Mylord aime à boire; & je ſuppoſe que de ces quatre Meſſieurs, il n'y en a pas un à qui cet

amusement plaise beaucoup. Milady V.... & moi, nous étions assises sur un canapé. J'ai dit à M. Arnil de s'approcher, & je l'ai placé entre elle & moi. M. Falkland s'est avancé aussitôt, mais s'est arrêté respectueusement à quelque distance; & me saluant pour la premiere fois, il s'est informé de la santé de ma mere & de mon frere. Il avoit manqué le Chevalier à Londres, a-t'il ajouté; mais il avoit sçu de leurs amis communs, qu'il étoit dans ses Terres de Wiltshire. Après quelques discours de même nature, il a reçu son caffé, & s'est retiré vers une fénêtre. M. Arnil m'a demandé à l'oreille si je connoissois M. Falkland; j'ai répondu froidement, que je l'avois autrefois beaucoup vû. Jusqu'au soir, il ne s'est passé rien de plus, de M. Falkland à moi. Il est retourné à sa compagnie, dans une salle voisine, & je ne l'ai pas revu.

Croyez-moi, chere Cecile; & je puis vous l'assurer avec ma plus parfaite

faite ſincérité : votre amie peut voir à préſent M. Falkland, avec auſſi peu de danger, que tout autre homme de ſa connoiſſance. Le tems, joint à mes efforts, doit avoir entiérement ſoumis une inclination, que vous avez toujours vûe reſtrainte par des motifs de prudence, & ſubordonnée à mon devoir. J'ai d'ailleurs, pour ma défenſe, un bouclier qui me rend invulnérable ; j'entens ma parfaite affection pour mon mari. Un tel ſentiment me met à couvert, des craintes & des allarmes les plus éloignées. Cependant, ma chere, je ne puis dire que je ſois réellement ſatisfaite de ce renouvellement de liaiſon avec M. Falkland.

Je me flatte, & j'ai toutes les raiſons du monde de ſuppoſer, que je n'ai pas à préſent plus d'empire ſur ſon cœur, que lui ſur le mien : il eſt naturel de croire qu'un homme de ſon âge & de ſon eſprit n'eſt pas aſſez foible, pour avoir nourri pendant plus de deux ans une paſſion

ſans eſpérance, ſur-tout n'en ayant pas vû l'objet, une ſeule fois depuis ce tems ; & d'autres Femmes ont ſans doute engagé ſon attention dans l'intervalle. J'ai donc raiſon, ma Cecile, d'être abſolument ſans crainte, de ſa part comme de la mienne. Cependant il me reſte de l'inquiétude au fond de l'ame. J'ai une malheureuſe délicateſſe, qui s'allarme des plus ſimples bagatelles, & qui a toujours été pour moi une vraie ſource de peine : c'eſt aſſez pour empoiſonner ma vie, de penſer, que je vais être à préſent dans l'inévitable néceſſité de voir & d'entendre quelquefois un homme, qui n'a pû douter autrefois qu'il ne me fût pas indifférent.

L'ignorance, où M. Arnil a toujours été de cette ancienne liaiſon, rend le mal encore pire. Dans le tems que j'avois tant de répugnance à l'en informer, je me flattois de ne revoir jamais M. Falkland, ou du moins de n'être jamais obligée de

vivre familiérement avec lui : mais que je regrette enfin de n'avoir pas ſuivi l'avis de ma mere, & nettoyé mon cœur au premier moment! O Cecile! quand le moindre défaut de candeur, un défaut que j'ai pris pour diſcrétion, eſt puni par des remords, que doivent ſentir ceux dont la vie entiere eſt un tiſſu de diſſimulations? Si M. Arnil avoit ſçu mes premiers engagemens, j'aurois le cœur plus tranquille ; & je pourrois converſer avec ce nouveau-venu, ſans autre difficulté qu'avec un ami commun. Il ſeroit à ſouhaiter pour moi, que M. Arnil eût la curioſité de me demander quelque éclairciſſement ſur mes liaiſons avec lui ; il me donneroit l'occaſion de m'expliquer : mais ſa queſtion, chez Milady, s'eſt faite indifféremment. Il a paru ſatisfait de ma réponſe, & ne m'en a pas parlé depuis.

Vous rirez de moi, ma chere, ſi je vous aſſure que je n'ai pas le courage d'y revenir la premiere. M. Fal-

kland paſſe pour un homme d'un rare mérite, & je me figure qu'il y auroit un air de vanité à dire que j'ai refuſé ſa main. D'ailleurs cette confidence ameneroit une ſuite d'explications, & l'hiſtoire de la pauvre Miſſ Burchill viendroit à la fin ; car, ſur les ſujets de cette nature, un mari ſeroit revolté du moindre déguiſement, & je doute même ſi quelques-unes des circonſtances, qui me regardent en particulier dans cette hiſtoire, ne déplairoient pas au mien. En un mot, je ſuis dans un trouble extrême, & je ne ſais ce que je dois déſirer : mais le mieux, peut-être, eſt d'attendre les événemens, & de me repoſer ſur l'intégrité de mon propre cœur.

26 d'Août.

O! ma chere, je tremble qu'une langue indiſcrete n'ait inſinué quelque choſe à M. Arnil, de ma premiere avanture. Il peut me reprocher de la diſſimulation, dans le ſilence que j'ai gardé avec lui, ſur-

tout depuis que M. Falkland eſt dans notre voiſinage. Je le crois d'un naturel trop ouvert, pour nourrir des ſoupçons qui me ſoient injurieux; cependant il n'eſt pas impoſſible que cette affaire, avec ſes bizarres circonſtances, ne laiſſe quelque fâcheuſe impreſſion dans ſon eſprit. Que n'ai-je prévenu les officieuſes langues? Il a tant de nouvelles connoiſſances, il eſt ſi ſouvent hors de chez lui, que l'hiſtoire peut être parvenue à ſes oreilles. Ciel! ne permettez pas qu'elle jette, dans ſon cœur, des inquiétudes ſans fondement. Je voudrois que ce M. Falkland fût à mille lieues d'ici. Faut-il vous le dire, ma Cecile? depuis quelques jours, je crois mon mari changé; il paroît plus froid....... Peut-être eſt-ce une imagination: cependant, ma chere, il y a du changement; ſes regards ſont moins affectueux; ſa voix, quand il me parle, n'a plus la même tendreſſe... C'eſt peut-être ſon ton naturel; un homme

n'eſt pas toujours amoureux. Oh ! je meurs de la ſeule penſée que M. Arnil entretienne quelque doute de ma véritable affection pour lui. Je ne voudrois pas vivre dans cette incertitude, pour tous les tréſors du monde. J'aimerois mieux qu'il me traitât rudement : ſi je découvrois que ce fût ſon humeur, j'en ſerois fort effrayée, mais je m'y conformerois patiemment.

30 *d'Août.*

Ce qui faiſoit la terreur de ma penſée n'eſt que trop certain. M. Arnil, âh ! chere amie, M. Arnil n'eſt plus le même. La froideur, l'indifférence, ont enfin ſuccédé à l'amour, à la complaiſance, aux attentions les plus paſſionnées. Quelle révolution ! mais la cauſe, ma chere Cecile, eſt un ſecret qui demeure caché dans ſon cœur. Ce ne ſauroit être un récit, un ſimple diſcours, qui l'affecte ainſi. Hé bien, quand il auroit ſçu que M. Falkland m'a beau-

coup aimée, que M. Falkland a dû m'épouser : où seroit le mal? Ne peut-il me faire cette question lui-même ? Que je suis impatiente de lui voir le cœur tranquille ! cependant, après un si long silence, je ne puis lui en parler la premiere. Il pourroit s'imaginer que c'est un remord. Un remord de quoi ? Graces au Ciel, je ne sais rien à me reprocher.

1 *Septembre.*

Tous les doutes sont levés; tout est au plus grand jour pour moi. La cause, la fatale cause du changement de M. Arnil, est pleinement dévoilée. Ce malheureux jour m'a découvert le secret ; une horrible complication de noirceurs.

M. Arnil est sorti ce matin à cheval. Il m'a dit qu'il alloit dîner chez un de ses Amis, à quelques milles de nous, & qu'il ne reviendroit pas de bonne heure.

A peine étoit-il parti, qu'une Dame de ma connoissance m'est ve-

nue voir, pour me propoſer d'aller ce ſoir avec elle à la Comedie. Il faut vous dire que nous avons eu depuis quelque tems dans le voiſinage, une Troupe de Comediens, & que c'étoit à leur derniere repréſentation qu'elle me prioit de l'accompagner. J'y ai conſenti, pour leur faire gagner quelque choſe ; car vous ſavez que j'admire peu les ſpectacles de Province, & que j'y vais rarement.

Cette Dame & ſon Mari ſont venus me prendre à l'heure dont j'étois convenue, & je me ſuis miſe en chemin avec eux dans leur caroſſe. L'édifice que les Comediens avoient rendu propre à leur entrepriſe étoit une vaſte chambre, qui ſervoit autrefois d'Ecole publique, & qui pouvoit contenir, à l'aide de quelques loges & d'une gallerie, environ trois cens perſonnes. Les Piéces du jour avoient été demandées par quelques-unes des principales Dames du voiſinage, qui s'étoient donné beau-

coup de mouvement pour rassembler tous les honnêtes gens du canton ; de forte que la chambrée étoit aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être, & que ce n'a pas été sans peine, que nous avons pénétré jusqu'aux places retenues pour nous. Le premier objet qui s'étoit offert à mes yeux, en descendant à la porte, avoit été M. Falkland, qui ne faisoit qu'arriver aussi, dans un des carosses de Milord V . . . . ; mais il s'étoit contenté de me saluer, sans faire aucun mouvement pour s'approcher de moi.

Les trois premiers Actes se sont passés fort tranquillement, & l'on alloit baisser le rideau à la fin du quatrieme, pour quelques préparations théatrales ; lorsqu'un bruit terrible de plusieurs voix, qui crioient au feu, nous a cruellement allarmés. On a sçu qu'en travaillant à cette salle rustique, les charpentiers avoient laissé un tas de copeaux dessous le théâtre, dans un endroit sombre, que les Comediens avoient converti en

chambre, pour leurs changemen d'habits, & qu'un petit garçon de la Troupe s'étoit avisé de placer sur les copeaux une chandelle allumée, qui les avoit mis aussi-tôt en feu. La flamme s'étoit communiquée aussi facilement à quelques vieilles planches qui formoient cette chambre; & dans un instant le feu s'étoit répandu par-tout. Quelqu'un, l'entendant pétiller, avoit ouvert brusquement la porte, dont la flamme étoit sortie avec tant de violence, qu'au même moment elle s'étoit attachée aux décorations du Théâtre, & jusqu'au rideau, qui venoit d'être baissé.

La terreur & la consternation des Comediens, qui perdoient tout ce qu'ils possédoient au monde, ne sauroit être représentée; leurs Femmes, perçant le ciel de leurs cris, ont sauté du Théâtre dans le Parterre, chassées par la fumée & les flammes, qui ne leur permettoient pas de prendre une autre voie pour sortir, quoique le derriere du Théâtre eût une porte,

La confuſion n'étoit pas moindre dans l'Aſſemblée ; une grande partie de la ſalle n'étant que de bois, tout le monde s'attendoit à la voir bientôt réduite en cendre.

L'horreur & le déſeſpoir de ma ſituation m'ont d'abord ôté la force de me remuer. Ma vie étoit dans le plus preſſant péril ; car j'avois déja ſenti l'atteinte du feu, avant que de pouvoir ſortir de ma place ; & comment gagner la porte, au milieu de la foule qui ſe précipitoit pour ſortir ? Ma Compagne étoit dans le même effroi ; mais la compagnie & les ſoins de ſon mari lui donnoient un courage que je n'avois pas. Il l'a priſe entre ſes bras, pour la faire monter ſur les bancs ; & ſe ſervant d'une main pour l'y ſoutenir, il m'a tendu l'autre, dont je me ſuis aidée le mieux que j'ai pû : mais dans ma précipitation & ma terreur, le pied m'a gliſſé, & je ſuis tombée entre deux bancs, d'où je ne me ſuis tirée qu'avec une entorſe. Quelques-uns de

ceux, qui cherchoient à fuir, se sont élancés entre ma compagnie & moi. Une excessive douleur au pied, jointe à mon effroi, m'a fait perdre connoissance. M. Falkland m'a trouvée dans cet état, & m'a sans doute sauvée dans ses bras; car ma Compagne étoit trop inquiete de sa propre sûreté, pour souffrir que son mari s'arrêtât à me donner la moindre assistance. Il s'est contenté de prier ceux, qui étoient autour de nous, de ne me pas laisser périr.

L'air m'a fait bientôt reprendre mes esprits, je me suis trouvée assise sur quelques planches, à peu de distance de la salle, soutenue par M. Falkland & par deux ou trois personnes, dont il avoit demandé pour moi le secours. Malgré tout ce que je lui devois de reconnoissance, pour m'avoir sauvé la vie, j'étois dans une si grande agitation, que je ne l'ai pas remercié comme je l'aurois dû. Il m'a dit qu'étant monté aux coulisses, pour y parler à quelqu'un, il s'y

étoit trouvé lorſque le Théâtre avoit pris feu ; qu'il avoit couru, pour donner tout le ſecours qu'il pouvoit, aux Dames de l'Aſſemblée ; remarquez, ma chere, qu'il ne m'a pas diſtinguée en particulier ; & qu'il arrivoit, au moment de cette malheureuſe chûte, qui m'a fait évanouir, & lorſque les perſonnes, avec qui j'étois, appelloient à leur ſecours, mais fuyoient en même tems de toutes leurs forces.

Je commençois à me trouver mieux ; la préſence de M. Falkland me péſoit : j'aurois ſouhaité qu'il fût bien loin. Je l'ai ſupplié de retourner à la ſalle, pour voir ſi tout le monde étoit échappé aux flammes, & je lui ai nommé pluſieurs femmes de mes Amies, pour leſquelles j'étois encore allarmée. Les honnêtes gens, qui étoient autour de moi, pouvoient, ai-je dit, me conduire à la plus proche maiſon, qui n'étoit qu'à cinq cens pas ; & là je pourrois attendre mon caroſſe, qui devoit

me venir prendre après le ſpectacle. M. Falkland demandoit en grace la permiſſion de me conduire lui-même à cette maiſon ; mais je m'y ſuis abſolument oppoſée, & je ſuis demeurée entre les mains de deux Femmes, & d'un homme, que le bruit du feu avoit attirés.

Avec leur ſecours, je ſuis parvenue, en clochant, & ſouffrant beaucoup du pied, à la maiſon que j'avois devant les yeux. C'étoit une Hôtellerie : toutes les chambres d'en-bas étoient pleines, & l'Hôteſſe, fort obligeamment, m'a fait monter dans ſa propre chambre. J'ai demandé un grand verre d'eau, qu'elle m'a fait donner ſur le champ, & je l'ai priée d'envoyer quelqu'un à ma maiſon, qui n'étoit éloignée que d'un mille, pour faire venir promptement mon caroſſe.

Pendant que cette Femme exécutoit mes inſtructions, je m'étois jettée ſur une chaiſe, qui touchoit à la cloiſon. Une ſonnette s'eſt fait en-

tendre ; & l'on eſt monté auſſi-tôt à ma chambre, pour me demander ſi c'étoit moi qui ſonnois. Non, ai-je dit. Le garçon a couru dans la chambre voiſine ; & j'ai entendu la voix d'un homme, que j'ai reconnu pour M. Arnil, qui demandoit ſi ſes gens étoient retrouvés ? Sur la réponſe, qu'ils n'avoient pas encore paru, il a redoublé l'ordre de les chercher. Le garçon étant ſorti, je n'ai pas conſidéré ſi M. Arnil étoit ſeul ou non, & je me ſuis efforcée de me lever pour l'aller joindre auſſi-tôt : mais, pendant que j'étois obligée de me traîner, à l'aide de la cloiſon, une tendre exclamation de M. Arnil m'a rendue fort attentive : mon très-cher amour, a-t'il dit, vous n'étes pas encore revenue de votre frayeur. La réponſe m'a fait entendre la voix d'une Femme & quelques tendres expreſſions, ſans que j'aie pû diſtinguer ſi c'étoit une de mes connoiſſances : mais je ſuis bientôt ſortie du doute, lorſque la Dame a repris

d'une voix plus haute : ſavez-vous que votre Femme étoit au Spectacle ? M. Arnil a répondu ; non, aſſurément : j'eſpere du moins qu'elle ne m'aura pas vû. Madame Goring, car je n'ai pas eu de peine à la reconnoître, a répliqué qu'elle l'eſpéroit auſſi ; ſans quoi vraiſemblablement, a-t-elle ajouté , elle vous attendroit chez vous au retour. Quoique la premiere crainte de M. Arnil ait été que je ne l'euſſe apperçu , il n'avoit pas perdu toute humanité , juſqu'à s'embarraſſer peu ſi j'étois enſévelie dans les flammes : je ſuis étonné de ne l'avoir pas vûe, a-t-il dit, je ſouhaite qu'elle ſoit heureuſement échappée. Votre inquiétude eſt vive pour elle , a répliqué Madame Goring , d'un ton de reproche : il y avoit là quelqu'un, qui n'en avoit peut-être pas moins que vous , pour ſa conſervation . . . J'ai compris que l'entretien alloit devenir extrêmement critique pour moi ; mais l'Hôteſſe , qui eſt entrée alors dans ma chambre , pour

me demander ſi je n'avois beſoin de rien, ne m'a pas permis d'en entendre davantage,

Je n'en avois que trop entendu, pour me convaincre que ma préſence ne pouvoit leur être agréable. J'ai pris la réſolution, non-ſeulement de ne les pas interrompre, mais, s'il eſt poſſible, de ne jamais faire connoître à M. Arnil que j'aie fait une découverte ſi fatale à mon repos, & ſi déſavantageuſe pour lui. L'Exprès de l'Hôteſſe avoit rencontré mon caroſſe en chemin, & me l'amenoit. On eſt venu m'avertir qu'il étoit à la porte. C'eſt avec une extrême difficulté que je ſuis deſcendue, en m'appuyant ſur l'Hôteſſe.

Qu'ai-je trouvé à la porte? M. Falkland, qui parloit aux domeſtiques de la maiſon. Il avoit jugé, ſans doute, que je cherchois à me dégager de lui, après le ſervice qu'il m'avoit rendu; & quoiqu'apparemment il n'eût pas exécuté ma commiſſion, qui n'avoit été qu'un pré-

texte en effet, pour l'éloigner, je ne puis croire que ſon deſſein fût de me revoir malgré moi : il venoit probablement demander, ſi mon caroſſe étoit arrivé, & comment je me trouvois, après le terrible état où il m'avoit laiſſée, aſſiſe en plein air, à l'entrée d'une nuit aſſez froide, avec une douleur très-vive, & deux ou trois inconnus autour de moi : c'étoit une attention dont l'humanité ſeule, indépendamment de la politeſſe, ſembloit lui faire un devoir. Il m'a dit que le feu étoit éteint, & qu'il n'y étoit péri perſonne ; qu'il ſe réjouiſſoit de me voir en état de partir, & qu'il ne s'étoit arrêté à l'Hôtellerie, que pour s'informer ſi j'étois quitte de ma douleur & de mon effroi. Je n'ai pû lui refuſer mes remercimens, ni l'offre de ſa main pour monter dans mon caroſſe ; je levois douloureuſement le pied, lorſque M. Arnil s'eſt montré à la porte ; il étoit ſeul : j'ai conclu qu'ayant entendu le bruit de ma voiture, il ſuppoſoit

que c'étoit celle de Madame Goring, & qu'il étoit defcendu pour s'affurer qu'elle étoit prête à les recevoir.

Un flambeau, que mon laquais tenoit à la main, nous a découvert auffi-tôt l'un à l'autre : j'ai facilement diftingué, fur fon vifage, un mélange de furprife & de mécontentement. Il m'a demandé, d'un ton affez brufque, comment j'étois venue dans ce lieu. Je l'ai fatisfait en peu de mots. La froide civilité d'une grave révérence eft tout ce qui s'eft paffé entre lui & M. Falkland, qui, me laiffant entre les mains de mon mari, m'a fouhaité le bon foir, & s'eft jetté dans un caroffe qui l'attendoit à deux pas.

Quoique le difcours, dont je n'avois entendu qu'une partie, m'eût affez appris que le deffein de M. Arnil n'étoit pas de revenir avec moi, je n'ai pû me difpenfer, affife comme je l'étois déja dans la voiture, de lui demander fes intentions. Il m'a ré-

pondu qu'il étoit engagé à ſouper en compagnie, dans cette Hôtellerie même, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il retourneroit fort tard à South-park. Il ne diſoit rien, que je ne ſuſſe déja; & ſans le troubler par d'autres queſtions, je me ſuis fait conduire au logis.

Malgré l'amertume de mes ſentimens & le tumulte de mes eſprits, j'ai commencé, en rentrant, par jetter ſur le papier les étranges incidens de cette ſoirée. Ma plume s'appéſantit à préſent; & mes doigts tremblans ſe refuſent à leur office. Je ceſſe d'écrire, pour m'abandonner, s'il eſt poſſible, un peu plus tranquillement à mes réflexions. Mon cœur s'abîme, en moi-même, Oh! que ne ſuis-je reſtée dans mon ignorance!

Eſt-il donc vrai, chere Amie, que M. Arnil, un homme de bien, qui m'a recherchée par amour, & qui depuis ces deux ans a paru le plus

complaiſant & le plus tendre mari ; lui à qui je n'ai jamais donné une ombre d'offenſe ! ait pû ſe laiſſer... Quoi dirai-je ? Je n'oſe le dire, je n'oſe y penſer, & cent circonſtances, qui reviennent à ma mémoire, me convainquent néanmoins que je ſuis à préſent la plus malheureuſe de toutes les Femmes. J'étois aveugle, ma chere ; ſans quoi je m'en ſerois apperçue plutôt. Je me rappelle quelques traits, qui doivent me perſuader que leur intrigue n'a pas commencé à South-Park. Un jour Milady V..., me demanda ſi j'avois connu Madame Goring à Londres ? Non, lui dis-je. Mylord, qui étoit préſent, ſe mit à rire, & me dit avec ſa liberté ordinaire ; je jurerois bien que votre mari l'a connue avant vous, car je l'ai vu plus d'une fois lui donner la main à Londres, en ſortant de la promenade & des ſpectacles. Jamais, ma Cecile, je n'ai fait la moindre queſtion là-deſſus à M. Arnil. La remarque de Mylord ne fit pas d'im-

preſſion ſur moi, & ſortit bientôt de mes idées.

Il eſt une heure de nuit : j'entens ſonner à la porte du Château. C'eſt M. Arnil. Tout le corps me tremble ; & je me ſens ... comme ſi je le craignois. Cependant, quelle raiſon de craindre ? Je ne l'ai pas offenſé.

2 *Septembre.*

M. Arnil eſt demeuré fort longtems dans ſon cabinet, après être rentré cette nuit, pour me donner le tems de me mettre au lit, avant que d'entrer dans mon appartement. Pas un ſeul mot entre nous. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit. S'il a mieux dormi, c'eſt ce que je ne puis dire. Ce matin, en ſe levant, il m'a demandé comment je me portois. Avec beaucoup de douleur, ai-je répondu. J'avois la cheville du pied prodigieuſement enflée, & toute noire de mon accident, car j'ai négligé le mal cette nuit. Il m'a dit que je ferois mieux de faire venir un

Chirurgien ; & ſans ajouter un mot, il eſt ſorti de la chambre. Que cet air de dureté me paroît nouveau, chere Amie ! Vous ſavez que je n'y ſuis pas accoutumée. M. Arnil met donc la cruauté par-deſſus. Mais à la bonne heure. Loin de mes lévres les reproches & les plaintes. Je ne les ferai qu'à vous, mon ſecond moi-même ; à vous, pour qui je ſuis engagée, par une promeſſe ſolemnelle, à n'avoir rien de ſecret, & dans le ſein de qui les plus intimes ſentimens de mon ame repoſent auſſi ſurement que dans le mien.

J'ai pris, à la fin, quelque empire ſur moi-même, & je ſuis déterminée dans ma conduite. Il ne peût me reſter le moindre doute de l'infidélité de M. Arnil ; mais je ne veux pas aggraver mes propres peines, ni juſtifier la conduite de mon mari, aux yeux d'un monde vicieux, en attirant le moindre blâme ſur la mienne. Les douleurs muettes de l'innocence outragée, ſont un tourment bien plus

vif pour une ame noble, que tout ce qu'elle peut craindre de la téméraire langue des hommes.

Mais ce n'eſt pas tout; je dois m'efforcer, autant qu'il eſt en mon pouvoir, de mettre M. Arnil à couvert de la cenſure. Plaiſe au Ciel que ſa propre imprudence ne rende pas tous mes efforts inutiles! Je ſuis réſolue de ne pas rompre ma liaiſon avec Madame Göring. Pendant que nous continuerons de nous voir, avec les apparences d'une intime amitié, je ſuis ſûre qu'on remarquera moins les fréquentes viſites qu'elle reçoit de M. Arnil.

Quel triomphe pour mon Frere s'il apprenoit que M. Arnil a fait divorce avec la vertu! Quel étonnement, quelle affliction pour ma pauvre mere! mais je n'épargnerai rien, pour éluder la malignité de mon étoile. Ma mere n'aura pas ſujet de s'affliger, ni mon frere de ſe réjouir, Je veux que le ſecret meure avec moi dans mon ſein; & j'attendrai

mon remede avec patience, de la main du tems.

Madame Goring m'a fait demander l'état de ma ſanté.

Elle n'oſe paroître elle-même; quoiqu'elle ignore ma découverte.

Ma chere Milady V . . . s'eſt empreſſée de me venir voir, immédiatement après ſon déjeûner. Elle a ſû mon aventure, de M. Falkland, & ſa tendreſſe m'a conſolée. Deux heures, qu'elle a paſſées au chevet de mon lit, m'ont ſoulagé le corps & l'eſprit: mais à préſent qu'elle m'a quittée, il faut revenir au ſujet qui me déchire le cœur. M. Arnil eſt le plus artificieux de tous les hommes. Je crois ſon attachement d'autant plus dangéreux, que c'eſt, de ma connoiſſance, le premier qu'il ait eu de cette nature, & jamais Femme ne fut plus formée pour plaire & tromper, que celle qui le tient dans ſes chaînes. Dans les mains de qui ſuis-je tombée? Madame Goring doit être informée de mon hiſtoire; & ſi j'en

juge par quelques mots ſortis de ſa bouche, de quelles noires images n'aura-t'elle pas infecté l'eſprit de M. Arnil ? Elle ne ſauroit avoir d'inimitié pour M. Falkland : mais il eſt certain qu'elle me hait, moi ; car elle m'a fait une injure.

Il eſt midi : depuis le matin, je n'ai pas vû M. Arnil ; à peine s'eſt-il donné le tems de s'habiller pour ſortir. Bon Dieu ! eſt-ce donc la vie que je ſuis condamnée à mener ?

Une nouvelle ſcène d'affliction vient, ma chere, de s'ouvrir pour moi. Mon ſort touche ſûrement à quelque criſe. M. Arnil ſort à ce moment de ma chambre. Quelle converſation nous avons eue !

Lorſqu'il eſt entré, il s'eſt promené d'abord pendant quelques minutes, ſans ouvrir la bouche. A la fin, s'arrêtant, & fixant les yeux ſur moi, depuis quand, m'a-t'il demandé, avez-vous connu M. Falkland ?

J'ai répondu que ma connoiſſance avoit commencé quelques mois avant mon mariage. On m'a dit qu'il étoit autrefois votre Amant....J'en conviens : il y eut même un traité de mariage conclu entre nous. S'il s'étoit exécuté, Madame, peut-être auriez-vous été plus heureuſe. Je n'ai pas cette penſée, M. Arnil, & vous n'avez aucune raiſon de le ſuppoſer ; j'eus un grand ſujet d'objection contre M. Falkland, & je me ſoumis parfaitement à ma mere, lorſqu'elle m'eut défendu de le voir. Je ne vous demande pas, Madame, quelle étoit cette objection ; mais je ſuppoſe que ſi je vous fais la même priere, vous l'accomplirez auſſi ſans répugnance. Avec la plus grande joie, Monſieur : vous ne ſouhaiterez jamais rien, que je ne ſois prête à faire. Permettez-moi ſeulement, M. Arnil, de vous demander, quelle partie de ma conduite a pû vous faire juger cette défenſe néceſſaire ? Je ne vous dis pas, a-t-il répondu, que votre vertu me

ſoit ſuſpecte; mais votre promeſſe, ſur ce point, eſt importante, Madame, pour mon repos & pour votre propre honneur : le mariage d'une Femme n'éteint pas toujours les eſpérances d'un homme ami du plaiſir. Ainſi vous me promettez de ne le plus voir. Je vous le promets, Monſieur : je renoncerai au commerce de Milady V.... dont l'amitié m'eſt ſi précieuſe ; je ne mettrai plus le pied chez elle, pendant que M. Falkland y ſera ; & de toutes les perſonnes que je vois, je n'en ſais pas d'autres avec leſquelles il ſoit lié.

Ma fierté ne m'a pas permis de demander à M. Arnil, de qui lui venoient ces informations: je ne le ſavois déja que trop ; & craignant qu'il ne s'abaiſſât juſqu'au menſonge, pour me déguiſer la vérité, je n'ai pas pouſſé plus loin les queſtions. Il a paru ſatisfait de ma promeſſe, & m'a quittée auſſi promptement, que ſi ſa viſite n'avoit pas eu d'autre but.

8 *Septembre.*

Que de pénibles quart-d'heures je ſuis obligée de ſoutenir. Madame Goring m'eſt venue voir, d'un air auſſi gai, auſſi libre que jamais. Elle a feint de plaindre l'accident qui m'eſt arrivé, avec des témoignages ſi vifs d'intérêt, de tendreſſe & d'inquiétude, que cette duplicité me révolte plus, s'il eſt poſſible, que l'autre partie de ſa conduite. Elle m'a dit qu'elle étoit auſſi à la Comedie, mais qu'elle étoit échappée fort heureuſement, ſans le moindre mal. Je lui ai répondu que j'étois ſurpriſe de ne l'avoir pas vûe dans la ſalle. Ah! j'étois, a-t'elle répliqué, dans un petit coin, où perſonne ne pouvoit me voir. J'avois refuſé la compagnie de quelques Dames, & cette raiſon me fit choiſir l'endroit le plus obſcur de la Gallerie, où j'étois fort ſerrée avec ma Femme de chambre.

Audacieuſe Femme! N'eſt-il pas étrange que M. Arnil ait la foibleſſe

d'entrer dans ſes abſurdes caprices, juſqu'à s'expoſer avec elle en pleine aſſemblée ? car il y étoit ſans doute : ou peut-être n'y eſt-il allé, que pour la prendre après le Spectacle, & s'y eſt-il trouvé, aſſez tôt, pour la ſauver du péril. N'importe lequel des deux.

9 Septembre.

Je ſuis née, ma chere, pour faire le ſacrifice de mon repos à celui des autres. Ma vie eſt devenue miſérable, & je n'y vois de remede que la patience.

Mon mari paſſe les jours entiers hors de la maiſon. La nuit, mon indiſpoſition eſt un prétexte pour nous ſéparer. Ainſi les occaſions de nous voir & de nous parler ſont très-rares. Quelle affreuſe perſpective eſt la mienne ! O ! Cecile, puiſſiez-vous ne jamais connoître par expérience, combien il eſt amer, pour une honnête femme, de perdre le cœur de ſon mari.

Milady V..... le meilleur des na-

turels, eſt conſtamment avec moi. Comme je ſuis beaucoup mieux de mon accident, elle me preſſe d'aller chez elle ; & je me vois obligée de chercher des excuſes. Ma peine eſt extrême, ſur la conduite que je vais être forcée de tenir avec elle ; cependant je n'oſe faire connoître mes motifs. Une jalouſie ſans cauſe eſt toujours une ſource de ridicule ; &, de quelque maniere que le Ciel diſpoſe de moi, M. Arnil n'y doit pas être expoſé.

12 Septembre.

Je ſuis laſſe d'inventer des prétextes & des excuſes, pour me diſpenſer de répondre aux invitations de Milady V... Il eſt vrai que ſes inſtances ont ceſſé, & qu'elle n'en continue pas ſes viſites avec moins d'affection. Je crains qu'elle n'ait deviné mon embarras ; quoique juſqu'à préſent elle ne m'en ait rien témoigné : mais l'interruption même de ſes prieres, joint à la bonté qu'elle

a de ne me pas demander la raiſon d'une conduite, qui ne bleſſe pas moins la civilité que l'amitié, me perſuade qu'elle ſoupçonne la cauſe de ma contrainte. Je ſuis parfaitement rétablie, & je ne laiſſe pas de me confiner dans ma maiſon, pour lui donner le moins d'ombrage qu'il m'eſt poſſible : mais cette contrainte ne peut durer plus long-tems ; Madame Goring me perſécute, pour la voir chez elle, & mon obſtination à la refuſer peut faire naître des défenſes, qu'il eſt important pour moi d'éloigner. J'ai promis de lui faire ma premiere viſite.

27 Septembre.

Ne l'ai-je pas dit, ma Cecile, que mon ſort n'étoit pas loin de ſa criſe ? Où me conduiront les malheurs qui pendent ſur ma tête. Apprenez les circonſtances de cette affreuſe journée.

M. Arnil eſt ſorti ce matin, à l'ordinaire, & m'a dit qu'il ne reviendroit pas avant la nuit. Il m'a de-

mandé, en même tems, avec cette indifférence dont tous ſes diſcours ſont accompagnés, ce que je devenois aujourd'hui ? Je lui ai dit que je n'avois aucun deſſein de ſortir, & que je m'amuſerois d'une lecture, où de mon travail. C'étoit réellement mon intention : mais à peine avoit-il quitté la maiſon, qu'il m'eſt venu un laquais de Madame Goring, pour ſavoir des nouvelles de ma ſanté, & me dire que ſa maîtreſſe n'étoit pas trop bien, qu'elle ſe ſentoit fort abbattue, ſans quoi elle viendroit paſſer le jour avec moi ; mais qu'elle me prioit inſtamment d'aller dîner avec elle. Comme j'avois dit à M. Arnil que mon deſſein étoit de demeurer au logis, rien n'étoit plus éloigné de mon goût que cette invitation : mais vous avouerai-je ma foibleſſe ? J'ai ſoupçonné qu'il ſe propoſoit de paſſer le jour avec Madame Goring, d'autant plus que la queſtion avec laquelle il m'avoit quittée, me ſembloit venir de la crainte

que je ne pensasse à faire une visite à cette Femme, & pouvoit n'être qu'une précaution, pour n'être pas surpris ou troublé chez elle. Je n'y avois pas été, depuis que je suis en état de quitter ma chambre ; il pouvoit naturellement supposer que je lui rendrois les civilités que j'avois reçues d'elle, pendant mon indisposition. Remplie comme je l'étois de cette idée, son message m'a fait un plaisir secret, parce qu'il servoit à me convaincre qu'elle n'attendoit pas mon mari, sur-tout dans l'habitude où elle est de me retenir fort tard, chaque fois que je dîne chez elle. Qu'il faut peu de chose, pour consoler un cœur affligé, ou pour augmenter le poids de ses peines ! Je ne vous déguise rien, ma chere ; j'ai trouvé une sorte de douceur à penser, que de tout le jour, M. Arnil ne verroit pas ma Rivale......Ma Rivale ! terme humiliant pour moi ; c'est un nom dont elle n'est pas digne ; disons sa maîtresse. En un mot j'ai

pris la résolution d'y aller : elle m'avoit fait dire d'ailleurs qu'elle étoit indisposée, & j'étois sûre que ma complaisance seroit agréable à mon mari.

Je me suis rendue chez elle un peu avant l'heure du dîner, qui est beaucoup plus tard que dans toute autre maison. Je l'ai trouvée habillée, avec les apparences d'une parfaite santé ; elle a paru fort surprise de me voir ; ce qui m'a fait juger qu'elle avoit compté sur mon refus, & que mon arrivée la déconcertoit : cependant, je m'étonnois qu'elle n'y eut pas été préparée par ma réponse. Ces idées, qui me sont venues tout d'un coup à l'esprit, ne m'ont pas laissé douter qu'elle n'attendît M. Arnil. Je lui ai dit que si j'avois cru la trouver en si bonne santé, son invitation ne m'auroit pas amenée chez elle, parce que j'étois déterminée à ne pas sortir de tout le jour ; mais que la nouvelle de son indisposition avoit eu le pouvoir de me faire chan-

ger de penſée. Elle a répondu que ſûrement ſon laquais s'étoit mépris, & que c'étoit pour demain qu'elle avoit déſiré le plaiſir de m'avoir à dîner ; qu'aujourd'hui elle étoit abſolument engagée pour le ſoir : mais qu'elle ſe réjouiſſoit néanmoins de me voir, parce qu'elle ne vouloit ſortir qu'à ſix ou ſept heures. J'étois fort mortifiée : c'eſt ſans doute, ai-je répliqué, votre laquais ou le mien qui s'eſt trompé, car on m'a dit poſitivement que vous m'attendriez aujourd'hui ; & d'ailleurs, vous m'avez fait dire que votre ſanté n'étoit pas bien. Cette fin a paru l'embarraſſer : j'étois très-mal, ce matin, m'a-t'elle dit ; & quoiqu'engagée pour ce ſoir j'étois ſur le point d'envoyer mon excuſe : mais je me ſuis ſentie un peu mieux, & j'ai changé auſſi-tôt de penſée.

Le dîner ayant été immédiatement ſervi, je me ſuis aſſiſe, mais avec une répugnance qui ne m'a pas laiſſé d'appétit. Je voulois prendre congé en ſortant de table : Madame Goring

m'a retenue malgré moi, & m'a dit que ſi je la quittois, elle le prendroit en mauvaiſe part. Elle a fait venir des cartes; je me ſuis rendue, & nous avons commencé un Piquet.

J'ai joué ſans goût, ſans attention, & ſouhaitant à chaque minute la fin de notre partie. J'ai voulu pluſieurs fois la rompre, en diſant à Madame Goring que je me reprochois de retarder ſon départ; mais elle n'a voulu rien entendre. Nous étions fort avancées, & je bruſquois tous mes coups, lorſque la porte de la chambre s'eſt ouverte, & j'ai vû, qui? M. Falkland, s'avançant vers nous! Si le plus horrible objet de la nature avoit paru devant moi, il m'auroit moins révoltée dans cet inſtant. Les cartes me ſont tombées des mains. Dire que je ſuis devenue pâle, tremblante, & que j'étois prête à m'évanouir, ſeroit une trop foible peinture de l'effet que ce ſpectre a produit ſur moi. J'étois immobile, preſque morte. Madame Goring, affec-

tant beuucoup d'allarme, a couru chercher des gouttes, & m'en a fait avaller quelques-unes dans un verre d'eau. J'ai fait un effort pour me lever de ma chaiſe; & ſous prétexte que j'avois beſoin de prendre un peu l'air, je me ſuis traînée juſqu'à la porte de la cour. J'étois réſolue de m'en retourner droit à South-Park; mais un tremblement univerſel me rendoit incapable de marcher, & je me ſuis aſſiſe ſous le porche, pour reprendre un peu de force. La réflexion, que M. Falkland avoit été témoin du déſordre où ſa préſence m'avoit jettée, n'augmentoit pas peu l'horreur & la confuſion de mes penſées. Quelles que fuſſent les ſiennes, il ne m'avoit pas parlé; & je n'avois pû remarquer comment il s'étoit conduit: je n'étois pas demeurée deux minutes dans la chambre, après qu'il y étoit entré. Vous croirez que dans cette ſituation, ma miſere ne pouvoit recevoir de ſurcroît: mais le dernier coup reſtoit à porter.

Madame Goring s'étoit arrêtée dans la chambre, l'eſpace d'une minute, pour dire quelques mots à M. Falkland, pendant que j'étois ſortie; mais elle m'a ſuivie auſſi-tôt, & me donnant les plus tendres noms, elle m'exhortoit à prendre courage, lorſqu'un bruit de chevaux s'étant fait entendre, j'ai vû deſcendre auſſi-tôt M. Arnil à la porte. C'eſt alors que je me ſuis crue perdue. J'ai penſé d'abord que c'étoit un complot de Madame Goring contre mon innocence: mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre, pour imaginer comment elle avoit été capable de le conduire. Mon ame entiere n'étoit qu'un cahos: je n'ai pû répondre à M. Arnil, lorſqu'il m'a parlé; il s'eſt bientôt apperçu du trouble où j'étois, & m'en a demandé la cauſe. Madame Goring s'eſt hâtée de dire pour moi, qu'au moment où je me diſpoſois à retourner au logis, je m'étois trouvée fort mal. Je devois ſortir, a-t'elle ajouté, & j'avois ordonné mon ca-

roſſe vers ce tems : je m'imagine que les chevaux ſont mis ; ils peuvent mener Madame Arnil à South-Park : & s'adreſſant à moi ; juſqu'à ce qu'ils ſoient venus, ma chere, vous ſeriez mieux dans la chambre.

Je ſuis à préſent en état de marcher, ai-je dit, & je ne veux arrêter perſonne. Mon mari a proteſté que je ne m'en irois pas à pied ; & Madame Goring, ordonnant qu'on fît avancer le caroſſe, a dit, que puiſqu'elle étoit prête à ſortir, elle me remeneroit elle-même au logis. M. Arnil a répondu que c'étoit le meilleur parti, & qu'il ſuivroit auſſi-tôt lui-même. Au même moment, le caroſſe a paru, & je me préparois à monter, lorſque Madame Goring s'eſt écriée ; bon Dieu ! j'oubliois : il ne ſeroit pas civil de laiſſer un honnête homme, ſans lui faire un mot d'excuſe. M. Arnil a demandé précipitamment, qui donc ? M. Falkland, a répliqué Madame Goring, qui s'eſt aviſé de me faire une viſite cet après-

midi. Elle eſt rentrée promptement dans la maiſon, pour revenir auſſitôt avec M. Falkland, qui faiſant une révérence négligée à M. Arnil, & profonde à moi, s'eſt éloigné ſur le champ. Madame Goring eſt montée dans ſon caroſſe avec moi, en donnant ordre au cocher de prendre le chemin de South-park, & laiſſant M. Arnil ſans mouvement à ſa porte.

Dans le court chemin, que nous avons fait enſemble, j'ai gardé le plus profond ſilence, à la réſerve de quelques monoſyllabes, en réponſe aux fréquentes queſtions de Madame Goring ſur l'état de ma ſanté. Elle m'a miſe à ma porte, & m'a ſouhaité le bon ſoir ſans deſcendre.

Lorſque je me ſuis vûe ſeule, j'ai commencé à conſidérer les ſuites de cette fatale rencontre de l'après-midi, une rencontre, qui toute éloignée qu'elle avoit été de mon attente, ne pouvoit avoir été ménagée que pour me faire donner dans quelque piége. J'ai raſſemblé toutes les

circonſtances, & je me ſuis efforcée de pénétrer l'odieux myſtere. Il eſt évident pour moi que M. Arnil étoit attendu ce ſoir par Madame Goring. Elle ne m'a fait inviter que pour me trahir. La prétendue mépriſe étoit un artifice, dans la ſeule vûe d'en impoſer à M. Arnil, & de lui faire croire qu'elle ne m'attendoit pas. Il ne pouvoit raiſonnablement s'imaginer, qu'elle m'eut fait dire de prendre un après-midi qu'il devoit paſſer avec elle, & la ruſe étoit ſi bien conduite, qu'il n'étoit pas aiſé de la découvrir : elle m'avoit fait prier par un Meſſage de bouche, quoique ſes invitations ſe fiſſent ordinairement par écrit ; elle m'avoit dit qu'elle étoit engagée pour le ſoir, & n'avoit pas laiſſé de me retenir plus long-tems que je ne le déſirois. La premiere de ces deux circonſtances devoit faire juger à mon mari que j'étois venue ſans être invitée, & qu'elle bruloit de ſe défaire de moi; l'autre ſervoit mieux encore à ſes

vûes, car il eſt de la derniere clarté que le fond du plan étoit que M. Arnil trouvât M. Falkland avec moi. Toutes ces ſuppoſitions ſont fondées ſur une longue ſuite de raiſonnemens.

Mais la partie inexplicable du myſtère eſt comment elle a trouvé le moyen d'engager M. Falkland, avec lequel je ne lui ſavois aucune liaiſon, à lui faire ſa viſite dans une conjonɛ̃ture ſi critique. Il faut qu'elle ait eu l'aſſiſtance de quelque mauvais Eſprit. Elle n'ignoroit pas ſans doute, que j'avois promis de ne la plus voir. Il ſe peut qu'elle ait eû l'art de perſuader à M. Arnil, que la violation de cette promeſſe étoit concertée. Affreuſe penſée! Mais j'eſpere, avec le ſecours du Ciel, que je ſaurai me juſtifier de cette cruelle imputation: ſi ma ruine n'eſt pas jurée dans le cœur de mon mari, la force de la vérité s'y fera jour.

Peut-être M. Falkland eſt-il un admirateur ſecret de Madame Go-

ring ; & M. Arnil ſeroit alors dupe de ſa perfidie, comme je ſuis la victime de ſa malice & de ſa fierté. C'eſt de toutes parts une étrange énigme ; mais je ne puis demeurer long-tems dans cette cruelle incertitude ; M. Arnil pourra découvrir la trahiſon lui-même, par les efforts qu'elle fait pour me ruiner dans ſon eſtime.

J'attens : je ſuis dans la ſituation d'un malheureux criminel, qui doit paroître devant ſon Juge. Je ſouhaiterois que M. Arnil fût revenu, & je redoute néanmoins de le voir.

13 *Septembre.*

Il n'eſt plus queſtion d'eſpérances & de craintes. La meſure de mes afflictions eſt remplie.

Je me mis au lit hier au ſoir ; mais je n'ai pû dormir un inſtant. Les heures ſe ſont paſſées, dans une agonie qui ne peut être décrite ; je crois, ma Cecile, que le ſilence & l'obſcurité étendent & fortifient les douleurs.

Je ſavois que dans les préventions de M. Arnil, j'aurois de la peine à me juſtifier, & qu'il ne me ſeroit, pas aiſé de lui perſuader que le hazard, ou la malignité beaucoup plus terrible de mon artificieuſe ennemie, eût été la ſeule cauſe de l'incident dont il a paru ſi vivement offenſé. Cependant j'étois dans la réſolution de faire parler mon innocence, & je m'y étois préparée pendant la plus grande partie de la nuit. Vers le jour, la fatigue & la douleur ont eu la force de m'aſſoupir; mais je n'ai pas joui long-tems de ce faux repos. Quelque bruit, qui s'eſt fait dans la maiſon, m'a bruſquement réveillée. J'ai vû qu'il étoit grand jour; j'ai jetté l'œil ſur ma montre, & j'ai trouvé qu'il étoit plus de ſept heures, j'ai ſonné: Betty eſt entrée dans ma chambre. Je lui ai demandé ſi ſon Maître avoit paru? Cette Fille m'a regardée d'un air interdit; il eſt parti à cheval, Madame, depuis environ deux heures; après

avoir fait mettre, à ſon Laquais, quelque linge & d'autres proviſions dans un petit Porte-manteau. Je crois qu'il n'a pas deſſein de revenir aujourd'hui, car il m'a chargée de vous donner cette lettre.

J'ai ouvert la lettre d'une main tremblante, & j'y ai lû ma ſentence, dans ces termes :

» Vous m'avez manqué de foi, en » voyant l'homme que je vous avois » défendu de voir, & que vous m'a» viez ſolemnellement promis d'é» viter. C'eſt avoir trahi ma confian» ce, ſur un point qui ne me per» met plus de compter ſur votre » prudence ou votre fidélité. Quels » que puiſſent être vos deſſeins, il » ſera moins deshonorant pour moi » que vous les exécutiez ſous un au» tre toit que celui de votre mari. » Ainſi je vous donne huit jours » pour chercher une nouvelle de» meure. Deux cœurs diviſés ne doi» vent pas habiter dans une même » maiſon. Nos enfans demeureront

» avec moi ; & le revenu de votre
» douaire, tel qu'il eſt reglé par le
» contrat, vous ſera payé fidéle-
» ment pour votre entretien. Je m'é-
» loigne, pour éviter de fâcheuſes
» explications, & je ne reparoîtrai
» qu'après avoir sû que vous vous
» étes éloignée vous-même. Epar-
» gnez-nous à tous deux l'entrepri-
» ſe d'une apologie, qui ne feroit
» qu'aggraver, le reſſentiment d'un
» mari déja trop injurié.

J'ai fais un effort, ma chere, pour étouffer les cris de mon cœur, & vous laiſſer le tems de lire cette choquante lettre.

O Cecile ! quel ſort eſt celui de ta déplorable Amie ! Me voir négligée, abandonnée, mépriſée, par un mari que j'aime ! encore ſerois-je capable de le ſupporter. Mais être auſſi ſoupçonnée, accuſée ! être en même tems un miſérable objet de mépris & d'emportement jaloux ! ah ! ceux qui croyent la jalouſie impoſſible ſans amour, ne connoiſſent rien

au cœur humain. J'ai la fatale preuve du contraire. Mon mari ne m'aime plus, & doute néanmoins de mon honneur. Cruel, vil, déteſtable ſoupçon ! O Femme infernale ! mon malheur eſt ton ouvrage ; comme une furie perſécutrice, tu preſſe ma ruine, après l'avoir commencée.

Que faire, ma chere ? ou fuir ? Je ne puis faire un plus long ſéjour ici ; ma préſence bannit mon mari de ſa maiſon. Si je me retire chez ma mere, dans des circonſtances de cette nature, je vais la faire mourir de chagrin. Cependant elle ne doit pas les ignorer. Je ne dois pas attendre, non plus, qu'on me chaſſe de ma propre chambre. Cette penſée n'eſt pas ſupportable. Je veux partir à l'inſtant, n'importe pour aller où.

13 *Septembre.*

Que le Ciel me conſerve du moins l'uſage des ſens ! j'ai paſſé deux jours & deux nuits, je ne puis dire comment ; en ſilence, & ſans nourriture, dit Betty ; mais je me crois un peu rétablie.

tablie. Je vais écrire à ma mere, & la ſupplier d'ouvrir les bras pour recevoir ſa miſérable Fille. Je ſuis aſſez calme, & je ſais ce que j'ai à dire.

J'avois fait partir ma lettre, toute mal-conçue qu'elle eſt, & trempée aſſurément de mes larmes, lorſqu'il m'en eſt arrivé une par la Poſte. J'ai reconnu à l'adreſſe, la chere main de ma mere, & je l'ai baiſée avant que de l'ouvrir. Voyez, ma chere Cecile, dans quels termes la meilleure des meres écrit à ſa malheureuſe Fille, qu'elle croit adorée de ſon mari, & partagée de toutes les félicités domeſtiques.

» Je m'apperçois, ma chere Sid-» ney, que l'âge & l'infirmité me » gagnent. Ma derniere maladie m'a » fort abbattue, & me laiſſe un aver-» tiſſement de ce que j'ai à craindre » de ſa premiere viſite. Vos ſoins do-» meſtiques ſont tellement augmen-» tés, que je ne puis attendre, ni dé-

» ſirer, que vous entrepreniez le
» voyage de Wiltshire pour me fai-
» re une courte viſite. Cependant,
» ma chere, comme vous êtes la
» conſolation de mon âge, je ne puis,
» dans l'état douteux de ma ſanté,
» ſupporter l'éloignement où je ſuis
» de vous. Je veux profiter d'un reſ-
» te de force, que Dieu me laiſſe
» dans ſa bonté, & faire un effort
» pour me rendre à Londres. Vous
» m'avez écrit que vous n'êtes pas
» fort au large à South-parck. Je ne
» veux pas vous être incommode, &
» je me contenterai d'attendre vo-
» tre retour à la Ville, dans votre
» maiſon de la rue S. James. Que
» cet avis, néanmoins, ne vous faſ-
» ſe pas hâter votre départ. Je ne
» ſuis pas menacée d'un preſſant dan-
» ger, ma chere, & je penſe ſeule-
» ment à ſaiſir un intervalle de ſan-
» té, pour me rapprocher de vous.
» Si le Ciel me prolonge la vie,
» quelle ſatisfaction n'aurai-je point,
» de paſſer l'hiver prochain avec les

» délices de mon cœur, ſon cher
» Arnil, & mes aimables petites Fil-
» les, dont la vûe ſera une fête pour
» mes yeux. Alors ſi Dieu m'appel-
» loit à lui, j'aurois la conſolation
» d'avoir mes enfans autour de moi,
» pour fermer mes yeux; & je quit-
» terois le monde ſans regret, après
» y avoir aſſez vêcu, pour voir ma
» Sidney heureuſe dans les bras d'un
» honnête homme, qui lui tiendra
» lieu des Parens qu'elle n'aura plus,
» & qui réunit, pour elle, tous ces
» tendres nœuds que la nature doit
» rompre un jour.

» Mes prieres ne ceſſent pas de
» ſolliciter le Ciel, pour votre proſ-
» périté, & celle de M. Arnil mon
» cher Fils. Votre Frere ne m'a pas
» quittée, & m'a priée de le rappel-
» ler à votre amitié. Il ſe propoſe
» de paſſer ici la plus grande partie
» de l'hiver.

» Comme j'eſpere arriver à Lon-
» dres vers la fin de la ſemaine,
» adreſſez moi vos lettres dans votre

» propre maiſon. Je ſuis, mon très-
» cher amour, votre très-affection-
» née mere, &c.

Cette lecture me fend le cœur. O Cecile! que va devenir ma tendre & reſpectable mere, lorſqu'elle ne trouvera dans ſa Fille, dans la conſolation de ſon âge & dans les délices de ſon cœur, qu'une pauvre abandonnée, perdue dans le cœur de ſon mari, chaſſée de ſa maiſon, mépriſée, accablée de ſes infortunes! Mes Enfans.. il faut les laiſſer auſſi derriere moi! Juſtice du Ciel, de quelles calamités te plaît-il d'affliger tes créatures! larmes, larmes, vous pouvez couler ſans fin! Elles me ſoulagent. Je veux tâcher à préſent de fortifier mon ame contre deux événemens, dont l'approche me paroît auſſi terrible, que celle de l'exécution pour les malheureux coupables, ma ſéparation de mes Enfans, & mon entrevue avec ma mere. La lettre que je venois d'écrire ne devant pas la trouver dans ſa Province, j'écri-

rai à Londres, pour la diſpoſer à recevoir la Miſérable, que ſon imagination lui repréſente ſi heureuſe.

Milady V . . . . ! je l'entens monter. Il m'eſt impoſſible de lui cacher mon affliction, ni ma honte.

Milady me quitte : elle me laiſſe dans l'étonnement, & dans une nouvelle horreur. Madame Goring ! pour qui prenez-vous cette Madame Goring ? Elle eſt Tante de Miſſ Burchill, cette même Tante, à qui ſa Niece eſt en droit de reprocher ſa ruine. En vérité, cette Femme eſt envoyée comme un fleau dans le monde.

J'ai peine à raſſembler mes idées, pour vous rendre avec un peu de méthode la converſation que je viens d'avoir avec Milady. Elle m'a trouvé des traces de pleurs ſur les deux joues. Le torrent a repris ſon cours à ſa vûe. Je n'ai pû lui en déguiſer la cauſe ; j'ai mis la lettre de M. Arnil entre ſes mains, car je n'étois

pas capable de lui dire ce qu'elle contenoit.

C'eſt l'ouvrage de Madame Goring, m'a-t'elle dit : déteſtable créature ! comment peut-elle avoir aveuglé votre crédule mari, juſqu'à le précipiter dans ces horribles excès ? Je l'ignore, ai-je répondu ; mais je me flatte que Milady V... me croit innocente. Innocente ! s'eſt-elle écriée : chere Femme, vos ſouffrances me font preſque tourner l'eſprit. Savez-vous que Madame Goring eſt en intrigue reglée avec votre mari ? Je l'appréhende beaucoup, ai-je répliqué : mais je me figure qu'elle eſt ignorée du Public. Pauvre Enfant ! a repris Milady V.. Son attachement pour elle n'eſt pas un ſecret, depuis le premier moment qu'elle s'eſt établie dans notre canton ; quoiqu'apparemment vous ayez été la derniere qui l'ait ſoupçonné. J'ai ſouvent tremblé pour les conſéquences ; mais je ne me ſerois jamais imaginé qu'elles fuſſent ve-

nues à ce point. J'ai toujours jugé fort mal de cette Femme ; & je n'ai jamais eu qu'un dehors de civilité pour elle, du vivant de son mari, par considération pour une charmante Fille, qui demeuroit alors avec elle : mais depuis que Miss Burchill l'a quittée, j'ai presque rompu toute liaison avec Madame Goring, quoique mon mari, qui connoissoit anciennement le sien, me sollicite de la recevoir civilement.

Le nom de Burchill avoit fait sur moi, presque l'effet du tonnerre. Je suis demeurée muette. L'énigme étoit dévoilée. Avec quelle ardeur cette vile Femme avoit marché dans la carriere de l'iniquité ! Milady, toute remplie des idées de mon malheur, n'a pas remarqué ma confusion ni mon silence. Quelle est votre résolution, ma chere Madame Arnil ? m'a-t'elle dit. Croyez-vous que par l'entremise des honnêtes gens, il soit impossible de désabuser votre malheureux mari ? Car je le

crois bien plus malheureux que vous, qui êtes ſoutenue par le témoignage de votre innocence. Ah! Madame, ai-je répondu, c'eſt une vaine eſpérance. Madame Goring a frappé le coup. Si M. Arnil étoit abandonné à ſon propre cœur, peut-être rentreroit-il dans lui-même; mais cette Femme, que je puis nommer ſon mauvais génie & le mien, aura ſoin d'entretenir ſes ſoupçons. Elle poſſede ſon cœur entier, & mon éloignement eſt devenu néceſſaire à la tranquillité de l'un & de l'autre. Ma réſolution eſt priſe: je quitte cette maiſon, & j'abandonne ma vengeance à la juſtice du Ciel.

Ma maiſon eſt à vous, m'a dit Milady, les larmes aux yeux; mais je ne crois pas qu'elle vous convienne, pendant que nous y aurons M. Falkland. Ce récit le mettra hors de lui-même.

J'ai conjuré Milady V . . . . . de ne pas l'en informer. Ma ſéparation de M. Arnil ne ſauroit être long-tems

un ſecret, ai-je dit ; mais la cauſe peut demeurer inconnue. Milady m'a dit que M. Falkland étoit parti ce matin, pour aller voir mon Frere en Wiltshire, ſur une lettre, qu'il en reçut hier, par laquelle mon Frere lui marquoit le départ de ma mere, & lui propoſoit d'aller paſſer huit jours avec lui ; que M. Falkland devoit enſuite retourner chez elle, pour ſatisfaire Mylord, qui lui a fait promettre de leur tenir compagnie quelque tems de plus ; c'eſt-à-dire, au moins, juſqu'à la concluſion des affaires de la vieille Dame, qui a nommé M. Falkland à ſa ſucceſſion, & Milord pour exécuteur teſtamentaire.

J'ai répété à Milady, que je comptois ſur ſon amitié, pour dérober à M. Falkland la connoiſſance de mon infortune, de peur que le reſſentiment de ſe voir commis ne l'emportât à quelque vivacité, qui pouvoit rendre ma ſéparation doublement injurieuſe à mon caractère. Elle

a ſenti la néceſſité de cette précaution. Sa ſurpriſe eſt extrême, qu'il ait fait une viſite à Madame Goring, avec laquelle, m'a-t'elle dit, elle ne lui ſavoit pas de liaiſon. Il n'ignore pas, a-t'elle ajouté, la folle paſſion de votre mari; & j'ai peine à le croire aſſez peu délicat, pour s'être engagé auſſi dans une affaire d'amour avec une créature ſi abandonnée, ſurtout l'ayant entendu parler ſouvent d'elle avec la derniere horreur, pour vous avoir dérobé l'affection de votre mari; & c'eſt ce qui s'eſt même attiré long-tems mes obſervations. Mais on ne connoît jamais aſſez les hommes, a-t'elle continué; s'il eſt vrai qu'elle ſoit en intrigue avec lui, vous pouvez compter que cette mépriſable Femme a formé un plan plus profond, & que pour en impoſer à M. Arnil, elle eſt capable de lui avoir dit que Falkland n'eſt venu chez elle que pour vous y voir, & de concert ſans doute avec vous. Ce que j'y trouve de pis, c'eſt qu'il

paroît impoſſible d'éclaircir les choſes ſans la participation de M. Falkland, & vous n'y conſentirez jamais. Non, jamais, & par aucune voie, ai-je répliqué : pour le monde entier, je ne voudrois pas que M. Falkland fût mêlé dans ma juſtification. Si l'affaire eſt telle que vous venez de le ſuppoſer, un peu de tems, peut-être, fera découvrir à M. Arnil la méchanceté de cette Femme, & mon innocence ſera plus facile alors à juſtifier. Aujourd'hui, l'aſcendant de Madame Goring eſt trop déclaré ſur lui, pour me laiſſer quelque eſpoir. Je vois qu'il ne penſe qu'à ſe délivrer de la contrainte, où ma préſence l'a retenu.

Milady s'eſt rendue à mon ſentiment, & m'a dit qu'elle eſpéroit de voir bientôt le nuage éclairci. Elle eſt demeurée avec moi tout le jour. C'étoit un jour de larmes ; cette chere Dame étoit baignée des ſiennes. Je ne vous reverrai pas, chere Milady, ai-je dit en l'embraſſant ; je pars

dans vingt-quatre heures pour Londres. Soutenez votre courage, très-chere Madame Arnil, a-t'elle répliqué; je prévois le tems, où votre mari se repentira de l'amer chagrin qu'il vous cause : nous apporterons, Milord & moi, tous nos soins à le convaincre de son erreur. Nous nous rejoindrons cet hiver à Londres, ma chere; j'y retournerai de bonne heure exprès. Armez-vous de force, il est impossible que votre innocence ne soit pas justifiée. Je n'ai pû répondre; j'avois le cœur trop plein. Nous nous sommes embrassées encore une fois, & Milady m'a quittée sans ouvrir la bouche.

Je viens d'écrire à ma mere, & ma lettre est pour la rue Saint James. J'ai voulu qu'elle fût préparée à l'assaut avant mon arrivée; un assaut, je le crains bien, qu'elle n'aura pas la force de soutenir,

16 Septembre.

Madame Goring s'eſt diſpenſée de paſſer ici,ou d'y envoyer, depuis que je ſuis allée chez elle : ſes vûes ſont remplies, elle renonce au triomphe.

Tout eſt préparé pour mon départ. Demain eſt le jour, où je tourne le dos à la maiſon de mon mari, à mes chers Enfans! je viens de paſſer une heure entiere à pleurer ſur eux, pendant qu'ils dormoient dans les bras de leur nourrice. Mais je ne veux plus les regarder.

La pauvre Betty eſt mourante de douleur. Elle voudroit partir avec moi : je l'ai diſpoſée à demeurer ; je puis me fier à ſa tendreſſe pour mes Enfans. Elle dit qu'ils lui ſeront auſſi précieux que ſa vie; & de tems en tems elle me rendra compte de leur ſanté. Je me flatte que M. Arnil ne la chaſſera pas auſſi : elle eſt excellente ménagere, & la maiſon ne peut demeurer ſans une femme de charge,

J'ai déliberé si je devois écrire à M. Arnil ; & je me détermine à la fin, à m'éloigner en silence. Les protestations sont aussi faciles au coupable qu'à l'innocent ; & rien de ce que je pourrois dire à présent ne feroit impression sur lui. Si je n'avois que ses soupçons à combattre, il me resteroit des espérances ; mais son cœur est aliéné de moi ; & tandis que son attachement continuera pour une autre, je désespere qu'il puisse entendre la voix de la raison ou de la justice. Si jamais ses yeux se désillent, son erreur sera pour lui une punition suffisante. Peut-être ma mere, mon Frere, m'ouvriront-ils quelque voie . . . . Ma conduite. . . . . Oui, j'espere que ma conduite pourra me justifier. Mais en attendant, je ne m'abbaisserai pas à des justifications verbales.

18 *Septembre.*

J'ai dit adieu à South-park, & je suis arrivée ce matin à Londres ; dans

une voiture de louage, car je n'en ai pas voulu prendre une de M. Arnil.

J'ai trouvé ma mere dans notre maiſon de la rue Saint James, où je ſuis maintenant avec elle. Elle y étoit arrivée hier au ſoir, & ma derniere lettre l'avoit jettée dans un état dont elle n'eſt pas encore revenue.

Que m'écrivez-vous! s'eſt elle écriée, en me ſerrant dans ſes bras : votre affreuſe lettre m'a preſque ôté la vie. Non, non, chere enfant, il ne peut être vrai que vous ayez quitté votre mari! Pourquoi? Qu'avez-fait? Ou qu'a-t'il fait lui-même?

Je l'ai ſuppliée de ſe compoſer un peu. Enſuite je lui ai fait le récit de toutes les circonſtances, telles que vous les avez eues, à meſure qu'elles ſont arrivées. Ses gémiſſemens m'ont percé le cœur. Elle s'eſt tordu les mains, dans l'amertume de ſa douleur : que ne ſuis-je cachée ſous ma tombe, a-t'elle dit d'un ton lamentable, pour ne pas voir la hon-

te & l'affliction, entafiées fur la tête de ma Fille! Je venois, pour mourir tranquillement avec vous. Vous auriez pû prolonger un peu mes jours; vous les abregez, & mes yeux fe fermeront dans l'affliction, Si vous étiez morte au berceau, nous aurions été toutes deux heureufes : ma Fille feroit un ange à préfent. Hélas! vous l'avez été à mes yeux, & j'en fuis punie. Mais ce n'eft, ni mon crime, ni le vôtre : vous êtes le martyr des crimes d'autrui.

Elle n'a pas verfé une larme, pendant cette effufion de plaintes. J'aurois fouhaité qu'elle eût pleuré : fes regards paffionnés & fon ton lugubre m'ont beaucoup plus affectée, que je ne l'aurois été de fes larmes. Les miennes ont commencé à couler, & bientôt elle m'a tenu compagnie : la violence de fa douleur en a paru recevoir quelque foulagement.

Elle s'eft reproché alors d'avoir écoûté les difcours de Milady Grim-

ſton en faveur de M. Arnil, & d'avoir ſollicité elle-même ce fatal mariage. Mais j'ai crû devoir l'arrêter, ſur un malheureux ſujet, qui lui auroit fait un nouveau tourment de ſes reflexions : je lui ai repréſenté qu'elle avoit fait ce qu'elle avoit jugé le plus ſage & le plus avantageux, & qu'il n'y avoit qu'une fatalité extraordinaire, auſſi difficile à détourner qu'à prévoir, qui m'eût rendu malheureuſe. J'étois ſûre, ai-je dit, que M. Arnil avoit été ſéduit par une méchante Femme, qu'il étoit naturellement bon, qu'il m'avoit aimée long-tems ; & je me ſentois, pour lui, bien moins de reſſentiment que de pitié.

Il m'a paru néceſſaire de reconcilier la-deſſus ma mere avec elle-même. Elle ſembloit s'attacher à cette idée, & tourner toute ſon indignation contre Madame Goring : une péchereſſe d'habitude, l'a-t'elle nommée, dont le crime ne pouvoit être pallié par aucune excuſe.

Nos refléxions se sont tournées sur le choix d'une nouvelle demeure. Il est évident que la Maison de M. Arnil n'est plus une habitation qui nous convienne, & ma mere a déclaré qu'elle n'y passeroit pas une seconde nuit. Ainsi les ordres ont été donnés sur le champ, pour louer un appartement meublé.

21 *Septembre.*

La scène a changé, ma chere Cecile ; & nous sommes établies, du moins jusqu'à d'autres résolutions, dans un fort beau logement de la rue Ste. Anne. Ce changement se fit hier au soir, & ma mere paroît un peu plus tranquille. Je supplie le Ciel d'épargner sa vie : mais je crains que ce bonheur ne me soit pas conservé long-tems. Elle est déja fort changée, depuis vingt-quatre heures que je suis à Londres. Son hydropisie a fait des progrès qui m'épouvantent. Je vois ses jambes enflées ; elle a tout à fait perdu l'appétit. Ce-

pendant, ſi je pouvois lui calmer un peu l'eſprit, je me flatterois qu'avec les ſecours qu'elle peut recevoir dans cette Ville, elle deviendroit capable de réſiſter long-tems à ſon mal. Je m'efforce de déguiſer ma propre douleur, dans la crainte d'irriter la ſienne.

21 *Septembre.*

Je n'ai pas été peu ſurpriſe aujourd'hui, d'une viſite qui eſt venue à ma mere; celle de Miſſ Burchill. Je vous ai dit pluſieurs fois qu'elles ſont en correſpondance. Il paroît que ma mere a marqué, à cette jeune perſonne, le tems de ſon arrivée à la Ville. Miſſ a crû la trouver dans la rue Saint James; mais un Domeſtique qui garde cette maiſon, l'a informée de notre nouvelle adreſſe.

C'eſt réellement une fort aimable Fille. Elle a quelque choſe de ſi inſinuant dans la phyſionomie & les manieres, qu'on ne peut la voir, ſans ſe prévenir en ſa faveur. J'ai remar-

qué qu'elle a changé de couleur, lorſque ma mere m'a fait connoître d'elle par mon nom ; mais en même tems, elle m'a conſidérée d'un œil curieux. Ma mere lui ayant demandé ſi elle avoit vû M. Falkland, depuis ſon retour en Angleterre, elle a répondu, avec un ſoupir, qu'elle ne l'avoit pas vu ; mais qu'elle étoit fort trompée, s'il n'avoit pas été à Chelſey. Pour y voir ſon Fils, a dit auſſi-tôt ma mere, ſans faire attention que la jeune Miſſ avoit évité cette circonſtance, & s'étoit bornée à nommer le lieu où l'Enfant eſt élevé. Oui, a-t'elle répondu d'un ton & d'un air timides, en jettant un regard détourné ſur moi : j'ai ſû de la nourrice, qu'il y étoit venu, depuis ſix ſemaines, un jeune homme, qui s'eſt dit envoyé par le Pere, & qui a fait un préſent fort noble à cette Femme. Comme j'ignorois alors que M. Falkland fût en Angleterre, je n'aurois pas ſoupçonné que ce fut lui-même, ſi ſa Femme de charge, la même

au ſoin de laquelle il m'avoit laiſſée, n'étoit venue me voir de ſa part. Elle eſt maintenant à Londres, où M. Falkland a ſû d'elle dans quel lieu l'Enfant étoit nourri. Elle m'a dit qu'il avoit demandé fort civilement de mes nouvelles, & qu'il lui avoit laiſſé, pour moi, une lettre, qu'elle m'a remiſe avec la joie d'un bon naturel : mais cette lettre ne contenoit qu'un billet de cent guinées, & deux ou trois lignes, polies à la vérité, mais ſans un mot de tendreſſe, qui m'informoient que c'étoit pour l'uſage de l'Enfant ; & depuis ce jour, je n'ai pas entendu parler de M. Falkland.

Ma mere l'a conſolée, avec la tendreſſe ordinaire de ſon langage, & lui a dit que M. Falkland étant revenu dans l'Ile, il ne falloit pas déſeſpérer qu'il ne lui rendit juſtice, ſur-tout après avoir vû l'Enfant, qui n'avoit pû manquer de faire beaucoup d'impreſſion ſur ſon cœur. Enſuite elle eſt entrée, ſans cérémonie, dans un long détail de ma malheureuſe Hiſ-

toire : elle en étoit pleine ; & de l'humeur communicative dont vous la connoiſſez, elle n'a pas fait difficulté d'en apprendre toutes les circonſtances à Miſſ Burchill. Cette jeune Fille en a paru vivement frappée. Elle a rougi & pâli ſucceſſivement, ſurtout en y trouvant ſa Tante ſi profondément intereſſée ; elle s'eſt récriée ſur ſa barbarie, elle a reproché à M. Arnil ſes injurieux ſoupçons, elle m'a témoigné fort obligeamment la part qu'elle prenoit à mes peines. Cependant, ma Cecile, vous l'imagineriez-vous ? J'ai crû découvrir, dans tous ces beaux dehors, que Miſſ Burchill n'étoit pas entierement convaincue de mon innocence. Cette obſervation eſt uniquement fondée ſur certains regards, qu'elle a jettés ſur moi, pendant la relation de ma mere. Il ſe fait ſur un viſage, des mouvemens ſi prompts, ſi légers, qu'à peine l'œil eſt capable de les ſaiſir, & qui même, étant d'autant plus imperceptibles que la paſſion qui les

produit eſt plus vivement en garde, ne ſont jamais découverts par un ſpectateur indifférent. Je ſuis ſure que ma mere ne les a pas remarqués : mais toute ma ſenſibilité devoit être particulierement réveillée par le récit d'une Hiſtoire, que je ne ſouhaitois pas alors de voir divulguée ; & j'avois trop d'intérêt à chaque mot, pour ne pas obſerver ſes effets, ſur celle qu'on ſembloit rendre mon juge. Au reſte, je ne ſuis ni fâchée, ni ſurpriſe, dans cette occaſion, du doute de Miſſ Burchill. Elle aime M. Falkland, & n'a pas eu le pouvoir de lui réſiſter : elle ſait qu'il m'a aimée ; elle peut ſe figurer qu'il m'aime encore, & penſer peut-être que je ne ſuis pas indifférente pour lui. Elle ne peut connoître mon cœur ; mais elle doit être convaincue que ſa Tante eſt aſſez vile, premierement pour dreſſer les piéges du vice, en ſecond lieu pour trahir. En un mot, je ne vois rien que de naturel dans ſes ſoup-

çons ; mais il me ſemble, ma chere, qu'ils ne peuvent procéder d'une ame vertueuſe.

Lorſque Miſſ Burchill a pris congé, ma mere l'a priée, par une invitation générale, de venir la voir auſſi ſouvent qu'elle en auroit le loiſir, & s'eſt excuſée de lui rendre ſes viſites, ſur l'état de ſa ſanté, qui ne lui permet gueres de ſortir.

Il paroît que Miſſ Burchill a loué une petite Maiſon à Weſtminſter, dans une rue écartée, & qu'elle s'y eſt tenue conſtamment depuis qu'elle s'eſt ſéparée de ſa Tante, à qui ſa demeure n'a jamais été connue. Sa fortune la met en état de vivre agréablement dans cette retraite. Elle paroît rarement en public, & le cercle de ſes connoiſſances eſt très-reſſerré : il ſe borne à quelques perſonnes de ſon ſexe, & du meilleur caractere. Elle a le bonheur de s'être ainſi maintenue, dans une ſi bonne réputation, qu'en ſuppoſant que l'averſion de M. Falkland continue pour elle,

elle, on peut encore eſpérer de voir ſa faute réparée par un heureux mariage.

28 *Septembre.*

Je reçois une Lettre de Betty. Elle m'apprend que ſon maître eſt retourné à South-park; elle ajoute : ſûrement la Miſérable s'eſt hâtée de l'informer de votre départ. En arrivant, dit-elle, il s'eſt fait amener les enfans, & les a baiſés tous deux.

Betty portoit la plus jeune dans ſes bras, & menoit l'autre par la main: elle dit qu'il paroiſſoit troublé. Comment s'eſt-il fait, lui a-t-il demandé, que vous n'ayez pas ſuivi votre Maîtreſſe? Elle a répondu que j'avois ſouhaité qu'elle reſtât, pour prendre ſoin des enfans.....Et pour obſerver mes actions, a-t'il interrompu ; je ſuppoſe que c'eſt une partie de votre office. Ah ! Betty, Betty ; Madame Arnil auroit bien mieux fait de s'obſerver elle-même. Betty n'a pas répliqué. & s'eſt retirée les larmes aux yeux

Elle m'écrit que tous les Domeſtiques du Château ſont dans la conſternation, mais que leur Maître n'eſt jamais au logis, & qu'il paſſe tout ſon tems avec Madame Goring, dont cette Fille, dans l'ardeur de ſon zèle pour moi, parle avec exécration. Elle a dit à M. Arnil que j'étois partie pour Londres, dans la vûe d'y vivre avec ma mere, qui y étoit arrivée depuis quelques jours.

1 *d'Octobre.*

Il m'arrive une Lettre de Milady V... Elle a fait prier deux fois, me dit-elle, M. Arnil à dîner, dans l'eſpoir de l'amener à quelque explication, & de lui faire connoître mon innocence; comme le deſſein de Mylord étôit de juſtifier M. Falkland; mais on s'eſt excuſé, ſous divers prétextes, ignorant peut-être que M. Falkland s'eſt éloigné du canton. Milady ajoute que ſon mari a pris pluſieurs fois la peine d'aller à Southpark, mais que M. Arnil n'y étoit jamais, ou faiſoit dire qu'il n'y étoit

pas. » C'eſt, dit-elle, une affaire ex-
» trêmement délicate ; cependant
» j'aurois pris ſur moi, ſi j'avois été
» bien ſûre que vous m'euſſiez ap-
» prouvée ; j'aurois dit, à votre mari,
» que vous m'avez confié la cauſe
» de votre départ : il eſt clair, par
» le ſoin qu'il prend de nous évi-
» ter, qu'il ne ſouhaite rien moins
» que des explications. Marquez-moi
» là-deſſus votre ſentiment, & je
» m'y conformerai.

Dans ma réponſe, que je vais faire immédiatement, je prierai Milady V . . . de ne pas aller plus loin. Le témoignage de Madame Goring aura plus de force que tout ce que la bonté de Mylord & de Milady peut leur faire dire en ma faveur. D'ailleurs, les armes qu'ils pourroient employer ne ſuffiſent pas contre une telle ennemie ; ils ne ſavent rien de l'hiſtoire de Miſſ Burchill, & mon juſte égard, pour ſa réputation, ne me permet pas de leur donner cette preuve de la baſſeſſe de ſa Tante.

Je ſuppoſe que par la même raiſon M. Falkland s'eſt impoſé le même ſilence. Ainſi je ne puis rien alléguer, contre Madame Goring, qui me paroiſſe capable d'affoiblir ſon témoignage. A la vérité, M. Arnil ſait parfaitement qu'elle a perdu toutes prétentions à la modeſtie : mais, dans les cas de cette nature, un homme eſt aveuglé par les illuſions de ſon amour propre, & peut croire que la vérité, la bonne foi, la juſtice, ſont les vertus d'une Femme, qui n'oublie l'honneur que pour lui.

Il ne m'entrera point dans l'eſprit, d'expoſer la pauvre Miſſ Burchill à l'opprobre, en publiant ſon ſecret. J'avoue qu'il pourroit ſervir à me juſtifier, en faiſant tourner les ſoupçons de M. Arnil ſur Madame Goring : mais la jeune Miſſ ſeroit-elle moins autoriſée à s'en plaindre, ſurtout lorſqu'elle s'efforce de réparer maintenant ſa faute par une vie ſans reproche ? Quoique Milady V.... ſoit prudente, ſon zèle pour moi &

la chaleur un peu inconſidérée de Mylord peuvent les porter au - delà des bornes. Enfin, je doute qu'ils puiſſent faire uſage de ce ſecret contre Madame Goring, ſans une tache irréparable ſur Miſſ Burchill & M. Falkland.

Si quelqu'un eſt propre à la médiation, dans une affaire ſi délicate, c'eſt ma mere. Mon mari reviendra ſans doute à la Ville. Il me ſemble que ma mere peut lui découvrir alors toute l'hiſtoire, avec les tendres ménagemens qui ſont dûs à Miſſ Burchill. La connoiſſance de cette noire partie du caractere de Madame Goring, jointe à d'autres argumens, ſera peut-être de quelque poids.

Cependant, pour vous avouer les ſûrs preſſentimens de mon cœur, je n'eſpere preſque rien de cette voie. J'ai perdu l'affection de mon mari, Madame Goring la poſſede entierement; & qui ſait s'il ſouhaite même de perdre ſon prétexte, pour abandonner une malheureuſe Epouſe?

Un de mes regrets eſt que M. Falkland ait quitté Mylord dans cette conjoncture ; ſi M. Arnil étoit informé de ſon abſence, il pourroit s'imaginer qu'il eſt parti ſur mes traces.

12 *Octobre.*

Quel changement, ma Cecile ! Quelle noire & mélancolique ſituation ſuccede à ma perſpective de repos & de bonheur domeſtique ! Je paſſe les nuits en larmes, en réflexions ameres ſur mon triſte ſort. Le jour, je ſuis la victime d'une pénible contrainte, pour tromper l'attention de ma mere, & lui cacher mes douleurs, qui ne manqueroient pas d'augmenter les ſiennes. J'obſerve que mes efforts, pour être gaie, ont un bon effet ſur elle ; ſon eſprit eſt plus tranquille : elle paroît réſignée à notre infortune, & dans la réſolution d'en attendre patiemment une meilleure. Il me ſemble auſſi qu'elle reprend un peu de ſanté : l'habileté

de ſon Medecin me donne des eſpérances ; il promet d'arrêter du moins les progrès du mal, & de prolonger la vie de cette chere mere, plus d'années que je n'oſois eſpérer de jours.

Mes inſtances ont obtenu d'elle, que mon Frere, ne ſera pas informé de ma malheureuſe hiſtoire, avant que M. Falkland ait quitté Wiltshire. Je ſuis ſûre qu'il ne lui cachéroit rien ; & je voudrois, s'il étoit poſſible, que M. Falkland ne ſût jamais que les ſoupçons de M. Arnil ſont tombés ſur lui. Ma délicateſſe en ſeroit bleſſée. Qui ſait, ma chere, ce qu'il concluroit de cette information ? Mais une raiſon plus forte encore, eſt la crainte que dans ſes reſſentimens, il ne crût avoir ſon propre honneur à venger. Je frémis de cette idée. Nous ſavons anciennement qu'il eſt emporté, lorſqu'on l'irrite. Demeurent plutôt mes ſouffrances, ma diſgrace, dans un éternel oubli, que d'attirer le moindre déſaſtre ſur le pere de mes Enfans !

16 Octobre.

Une autre Lettre de Milady V.... m'apprend que M. Falkland est revenu de Wiltshire. Ma séparation est ce qu'il n'a pas ignoré long-tems : elle fait l'entretien de tout le monde, dans le voisinage ; chacun la rejette sur Madame Goring. M. Falkland, persuadé que j'en ai confié toutes les circonstances à Milady V....... l'a sollicitée fort vivement de ne lui rien déguiser ; mais elle s'est bien gardée de lui dire un mot, qui puisse lui faire soupçonner qu'il y ait la moindre part. Elle dit qu'il ne laisse pas de s'emporter, comme un homme hors de ses sens, & qu'elle juge absolument nécessaire de le tenir dans l'ignorance de la vérité. Elle s'est vue obligée de lui dire, que les lumieres qui me sont venues sur l'intrigue de M. Arnil & de Madame Goring, paroissent la seule cause de ma séparation. Il a demandé s'il étoit bien sûr qu'il n'y en eût pas d'autre ? Mon

caractere eſt ſi doux, a-t'il ajouté, qu'il ne peut comprendre que je me ſois portée tout d'un coup aux extrêmités. Milady a pris occaſion de lui demander s'il ne voyoit pas Madame Goring ? Il a répondu que l'ayant connue à Bath, il la voyoit quelquefois. Elle finit par me dire que M. Arnil eſt devenu inviſible à tous ſes Amis, & que Madame Goring le poſſede uniquement.

J'eſpere à préſent, ma chere, que M. Falkland n'apprendra point, combien il a de part à mon infortune. Il ſe peut que l'interruption de mon commerce avec Milady, & mon départ de South-park, qui a ſuivi de ſi près l'entrevue chez Madame Goring, lui faſſent naître quelque ſoupçon : mais de ſimples conjectures ne peuvent être un prétexte pour lui faire déſirer une explication avec mon mari. Ainſi, me fiant à la diſcrétion de Mylord & Myladi V .., & ne doutant pas que M. Arnil ne ſe contienne, je demeurerai tranquille.

20 *Octobre.*

Ma Mere a pris le parti d'informer le Chevalier de ma ſituation, en lui recommandant, à ma priere, de ne s'ouvrir là-deſſus à perſonne, avant que de nous avoir vûes. Peut-être imaginera-t'il quelque moyen ſûr & pacifique de guérir M. Arnil de ſes doutes, ſans faire plus de tort à ma réputation, & ſans expoſer mon mari à de fâcheux incidens. C'eſt du moins ce qu'un Ami, à qui la prudence, la modération & la bonne volonté ne manqueroient pas, s'efforceroit d'obtenir par quelque voie: mais je crains beaucoup que le peu de conſidération de mon Frere pour M. Arnil, la diminution de ſon amitié pour moi, & ſon mécontentement de ma mere, ne le rendent incapable de cette chaleur de zèle & de ces précautions de ſageſſe, que la délicateſſe de l'occaſion demande. J'attendrai donc avec patience que le Ciel, dans le tems fixé par ſes impé-

nétrables décrets, me releve de l'état d'humiliation où je ſuis tombée.

22 *Octobre.*

Que le tems, ma chere, eſt lent pour les malheureux ! Terribles heures, que celles qu'on paſſe à réfléchir ſur une félicité perdue ! O Falkland ! que ton crime étoit leger, du moins dans ſes conſéquences, s'il eſt comparé à ceux qui m'ont bannie de ma maiſon, & privée de mes Enfans, qui ont ſoulevé le cœur de mon mari contre moi, accumulé l'infamie ſur ma tête, accablé de triſteſſe & de remors la vieilleſſe de ma mere ! Telles ſont les fatales ſuites de l'infidélité de M. Arnil : & qui peut ſavoir de quoi l'avenir me menace encore ?

Nous nous dérobons ſoigneuſement à la connoiſſance de tous nos Amis. Pas un mortel n'approche de notre logement, à l'exception de Miſſ Burchill, qui nous voit de tems en tems ; & je ne mets le pied hors

de la porte, que pour aller à l'Eglise.

28 Octobre.

La réponse du Chevalier, à la Lettre de ma mere, est telle que je l'appréhendois. Il marque plus de mépris & d'aversion pour M. Arnil, que de pitié & de tendresse pour moi. » Mon mari, dit-il, est fort » heureux que M. Falkland ignore » l'injure qu'il lui fait par ses soup» çons; la vengeance suivroit l'of» fense de près, & par une voie, dont » il ne se défie gueres. Il ajoute qu'à la distance où il est de nous, il ne sait quel conseil nous donner; mais qu'avec un esprit si docile & si patient, je peux me reposer dans mes peines jusqu'à son retour à Londres, qu'il ne peut promettre avant trois semaines ou un mois, parce qu'il a des Baux à renouveller, & d'autres affaires qui le retiennent. Vous voyez la tendresse de mon Frere.

29 Octobre.

Le calcul de mes conſolations eſt très-court ; car je n'en puis compter d'autre, que celle qui me vient, une fois chaque ſemaine, des Lettres de ma pauvre Betty : elle ne manque jamais de me rendre compte de la ſanté de mes chers enfans. Ils ſe portent bien, graces au Ciel, & ne ſont pas encore abandonnés de leur Pere ; mais la douceur même de cette information eſt empoiſonnée par des avis, qui me font comprendre la condition déſeſpérée de M. Arnil. C'eſt le nom qu'on peut donner à la vie qu'il mene ; car toute ſon ame eſt abſorbée dans la folle pourſuite de ſa ruine. Betty, dans l'amertume de ſon indignation, me raconte qu'il a fait préſent, à Madame Goring, d'une petite jument que j'aimois, & que je prenois plaiſir à monter. J'ai penſé l'en arracher, me dit cette pauvre Fille, lorſque je l'ai vue deſſus.

Ma curioſité, chere Cecile, n'eſt

pas d'être informée des mouvemens de M. Arnil ; & je défendrois à Betty de m'en dire un mot, si je ne craignois que ma Lettre ne tombât dans les mains de mon mari, & ne lui fît connoître que sa Servante est un peu libre dans ses censures. Je ne doute pas qu'il ne soit fort indifférent sur ce que je pense de sa conduite ; mais pour l'intérêt de mes Enfans, je ne voudrois pas attirer sa disgrace à la tendre & fidele Betty, en lui révélant le service qu'elle croit me rendre ; quoique naturellement il puisse en avoir quelque soupçon.

30 *Octobre.*

Une Dame, de nos anciennes Amies, qui me vit l'autre jour à l'Eglise, est venue nous faire aujourd'hui sa visite. Elle a quelquefois l'occasion de voir la veuve du Frere de mon mari, qui lui a dit depuis peu, qu'elle attend le terme avec impatience, parce qu'elle se croit plus sûre que jamais du succès de la Cause.

Ce récit a ſi vivement allarmé ma mere, qu'elle a fait prier auſſi-tôt notre Avocat de paſſer chez elle ; & l'ayant informé de la cauſe de ſes craintes, elle l'a preſſé de s'expliquer naturellement ſur le malheur dont on nous menace. Il n'a fait que rire des allarmes de ma mere, & des diſcours de notre adverſaire, qu'il traite de gaſconades. Enfin, il a repété qu'il ne donneroit pas cinq ſous, pour aſſurer à M. Arnil, un bien, ſur lequel ſes droits ſeront mis hors de doute au premier terme. Cette confirmation a tranquilliſé ma mere. Il eſt vrai, ma chere, que la perte de notre procès ſeroit un coup terrible ; elle ne nous laiſſeroit que mon douaire, pour le ſoutien de M. Arnil, le mien, & celui de nos deux Filles ; ſans parler de Madame Goring, qui, juſqu'à préſent, comme j'ai de fortes raiſons de le croire, n'a pas eu peu de part à la fortune de M. Arnil.

4 *Novembre.*

Il s'eſt paſſé ſix triſtes ſemaines ; depuis que tout à la fois je ſuis ici priſonniere & fugitive. Je compte les jours, ma chere, à méſure qu'ils s'écoulent, comme ſi j'attendois quelque révolution dans mon ſort : cependant d'où pourroit-elle venir ? Nulle perſpective ne s'ouvre pour moi. Les Gens-d'affaire de M. Arnil le rappelleront bientôt à Londres ; on peut eſpérer qu'alors....Mais n'aura-t'il pas Madame Goring à ſa ſuite ? Il ne peut vivre ſans elle ; & je ne vois pas d'autre avantage à tirer de ſon retour, que l'eſpérance de revoir mes enfans, du moins s'il les ramene avec lui, ou ſi dans cette ſuppoſition, il n'a pas la cruauté de me l'interdire. La froideur & les délais du Chevalier me chagrinent. S'il étoit ici, on pourroit entreprendre quelque choſe. Il pourroit ſe plaindre ; ma mere joindroit les argumens aux inſtances : M. Arnil reviendroit peut-être de

ſon illuſion. Mais ce n'eſt qu'un *peut-être.*

15 *Novembre.*

Mon Frere eſt revenu à la Ville, plutôt qu'il ne nous l'avoit fait eſpérer ; & nous avons reçu ce ſoir ſa viſite. J'ai cru remarquer que mon air de triſteſſe & le changement de mon viſage le choquoient ; mais le Chevalier manque de tendreſſe, ou du moins ne s'entend pas à la témoigner. Après un nouveau récit de mon hiſtoire, il m'a demandé » ſi j'avois » l'ame aſſez baſſe, pour penſer jamais » à revivre avec M. Arnil, quand il » paroîtroit le déſirer ? J'ai répondu à mon Frere qu'il enviſageoit les choſes ſous un faux jour, & qu'il ne conſidéroit, ni ma réputation, ni le bien-être futur de mes deux petites Filles, auxquelles mon indifférence deviendroit funeſte, lorſqu'elles commenceroient à grandir ; ſans compter les déſavantages dont leur entrée dans le monde ſeroit accompagnée, ſi je

demeurois chargée d'une accusation, qui tôt ou tard deviendroit publique, & qui trouveroit peut-être d'autant plus de facilité à se faire croire, qu'il falloit ajouter que Madame Goring n'épargneroit rien pour la répandre. Ma mere s'est empressée d'ajouter, qu'il falloit aussi penser au salut éternel de mon mari, & qu'on pourroit sauver son ame, en le convainquant si bien de mon innocence, qu'il voulût consentir à notre réconciliation.

Eh! de grace, a repris le Chevalier, quel espoir d'y parvenir, si cette infernale créature lui a mis dans la tête que vous & Falkland, vous êtes passionnés l'un pour l'autre? Vous figurez-vous qu'il vous en croie, qu'il en croye votre Frere ou votre mere, ou Falkland lui-même, lorsque nous l'assurerons qu'il n'en est rien? Je vous avoue sans détour, que je le méprise au point de n'avoir rien à lui dire, si vous ne me permettez de prendre avec lui le

ton qui convient. Voudriez-vous que je priſſe l'air d'un Suppliant, pour obtenir une reconciliation, & pour le détromper d'une injure imaginaire, qu'il s'eſt applaudi probablement de pouvoir alléguer, pour ſe défaire de vous? Non, ma Sœur. Vous ſerez auſſi facile qu'il vous plaira; mais il ne conviendroit pas à votre Frere de l'être tant. Si je vois votre M. Arnil, ma premiere déclaration ſera, qu'il n'eſt pas queſtion de me preſcrire des regles. Lorſqu'un excès de délicateſſe vous fait rejetter le témoignage de Falkland en faveur de votre innocence, je n'ai rien à dire; mais vous ne devez pas condamner, non plus, la chaleur d'un Frere pour l'honneur de ſa Famille.

Le reſſentiment du Chevalier étoit au plus haut dégré; l'indignation éclatoit dans ſes yeux, & toute ſa figure ſembloit agitée. Cher Frere! ai-je répondu, car vous avez remarqué que dans ſon diſcours il ne s'étoit adreſſé qu'à moi, je vous conjure

(& tombant à genoux devant lui, je l'ai ceint de mes deux bras) je vous ſupplie à genoux de ne pas augmenter mon affliction, par une fatale querelle entre vous & mon mari. Quelle ſeroit la différence pour moi, ſi M. Arnil venoit à périr, que ce fût par votre main, ou par celle de M. Falkland? Ma perte ſeroit la même: mon infortune, la publication de ma diſgrace, ne ſeroient-elles pas auſſi les mêmes ?

Il m'a dit, en ſe dégageant de moi d'un air adouci, que s'il en falloit venir à la voie des armes, les hazards ſeroient égaux; ou qu'après une ſérieuſe conférence, peut-être M. Arnil, ſans en venir aux extrêmités violentes, conſentiroit à me reprendre, ſi c'étoit ma volonté.

Je ne veux pas que vous en veniez à cette entrevue, ai-je répliqué précipitamment.

C'eſt à préſent mon affaire, m'a-t'il dit d'un air très-froid; mais ſoyez tranquille; je ne ferai rien qui puiſſe aggraver vos peines.

Je n'ai pas aimé cette maniere de me répondre. Ma mere, qui jusqu'alors avoit gardé le silence, a pris l'allarme. Je vous prie, mon Fils, d'éloigner tout ce qui ressemble à la violence. Si vous faites cas du repos de votre Sœur, ou si vous avez quelque respect pour moi, j'exige que sans notre participation & notre consentement vous n'ayez aucune explication avec M. Arnil, de bouche, ni par écrit; & si vous ne m'en donnez votre parole, je renonce à tout lien du sang & d'affection pour vous. Votre mere n'est pas moins sensible que vous, à l'honneur de la Famille : mais ce n'est pas d'une tête si chaude, ni d'un bras si foible, qu'elle veut le faire dépendre aux yeux du Public.

Mon Frere, un peu embarrassé d'une réponse si ferme, lui a fait une profonde révérence : sans doute, Madame, le Ciel fera des miracles en faveur de votre Fille. Je serois d'avis que vous lui fissiez tenter l'é-

preuve de l'Ordeal. Elle en ſortiroit glorieuſement, j'en ſuis ſûr; & M. Arnil lui feroit alors la faveur de la reprendre. Que n'eſt-il poſſible, a répliqué gravement ma mere; de mettre l'innocence de ma chere Fille à cette épreuve? Je n'héſiterois pas une minute; mais puiſque l'uſage en eſt paſſé dans nos ſiécles corrompus, j'attendrai que Dieu juge cette cauſe avec la droiture de ſa juſtice, & juſtifie votre Sœur aux yeux du monde. Ainſi, Chevalier, j'inſiſte ſur votre parole avant que vous me quittiez.

Hé bien, je promets, Madame, de ne pas demander de conférence à M. Arnil, ſans votre participation. Etes-vous contente? Je le ſuis, lui a dit ma mere, parce que je crois pouvoir compter ſur votre parole. Il nous a laiſſées. De part & d'autre, on ne s'eſt pas quittés trop ſatisfaits. La fierté & le reſſentiment de mon Frere ſont exceſſivement picqués. Je ne puis le blâmer tout-à-fait; cette chaleur eſt

fondée ; mais le cas eſt difficile ; ce n'eſt pas l'humeur, ni le reſſentiment particulier, qui doivent être ici conſultés. Je ſuis fort aiſe que la fermeté bien placée de ma mere l'ait rendu plus ſouple. Si le Chevalier eſt quelquefois capable d'oublier ce qu'il lui doit, je ne me ſouviens pas néanmoins de l'avoir jamais vû déſobéir ouvertement à ſes ordres, ou choquer directement ſes inclinations. C'eſt quelque choſe, ma chere, que dans un caractère ſi dur & ſi peu pliant, il y ait du moins cette reſſource.

18 *Novembre.*

Mon Frere a pris une très-belle maiſon dans la rue du Palmell, & vient d'apprendre à ma mere, d'un ton entre le ſérieux & le badin, qu'il va lui donner une Belle-Fille, pour ſuppléer à la perte de ſon Gendre. Il rend en effet des ſoins à Milady Sara P... Fille d'un Pair de la derniere création. Elle aura des biens immenſes ; c'eſt tout ce que je ſais

d'elle. Je ſouhaite au Chevalier, ſi ce mariage s'accomplit, un ſuccès que ſa malheureuſe Sœur n'a pas eu dans le ſien.

20 *Novembre.*

M. Arnil eſt d'hier au ſoir à Londres. Son Valet de chambre eſt venu s'informer, ce matin, de ma ſanté. Ce pauvre garçon s'eſt dérobé avant le lever de ſon Maître, & paroiſſoit craindre de s'arrêter trop d'une minute. Je l'ai fait monter dans mon Cabinet. La triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage, avec une honnête confuſion. Je lui ai demandé comment ſe portoit ſon Maître, & s'il avoit amené les enfans à la Ville ? Non, Madame, a-t'il répondu ; mais ils ſont en parfaite ſanté, & je juge que mon Maître auroit regret de leur faire quitter un ſi bon air, auſſi long-tems qu'ils auront Mademoiſelle Betty, pour veiller ſur eux ; ils ne ſeroientpas ſi bien à Londres. M. Arnil, ai-je demandé encore, ſe propoſe-t'il de faire un long ſéjour à la Ville ? Je crois Madame qu'il

qu'il y eſt pour tout l'hiver; ce vilain Procès l'y retiendra malgré lui; mais il eſt arrivé ſeul, m'a dit l'honnête Valet, avec un clin d'œil pour ſe faire entendre; quoiqu'il y ait peu d'apparence, Madame, que cela puiſſe durer long-tems. Fort-bien, me ſuis-je contenté d'ajouter, j'apprens avec joie que votre Maître & les enfans ſe portent ſi bien. Ah Madame! en branlant la tête, pendant qu'il ouvroit la porte pour ſortir, ce fut un jour bien triſte pour nous, que celui de votre départ de South-park. Que tout le monde ſoit récompenſé comme il le mérite!

22 *Novembre.*

Je n'ai pas vu mon Frere depuis deux jours. Je me flatte qu'il ignore l'arrivée de M. Arnil; & quand il en ſeroit informé, je ſuis ſûre qu'il ne violeroit pas ſa promeſſe; ainſi, je ſuis ſans inquiétude ſur ce point. Ma mere parle d'aller voir elle-même M. Arnil, pour entrer un peu en

raiſonnement avee lui. Je ne m'y oppoſerai point, quoique je n'attende rien de cette démarche ; mais ma mere eſt priſe actuellement d'un gros rhume, qui ne lui permet gueres de quitter ſa chambre. Cependant, elle prend plaiſir à s'entretenir de ſa viſite, qu'elle ne remet qu'au premier jour où ſon indiſpoſition lui laiſſera la liberté de ſortir. Elle a déja médité ce qu'elle doit dire, & je la vois réſolue de mettre M. Arnil dans la confidence de tout ce qui concerne Miſſ Burchill, pour lui faire connoître, dit-elle, la méchanceté de Madame Goring dans toute ſon étendue. Il pourra juger, ajoute-t'elle, s'il y a quelque noirceur dont une Femme ne ſoit pas capable, après avoir mis à prix l'honneur d'une créature innocente & ſans défiance, dont la conduite étoit abandonnée à ſes ſoins.

23 *Novembre*.

Attendez-vous, ma chere Cecile, à ce qu'il y eut jamais de plus ſur-

prenant. J'avois crû qu'il ne pouvoit plus rien arriver qui le fût pour moi. Cependant, mon étonnement va jusqu'au trouble. Je reçois, à l'instant même, une lettre de Milady V... Je l'ai lue & relue. A peine en crois-je encore mes sens. La voici dans ses propres termes.

» Je vous suppose informée, ma » chere Madame Arnil, que votre » mari est à la Ville, & qu'il a laissé Madame Goring derriere lui, » sans autre raison, apparemment, » que de n'avoir pas voulu pousser » le scandale jusqu'à la faire voya- » ger avec lui; car on nous assure » qu'elle se proposoit de le suivre » dans peu de jours. Jusques-là, vous » êtes sans doute aussi-bien instruite » que nous, par Betty. Mais je m'ima- » gine qu'il est réservé pour moi, de » vous apprendre la partie extraordi- » naire des événemens. Sachez donc » que depuis hier au soir, Madame » Goring a disparu; sans qu'on puisse deviner quel chemin elle a pris,

» Tant mieux, direz-vous. Je dirois » aussi, tant mieux, si je n'étois ar» rêtée par la conclusion de l'His» toire. C'est avec M. Falkland qu'el» le a disparu : rien n'est plus cer» tain. Elle est partie avec lui la nuit » derniere, en triomphe, dans sa pro» pre voiture, & l'on n'a depuis au» cune nouvelle de l'un ni l'autre. » J'avoue que j'en suis si confondue. » qu'à peine sais-je ce que j'écris.

» Je me réjouis sincerement, pour » vous, que cette méchante créa» ture ait quitté votre mari : mais » qu'elle ait entraîné notre cousin » Falkland dans ses piéges, c'est un » vrai sujet de chagrin pour nous. » Il est manifeste que le plan avoit » été concerté entr'eux, car j'ap» prens que la Femme de chambre » de Madame Goring s'est évadée » dans le même tems, munie de » ce que sa Maîtresse avoit de plus » précieux : on a trouvé même les » tiroirs ouverts, & la plûpart vui» des. Les gens de M. Falkland sont

» aussi disparus, de sorte que nous
» ne voyons pas la moindre conjec-
» ture à former sur leur route.

» M. Falkland, qui se disposoit à
» nous quitter, m'avoit demandé la
» permission de donner un Bal aux
» Dames du voisinage, dans no-
» tre nouveau Sallon, qui venoit d'ê-
» tre achevé. J'y ai consenti d'autant
» plus facilement, que je supposois
» ses vûes bornées à quelques Fem-
» mes de nos Amies familieres; & vous
» savez que Milord est passionné pour
» ces amusemens. A la vérité, je n'ai
» pas été peu surprise d'y voir Mada-
» me Goring, d'un air aussi libre, que
» le plus modeste visage de l'assem-
» blée. Cependant je n'ai pas voulu
» chagriner M. Falkland, jusqu'à
» manquer de considération pour
» une personne de son choix, dans
» une compagnie que je devois re-
» garder comme la sienne. Mais la
» patience m'a paru plus difficile,
» lorsqu'après la danse je l'ai vû re-
» tenir Madame Goring à souper,

» avec plusieurs autres Dames, & » Milord y joindre son invitation; en- » suite M. Falkland s'est offert, sous » quelque prétexte, à la remener chez » elle, & l'audacieuse créature a pris » cette occasion pour se mettre en » marche avec lui.

» A présent, chere Madame; ne » pensez-vous pas comme moi, que » M. Falkland nous ayant annoncé » son départ, pour le lendemain, il » auroit été plus décent qu'il eût dif- » feré ce trait de libertinage ouvert, » jusqu'à ce qu'il eût quitté civile- » ment notre toit? Il pouvoit choi- » sir un autre lieu pour son rendez- » vous; mais je suppose que la Dame » a voulu faire connoître, au Public, » qu'elle est au-dessus de la contrain- » te, & se faire un triomphe de son » infamie.

» Je suis très-fâchée contre Milord, » qui non-seulement rit de l'aven- » ture, mais qui la traite de galan- » terie de jeunesse, dans l'un & dans » l'autre. Il trouve un délicieux plai-

» ſir à ſe repréſenter votre bon mari,
» ſecouant les oreilles, lorſqu'il ap-
» prendra que ſa Maîtreſſe l'a laiſſé
» dans l'embarras, pour s'enfuir avec un
» nouvel Amant. J'en rirois auſſi, ma
» chere, ſi je n'étois attriſtée de penſer
» que ce M. Falkland, dont j'avois ſi
» bonne opinion, a sû nous en im-
» poſer, & manquer à ſon caractère,
» pour une ſi vile créature. Pardon
» très-chere Madame, je ſuis ſi rem-
» plie de mes propres refléxions,
» ſur une affaire qui m'intereſſe à
» ce point, que je perds de vue com-
» bien elle peut devenir plus im-
» portante pour vous. Plaiſe au Ciel
» que votre mari ſoit capable de ſe
» faire à lui-même une pleine répa-
» ration, ſur la perte d'une perfide
» Maîtreſſe, en retournant de bon-
» ne grace à ſon aimable & fidelle
» Epouſe! Il mérite de perdre à ja-
» mais les yeux, ſi cet incident ne
» les lui fait pas ouvrir. Je compte
» de vous embraſſer dans fort peu
» de tems à Londres, & je demeu-

» re dans cette eſpérance, &c.

Au Château de V.. 12 Novembre.

Eh bien, ma Cecile, votre ſurpriſe n'eſt-elle pas égale à la mienne? M. Falkland ſe trouver, pour dénouement, l'Amant favori de Madame Goring: quel prodige! Je vous avouerai, ma chere, que je ne ſuis pas aſſez déſintereſſée, dans cette occaſion, pour entrer dans le chagrin de Milady V.... Que Madame Goring fuye de mon mari, c'eſt ma joie, & qu'elle ait choiſi M. Falkland pour fuir avec elle, c'eſt une autre joie qui n'eſt pas moindre; lui, de tous les hommes, pour lequel j'ai dû ſouhaiter cette préférence; quoiqu'au fond celui que j'euſſe nommé le dernier. Le paſſé, ma chere, ſe trouve expliqué. Sûrement, comme le croit Milady, M. Arnil ouvrira les yeux. Je découvre maintenant une double raiſon, qui doit avoir infecté ſon imagination, du noir poiſon de la jalouſie: Madame Goring n'avoit pas

uniquement pour objet de me séparer de mon mari; cette vûe ne tenoit peut-être que le second rang, ou qui sait même s'il faut l'en accuser ? Mais il paroît qu'elle a voulu se mettre à couvert de tous les soupçons, en les faisant tomber sur moi; & pour aveugler M. Arnil, elle a sû lui persuader que les visites, qu'elle recevoit de M. Falkland, me regardoient seule.

Que je me trompe, ou non, sur ses vûes, cet événement surpasse mes espérances. Quelques rayons favorables commencent à luire sur moi. Il me semble que je me sens le cœur plus leger. Quel sera l'étonnement de mon Frere à cette nouvelle! ma mere levera les mains & les yeux; mais elle n'a pas bonne opinion des mœurs de M. Falkland, & sa surprise en sera moins vive. Je plains Miss Burchill; c'est une barriere invincible à ses espérances: elles étoient déja foibles & mal appuyées; mais elles doivent s'évanouir entierement.

24 *Novembre.*

Je vous ai tranſcrit la lettre de Milady V. . . . pendant que j'avois le cœur échauffé du ſujet, & ſans l'avoir encore fait lire à perſonne : mais ma mere & mon Frere l'ont à préſent lue tous deux. Ma mere, peu ſurpriſe, comme je m'y étois attendue, s'eſt ſeulement récriée ſur la méchanceté des Acteurs ; mais elle m'a dit qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'en réjouir ; dans l'eſpoir que mon bonheur réſulteroit de leur crime. Le Chevalier a lu pluſieurs fois la lettre, avant que de prononcer un mot : enfin, revenant à lui, comme d'un ſonge, il a dit que rien n'étoit plus étrange, plus inexplicable, & que la tête avoit tourné à Falkland, ou que cette Femme avoit employé quelque ſortilége. Pendant qu'il étoit en Wiltshire avec moi, m'a-t'il dit, il ne m'a pas parlé d'elle. Je lui demandai, un jour, s'il voyoit M. Arnil, car je l'avois in-

formé de votre mariage pendant ſon abſence : il me répondit qu'il l'avoit vû deux ou trois fois chez Milord; mais que ne ſouhaitant pas de renouveller connoiſſance avec vous, il s'étoit diſpenſé de lui faire une viſite à South-park. Je juge qu'il ne pouvoit ignorer ſa liaiſon avec Madame Goring, ou du moins l'opinion qui s'en étoit répandue dans le voiſinage: mais comme c'étoit une ſimple conjecture, & qu'il ne pouvoit être encore informé de votre départ, je m'imagine qu'il ne voulut pas m'aigrir encore plus contre mon Beau-Frere, en m'apprenant cette circonſtance. Il me témoigna beaucoup de reconnoiſſance pour ma mere, lorſqu'il sût de moi les attentions qu'elle avoit eues pour Miſſ Burchill; en ſe plaignant néanmoins que ſes viſites euſſent été remiſes à des tems, où le témoignage de cette Fille ne pouvoit plus être d'aucun avantage pour lui. Comme je ne ſavois rien de ce qui s'étoit paſſé entre ma mere

& Miss Burchill, je ne pus le satisfaire sur ce point ; & le souvenir de toutes ces scènes ne pouvant nous être agréable à tous deux, j'évitai d'y revenir après cette premiere conversation. Je ne me rappelle pas que le nom de Madame Goring ait été prononcé une fois dans nos entretiens.

Ma mere n'a pas manqué de faire une guerre un peu vive au Chevalier, en prenant avantage de la surprise & de la consternation où l'avoit jetté la lettre de Milady V... Voilà donc cet Ami si vanté, a-t'elle repeté plusieurs fois ; cet homme dont l'honneur & la générosité ne pouvoient être mis en doute, & dont la plus grande erreur étoit une folie de jeunesse, à laquelle il avoit été conduit par surprise. Au reste, a-t'elle ajouté, cette aventure prouve du moins que je ne me trompois par si grossierement, lorsque j'ai mal jugé de ses mœurs. Madame Goring est faite pour lui ; & je suis char-

mée qu'ils ſoient partis enſemble.

Mon Frere étoit trop mortifié du déſordre ouvert de ſon Ami, pour entreprendre de l'excuſer : il s'eſt contenté de répéter, que c'étoit le plus étrange incident qu'il eût entendu de ſa vie.

Ma mere a pris cette occaſion pour lui dire, que M. Arnil étoit à Londres, & que dans ces nouvelles circonſtances elle ſe croyoit capable elle-même de le rappeller à l'uſage de ſon jugement; d'où elle a conclu que l'entremiſe du Chevalier étoit inutile. Il a répondu, » qu'il y renonçoit de tout ſon cœur; que ſi ma » Mere ſe croyoit propre à plâtrer » une reconciliation, elle me ren» droit un très-bon office; & que ſi » j'étois aſſez imprudente pour penſer » à rentrer avec un tel mari, il ne s'en » mêleroit plus; mais qu'il étoit fort » trompé, ſi l'affaire n'avoit pas des » apparences plus biſarres que jamais.

Je trouve, ma chere, que la conduite de ſon Ami lui tient au cœur,

& qu'elle refroidit un peu ſon zèle pour lui.

25 Novembre.

Je reçois une lettre de Betty, qui confirme la relation de Milady V.. ſur la fuite des Amans. Elle me dit qu'un des Domeſtiques de Madame Goring eſt parti pour Londres, dans la vue, ſans doute, d'apporter cette nouvelle à M. Arnil ; que tout eſt en confuſion dans ſa maiſon, & qu'ils ne ſavent pas ce qu'elle eſt devenue ; mais qu'ils ſont certains qu'elle eſt partie avec M. Falkland. Elle ajoute qu'ils croient ce projet formé depuis long-tems, parce que M. Falkland faiſoit ſouvent des viſites ſecrettes à leur Maîtreſſe.

En vérité, ma Cecile, je ne reviens pas de mon étonnement. Cet homme eſt extrêmement tombé dans mon opinion.

26 Novembre.

Miſſ Burchill nous quitte à ce mo-

ment. Malheureuſe Fille! Notre nouvelle l'a pétrifiée. Elle avoit peine à la croire, & ma mere a ſouhaité que je lui fiſſe lire la lettre de Milady V...... avec les confirmations de Betty. Alors les larmes & les lamentations ſe ſont fait paſſage. Elle a dit, elle a repeté vingt fois, que cette cruelle Femme étoit née pour le malheur & la perte de tous ceux qui ont quelque rapport avec elle. J'en ai fait l'expérience, a-t'elle ajouté; vous, Madame, vous l'avez faite auſſi; je me doute que M. Arnil a beaucoup ſouffert: M. Falkland eſt à préſent ſa victime. Tout aveugle & tout barbare qu'il eſt, j'en pleure pour lui: & Miſſ Burchill a continué long-tems, de ſe ſoulager par un déluge de larmes.

30 *Novembre.*

Je n'ai rien appris, rien entendu de M. Arnil. Au fond c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible: nous ſommes ici ſans commerçe avec le monde. L'infirmité

de ma mere l'a confinée dans sa chambre ; je ne la quitte jamais, & nous ne recevons aucune visite. Je suis fort impatiente, de savoir comment mon mari prendra l'ingratitude de sa Maîtresse ; mais je ne connois personne qui le voye. Mon Frere & la jeune Miss sont les seuls qui paroissent ici : Miss Burchill y est plus souvent que le Chevalier : il ne fait que se montrer, par intervalles, & nous sommes tous dans une étrange situation. Quand ma mere sera-t'elle assez bien pour faire sa visite à M. Arnil ? Je suis inquiete de ses sentimens ; du moins à l'égard de Madame Goring.

6 Décembre.

Ma vie, depuis cinq ou six jours, n'a presque été qu'un sommeil : mais ce matin, ma chere Cecile, je me suis vue réveillée d'une maniere fort extraordinaire. Mon Frere a demandé à nous voir. Il est monté précipitamment ; & lorsqu'il est entré dans ma chambre, son visage annonçoit des mer-

veilles, avant qu'il ait desserré les levres. Ma mere, qui a toussé toute la nuit, étoit à prendre un peu de repos. J'ai recommandé au Chevalier de ne pas faire de bruit. A peine s'est-il donné le tems de s'informer de notre santé, quoiqu'il ne nous eût pas vues depuis trois jours. Il a tiré de sa poche un pacquet d'Ecrits, qu'il m'a mis entre les mains ; c'est de Falkland, m'a-t'il dit, & tout y mérite votre curiosité. Après avoir levé l'enveloppe, j'ai vû qu'elle contenoit au moins quatre feuilles de papier, remplies sur toutes les faces. Bon Dieu, Chevalier, ai-je dit, vous attendez-vous que je me donne la peine de lire cette longue Gazette ? Il m'a répondu que je pouvois la lire à loisir, & que je me trouverois bien payée d'une peine si mortelle : sa visite n'a pas duré longtems.

J'ai lu aussi-tôt une lettre si singulierement annoncée ; & ma mere paroissant endormie, je vais profiter du

tems pour vous la tranſcrire. A la vérité, ma chere, elle m'a beaucoup ſurpriſe.

A Boulogne, 12 Novembre.

Je brule, mon cher Bidulphe, de me juſtifier à tes yeux; mais je ſuis bien plus impatient encore de l'être à ceux de Madame Arnil, qui, ſuppoſé qu'elle m'honore d'une ſeule penſée, doit me regarder avec le dernier mépris, & me rendroit juſtice, ſi la vérité des faits répondoit aux apparences. Je crois voir ſur ſon viſage un air charmant; de ſurpriſe & d'indignation, en apprenant pour nouvelle, que j'ai enlevé Madame Goring. De quel œil tu dois me regarder auſſi! Il eſt conſtant néanmoins que j'ai enlevé cette Femme, & qu'elle eſt actuellement entre mes mains, ſans paroître mécontente de ſa ſituation; & ſi je le déſirois, il dépend de moi d'obtenir tout le bonheur, que Madame Goring eſt capable d'accorder. Mais je vous aſſure, mon cher Chevalier, que je n'ai

pas d'autres vûes, que celles qui peuvent conduire au bien de ſon corps & de ſon ame, & je l'ai traitée juſqu'à préſent comme une Veſtale. Quel paradoxe me direz-vous? Patience, cher Ami, juſqu'à l'éclairciſſement de ma Chevalerie errante.

Apprenez d'abord que les amours de M. Arnil & de Madame Goring n'étant pas un ſecret dans le canton, je n'en ai pas été plutôt informé, que j'ai conçu le deſſein de rompre cette déteſtable union; non par conſidération pour elle ou pour lui; mais dans l'eſpérance de rendre à la plus aimable des Femmes, un mari aſſez indigne, qui ne pouvoit s'être refroidi pour elle, que par la force de quelque pouvoir magique ou d'une ruſe infernale. La Goring eſt belle Femme, j'en conviens; mais c'eſt une ſotte créature, & capricieuſe comme un ſinge. J'avois formé ce deſſein, ai-je dit, à la premiere connoiſſance que j'avois eue de l'intrigue, & je m'étois propoſé de re-

nouer avec Madame Goring; car je l'avois connue autrefois, connue à mon grand malheur. Ce monſtre, que j'ai actuellement dans les chaînes, eſt le même, Chevalier, qui a cauſé l'infortune de Miſſ Burchill, & par conſéquent la cauſe éloignée qui m'a fait perdre Miſſ Bidulphe. Si cette méchante Femme n'avoit pas exiſté, je n'aurois pas à me reprocher la chûte d'une malheureuſe Fille; à me reprocher; remarquez l'expreſſion; à moi, dis-je, car la mercenaire étoit déterminée à vendre ſa Niéce, lorſque ma mauvaiſe étoile m'a jetté dans ſon chemin. Quoique la ſéduction des ſens, & les idées de galanterie établies dans la Nation, puiſſent être une excuſe à mon âge, je n'y penſe jamais ſans regret. La moitié de ma fortune, s'il étoit poſſible de changer une faute commiſe, en vertu, ſeroit donnée volontiers pour ce miracle; mais je parle d'un malheur paſſé, & toute la puiſſance du Ciel ne ſauroit faire à préſent

qu'il ne le ſoit pas. Le bonheur de la jeune perſonne eſt de n'avoir jamais été ſoupçonnée, & probablement, avec une bonne conduite, elle ne le ſera jamais. Si je meurs garçon, comme il y a beaucoup d'apparence, mon deſſein eſt de lui laiſſer tout mon bien. Que puis-je de plus ?

Me voilà fort loin de mon ſujet, & je voulois dire ſeulement, que j'avois formé la réſolution d'éloigner Madame Goring. Il falloit, pour l'exécution de ce projet, rénouveller notre ancienne connoiſſance, & jouer un rôle extrêmement forcé, celui d'une profonde diſſimulation : mais j'y étois excité par un motif ſi puiſſant, qu'il ne me laiſſoit rien craindre de mon averſion naturelle pour la ruſe. Cette arme du vice eſt indifférente par elle-même, & mérite un meilleur nom lorſqu'elle peut être tournée contre lui. Je pris donc un air convenable à mon deſſein, & je fis une viſite à l'objet de mon mépris.

Madame Goring ne fut pas surprise de me voir : Bath nous avoit rendu familiers. Elle me reçut avec une complaisance, qui me fit connoître que j'étois bien dans son esprit ; & si mes vues avoient été différentes de ce qu'elles étoient, je suis sûr que j'y aurois trouvé toute la facilité que j'aurois pû désirer ; car il est certain qu'elle se flatta de m'engager dans ses chaînes à l'insçu de M. Arnil. Je le remarquai d'abord, non-seulement au désir qu'elle eut de me voir souvent, mais au choix qu'elle faisoit toujours, des heures auxquelles M. Arnil ne pouvoit nous surprendre ; c'étoit m'épargner la moitié du chemin. Cependant, comme je ne pensois qu'à la dégager de M. Arnil, pendant qu'elle en vouloit à mon cœur, pour me retenir à son service avec lui ; je poussai si peu ma bonne fortune, que je crus lui voir du refroidissement pour moi. Le tems d'exécuter mon projet n'étoit pas venu ; ce ne pou-

voit être avant le départ de ſon Amant pour la ville. Je me propoſois de l'enlever, avec l'apparence de ſon conſentement ; ce qui n'étoit pas poſſible tandis que M. Arnil étoit ſi près d'elle. Mon plan n'étoit qu'ébauché, lorſque je reçus votre Lettre d'invitation pour Wiltshire ; & je réſolus de ne vous en informer qu'après le ſuccès, d'autant plus que vous ignoriez alors l'injurieuſe conduite dont votre ſœur avoit à ſe plaindre.

Revenu chez Mylord V... la premiere nouvelle que j'appris, fut le départ éclatant de Madame Arnil. Je me reprochai fort amerement de n'avoir pas prévenu ces extrémités par des meſures plus promptes. La cauſe du mal ne put être obſcure pour moi, quoique rien alors ne fût plus éloigné de mes idées que de ſoupçonner la fatale part que j'avois eue moi-même à l'infortune de la plus aimable & la plus reſpectable des femmes.

Milady V... me dit que votre charmante ſœur, ayant découvert l'infidélité de ſon mari, l'avoit quitté par cette raiſon : mais je ſus bientôt de Mylord le fond du ſecret. Oh Chevalier ! cet Ange, qui méritoit le premier Monarque de l'Univers, être abandonné, rejetté par un inſipide & bizarre perſonnage ! & moi, quoiqu'innocemment, en être la maudite cauſe ! Je ne me poſſede pas, lorſque je me repréſente ce que la divine créature a ſouffert à mon occaſion. Mais tout, dès la premiere origine, n'eſt-il pas venu de cette Goring ? furie vengereſſe, envoyée comme un fleau ſur la terre pour les péchés de mes Ancêtres & les miens. Je ſuis furieux, & qui s'en étonnera ? J'en deviendrai fou.

Mais, pour revenir, je me rappellai alors que la veille de mon départ pour Wiltshire, un billet de Madame Goring m'avoit prié de paſſer chez elle dans l'après-midi : j'avois obéi, m'attendant fort peu d'y

y trouver Madame Arnil, que je n'y avois jamais vue. L'effet, que ma préſence eût ſur elle, me ſurprit beaucoup : elle ſortit auſſi-tôt. Madame Goring prit un moment pour me dire que ſa voiſine étoit venue la voir ſans être attendue, mais qu'elle partoit ſans doute, & que nous aurions une heure à paſſer enſemble. Elle ſe hâta de marcher enſuite ſur les pas de votre ſœur, & je demeurai ſeul dans la chambre. Pendant que j'étois à réfléchir ſur cette rencontre, que je ne pus attribuer qu'au hazard, Madame Goring revint à moi, & me dit que votre ſœur étoit ſi mal, que ne pouvant ſe diſpenſer de la remettre chez elle, elle avoit donné ordre qu'on mit les chevaux à ſon caroſſe : elle me fit ſes excuſes de ce contretems, qui l'obligeoit de me renvoyer, & me dit qu'elle ſeroit bien aiſe de me voir le lendemain. Je me retirai, & M. Arnil, qui m'apperçut dans la cour en ſortant, me

parut la vraie raiſon qui me faiſoit congédier.

Je partis le jour ſuivant pour Wiltshire. Quoiqu'il y eût quelque chofe de bizarre dans cet incident; je n'y vis qu'un ſimple effet du hazard, & je ceſſai d'y penſer, juſqu'au moment où Mylord m'ayant appris la diſgrace de votre ſœur, je jugeai que ce ſerpent avoit formé un plan régulier pour la perdre. Vous voyez, car vous êtes ſans doute informé de toutes les circonſtances, comment la Goring avoit engagé Madame Arnil à cette malheureuſe viſite, après s'être aſſurée de la mienne pour le tems où elle ſavoit que le mari viendroit nous ſurprendre. Pour ſon arrivée, à lui, vous ne croirez pas qu'elle fût imprévue.

Je vous avoue, cher Ami, que dans les premiers mouvemens de ma rage, j'aurois poignardé Arnil, Madame Goring, & moi-même. Mylord V... calma mes tranſports, en me répétant plus d'une fois que

votre sœur demandoit instamment le secret pour cette détestable aventure, & qûe sa femme, dont il la tenoit, ne lui pardonneroit pas de la divulguer. Cette refléxion eut la force de me rappeller à mes sens, & je me livrai à l'impatience d'exécuter mon premier projet, que les crimes redoublés de Madame Goring me pressoient de ne plus laisser languir. Je le communiquai à Mylord; il en fut charmé; car il adore parfaitement votre sœur. C'est le vrai moyen, me dit-il, de parvenir au but que vous désirez, quoiqu'une telle vengeance ne réponde pas à la méchanceté de cette femme;& Madame Arnil peut redevenir tranquille par cette voie, sans reproche pour son caractere & sans injustice pour personne.

Mes mesures prises avec Milord V... je rendis une visite à Madame Goring. Elle affecta de parler avec autant d'interêt que de surprise, du départ de votre Sœur. Je lui deman-

dai ſi, vivant familiérement avec l'un & l'autre, elle en ſavoit la raiſon ? Elle ſecoua la tête; & par un regard, accompagné d'un miſterieux ſilence, elle parut m'inviter à lui demander plus d'explication. A la fin, ouvrant la bouche comme à regret, elle me dit » que la pauvre Madame Arnil, » quoi qu'aſſurément femme ſenſée, » n'étoit pas exempte des petites foi- » bleſſes de ſon ſexe; & que tout éton- » nans, tout mal fondés qu'étoient » ſes ſoupçons, il lui étoit entré » dans la tête d'être jalouſe de M. » Arnil : & de toutes les femmes du » monde, qui croyez-vous qu'elle » ſoupçonne ? Je ne le devine pas, répondis-je. Moi, répliqua l'Effrontée ; & je lus, dans ſes regards, qu'elle s'attendoit à me voir marquer autant de ſurpriſe, qu'elle en affectoit. Je la payai d'un ſimple ſourire ; & je changeai de diſcours pendant le reſte de ma viſite.

Les meſures que j'avois communiquées à Milord V.. demandoient

quelque ménagement. Elles n'auroient pas rempli, dans toute ſon étendue, le deſſein que j'avois de dérobér ſa chere Maîtreſſe à M. Arnil; s'il n'avoit parû qu'elle y conſentoit. Il falloit que de ſa part, la faute ſemblât prémeditée; & pour lui donner cet air, je voulois que la Dame emportât ſes plus précieux bijoux. Sa Femme de chambre étant néceſſaire à cette opération, je réſolus, non-ſeulement d'employer ſon aſſiſtance, mais de lui faire accompagner ſa Maîtreſſe, dans le voyage que je méditois pour elle. Ainſi l'exécution de mon plan commença par des préſens, que je fis à cette fille, chaque fois que je voyois ſa Maîtreſſe; & j'eus ſoin de donner, à mes viſites, un air d'intrigue & d'amour. J'oſerois jurer que la Femme de chambre me croit dans les meilleurs termes avec ſa Maîtreſſe. Les heures, auſquelles j'affectois de me préſenter, étoient celles où j'étois ſûr de trouver Madame Goring ſeule. Mes viſites étoient courtes, comme ſi j'a-

vois appréhendé d'être ſurpris avec elle : & j'allai juſqu'à laiſſer ma voiture à quelque diſtance de la maiſon, pour m'avancer ſeul, avec la précaution d'un homme qui tremble d'être obſervé. Il m'étoit indifférent que Madame Goring apprît le manége ; j'avois à ſauver le ſoupçon d'une intrigue, dans l'eſprit de tous ſes Domeſtiques ; quand elle auroit appris avec quelles meſures je venois chez elle, ma prudence n'auroit pû lui déplaire ; elle avoit auſſi des meſures à garder, pour cacher notre union à M. Arnil. En un mot, mon adreſſe me ſervit ſi bien, que jamais rien n'eût tant l'apparence d'un amour favoriſé. Je m'apperçus qu'elle commençoit elle-même à ſe croire ſûre de moi, & que jugeant de mes diſpoſitions par mes flatteries & mes ſoins, elle s'étonnoit que je ne fiſſe pas plus d'uſage de celles que je lui connoiſſois. Mais mon rôle étoit joué avec tant de circonſpection, que malgré toute la fineſſe d'une Coquette exer-

cée, elle ne ſe défia de rien.

Après avoir conduit l'affaire à ce point, je ne doutai pas du plus heureux ſuccès, avec l'aſſiſtance de Milord. Mon entrepriſe le raviſſoit. Il juroit que ſi je ne l'euſſe pas admis au complot, jamais il ne me l'auroit pardonné. Je donnerois ma main droite, diſoit-il, pour rendre Madame Arnil heureuſe. Il ajoutoit que d'ailleurs, c'étoit ſauver ſon mari de ſa ruine, & que de ſa connoiſſance, cette Femme l'avoit déja dépouillé de la moitié de ſon bien. Je lui demandai ſi nous devions mettre Milady dans le ſecret : il me dit; non, abſolument; Milady eſt trop ſcrupuleuſe, pour une confidence de cette nature : mais après l'heureuſe exécution, il ſe chargea de m'excuſer auprès d'elle, lorſqu'il ſe ſeroit un peu diverti de ſa ſurpriſe.

Je m'impatientois, avec raiſon, de voir ſi long-tems Arnil à la campagne, & par conſéquent mon entrepriſe retardée; ce chagrin étoit néan-

moins compensé par une autre circonstance ; c'étoit la longueur de mon séjour dans le canton, qu'il ne pouvoit ignorer, quoiqu'il eût cessé de voir Milord, dans la crainte de me rencontrer chez lui, & qui devoit effacer ses injurieux soupçons contre sa femme & moi ; sans compter qu'il servoit encore à colorer mieux mes vûes.

Enfin, le jour & l'occasion arriverent. Arnil se rendit à Londres pour ses affaires. Je fus informé du jour par la Femme de chambre, & j'appris en même-tems que sa Maîtresse devoit le suivre huit jours après ; car elle vouloit encore sauver les dehors, & sembler prétendre à la réputation. Je proposai de donner un Bal, pour prendre congé des Dames, le soir du jour qu'Arnil avoit pris pour son départ. Mon dessein fut publié quelques jours auparavant. Milord, presque aussi zêlé que moi, répandit des invitations dans le voisinage. Vous jugés bien que M. Arnil & Ma-

dame Goring ne furent pas oubliés. Nous recûmes de l'Amant, comme nous nous y étions attendus, une excuſe fort civile, & de l'autre une acceptation certaine.

Dans l'intervalle, je continuai de rendre mes viſites ordinaires à Madame Goring, & ne manquai pas de la retenir pour ma *Danſeuſe*. Arnil partit à propos. Je vis Madame Goring, le matin du même jour, & je l'engageai, de concert avec Milord, à venir de bonne heure, pour faire une partie de jeu, avec d'autres Dames, invitées dans la même vûe. En ſortant de chez-elle, je lachai quelques mots miſterieux à ſa Femme de chambre.

Dans l'après-midi, la compagnie fût nombreuſe au Château de V... & rien ne manquant déſormais à mon plan, je me dérobai pendant que les Dames étoient à jouer; je montai à cheval, & je me rendis chez Madame Goring. C'étoit pour y voir ſa Femme de chambre, que j'affectai de

prendre à l'écart. Je lui dis, que n'ignorant pas où j'en étois avec sa Maîtresse, elle ne devoit être surprise de rien : que je partois avec elle, cette nuit même ; que, par diverses raisons, notre derniere résolution n'avoit été prise que depuis quelques heures ; que je m'étois dérobé une minute, pour lui apporter les clés de sa Maîtresse, & lui dire de sa part, qu'il falloit prendre tous ses bijoux, avec tout ce qu'elle trouveroit d'argent & de billets de banque dans ses tiroirs ; & lui remettant quelques petites clés, que j'avois à dessein dans ma poche, je lui recommandai instamment d'être prête à l'entrée de la nuit, lorsqu'une personne de confiance viendroit la prendre, & la conduiroit dans un lieu sûr, où elle me trouveroit avec sa Maîtresse.

Il ne fut pas besoin d'autres argumens pour persuader cette Fille : l'entreprise étoit plausible ; elle étoit pleinement convaincue d'une intime liaison entre sa Maîtresse & moi ; la

connoiſſant trop bien pour douter de ſes viles diſpoſitions, elle crut facilement que j'étois venu par ſon ordre. Auſſi promit-t'elle d'obéir ponctuellement ; elle me dit que ſi je voulois la faire prendre un peu plus tard, il lui ſeroit plus facile, dans l'obſcurité, d'emporter beaucoup de choſes commodes ; & que pour tromper encore mieux les obſervations, elle iroit attendre l'arrivée de mon guide, dans une cabane qu'elle me nomma.

Il m'importoit peu que les clés dont je la mettois en poſſeſſion, convinſſent aux tiroirs qu'il falloit ouvrir : elle ne pouvoit manquer de croire que ſa Maîtreſſe s'étoit trompée dans le choix des clés, & de forcer les ſerrures, plutôt que de manquer à ſes ordres. Ce point capital me ſemblant fort bien reglé, je retournai au Chateau, où mon abſence n'avoit été remarquée de perſonne.

Mon Bal fut très-bien conduit. Je danſai avec Madame Goring, & nous

paſſames une ſoirée charmante. Le ſouper fut ſervi à minuit. Elle avoit donné ordre que ſon caroſſe la vînt prendre vers cette heure ; mais vous ne doutés pas que mes gens n'euſſent auſſi leurs inſtructions. La danſe n'ayant pas recommencé, l'aſſemblée ſe ſépara vers deux heures. Madame Goring fut une des premieres, qui propoſa de ſe retirer : mais on eut peine à trouver ſes domeſtiques. Pendant qu'on étoit à les chercher, tout le monde eut le tems de partir. A la fin ſes gens ſe trouverent ; mais dans une chambre de l'office, & ſi miſérablement ivres, qu'ils n'étoient pas capables de ſe ſoutenir ; avec un des miens, qui contrefaiſoit fort adroitement le même rôle. Dans cette fâcheuſe circonſtance, rien n'étoit plus naturel que d'offrir mon cocher & tout ce que j'avois de monde à mes ordres, pour la reconduire chez-elle, & de m'offrir moi-même à l'accompagner, dans la crainte de quelque accident nocturne. La premiere des

deux offres fut acceptée ; mais elle fit quelques difficultés pour la feconde. Cependant on fe rendit à la raifon du danger. Je lui donnai la main pour monter, & je me jettai dans fon caroffe après elle.

Notre route étoit marquée. En fortant de la cour du Château, mon cocher tourna court par une petite rue du Village, qui conduifoit droit à des chemins de traverfe, par lefquels nous devions gagner notre premiere ftation, éloignée d'environ fept ou huit milles. Elle n'étoit autre que la chaumiere d'un pauvre Jardinier, où deux de mes Emiffaires, que j'y avois dépêchés le même jour, attendoient notre arrivée, avec une Berline de voyage, & quatre puiffans chevaux. Je n'avois pas oublié d'envoyer deux hommes fûrs, à la Femme de chambre ; l'un pour la prendre elle-même, & l'autre pour le tranfport du bagage ; tous deux bien montés, avec ordre de nous l'amener dans une Hôtellerie, fur la route de

Rochester,à quelque distance de la ville. L'Hôte étoit un de mes anciens Domestiques, à qui j'avois donné de quoi s'établir, & qui m'étoit dévoué. Il avoit déja reçu ses instructions, & sa maison devoit-être notre seconde pause. La Femme de chambre ayant eu cinq ou six heures d'avance, je conclus qu'elle devoit-être arrivée long-tems avant nous ; & la distance de sa propre maison n'étoit de gueres plus que vingt milles.

Ma Compagne ne s'apperçut pas tout d'un coup du changement de chemin. Ses esprits étoient en mouvement, & j'aidois à soutenir son babil. Lorsqu'elle s'en apperçut, elle témoigna quelque surprise. Ciel, M. Falkland ! où cet homme nous mene-t'il ? il a manqué son chemin. Elle cria, pour l'en avertir. Mais notre Cocher, qui avoit ordre de ne pas s'arrêter, s'il ne m'entendoit moi-même, ne fit que marcher plus vîte. De grace, me dit-elle, parlez lui. Le Misérable s'est enivré sans doute avec tous

ſes autres. Je répondis froidement qu'il étoit impoſſible de tourner, dans l'étroite rue où nous étions; qu'auſſitôt que nous en ſerions ſortis, je parlerois au Cocher, & que je ne voyois d'ailleurs aucune raiſon d'effroi. La rue étoit longue; mais la rapidité de nos roues nous fit arriver bien-tôt à la fin, où je trouvai mon Valet de chambre, avec un de mes gens de livrée, qui m'attendoient à cheval. J'avois, derriere notre Voiture, mon Poſtillon, par lequel je me propoſois de la renvoyer le lendemain.

A la vue des deux Cavaliers, qui paroiſſoient nous attendre, ma Compagne s'écria; oh! le Malheureux; il nous amene ici pour être volés. Elle avoit ſur elle un bon nombre de diamans; & réellement ſa crainte étoit aſſez juſte: la voiture étoit alors en plein champ, & les chevaux voloient, plutôt qu'ils ne galopoient. Les deux Cavaliers nous avoient joints, & marchoient du même train que nous. Je la vis dans une frayeur ſi

vive, qu'il me parut tems de la détromper. Je n'étois pas d'aſſez mauvais naturel, pour la tenir plus longtems dans la crainte des voleurs de grand chemin, & je crus qu'elle ſeroit moins choquée d'un deſſein ſur ſa perſonne, que ſur ſes diamans. A préſent, lui dis-je, en prenant une de ſes mains, avec une liberté que je ne m'étois pas encore permiſe avec elle, puiſque nous ſommes hors du danger d'être découverts, ou pourſuivis, je veux vous dire un ſecret : & ma prononciation étoit libre & ferme. Elle retira ſa main. Que prétendez-vous, Monſieur ? Rien de plus, Madame, que l'honneur de votre compagnie, dans une petite partie de voyage, dont la penſée m'eſt venue. Croyez-moi, il n'y a pas le moindre danger pour vous. Vous êtes ſous ma défenſe. Les gens que vous voyez à cheval ſont à moi ; & vous jugerez du prix que j'attache à votre perſonne, par les peines que je prens pour en obtenir la poſſeſſion.

Dieu, M. Falkland ! mais il eſt impoſſible que vous ſoyez ſérieux. Dans toute ma vie, Madame, je ne l'ai jamais été plus. Il y a long-tems que j'ai des vues... Mais votre liaiſon avec M. Arnil.... Ma liaiſon avec M. Arnil, interrompit-elle ? je ne vous entens pas, Monſieur. Allons, allons, Madame Goring ; vous & moi, ſommes de vieilles connoiſſances : la diſſimulation n'eſt utile à rien. Arnil eſt depuis aſſez long-tems heureux. Une Femme de votre eſprit doit en être laſſe ; ſur-tout, lorſque je crois pouvoir dire, ſans vanité, que vous ne perdrez pas au change.

La Dame avoit déja retrouvé tout ſon courage ; & ſes eſprits étoient revenus, avec la certitude de n'avoir rien à craindre pour ſes diamans. Vous, audacieux homme ! comment oſez-vous me tenir ce langage ? Vous avez le front d'inſinuer qu'il y a quelque choſe de criminel dans mon attachement pour M. Arnil & pour ſa

famille ! Ma chere Madame, je ne vous accuse pas d'attachement pour quelqu'autre personne de sa famille ; lui, lui seul est favorisé.... Non, interrompit-elle, jamais l'impertinence & l'audace n'ont été portées si loin ; mais je sais d'où vient l'imposture ; c'est de Madame ... (& le respectable nom de votre Sœur fut prononcé.) Mais je la méprise, & M. Arnil saura bien-tôt à quel point je suis outragée. La-dessus, elle se mit à pleurer.

Ma chere Madame Goring, mille pardons ! mon dessein n'a pas été de vous offenser. Si M. Arnil est votre admirateur, c'est un tribut que tous les hommes du monde vous rendroient après vous avoir vûe. De grace remettez-vous. Je jure, par tout ce qu'il y a de Saint, que je ne pense pas à vous nuire. Reprenez un peu de tranquillité, je vous en conjure, & ne défigurez pas, par des larmes, le plus joli visage d'Angleterre. Le plus hardi, le plus insultant mortel ! dit-elle avec un sanglot. D'où peut vous être venue l'idée d'un tel at-

tentat? Où, prétendez-vous me conduire? Pas plus loin qu'en France, ma chere Madame; y avez vous jamais été? En France! en France! s'écria-t'elle, & vous avez l'audâce de l'entreprendre? Oh! Madame, le pays eſt charmant, & vous le préférerez à tout, quand vous y ſerez. Quelle croyez-vous que fût ſa réponſe? un ſoufflet. Je ſaiſis ſa main, & je la baiſai: charmante Amazone! que j'admire ce courage! Elle s'efforçoit de dégager ſa main, avec les ongles de l'autre: mais je les lui pris toutes deux, & je les tîns ſerrées, dans la crainte d'un ſecond ſoufflet. Inſolent, lâche, mépriſable raviſſeur! A chacune de ces épithétes, je répondois par celles d'aimable, charmante, adorable, tendre, & douce créature! Elle ſe mit encore à pleurer; mais c'étoient des larmes de dépit, qui n'excitérent pas dans mon cœur, cette pitié que j'aurois ſentie dans une autre occaſion.

Notre arrivée à la chaumiere du Jardinier, fit une petite tréve à nos altercations. Toute la Famille étoit

au lit, à l'exception de la Femme, qui vint nous faire sa révérence à la porte. Je conduisis, ou plutôt, je transportai Madame Goring hors de la voiture, car elle me refusa sa main; & la suppliant de prendre quelques momens de repos tandis que je donnerois des ordres à mes gens, je la mis entre les mains de la Jardiniere. Elle entra dans la maison, de fort mauvaise grace, sans me faire la moindre réponse; & n'y voyant que cette vieille Femme, elle n'eût pas de peine à comprendre que les plaintes, ou les tentatives pour s'échapper, seroient également inutiles. Sa prudence lui fit prendre le parti de la résignation. J'eus bien-tôt expédié mes ordres : ils ne consisterent qu'à faire prendre la place du Cocher, au Postillon que nous avions eu derriere nous. Vous irez, lui dis-je, au village le plus proche de la maison de Madame Goring; & delà, vous ferez mener sa voiture chez elle, par le premier Païsan qui voudra lui ren-

dre ce ſervice. Auſſi-tôt je fis avancer ma propre voiture devant la porte, & m'y préſentant moi-même, je dis à la belle Dame que j'étois prêt à partir. La Femme du Jardinier diſparut à l'inſtant; de ſorte que ne voyant aucun ſecours à réclamer, Madame Goring ſouffrit paiſiblement que je l'aidaſſe à monter dans ma Berline, & je m'y plaçai à côté d'elle. Non-ſeulement cette nouvelle voiture étoit propre à voyager; mais j'avois eu ſoin que les portieres n'euſſent que des ais de bois, au lieu de glaces, avec la précaution d'y faire mettre des locquets à reſſorts, qui ſe fermoient d'eux-mêmes, & ne s'ouvroient pas facilement. Un des ais étoit déja fermé, & je levai l'autre auſſi-tôt que nous fumes dans la voiture. Nous avions la plus belle nuit du monde, avec un clair de Lune, pour nous conduire juſqu'au lever du Soleil. Notre Poſtillon fit claquer ſon fouet; & quoique la route fût bourbeuſe, les quatre chevaux partirent comme l'éclair.

Je me figure, Madame, dis-je à ma Compagne, que vous êtes aſſez convaincue maintenant de la juſteſſe de mes méſures, pour juger qu'elles ne peuvent être éludées par aucun effort. Mon intention eſt de vous traiter avec le reſpect qui vous eſt dû, & je vous demande en grace de prendre pour moi des manieres un peu plus humaines; c'eſt en vérité la ſeule faveur que je déſire, juſqu'à ce que vos propres diſpoſitions vous portent à me témoigner plus de bonté.

Vous êtes, me répondit-elle, le plus étonnant Mortel, qui ait jamais reſpiré. Que ſignifie, que depuis que nous nous connoiſſons, jamais votre conduite ne m'ait donné lieu de croire que vous ayez eu des deſſeins ſérieux ſur moi, & que tout d'un coup il vous prenne envie de fondre ſur les gens, comme un Vautour ſur ſa proye?

Je répons en deux mots, lui dis-je. Lorſque nous avons commencé à

nous connoître, vous étiez au pouvoir d'un mari. Depuis le renouvellement de notre liaison, vous me le pardonnerez, Madame, la passion de M. Arnil pour vous, n'étoit pas un secret. Je ne suis pas fait pour solliciter les complaisances d'une Femme à la dérobbée, & je ne donnerois pas un verre d'eau pour un bonheur partagé. Votre attachement à M. Arnil m'a glacé, & j'ai pris la résolution.... Mon attachement à M. Arnil ! s'écria-t-elle avec une nouvelle impudence. Oui, repliquai-je froidement ; votre commerce étoit si connu, qu'il faisoit l'entretien du Public ; & vous étiez si maltraitée à toutes les Tables du canton, que si vous y étiez restée plus long-tems, il n'y avoit pas d'honnête Femme qui ne vous eût tourné le dos. Tout le monde a mis sur votre compte la séparation de Madame Arnil ; & comme elle passe pour fort bonne Femme, (que dis-tu de cette expression, Chevalier ?) tout le monde

a pris parti pour elle, & la ſatyre ne vous a pas épargnée. Ajoutez que la fortune d'Arnil eſt fort altérée, & ce qui lui reſte, dans un embarras qui ne peut lui permettre long-tems les retours de généroſité que vous méritez. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nous nous connoiſſons, vous & moi. Je n'ignore pas votre ſituation. A la mort du Capitaine Goring, le petit Douaire d'Ashby, & votre penſion de Veuve d'Officier, étoient votre unique revenu. L'amoureux Arnil paroît avoir été libéral; mais s'il étoit en état de l'être long-tems, c'eſt ce qui peut mériter vos réfléxions.

J'obſervai que la peinture de ſon étroite fortune, & de la ruine de ſa réputation, avoit mortifié ſon orgueil. Si tout ce que vous me dites étoit auſſi vrai qu'il l'eſt peu, me répondit-elle, en branlant la tête, il ne vous ſeroit pas fort aiſé, Monſieur, malgré la petiteſſe de mon revenu, dont vous vous croyez ſi bien

bien informé, de me tenir compte de ce que je ſuis expoſée à perdre par la violence que vous me faites aujourd'hui. J'ai, dans mes tiroirs, un argent conſidérable, & quelques bijoux de prix, ſur leſquels il y a toute apparence que mes Domeſtiques auront mis la main. J'engageai ma parole d'honneur de lui reſtituer tout ce qu'elle perdroit par ma faute, & de prendre ſoin qu'à l'avenir ſa fortune fût moins dépendante. Il ne me parut pas à propos de lui dire encore, que je m'étois aſſuré de ſa Femme de chambre, & de ſon argent. Cette circonſtance fut réſervée, pour lui cauſer une agréable ſurpriſe. J'avois des meſures à garder: il ne me convenoit pas d'être trop bien avec elle, par des raiſons aſſez claires, & fort oppoſées à toute idée de galanterie.

Je pris donc une conduite plus réſervée, & j'affectai pour elle une ſorte de reſpect; il ne m'échapa rien

qui pût me faire croire informé que les injuſtices de M. Arnil avoient pris naiſſance à mon occaſion, bien moins qui pût lui faire connoître que je les ſoupçonnois d'être ſon ouvrage. Je remis la diſcuſſion de ce point à des tems plus favorables, où j'en pourrois faire un meilleur uſage.

Mon premier deſſein étoit de la rendre, par dégrés, aſſez contente de ſa ſituation, pour ne pas ſouhaiter de retourner à M. Arnil, & je me flattois qu'auſſi-tôt que j'y ſerois parvenu, il ne me ſeroit pas difficile de la conduire plus loin, & juſqu'au but que je m'étois propoſé: c'étoit de lui faire écrire à ſon Amant, une lettre, dont je voulois lui dicter les termes. Cette eſpérance vous paroîtra fort étrange; & je me promettois neanmoins de la remplir, Je connoiſſois ma belle Compagne, & ſon tour d'eſprit. Mettez une Femme de cette trempe en bonne humeur, il devient aiſé de l'engager à toutes ſortes de complaiſances. Celle-ci n'a pas

la moindre ſolidité de jugement. Ce qui lui tient lieu d'eſprit, eſt une ſorte de vivacité, féconde en ſaillies, qui en impoſent au commun des hommes, & qui la font paſſer pour ce qu'on appelle une Femme amuſante. Avec un grand fond de vanité, & des affectations de tendreſſe, qui couvrent l'humeur la plus hautaine dont une femme ait jamais été poſſedée; ſa paſſion dominante eſt l'avarice: & ce qu'il y a de ſurprenant, la généroſité néanmoins eſt non-ſeulement ce qu'elle fait profeſſion d'admirer, mais ce qu'elle s'étudie le plus à donner pour ſon vrai caractere. Au reſte, ſi je mets ſes prétentions à cette vertu en contraſte avec ſon avarice, c'eſt que les termes ſemblent oppoſés par leur nature; car je n'entens pas ici, par généroſité, cette noble diſpoſition que l'idée du mot renferme. Non, non, c'eſt à la réputation de cette vertu qu'elle prétend, & la Goring veut paſſer pour une *grande Ame*. Cette phraſe eſt ſouvent dans ſa bouche, & quoique

ſa conduite donne le démenti à tous ſes diſcours, elle a toujours cent hiſtoires, dans leſquelles il n'y a pas un mot de vérité, pour faire connoître avec quelle nobleſſe elle en uſe dans l'occaſion. C'étoit ſur la connoiſſance de cette partie de ſon caractere, que je fondois particuliérement mes eſpérances.

J'entretins une ſorte de converſation forcée, pendant le reſte de notre marche. Madame Goring étoit ſombre, mais elle n'étoit plus méchante; comme je ne ſouhaitois rien moins que des éclairciſſemens, je n'étois pas fâché qu'elle fût de cette humeur. Nous arrivâmes à l'Hôtellerie, qui eſt un mille en deça de Rocheſter. Il étoit huit heures du matin; heure favorable, parce que c'eſt à peu près le tems où les Voyageurs ſe ſont remis en chemin. Auſſi la maiſon étoit-elle vuide. L'Hôte, nommé Lamb, anciennement mon cocher, avoit reçu mes inſtructions par une lettre, & ſe trouva prèt à nous

ſervir. C'étoit auſſi dans ce lieu que la Femme de chambre avoit dû ſe rendre. Elle y étoit avant nous, & logée dans une chambre ſûre.

La voiture entra juſqu'au fond de la cour, devant la porte du veſtibule. La portiere fut ouverte à l'inſtant, & Madame Lamb ſe préſenta de fort bonne grace. Ma Compagne, ſoutenue par mes gens, n'eut qu'un ſaut à faire pour entrer dans la maiſon. Vêtus, comme nous l'étions, pour une partie de danſe, nous dûmes paroître des Voyageurs extraordinaires, ſur tout à cette heure du matin. Ce fut vrai-ſemblablement cette raiſon qui fit prendre auſſi-tôt le chemin de l'eſcalier à Madame Goring, avec la Maîtreſſe de l'Hôtellerie.

Comme j'avois ordonné que la Femme de chambre ne parût pas avant que je l'euſſe vûe, je demandai ſur le champ où étoit cette Fille? On me conduiſit à la chambre qu'elle occupoit. Sa joye parut vive de me voir. Je lui dis de préparer ſa toi-

lette de ſa Maîtreſſe, qu'elle ne devoit pas avoir oubliée; car je ne doutois pas, ajoutai-je, que Madame Goring ne voulût mettre une robbe de voyage. Elle avoit effectivement juſqu'à l'habit de cheval de ſa Maitreſſe, & tout ce qu'elle avoit pû trouver le moïen d'emporter commodément. J'apperçûs une abondance de jolies choſes, entaſſées ſans ordre ſur un lit; & je voulus ſavoir d'elle, comment elle s'y étoit priſe, pour enlever tant de robbes & d'agréables colifichets, ſans être obſervée. Elle me dit, que depuis l'inſtant où je l'avois quittée, juſqu'à l'arrivée du guide, elle ne s'étoit pas épargnée; qu'elle avoit d'abord employé le tems à porter, dans le lieu qu'elle m'avoit indiqué, le linge & les meilleures nippes de ſa Maîtreſſe, & qu'ayant été bien-tôt favoriſée des ténébres, elle avoit fait dix voyages ſans être apperçue; qu'elle avoit rempli deux grands porte-manteaux; après quoi, elle étoit retournée pour

ſaire la viſite des tiroirs : qu'elle avoit eu beaucoup d'embarras à les ouvrir, parce qu'aucune des clés n'y avoit pû ſervir, & qu'elle avoit entrepris d'en forcer un, auſſi doucement qu'elle avoit pû, mais en vain : qu'elle y auroit mis ſa vie, & qu'elle alloit recommencer ſes efforts, lorſqu'il lui étoit venu à l'eſprit de faire un ſecond eſſai des clés ; qu'alors il s'en étoit trouvé une, oubliée apparemment dans ſa précipitation, qui avoit ouvert le petit tiroir, où elle ſavoit que ſa Maîtreſſe tenoit ſes clés doubles, & qu'en un moment elle avoit pris tout l'argent, les papiers, & les bijoux qu'elle avoit trouvés. Ce butin, me dit-elle, n'a pas laiſſé de m'inquiéter pendant la route : outre deux cens guinées en eſpéces, j'ai mille livres ſterling en billets de banque ; & quoique Madame ait beaucoup de diamans ſur elle, je n'en ai guéres moins autour de moi, en divers endroits de mes habits, où j'ai eu la précaution de les cacher.

Je donnai, à la diligence de cette Fille, toutes les louanges qu'elle méritoit; & n'ayant pas manqué, avant ma viſite, d'ordonner d'abord un petit déjeuner, je retournai à la chambre de Madame Goring, pour lui propoſer de prendre quelque choſe. L'Hôteſſe étoit encore avec elle; & je n'en pris pas d'inquiétude, parce qu'ayant reçu de bonnes inſtructions de ſon mari, elle étoit à l'épreuve des ſéductions. Un tête à tête, avec Madame Goring, n'étoit pas encore ce que je déſirois; & je trouvai le moyen, au contraire, d'arrêter Madame Lamb, en la priant de déjeuner avec nous.

Je repréſentai enſuite, à Madame Goring, qu'elle devoit être fatiguée, & qu'avec ſon agrément nous pouvions paſſer tout le jour dans l'Hôtellerie, pour y prendre un peu de repos; elle confeſſa qu'elle en avoit un beſoin extrême. Je vous conſeille, Madame, lui dit l'Hôteſſe, de vous mettre au lit; nous en avons un tout

prêt, dans une chambre ſi tranquille, qu'on n'y entend pas le moindre bruit. Faites-la-moi voir, répondit elle, d'un ton mêlé de mauvaiſe humeur & d'abbattement. L'Hôteſſe obéit, & la conduiſit à la porte de la Femme de chambre. Je ſuivois. La porte fut ouverte par l'Hôteſſe; & Madame Goring entra auſſi-tôt, dans l'opinion que cette Femme entreroit auſſi; mais je m'avançai légérement à ſa place, & je lui fis ſigne de ſe retirer.

L'étonnement de la Dame, à la vûe de ſa Femme de chambre, ne peut être repréſenté. Rachel! d'un ton d'admiration. Rachel, qui ne ſe figuroit rien d'extraordinaire ou d'imprévu dans cette rencontre, ne devinant pas d'où venoit l'étonnement de ſa maîtreſſe, lui répondit à ſon tour, avec quelque ſurpriſe, Madame! & parut attendre qu'elle lui donnât ſes ordres: mais n'en recevant aucun, elle lui demanda fort tranquillement s'il lui plaiſoit de

changer de robbe. J'espere, Madame, dis-je alors, en faisant un pas pour me faire voir, que Mademoiselle Rachel aura pris soin de vous apporter toutes vos commodités. Je vous laisse entre ses mains, & je vous souhaite un heureux repos. Etrange Mortel ! dit-elle, en me regardant, avec moins de colere, à la vérité, que de surprise. Je lui fis une profonde révérence, & je sortis de la chambre.

Après avoir ordonné à M. & Madame Lamb d'avoir l'œil sur mes prisonnieres, fatigué, comme je l'étois de la danse & de la marche, je pris le parti de me deshabiller & de me mettre moi-même au lit. Je dormis jusqu'à six heures du soir. Alors je pris un habit plus convenable au voyage, que celui dans lequel j'étois venu. Le courrier, que j'avois envoyé à Lamb pour l'informer de mon arrivée, avoit été chargé d'une malle, qui contenoit les petites nécessités d'un voyageur.

Madame Goring dormoit encore. J'appellai Rachel, & je voulus ſavoir quelle explication elle avoit eue avec ſa maîtreſſe, ſur la maniere dont je l'avois fait tomber dans mes piéges. Son étonnement, me dit cette Fille, avoit paſſé toute expreſſion; dans les détails, elle avoit répété pluſieurs fois que j'étois le plus étrange homme qui fût jamais né. Mon amie Rachel voulut ſans doute adoucir les termes. Je ſuis ſûr que Madame Goring, hors de ma préſence, ne m'appelle pas un étrange homme. Cependant, me dit Rachel, elle avoit ſouri deux ou trois fois pendant le récit, ſur-tout à l'avanture des clés. Je recueillis de toutes les circonſtances, que mon attention à mettre ſon argent & ſes bijoux à couvert, joint au ſoin de lui faire amener ſa Femme de chambre, avoit appaiſé une grande partie de ſon reſſentiment.

Il étoit huit heures, lorſqu'elle ſortit du lit. J'avois ordonné le plus

élégant dîner que l'Hôtellerie pût fournir; & la Dame, s'étant mise dans un deshabillé fort galant, ne se fit pas avertir deux fois pour venir se mettre à table, où je ne m'apperçus pas qu'elle eût perdu l'appetit. Rachel eut ordre, seule, de nous servir. Je dis fort civilement, à Madame Goring, que les arrangemens étoient pris pour nous embarquer à Douvres, cette même nuit; que sa Femme de chambre ne pouvoit faire, à cheval, le chemin qui nous restoit jusqu'à la mer; & que d'un autre côté, une voiture à quatre chevaux nous exposant trop aux observations, il me sembloit plus prudent de la réduire à deux; ce qui m'obligeroit, pour les soulager, de céder, s'il lui plaisoit, ma place dans la Berline à Mademoiselle Rachel, & d'aller en selle à leur suite. Elle me répondit froidement, que puisqu'il falloit marcher, il étoit indifférent pour elle avec qui. Quoique ma raison ne fût pas sans poids, j'avoue que le vrai

motif, qui me faisoit désirer d'aller à cheval, étoit de ne pas rentrer dans une même cage avec Madame Goring : le tems n'étoit pas venu pour nos explications, & j'appréhendois d'être trop tôt aux termes de la paix avec elle.

Le reste de la soirée fut donné par la Maîtresse & la Femme de chambre, à mettre un meilleur ordre dans leur bagage ; & j'eus soin de faire acheter à Rochester, un grand coffre, où Madame Goring arrangea ses plus précieuses nippes de ses propres mains : elle se mit elle-même en habit commode ; & vers onze heures, sans beaucoup de résistance, elle me permit de la conduire au carosse, avec sa Rachel. Il n'étoit pas survenu d'Etrangers, dans l'Hôtellerie, du moins que nous eussions apperçus ; & nos Hôtes étoient trop discrets pour laisser paroître aucun de leurs Domestiques. Je montai sur mon cheval, & je sortis avec la voiture, en

galopant d'un air de triomphe.

Nous arrivâmes de bonne heure à Douvres, & nous entrâmes immédiatement dans un petit Yacht, qui nous attendoit. La Dame, pendant ces dernieres opérations, parut jouir d'une si parfaite sérénité, que, sur mon ame, j'aurois craint de ne pouvoir me défaire d'elle, si l'envie m'étoit venue de la faire retourner sur ses pas; mais elle entreprit un nouveau rôle, & ce fut une belle mélancolie tendre, dont elle affecta d'orner son visage. Je crus pénétrer ce qui se passoit dans son esprit, & je reconnus ensuite la vérité de mes conjectures. Me croirez-vous, Chevalier, si, laissant toute préparation, je vous dis que cette créature avoit formé, dans sa route, d'honorables vûes sur moi? C'est un fait certain. Je le découvris en un instant; vous me connoissez cette sorte de pénétration, qui fait lire les pensées d'autrui dans les yeux & sur le visage; je le découvris, & je ne fus pas fâché de ma découverte:

tout éloigné que j'étois de fortifier une ſi folle eſpérance, je conçus que j'en pouvois faire un diſcret uſage; ſans compter qu'elle m'offroit toute la facilité que je pouvois déſirer, pour garder les plus grandes apparences du reſpect.

Nous débarquâmes le ſoir à Calais. Elle avoit beaucoup ſouffert de l'air de mer; & le mal continua ſi vivement, qu'à notre arrivée elle fut obligée de ſe mettre au lit. Elle donna ordre à ſa Femme de chambre de ne pas s'éloigner d'elle; c'étoit mon unique vœu; de ſorte que ma plus grande affaire fut de me rendre très-incommode, par des queſtions continuelles ſur l'état de ſanté, & par des témoignages de chagrin pour ſon indiſpoſition. Cependant, le ſommeil ayant tout réparé, j'eus, le jour ſuivant, des félicitations à lui faire, ſur ſon rétabliſſement, & ſur le retour de ſa beauté. Elles aboutirent à lui déclarer que ma réſolution étoit de la

conduire à Boulogne. J'avois fait partir la veille, *Pernol*, ce jeune François, dont vous ſavez que j'ai fait mon premier Officier domeſtique, avec ordre d'y louer pour nous des logemens convenables, dans une maiſon qu'il connoiſſoit. Madame Goring & ſa Rachel ne ſachant pas un mot de la langue du Païs, j'avois recommandé à Pernol de s'aſſurer que perſonne, dans cette maiſon, n'entendoit la nôtre. Ma complaiſante Compagne ne fit pas la moindre objection contre ce voyage. Un peu de foibleſſe, qui lui reſtoit de ſon indiſpoſition, fut un bon prétexte pour la laiſſer ſeule dans la Berline avec ſa Femme de chambre.

Les appartemens, que Pernol avoit loués, ſe touverent fort commodes : ils étoient au même étage ; & celui de Madame Goring n'étoit ſéparé du mien que par une cloiſon. Son cabinet contenoit un lit de camp, qui fut abandonné à Rachel.

Juſqu'ici, j'avois eu toute la fa-

veur du vent : mais je touchois à l'épineuſe partie de mon entrepriſe. Il étoit impoſſible, pour Madame Goring, de s'imaginer qu'un autre motif que celui d'une ardente & ſincere paſſion pût m'avoir fait naître le deſſein de l'enlever. Je courois actuellement le monde avec elle, je m'étois expoſé à quelques hazards, &, ce qui n'étoit pas de moindre conſidération à ſes yeux, je me trouvois engagé dans une dépenſe qui ne pouvoit être médiocre. Toutes les apparences de ma conduite ne pouvoient lui préſenter d'autre motif que l'amour ; & quoique je ne l'euſſe jamais déclaré, quel autre ſens mes actions pouvoient-elles recevoir ? car dans mes paroles, pour ne rien diſſimuler, elle pouvoit trouver quelque choſe d'équivoque. Elle devoit donc néceſſairement conclure que je n'avois en vûe qu'une intrigue de galanterie avec elle. Ses deſſeins ſur moi étoient d'une nature plus ſérieuſe ; & ſa vanité lui faiſoit ju-

ger que malgré l'intime connoiſſance que j'avois eue de ſon caractère, la ruſe & l'adreſſe, jointes à ma paſſion, pourroient me jetter dans ſes piéges.

Après ces réfléxions, j'avois à peſer deux points délicats, & deux difficultés à ſurmonter; premierement, de ne pas porter la tromperie aſſez loin, pour lui faire naître, par aucune circonſtance de ma conduite, le moindre raïon d'eſpoir que je puſſe être aſſez fou pour l'épouſer; quelque méchante qu'elle ſoit, & tout extravagant que je ſuis, mes ſentimens naturels en auroient été bleſſés; en ſecond lieu, de garder les apparences de galanterie, auxquelles je devois ſuppoſer qu'elle s'attendoit, mais d'éviter toutes les familiarités qui conduiſent naturellement à la cataſtrophe d'un amour; terme le plus oppoſé à mes déſirs. La grande difficulté conſiſtoit à me garantir de ces deux extrêmes, ſur-tout du dernier; car je commençois à

craindre plus d'elle, qu'elle ne craignoit de moi. Je me connoiſſois aſſez, pour prévoir qu'il me ſeroit impoſſible de ſoutenir long-tems l'artifice; je n'aſpirois qu'à le voir finir, & j'étois déterminé par conſéquent à ne pas retarder l'ouverture.

Mon projet avoit fermenté dans ma tête, pendant le chemin que j'avois fait à cheval. En arrivant à Boulogne, je me ſentis dans quelque déſordre; j'étois pris d'un fort gros rhume; je n'étois pas même ſans un peu de fiévre: il me tomba dans l'eſprit, que mon indiſpoſition pouvoit ſervir à mes vûes. Je fis mes excuſes à la Dame, d'un état qui ne me permettoit guères de lui tenir compagnie, & qui me forçoit de chercher mon lit. Sa réponſe fut qu'elle en étoit très-fâchée; & peut-être parloit-elle ſincerement. Je la laiſſai en poſſeſſion de ſon nouveau logement, avec ſa chere Rachel. L'ignorance de la langue leur coupa toute communication avec nos Hô-

tes, qui ne ſavoient pas un mot d'Anglois. Pernol, qu'elles n'avoient jamais vû, par le ſoin qu'il avoit pris d'éviter leurs yeux pendant tout notre voyage, étoit deſtiné à leur ſervir d'interprete. Après avoir mis cet ordre à mes affaires domeſtiques, je me retirai dans mon appartement.

Je n'étois pas bien; mais je n'étois pas non plus aſſez mal, pour me mettre au lit. Je me jettai ſur mes couvertures; je m'y rappellai toutes les circonſtances de trois ou quatre jours, aſſez péniblement employés; & ces bizarres images me firent ſauter du lit à ma table, où j'ai paſſé, cher Bidulphe, toute la nuit à vous faire une fidele relation de mes travaux & de mes ſuccès, jusqu'aujourd'hui 20 de Novembre, à huit heures du matin.

Attendez inceſſamment une ſeconde partie de mon hiſtoire, où vous lirez, avec autant de pitié que d'admiration, „ comment Alcandre Falkland,

„ perdant l'eſpérance de toucher la
„ belle , mais inexorable Prin-
„ ceſſe Gorina , prit la funeſte ré-
„ ſolution , pour finir ſes merveil-
„ leuſes aventures , de plonger la
„ pointe de ſon poignard dans le
„ ſein blanc , mais revêche, de l'im-
„ pitoyable Divinité ; & comment,
„ preſſé enſuite de ſes remords, il ſe
„ poignarda lui-même.

Ne ſeroit-ce pas une jolie conclusion du Roman ? Non , non, Chevalier; juge mieux de ton Ami. Ma Chevalerie errante n'aura pas une fin ſi tragique. Mais de grace, hâte-toi de faire ma paix avec ton incomparable ſœur. Cependant, pourquoi joindre ſon nom avec le mien dans une même phraſe ? Elle ne prend aucun intéret à moi ; elle ne penſe jamais à moi ; ou, s'il lui arrive d'y penſer , c'eſt avec mépris. Je l'ai déja dit, & je dois le répéter ; aſſurez-la , cher Ami, qu'il n'entre dans mon entrepriſe , qu'un déſir pur & déſintéreſſé de contri-

buer à ſon bonheur. Ah ! puiſſe-t-elle être heureuſe, quel que ſoit jamais mon ſort ! Je ſais qu'elle n'approuvera point les moyens que j'y employe ; mais en faveur du motif, tentez d'obtenir grace pour les moyens. Dites-lui, de cette folle hiſtoire, tout ce que vous jugerez qu'elle peut entendre ſans offenſe ; mais gardez-vous bien de la lui faire lire dans mon ridicule ſtyle ; il n'eſt fait que pour vos yeux.

Votre mere, je le ſais, ſe déchaîne contre-moi. J'étois aſſez noir déja dans ſon eſprit ; cette derniere action, ſous la face qu'elle offroit d'abord, m'a rendu dix fois plus noir encore ? Mais, je vous prie, Chevalier, quelques mots en ma faveur. Elle va dire, ſans doute, „ que le „ mal ne doit pas être rendu pour „ le mal, & qu'il n'eſt jamais per„ mis de faire le mal dans la vûe du „ bien : mais faites-la ſouvenir qu'il eſt *de pieuſes fraudes* ; quoiqu'entre-nous, mon ami, je ne mette pas la

mienne du nombre ; „ que les ruſes „ des Méchans doivent etre combat„ tues par des ruſes, & que la vengean„ ce eſt non-ſeulement permiſe, mais „ ordonnée aux bons, contre les Pécheurs. Tu peux lui repréſenter auſſi l'exemple des Enfans d'Iſraël, qui reçurent ordre d'enlever les dépouilles des Egyptiens, quoiqu'aſſurément le deſſein de dépouiller Madame Goring de ce qu'elle poſſéde ſoit fort éloigné de mes idées. Tu peux néanmoins joindre cet exemple à mille ſages maximes que ton bon eſprit eſt capable de te ſuggerer : & ne manque pas ſur-tout de lui dire, que je me flatte de rappeller Madame Goring de ſes criminelles habitudes, & que je ne déſeſpere pas même de l'engager à prendre le parti du Couvent ; car il faut ſavoir qu'elle eſt née Catholique Romaine, quoiqu'en épouſant M. Goring, elle n'ait pas fait difficulté de ſe conformer au rite Anglican. Tâche, mon trèscher Ami, de mettre toutes ces idées

dans un langage décent, & convenable aux oreilles de ton excellente mere. C'eſt un éloge, que je ne lui refuſerai jamais, quelque impitoyable qu'elle ait été pour moi.

Je ſuis las d'écrire, Chevalier. Je ſens qu'une nuit paſſée, à vous faire une ſi longue lettre, augmente beaucoup mon indiſpoſition. Je vais me faire tirer du ſang, & j'eſpere de vous rendre bientôt compte des ſuites de l'entrepriſe. Vous, ſi je ne ſuis pas abſolument reprouvé, écrivez-moi quelques lignes ſous l'adreſſe de M. de *la Lande*, à la Poſte de cette Ville. Adieu, cher Bidulphe : malade, en bonne ſanté, je ſuis pour jamais à vous.

Connoiſſez-vous rien, Cecile, qui approche de cette romaneſque aventure ? Quel extravagant ! Dites ſérieuſement, ma chere, ne vous étonne-t-il pas ? Pour moi, je n'en reviens point. Le tems m'a manqué, depuis hier matin, que j'ai commencé à tranſcrire cette longue Let-

tre,

tre, pour finir avant le ſoir. Ma mere n'a pas joui d'un inſtant de repos, pendant ces deux jours. J'ai voulu lui lire, au chevet de ſon lit, l'hiſtoire de M. Falkland ; car je ne ſais quel autre nom lui donner. Elle m'a dit qu'il lui ſuffiſoit d'en apprendre la ſubſtance, & que ſon attention la fatigueroit trop, pour une ſi longue Lettre.

Vous auriez ri, ma Cecile, de l'étonnement de cette bonne mere, en m'entendant raconter les exploits de M. Falkland, & les raiſons qui l'ont fait agir. Elle ne pouvoit d'abord ſe les perſuader ; elle m'a fait repéter pluſieurs circonſtances. A la fin, c'eſt donc, m'a-t-elle dit, vous ſeule qu'il veut ſervir, & réellement il n'a pas de mauvaiſes vûes ſur Madame Goring ? Je m'en réjouis, pour l'intérêt de cette pauvre Miſſ Burchill, & je ſuis impatiente de l'en informer. J'ai prié ma mere de ſuſpendre cette information

jusqu'aux éclairciſſemens que M. Falkland promet à mon frere. Nous ne ſavons pas encore, ai-je dit, comment cette affaire peut tourner; & rien ne preſſe d'en informer Miſſ Burchill.

Ma mere a promis d'attendre, quoique ce retardement lui coute. J'applaudis à l'humanité de ſes ſentimens; mais avec beaucoup de prudence & de bonté, il me ſemble qu'elle eſt trop peu réſervée dans ſes confidences. Cette étrange affaire me paroît dans un état trop critique, pour nous permettre d'en ouvrir la bouche à perſonne. Si l'entrepriſe de M. Falkland venoit à manquer, l'aveu, qu'il en fait, ſeroit éloigné d'être un bon office pour moi.

Mon Frere a paſſé, aujourd'hui, quelques minutes avec nous, dans l'unique vûe de faire valoir le rétabliſſement du caractère de ſon Ami. S'explique-t-il aſſez clairement? nous a-t-il demandé pluſieurs fois,

Ho, j'étois bien sûr qu'il y avoit quelque mystère, au fond de cette conduite, qui nous a causé tant de surprise à tous. Voilà l'homme que vous devez regretter. Faites m'en connoître un autre, qui soit capable de porter à ce point la noblesse & le désintéressement de l'amour.

Ma mere, qui n'a pas pris plaisir à l'entendre parler de ce ton, l'a supplié de finir. Mon Fils, a-t-elle ajoûté, nous verrons comment votre ami se conduira, jusqu'à la fin d'une entreprise si délicate. La fin sera telle qu'il plaira au Ciel, a répondu un peu brusquement le Chevalier; mais je crois ma sœur chargée d'une obligation, qu'elle ne doit jamais oublier.

16 *Décembre.*

Une seconde lettre, ma chere; plus étrange encore que la précédente. Que je suis fâchée du départ de mes dernieres dépêches! vous devez attendre fort impatiemment la con-

clusion des avantures de M. Falkland ; & d'ailleurs de combien d'inutilités l'intervalle a-t'il été rempli ? Mais elles seront aujourd'hui compensées. Ma mere est aussi beaucoup mieux, graces au Ciel, & tout prend une fort bonne face.

Il est donc venu, à mon Frere, une seconde lettre de Boulogne. Lisez la continuation de l'Histoire de Madame Goring.

» Facheux effets de la maladie, » cher Bidulphe ! elle a failli de dé» truire un des plus honnêtes pro» jets qu'on ait jamais entrepris, & » d'ensevelir dans les ténebres une » action digne de l'immortalité. Vo» tre Ami s'est vu fort mal, depuis » sa derniere lettre. L'indisposition, » dont il se plaignoit, à tourné en » fievre de la plus dangéreuse espe» ce : en un mot, j'ai passé deux jours » dans un extrême danger.

» Madame Goring, pendant » tout ce tems, a souffert la com» pagnie de Pernol, que j'ai dis-

» pensé de son service dans cette
» vûe. Il ma dit qu'elle paroissoit
» inquiete de ma situation, & qu'elle
» s'informoit constamment, avec
» bonté même, de l'état de ma
» santé.

» Le troisieme jour, me sentant un
» peu plus fort, je la fis prier de
» m'accorder l'honneur de la voir
» dans ma chambre. Elle y passa aussi-tôt,
» & ses vœux me semblerent
» de bonne foi pour mon rétablissement.
» Je lui dis que dans les circonstances
» qui m'avoient privé du
» plaisir de la voir, je me flattois
» qu'elle avoit été traitée avec toutes
» sortes de soins & de respects.
» M. Pernol, me répondit-elle, étoit
» un homme obligeant, & d'un très-bon
» naturel, qui n'avoit rien épargné
» pour lui rendre sa solitude
» aussi douce qu'il avoit été possible.

» Le plan, qu'elle avoit formé, de
» tirer un parti sérieux des sentimens
» qu'elle me supposoit pour

» elle, l'avoit disposée à tenir une
» conduite fort opposée à ses incli-
» nations naturelles : & la foiblesse de
» mon état, qui me donnoit un pré-
» texte honnête pour demeurer plus
» froid & plus languissant que je n'au-
» rois pû l'être vraisemblablement
» dans une autre situation, nous fa-
» vorisoit tous deux ; elle, en lui
» donnant l'occasion d'employer ses
» artifices ; moi, en facilitant mes
» vûes au-delà de mes espérances.

» Elle étoit assise devant mon lit.
» Notre conversation commença par
» des plaintes de ma part, & par
» des condoléances de la sienne. Je
» soupirai plusieurs fois ; elle soupira
» aussi. Madame, lui dis-je, vous pa-
» roissez affligée ; mais l'état, où vous
» me voyez, n'a pas de part à votre
» chagrin. D'autres sentimens vous
» oppressent le cœur ; le regret de
» M. Arnil ; & je suis toujours l'ob-
» jet de votre haine ! Ni l'un, ni l'au-
» tre, répondit-elle d'un ton obli-
» géant. Il est impossible de vous

» haïr : vous ſavez qu'il n'eſt pas » au pouvoir d'une Femme, de » haïr M. Falkland. Pour M. Ar- » nil, en reconnoiſſant que j'ai eu » de la foibleſſe pour lui, je ne me » crois pas abſolument ſans excuſe : » je m'étois vûe mariée très-jeune » avec un vieillard, qui ne m'avoit » pas fait éprouver les douceurs d'un » amour mutuel. Sa mort m'avoit » laiſſée dans un fâcheux embarras : » la généreuſe quoiqu'inexcuſable » paſſion de M. Arnil, vint m'en » délivrer. J'ignorois alors qu'il fût » marié ; & le tems étoit paſſé pour » la retraite, lorſque je le décou- » vris ; autrement l'Univers entier » ne m'auroit pas tenté d'écouter M. » Arnil,

» Au milieu de l'abondance que » j'obtins de lui, j'étois ſouvent » tourmentée par la penſée de l'in- » jure que je faiſois à ſa Femme. » Rien, M. Fallkand, n'eſt plus révol- » tant pour une ame généreuſe, & je » crois pouvoir aſſurer que la mien-

» ne en eſt une, que de vivre dans la
» dépendance, & de reconnoître,
» en même tems, que cette dépen-
» dance eſt un vice qu'on dédai-
» gne.

» Juge, mon Ami, combien j'étois
» charmé de lui voir prendre ce ton.
» C'étoit à quoi j'aſpirois, mais ce
» que je n'oſois me promettre ſans
» beaucoup de peine, & ſans une
» diſſimulation qui me chagrinoit. Je
» voyois que ſon rôle étoit étudié,
» une vraie routine qui conduiſoit à
» ſes vûes; mais, comme il arrive preſ-
» que toujours aux trompeurs, elle
» étoit allée trop loin, & je vis qu'el-
» le pouvoit devenir la dupe de ſon
» propre artifice. Je ſaiſis l'occaſion.
» Ah Madame! ce diſcours me char-
» me. Dites; pourſuivez : c'eſt ici
» que je reconnois une ame géné-
» reuſe. Qu'il ſeroit heureux, pour
» toutes les perſonnes de votre ſexe
» qui ſe ſont écartées du ſentier de
» la vertu, de pouvoir rentrer de ſi
» bonne grace en elles-mêmes, &

» ſe pénétrer d'un ſi juſte ſentiment
» de leurs erreurs !

» C'eſt à vous Monſieur, me dit-
» elle d'un air grave, que je ſuis re-
» devable aujourd'hui de mes réſo-
» lutions ; & j'eſpere que ma vie ſera
» deſormais irréprochable. Je l'eſ-
» pere auſſi, Madame.

» Oui, Monſieur, j'ai l'eſpérance
» que M. Arnil ouvrira les yeux,
» comme moi, & qu'il ne retombe-
» ra jamais dans la même indiſcre-
» tion. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a de
» vrai bonheur, qu'entre deux cœurs
» engagés par le lien du mariage, qui
» s'aiment tous deux de bonne foi.

» Bon, dis-je en moi-même ;
» c'eſt mon meilleur génie, qui con-
» duit la langue de cette femme. Ah !
» Madame, quelle heureuſe correſ-
» pondance de vos ſentimens avec
» les miens ! que vous penſez juſte !
» que de vérité, dans le goût que
» vous avez pour la vertu ! J'eſpere
» avec vous, que M. Arnil ſera
» capable de ſuivre vos traces : il

» eſt malheureux de n'avoir pas de-
» vant les yeux un ſi noble exem-
» ple. Sa Femme eſt d'un fort bon
» caractère, & je me figure qu'elle
» peut encore trouver quelque dou-
» ceur avec lui, s'il parvient à ſur-
» monter cette paſſion déréglée qu'il
» a pour vous. Quelle vertueuſe ré-
» ſolution, quel triomphe, ſi vous
» deveniez vous-même l'inſtrument
» d'une ſi bonne œuvre ! Pour Mada-
» me Arnil, pour ſon Frere, mon
» plus tendre Ami, & pour vous,
» Madame, ſans oſer dire pour moi;
» combien ne ſouhaiterois-je pas que
» ce grand changement fût poſſible ?

Je me ſens portée, répondit-elle, croyant m'obliger apparemment par cette déclaration, à faire tout ce qui eſt en mon pouvoir : mais je n'en ſais pas encore les moyens.

Ici, la crainte de m'être trop avancé m'arrêta : je touchois preſqu'à mon but; mais il ne me parût pas prudent de me hâter trop. Nous y penſerons une autrefois, interrom-

pis-je avec un pesant soupir, comme si notre entretien eût commencé à fatiguer mes esprits. Elle se l'imagina. Je crains, me dit-elle, de vous faire parler trop. Votre bonté est extrême, repondis-je languissamment. Elle se leva, me fit une profonde révérence, & se retira d'un pas majestueux. Je ne la vis pas le reste du jour. Elle étoit montée sur ses échasses ; il n'étoit pas tems encore de l'en faire tomber. Demain peut amener des merveilles, & je suis dans cette attente. Il me reste beaucoup de foiblesse; mais je commence réellement à me trouver mieux.

A Boulogne, 26 Décembre.

De tous les remedes, je n'en connois pas de plus puissant, pour les maux du corps, que le repos de l'esprit. Cette observation, cher Ami, est vérifiée par mon expérience. Le délai, l'incertitude, m'ont tenu sur la roue pendant quatre jours ; cette situation d'ame a fort augmenté ma ma-

ladie, qui donnoit elle-même une nouvelle force à mes agitations & mes craintes, car la langueur & les souffrances du corps communiquent naturellement quelque chose de sombre aux pensées. Ainsi la cause & les effets réunis étoient comme ligués contre moi, & s'assistoient réciproquement pour me tourmenter.

Toutes mes craintes regardoient Madame Arnil. Je me demandois quelles pourroient être les suites de mon projet, dans la supposition de ma mort? Madame Goring, disois-je, retourneroit aussi-tôt en Angleterre; elle feroit le récit de son avanture à M. Arnil, qui ne manqueroit pas de la recevoir à bras ouverts; leur liaison redeviendroit aussi forte que jamais, & l'infortunée Madame Arnil verroit ses espérances évanouies sans retour. Alors, quel Misérable serois-je à ses yeux; dans le doute qui lui resteroit peut-être, de la sincérité des motifs dont je me suis glorifié dans ma lettre? D'un

autre côté, s'il arrivoit malheureusement que la Goring eût quelque soupçon de ces motifs, ils produiroient un effet tout-à-fait contraire à mes vûes, & loin de bannir les cruelles idées que M. Arnil a conçues de sa Femme, ils ne serviroient qu'à les fortifier, car je sais que la Goring n'épargneroit rien pour cette horrible conclusion; & tout le monde n'a pas le cœur assez grand, pour supposer qu'on puisse quelquefois prendre un peu de peine, par des motifs désintéressés. Cette derniere reflexion a failli de me faire tourner la tête, & m'a jetté dans un délire réel; mais ce qui peut sembler paradoxe, quoique littéralement vrai, la privation totale de mes sens, pendant deux jours, a contribué beaucoup à me les faire reprendre; je suis sur que s'il m'en étoit assez resté pour m'occuper plus long-tems de cette fatale supposition, avec une maladie qui pouvoit me conduire à la mort, je serois deve-

nu abſolument fou. L'habileté de mon Médecin m'a ramené des bords du tombeau ; la force de mon tempéramment, jointe à toute la réſolution que j'ai pû recueillir dans moi-même, a fait le reſte.

Le premier uſage, que j'ai fait de ma raiſon rétablie, eſt tombé ſur les moyens par leſquels Madame Goring pouvoit être engagée à ſeconder mon deſſein. Sa fuite avec moi, & ſuivant toute apparence humaine, avec ſon conſentement, étoit un point fort eſſentiel, où j'étois heureuſement parvenu : mais le plus important, ſans lequel tout le reſte devenoit inutile, conſiſtoit à lui faire reconnoître de ſa propre main, l'injure qu'elle a faite à Madame Arnil par ſes noires inſinuations. C'étoit le grand objet de tous mes deſirs. Il vous paroîtra d'une extrême difficulté, & j'avoue qu'alors, je n'y en ai pas trouvé moins. Au commencement de mon entrepriſe, je n'en avois pas peſé toutes

les ſuites avec autant de délibération que je l'aurois dû : ma vue principale avoit été de ſéparer Madame Goring de M. Arnil, & d'exciter l'indignation de l'Amant par l'apparente infidélité de ſa Maîtreſſe; mais au fond je n'avois pas aſſez réflechi ſur ce que je ferois d'elle, lorſqu'elle ſeroit entre mes mains. Mes réſolutions s'étoient bornées à deux points, l'un d'empêcher ſon retour en Angleterre; l'autre de pourvoir aſſez honnêtement à ſa fortune, en exceptant ce qui pouvoit reſſembler de ma part à l'attachement, pour ne craindre aucun reproche de la ſienne, ſur les pertes que je lui cauſois.

Ces deux idées ayant fermenté dans ma tête, pendant le cours de ma maladie, la ſeconde, qui regardoit la ſubſiſtance de Madame Goring, n'avoit pû me cauſer beaucoup d'embarras; l'autre m'avoit paru formidable. De pluſieurs méthodes, qui s'étoient préſentées, aucune ne m'avoit plû; je les avois rejettées, l'une

après l'autre ; & pour vous ouvrir entierement mon cœur, j'étois presque résolu d'user de contrainte, ou du moins d'employer la terreur; car ces voies mêmes me paroissoient préférables à celles de l'artifice, dont je m'étois déja plus servi, que je n'en aurois jamais été capable dans toute autre occasion. En un mot, je crois, cher Bidulphe, que je l'aurois menacée du Couvent, de la Bastille, ou même de l'Inquisition, plutôt que de voir avorter mon dessein; si contre mon attente & mon espérance, contre toute vraisemblance, elle ne m'eut conduit d'elle-même à lui proposer ce que je désesperois le plus de pouvoir obtenir d'elle, & ce que je ne croyois pas même qu'elle pût entendre avec patience. Et remarque, cher Ami, que malgré l'étrange bisarrerie de ma proposition, il n'y avoit rien que de naturel, rien qui ne s'accordât parfaitement avec ses propres desseins. L'aveuglement de sa vanité ne lui laissoit aucun

doute, que pour avoir pris tant de peine à m'aſſurer d'elle, je ne duſſe être enflammé de la plus ardente paſſion, & qu'en rejettant toute propoſition d'amour libre, elle ne pût me réduire à l'épouſer, plutôt que de m'expoſer à la perdre. La voie naturelle, pour me préparer à ce dénouement, étoit de faire la Pénitente, d'affecter de la confuſion & du regret de ſes déſordres paſſés, & de former de vertueuſes réſolutions pour l'avenir. Au pis aller, c'eſt-à-dire, s'il arrivoit qu'elle ne me trouvât pas auſſi vertueux qu'elle, ſon role ſeroit aiſé à changer, & ſa vertu ſe relâcheroit par dégrés, ſuivant les avantages qu'elle trouveroit à ce changement. Telle eſt la vraie clé de ſa conduite ; & je n'ai pas eu de peine à pénétrer dans ſon cœur, après l'avoir une fois trouvée.

Elle vint le jour ſuivant à ma chambre, ſans la moindre invitation, après avoir ſeulement envoyé Rachel, pour s'informer de ma ſanté,

& me dire que ſi j'étois en état de me lever, obſervez cette délicateſſe, elle viendroit paſſer une demie-heure avec moi. J'avois eu l'ame ſi tranquille, depuis notre derniere conférence, & j'avois ſi bien dormi la nuit précédente, que je me ſentois tout différent, & qu'à la réſerve d'un peu de foibleſſe, je me trouvois dans une auſſi bonne ſanté que jamais. J'étois, non-ſeulement hors du lit, mais tout habillé ; & vous jugez-bien que ma réponſe fut convenable au gracieux compliment. Preſqu'auſſitôt, la Dame entra dans ma chambre, de l'air & du port d'une Sultane Reine.

Après quelques civilités des deux parts, elle reprit le ſujet du jour précédent : Vous ne ſauriez vous imaginer, M. Falkland, combien j'ai l'eſprit plus libre, depuis que je me ſuis familiariſée avec la perte de M. Arnil. J'ai eu des égards pour lui : mais il y entroit plus de reconnoiſſance que d'amour, car au fond, quoi-

qu'il ne ſoit pas ſans mérite, il n'a jamais été tout-à-fait de mon goût; j'ai toujours trouvé, dans ſes manieres, quelque choſe de guindé.

Je pris la liberté de lui demander comment elle avoit connu M. Arnil. En voici l'Hiſtoire, Chevalier, que vous pouvez avoir ignorée. Elle répondit, avec un profond ſoupir, qu'elle avoit dû ſa premiere connoiſſance au hazard. Après la mort de M. Goring, arrivée un peu plus d'un an après le retour de Bath, à la ſuite d'une longue & douloureuſe attaque de goutte, qui finit par lui remonter à l'eſtomac; ici la tendre Goring prétendit verſer une larme; je fus obligée, reprit-elle, de faire le voyage de Londres, pour ſolliciter ma penſion. Comme j'étois née Catholique Romaine, & que je n'avois pas renoncé formellement à cette Religion, il s'éleva des difficultés. Un de mes Amis, chargé de cette affaire pour moi, ſe trouvoit lié fort étroitement avec M. Arnil; & lui connoiſſant quelque

crédit au bureau de la guerre, il s'efforça de l'intereſſer en ma faveur, par une peinture touchante de ma ſituation. M. Arnil promit obligeamment ſes ſervices, & remplit l'engagement; mais il ne put ſurmonter les obſtacles qu'on avoit fait naître à mes prétentions. Un jour au matin, il paſſa, malheureuſement pour moi, chez ſon Ami, dans la ſeule vûe de l'informer du fâcheux état de mes affaires. Moi, impatiente d'en apprendre le ſuccès, j'y étois arrivée depuis quelques minutes, & j'étois aſſiſe avec le Maître de la maiſon dans ſon Cabinet, lorſque M. Arnil y fut annoncé. Mon deuil & la triſteſſe de mes regards lui firent conjecturer que j'étois celle, en faveur de qui ſon zèle s'étoit exercé avec tant de complaiſance. Il rendit compte du malheureux ſuccès de ſes ſoins : & ſon chagrin, nous dit-il, en ſe tournant vers moi, étoit d'autant plus vif, qu'il appréhendoit que je ne fuſſe la partie intereſſée. Mon Ami lui con-

feſſa que c'étoit pour moi qu'il avoit eu la bonté de s'employer. Je fis mes remercimens à M. Arnil, non ſans quelques larmes, à la vue du malheureux avenir qui s'ouvroit devant moi; car je n'avois de fond à faire alors que ſur mon petit douaire de Kent. J'étois prête à quitter mes bienfaiċteurs : mais, obſervant qu'il pleuvoit, je demandai à mon Ami, ſon Laquais, pour faire venir une Chaiſe à Porteurs. M. Arnil eut la politeſſe de m'offrir ſon Carroſſe. J'aurois ſouhaité de pouvoir refuſer l'offre. Mon Ami me dit; c'eſt votre chemin, ma chere madame, & quand on perd l'eſpoir d'une penſion, il faut ménager les frais des voitures. M. Arnil me tendit civilement la main, & me conduiſit à ſon Carroſſe. En me remettant chez moi, il me demanda la permiſſion d'y revenir. Il ne m'étoit pas poſſible de prévoir les fatales conſéquences de notre liaiſon. Je n'ai jamais ſu, ni de mon Ami, ni de lui, qu'il fût engagé dans

les liens du mariage, jusqu'à des momens où les preuves répetées de sa généreuse affection lui ont donné tant de droits sur ma reconnoissance, qu'il m'est devenu comme impossible de lui refuser le retour qu'il désiroit.

Trop sensible cœur, m'écriai-je, en feignant de croire ses fables; quel malheur, que tu n'aies pas été destiné à récompenser des ardeurs plus pures! mais je m'étois figuré, Madame, que vous jouissiez réellement d'une pension.

Il n'étoit pas nécessaire, me répondit-elle, que le monde fût dans une autre opinion. Je n'étois connue de personne, lorsque je parus pour la premiere fois à la Ville. Les excessives profusions de M. Arnil, quoique fort opposées à mes inclinations, me jetterent dans une dépense extraordinaire. Il fallut donner des explications, au petit cercle de Connoissances dans lequel je me tenois renfermée. Je leur dis, non-seulement que

j'avois obtenu une penſion, mais que la mort d'un proche Parent me laiſſoit un héritage conſidérable. On me crût, parce qu'il ne vint à l'eſprit de perſonne d'éclaircir la vérité.

M. Arnil aimoit paſſionnément la campagne, & s'étoit fait une habitude d'y paſſer l'Eté : mais ne pouvant s'éloigner de moi, il cherchoit quelque moyen de m'attirer près de lui, ſans nous expoſer aux obſervations d'un curieux voiſinage, qu'il étoit plus difficile d'éviter dans ſa Terre d'Eſſex, que dans tout autre canton, parce qu'il avoit, près de ſon Château, deux perſonnes, dont l'unique occupation étoit de pénétrer dans les affaires d'autrui ; c'étoient, Milady Grimſton, vieille Médiſante, & le Miniſtre de la Paroiſſe, honnête homme, mais ſevere, qui tenoit M. Arnil dans une ſorte d'effroi. Il ſe déclara contre mon ſéjour dans cette Province : mais ſur quelques mots, qui m'échapperent, de ma petite cabane de Kent, où j'avois paſſé deux ou trois ans avec mon Mari, il vou-

lut ſavoir dans quel canton ; & ſa joie fut vive, d'apprendre que c'étoit dans le voiſinage de ſa Terre de Southpark, à moins d'un mille de ſa maiſon. Il me preſſa d'aller à la mienne, qu'il entreprit de meubler fort proprement pour moi. Il voulut auſſi m'entretenir un carroſſe ; je me vis, malgré moi, dans la néceſſité d'avoir toutes ces complaiſances pour lui. Il n'y avoit pas plus de quinze jours que j'occupois ma maiſond'Ashby, lorſqu'il vint s'établir à Southpark avec ſa Famille. Ce fut alors, que je vis pour la premiere fois ſa Femme. Je lui rendis mes civilités. à l'exemple de tous les honnêtes gens du canton ; & j'avoue que je ne l'ai jamais vue, ſans un vif regret du tort que je lui faiſois ; car je crois réellement que Madame Arnil eſt une Femme de bon naturel.

O cruel ſerpent ! dis-je entre mes lévres : & tu n'as pas moins cauſé ſon affliction & ſa ruine.

Que Madame Arnil ſoit une très-honnête

honnête femme, c'eſt de quoi je ne puis douter, répondis-je froidement : cependant vous voyez que ſa vertu ne l'a pas miſe à couvert, & que l'eſtime de ſon mari n'eſt pas à l'épreuve des ſoupçons. N'eſt - il pas certain que, ſans vos repréſentations ſur la conduite de ſa Femme, Arnil n'auroit pas été juſqu'à ſe ſéparer d'elle ? Il a toujours eu quelques égards pour les apparences.

Mes repréſentations, Monſieur ! avec un regard d'étonnement : ne me chargez pas injuſtement, s'il vous plaît. J'ignore quelles ont été particulierement les raiſons qui peuvent avoir porté M. Arnil à ſe ſéparer; mais, quels qu'ayent été ſes ſoupçons, ils ne ſont jamais venus de moi.

Je jugeai qu'elle s'obſtineroit, avec un front d'airain, dans ſon déſaveu : mais, comme il étoit abſolument néceſſaire à mon deſſein de lui faire confeſſer ce trait particulier de perfidie, je pris le parti de la conduire

par des détours, moins mortifians pour ſon orgueil. Allons, allons, chere Madame Goring, vous avez l'ame trop grande, pour déſavouer des fautes, que vous êtes dans la réſolution de réparer. Je ſais, avec certitude, que ce ſont vos inſinuations, & vos inſinuations ſeules, qui ont allumé le feu de la jalouſie dans le cœur d'Arnil. Ces petits artifices ne ſont pas rares en amour. Vous l'aimiez; vous ſouhaitiez qu'il fût à vous ſans partage; une femme, quoique négligée, a toujours des droits ſi clairs aux attentions de ſon mari, qu'une maîtreſſe paſſionnée peut s'imaginer qu'on lui dérobe trop: c'eſt le cas où vous étiez, & rien n'eſt ſi naturel. Mais n'étiez-vous pas un impitoyable petit tyran, de m'envelopper dans l'accuſation, & de faire entrer dans la tête du mari que j'avois des vûes ſur ſa femme. L'air aiſé, dont j'avois affecté de m'exprimer, parut l'adoucir un peu pour la premiere partie du reproche;

mais elle fut vivement frappée de la derniere, qui me regardoit moi-même. Elle ne se défioit pas que j'eusse là-dessus les moindres lumières : je la vis prête à répondre, pour nier apparemment l'imputation, & je crus devoir la prévenir. Je lui pris la main ; allons, répétai-je, un peu d'ingénuité ; & si vous ne voulez pas me laisser le moindre doute, que vous ne pensiez sérieusement à revenir des petites erreurs, où l'on tombe quelquefois sans les aimer, dites-moi sincerement, croyez-vous que j'aie jamais eu la pensée d'une intrigue avec Madame Arnil ? Je donnois ce tour à ma question, pour lui frayer une voye, qui pouvoit diminuer la honte de son aveu. Elle parut hésiter. Je jugeai qu'elle considéroit lequel valoit mieux, de persister dans un désaveu total, ou d'user de l'occasion que je lui donnois de se faire un mérite de sa bonne foi, en prétendant avoir crû ce qu'elle n'avoit pas eu la moindre raison de soupçonner. Son

ſilence, que j'étois ſûr de bien expliquer, me fit ajouter fort hardiment : Vous voyez que tous vos ſecrets me ſont connus; & vous n'êtes pas ce que j'eſperois, ſi vous me cachez vos ſentimens ſur ce point ; mon repos en dépend plus que vous ne ſemblez le croire. En achevant, je quittai ſa main, d'un air ſérieux & preſqu'irrité.

Sa confuſion & ſon trouble étoient viſibles. Mais, ſe remettant ; que vous dirai-je, M. Falkland ? Je ne puis diſſimuler que j'en ai ſoupçonné quelque choſe. Votre paſſion pour Madame Arnil, avant ſon mariage, ne m'étoit pas inconnue ; & je ne trouvois rien de ſurprenant dans le renouvellement de vos eſpérances, lorſque vous pouviez vous figurer qu'une femme, négligée de ſon mari, ne ſeroit pas inſenſible aux ſoins d'un Amant, pour lequel on ſait que ſon cœur étoit anciennement déclaré.

C'en étoit aſſez ; je ne crus pas

néceſſaire de la conduire plus loin : il me ſuffiſoit qu'elle eût reconnu ſa faute, quoique l'adroite créature eût tourné mon ouverture à ſon avantage, & qu'elle eût l'effronterie de s'attribuer une idée, qui jamais ſans doute ne lui étoit entrée dans l'eſprit. Mais je jugeai à propos de continuer cette Comedie, en l'aſſurant que je n'avois pas formé la moindre penſée contre l'honneur de M. Arnil, & que ſi je ne faiſois pas ſcrupule d'enlever à quelqu'un ſa maîtreſſe, je regardois comme un crime de la plus noire couleur, de lui dérober l'affection & la fidélité de ſa Femme.

Le ton ſérieux, dont je m'expliquois, déconcerta un peu Madame Goring. Je puis ajoûter, me dit-elle, que je ſuis très-fâchée d'avoir conçu de ſi faux ſoupçons, d'autant plus qu'ils peuvent avoir produit un ſi malheureux effet : mais je me flatte que M. Falkland ne me ſoupçonnera

pas à ſon tour, d'avoir eu l'intention de lui nuire.

Non, lui dis-je, je ſuis ſûr que vous n'avez pas eu ce deſſein : cependant cette affaire m'a cauſé plus de chagrin, que vous ne ſauriez vous l'imaginer. Le Chevalier Bidulphe, Frere de Madame Arnil, eſt mon plus intime Ami ; il doit me croire le dernier des hommes, ſi j'ai pû concevoir la penſée de deshonorer ſa famille. J'avoue que la crainte de perdre un Ami ſi cher m'afflige mortellement, & qu'il n'y a rien que je ne fuſſe diſpoſé à faire, pour me juſtifier dans ſon eſprit.

C'eſt un grand malheur pour moi, interrompit Madame Goring, en portant ſon mouchoir à ſes yeux, de me voir l'occaſion de tant de troubles. Que ne ſuis-je morte, avant le malheureux jour où j'ai rencontré M. Arnil ! ſans cette fatale rencontre, j'aurois vêcu la plus innocente & la plus heureuſe

de toutes les femmes. Elle ſe preſſa les yeux, juſqu'à faire ſortir réellement une larme, mais qui n'étoit pas de contrition.

Chere Madame! *en lui reprenant la main;* ne vous affligez pas trop, d'un malheur paſſé, qui ne peut être changé. Le contentement, le bonheur même, ſont encore des biens en votre pouvoir; ce ſera votre faute, ſi vous n'y parvenez pas. A l'égard de la malheureuſe famille, dont j'ai contribué, comme vous, à ruiner le repos, je ſouhaiterois d'y pouvoir rétablir l'union à toute ſorte de prix. M. Arnil, vous perdant, reprendroit peut-être de l'inclination pour ſa Femme, s'il n'étoit pas prévenu contr'elle par d'injurieux ſoupçons: mais j'appréhende que cet obſtacle ne ſoit invincible .... à moins que par le même aſcendant, qui vous a fait exciter ſa jalouſie, vous ne fuſſiez capable de les diſſiper.

Helas! me dit-elle, d'un air de langueur, je voudrois que le ſuccès

ſût entre mes mains ; il n'y a rien que je ne fiſſe dans cette vûe : mais quel aſcendant peut-il me reſter ſur M. Arnil , après ce qui vient de m'arriver ?

Si vous aviez la bonté, repris-je, d'écrire deux mots ; car il n'y a pas d'apparence à préſent , que vous vous retrouviez jamais avec lui. Ce ſeroit aſſurément l'effort d'une belle ame , d'apporter , par un noble & ſincere aveu de vos fautes , toute la réparation dont vous êtes capable à des maux que vous avez cauſés. Mettons à part l'intérêt de Madame Arnil ; n'eſt-ce pas une réparation que vous devez à mon caractère ? Quelle que ſoit la legereté du monde, dans le jugement qu'il porte d'une intrigue de galanterie avec une Femme mariée , vous ſentez que c'eſt une affaire très-ſérieuſe pour moi , d'être juſtifié aux yeux de Bidulphe.

Si vous jugez , me dit-elle, qu'une Lettre à M. Arnil puiſſe produire

de ſi bons effets, je ſuis prête à lui écrire; quoiqu'au fond je ſois très-embarraſſée ſur le ſtyle, car il doit me prendre abſolument pour ce qu'il y a de plus oppoſé à ce que je ſuis, & me regarder, ſans contredit, comme la plus ingrate des Femmes.

Nous pouvons riſquer une Lettre, repliquai-je. Si l'effet ne répond pas à nos déſirs, il n'y aura rien à vous reprocher, & vous aurez la ſatisfaction de penſer que vous aurez fait votre devoir. Je me levai ſur le champ, & j'allai prendre une plume, de l'encre & du papier, que je mis devant elle ſur une petite table, pour ne lui pas laiſſer le tems de ſe refroidir. Si ces malheureuſes plaies, ajoutai-je négligemment, étoient une fois fermées, je ſerois tranquille.

Elle prit la plume; mais d'un air irréſolu, & paroiſſant chercher un exorde. Courage, Madame, lui dis-je d'une voix ferme;

refutez, par votre exemple, l'opinion fauſſe qu'une femme, lorſqu'elle s'écarte une fois du ſentier de la vertu, n'y rentre jamais. Fauſſe opinion, aſſurément ! me répondit-elle, en levant les yeux, pour jouer la Pénitente.

Obſerve, Bidulphe, que tout ce que tu vas lire entre deux crochets, ce ſont mes réfléxions & mes notes, telles que je les fis en dictant.

(Commencez, Madame) » Mon » cher Monſieur, (car je ne vou» drois être ni trop familiere, ni » trop froide); les termes, où nous » avons vêcu, vous mettent en droit » d'attendre de moi quelque expli» cation, ſur un départ auſſi pré» cipité que le mien, & j'eſpere que » la généroſité du motif vous fera » paſſer ſur la dureté apparente de » l'action. (Soyez-en ſûre, Madame, lorſqu'il y réfléchira de ſang froid.) » Le trouble que j'ai jetté » dans votre famille, en cauſant vo» tre ſéparation de Madame Arnil,

» eſt une épine que je porte depuis » long-tems dans le cœur ; d'autant » plus piquante , qu'outre vos affec- » tions , que je lui ai dérobbées , » je reconnois , avec une extrême » confuſion , (que cet aveu lui pa- roîtra noble !) » qu'il n'y a pas le » moindre fondement de vérité dans » les accuſations dont je l'ai noircie. (En vérité , rien n'eſt plus noble & plus grand.) » Je l'ai toujours crue » parfaitement innocente ; mais » quand j'en aurois eu quelque » doute , je dois être confirmée au- » jourd'hui dans cette opinion par » M. Falkland , qui ne peut avoir » maintenant aucune raiſon , pour » me déguiſer un fait de cette na- » ture. (Ici, elle ajoûta d'elle-même, en le prononçant d'une voix haute) » & je crois que la préférence qu'il » m'a donnée ſur elle, dans ſon état » même de ſéparation , en eſt une » preuve convaincante. (Argument admirable , Madame ; preuve en ef- fet ſans réplique ; continuons.)

» Les vraies raisons, qui m'ont dé-
» chaînée contr'elle, ont été que
» je ne pouvois souffrir de partage
» dans votre affection. (Raison, qui
peut suffire seule, & qu'un Amant
pardonne sans peine.) Je savois
» qu'aussi long-tems qu'elle ne vous
» donneroit aucun sujet de plainte,
» vous êtiez trop juste pour lui ôter
» votre cœur; & je ne pouvois être
» contente si je ne le possédois en-
» tier. (Autre témoignage de gran-
deur d'ame. J'en conviens, me dit-
elle, en continuant d'écrire; mais,
ce départ, dont je ne l'ai pas averti,
que dire pour l'excuser? Oh! rien
de plus aisé, Madame; la raison que
nous allons donner, ne peut qu'aug-
menter son admiration pour vous:
écrivez.) » Mon départ, sans vous
» en avoir informé, sur tout avec
» un autre homme, peut vous avoir
» paru fort étrange à la premiere
» vûe; mais, pour vous découvrir
» l'état réel de mon cœur, j'ai senti
» que je ne pouvois me fier à lui,

» lorſqu'il étoit queſtion de me ſé-
» parer de vous. Je vous aimois
» tant, que je n'ai pû prendre cette
» réſolution , ſans une vraie dou-
» leur ; & je ſavois trop , que
» ſi vous euſſiez employé , com-
» me je devois m'y attendre , le
» moindre argument pour m'en ôter
» la penſée , j'aurois eu la foibleſſe
» d'abandonner tous mes bons deſ-
» ſeins. (Ma ſeule crainte , Madame,
eſt qu'il ne vous aime ici plus que jamais. Cette idée la fit ſourire.)
» A l'égard de l'autre article , (J'avoue que ce point me parut un peu plus difficile ; mais , la regardant d'un œil férieux , j'eſpere , Madame, lui dis-je , qu'en vous excuſant , vous ne me condamnerez pas. Dire ouvertement que vous avez pris la fuite avec moi , c'eſt ruiner tout le reſte ; il demeurera incertain de mille choſes . . . Nous aurions mieux fait de ne pas toucher ce point. Cependant nous y ſommes , me dit-elle. Tirez-moi de cet écueil auſſi finement

que vous avez ſû m'y engager. Oui, oui, repris-je; n'appréhendez rien, & continuez.) » A l'égard de l'autre » article, quoiqu'il ſoit certain que » je n'aurai jamais, pour M. Falk- » land, la tendreſſe que j'ai eue pour » vous, c'eſt un protecteur, néan- » moins, que je trouve en lui; & » j'attens de ſon ſecours les moyens » de paſſer le reſte de ma vie, dans » un état plus conforme aux ſenti- » mens d'une femme généreuſe, qui » ſe reprochoit d'avoir uſurpé les » droits d'autrui. J'eſpere que le ſa- » crifice de ma paſſion, fait à des » principes plus héroïques, ſervira » d'expiation pour mes premieres » erreurs, & qu'imitant mon exem- » ple, vous ferez toutes les répara- » tions poſſibles à la vertueuſe » Femme que nous avons tous deux » offenſée. (Que cette concluſion, Madame, va vous relever, vous exalter dans l'eſprit d'Arnil! Je me l'imagine, répondit-elle, en ſe rengorgeant comme ſi tout ce qu'elle

venoit d'écrire eût été l'expreſſion de ſes propres ſentimens.

Il me ſemble que cela ſuffit, repris-je : cependant, je vous conſeillerois d'ajouter, qu'ayant meublé la maiſon d'Ashby, il peut diſpoſer de tout ce qu'elle contient, comme de votre caroſſe & de vos chevaux, qui ſont auſſi ſes bienfaits.

Elle prit un air plus froid ; & ſon héroiſme ne pût l'empêcher de dire, qu'elle ne ſeroit pas fâchée de trouver quelqu'un, qu'elle pût charger de les vendre & de lui en faire toucher le prix ; puiſque nous ſommes en France, ajouta-t'elle, je ſouhaiterois de la connoître un peu mieux, avant mon retour. Je lui repréſentai gravement que cette vente paroîtroit une baſſeſſe, indigne d'une grande ame. Hé bien, me dit-elle, n'y penſons plus : mais je dois à mes Domeſtiques, une année de gages, & cinquante livres ſterling à mon Architecte, pour un cabinet que j'ai fais bâtir dans mon jardin ; je ſerois

bien aiſe que ces dettes fuſſent acquittées, car j'ai toujours été fort exacte, & je ne veux faire tort à perſonne. Que je loue, repliquai-je, cette fidélité à payer vos dettes! comptez qu'elle vous fera beaucoup d'honneur.

Elle joignit, à ſa Lettre, quelques lignes qui contenoient ſes intentions; & ſans attendre qu'elle me la préſentât, après l'avoir achevée, je la pris pour la cacheter, & je mis l'adreſſe de ma main, à M. Arnil, dans ſa maiſon à Londres, où je ſuppoſe qu'il l'a déja reçue, car je l'envoyai ſur le champ à la Poſte. Il me reſte la douce eſpérance, qu'elle aura fait ſur lui tout l'effet que je déſire.

Tu craindras, peut être, que dans les termes que j'ai dictés, je n'aye fait un mérite réel, à la Goring, de l'aveu de ſes fautes, & des motifs, qu'elle s'attribue pour ſa fuite. Non, non, Chevalier. Ton Beau-Frere n'eſt pas un imbécille; il connoît trop bien le monde, pour prendre le change. Mylord V..., qui l'a vû

familierement, aſſure qu'il a le jugement très-ſain, quand il n'eſt pas aveuglé par ſes paſſions. Toutes les proteſtations ſont vaines, lorſqu'elles ſont démenties par les faits; il eſt manifeſte que ſa Maîtreſſe a pris la fuite avec une autre homme, & volontairement, ſuivant toutes ſortes d'apparences, puiſque ſes richeſſes & ſa Femme de chambre l'ont accompagnée. Il n'eſt pas moins clair, par ſon propre aveu, qu'elle eſt bien avec cet homme; l'effort qu'elle fait, de retracter les fauſſes accuſations, dont elle a chargé Madame Arnil, eſt la ſeule partie de ſa Lettre, qui puiſſe mériter de la confiance, parce que la dépravation des Femmes de ſon eſpece n'empêche pas toujours qu'elles n'éprouvent des remords de cette nature: mais, aux yeux de l'homme le plus borné, tout le reſte ne peut jamais paroître, comme ſe l'étoit propoſé ton Ami, que l'invention d'une ruſée Coquine, qui s'applaudiſſant d'avoir preſque ruiné le

Malheureux qu'elle tenoit dans ſes piéges, voudroit encore ſe faire un mérite de l'abandonner. On ne trouve gueres de réprouvés aſſez endurcis, pour ne pas tenter, quand ils le peuvent, de voiler du moins leurs mauvaiſes actions. C'eſt, mon cher, ſous ce point de vûe, qu'Arnil ne manquera pas d'enviſager ce qui s'eſt paſſé. Je ſais que ſon bien eſt fort altéré par cette vile harpie; mais ce qui lui reſte ſuffira, ſans doute, pour faire vivre votre excellente ſœur, ſinon dans une grande abondance, du moins avec un peu de ſatisfaction, ſi ſon coupable mari lui rend ſes droits, & ſi ſa bonté la fait conſentir à les reprendre. C'eſt ce que je crois ſûr, de la part d'Arnil; à moins que cet homme n'ait perdu toute idée & tout ſentiment de ſon propre bonheur.

Que j'aurai d'impatience, cher Bidulphe, d'apprendre l'effet de cette lettre! mais il y a peu d'apparence que

votre Beaufrere s'ouvre à vous ; & peut-être ſon orgueil lui fera-t-il entreprendre de déguiſer l'avanture. Mylord V.... découvrira quelque choſe, & ne manquera pas de m'en informer.

Encore une fois, il me ſemble, Chevalier, que cette Lettre, jointe aux circonſtances de mon départ avec la Goring, dans un tems où Madame Arnil ne vivoit plus avec ſon mari, doit purger cette admirable Femme de toute ombre de ſoupçon. Qui, la connoiſſant, ſe perſuadera jamais qu'aucun homme au monde, à l'exception de ſon mari, pût lui préferer aucune autre Femme ? Si cette réfléxion n'eſt pas capable de diſſiper tous les doutes, dans Arnil comme dans le reſte du monde, j'ai perdu mes peines, & je ne connois aucun autre moyen humain, pour déſabuſer ſa folle crédulité. Je le plains du fond du cœur, dans ſa ſituation préſente ; car ce ne ſera pas tout d'un coup, qu'il

ſera ſenſible au ſervice que je lui ai rendu ; & je jurerois qu'au moment que j'écris, il ſeroit aſſez ingrat pour m'égorger, s'il en avoit le pouvoir. Mais je ne ſouhaite pas même qu'il ſoit jamais informé de ce qu'il me doit. Il me ſuffit du témoignage de mon cœur, ſans autre fruit de mes bonnes œuvres. J'apprens cette grandeur d'ame, de Madame Goring. Mais revenons :

La joie d'être parvenu à mon principal objet me rendit de ſi belle humeur, que je fus tenté d'embraſſer ma complaiſante Compagne ; tentation, je t'aſſure, qui ne m'eſt venue que cette fois à l'eſprit. Elle ne paroiſſoit pas moins ſatisfaite de ſon opération. Je louai beaucoup ce qu'elle avoit fait : quoique j'entreviſſe aſſez que le repentir pourroit venir à la ſuite, après d'autres explications, que j'étois réſolu de ne pas remettre au jour ſuivant. Je lui propoſai de m'accorder l'honneur de ſa compagnie, à dîner. Elle

y consentit, avec une révérence. J'avois ordonné que le dîner fût prêt de bonne heure, & servi dans son appartement. On vint m'avertir qu'il nous attendoit. Jamais je n'ai vû Madame Goring si charmante. Elle fut d'un enjouement & d'une vivacité admirable. J'eus presque pitié de l'humilier le même jour ; mais je fis réfléxion que plus je la tiendrois en suspens, plus elle seroit sensible à la perte de ses espérances ; & je me déterminai, par un motif de charité pure, à finir ses doutes.

Je savois que ma Compagne n'étoit pas ennemie du bon vin. Cependant les desseins qu'elle avoit formés, sur moi, la tinrent constamment sur ses gardes ; & j'observai qu'elle ne bûvoit que de l'eau rougie. Je craignis que ce ne fût pas assez pour soutenir son courage, dans les épreuves que je lui préparois ; & feignant d'être disposé à boire, je la pressai de m'aider à vuider une bouteille du meilleur Bourgogne. Elle me per-

mit d'abord, avec une réserve affectée, de remplir son verre. Le vin étoit excellent. A la seconde offre, sa resistance fut plus molle. Le troisiéme verre fut accepté sans objection; le quatriéme fut versé de sa belle main. En un mot, nous vuidâmes notre bouteille.

Je me figurai, alors, que nous pouvions entrer en lice avec égalité d'armes. Le verre n'avoit pas cessé de passer rapidement, & j'avois rempli les intermedes par des couplets de chant, ou par divers badinages sur tout ce qui s'étoit présenté. Madame Goring, qui comptoit, sans doute, sur quelques avances de ma part, ne parut pas goûter trop ma legereté. Il me fut aisé de remarquer que le Bourgogne perdoit sa vertu, & n'avoit pas fait de grandes impressions. Elle demeura muette deux ou trois minutes, avec l'apparence de méditer quelque chose. Enfin, sa belle bouche s'ouvrit. Je vais mettre la conversation sous vos yeux, dans

la forme du dialogue. Vous connoiſſez la fidélité de ma mémoire.

Mad. G. Il eſt tems, M. Falkland, que nous nous entendions un peu mieux que nous n'avons fait juſqu'à préſent. Vous ſavez fort bien que vous avez coupé cours à toutes mes eſpérances en Angleterre : véritablement, quand j'aurois la liberté, que je n'ai pas, je n'aurois jamais le front d'y retourner avec toute autre qualité que celle de votre Femme.

Je fus très-aiſe qu'elle eût ouvert la ſcène, & qu'elle le fît avec ſi peu de ménagement, que mon indignation en fut ſoulevée ; ſans quoi je ne me ſerois pas porté volontiers à lui faire le traitement qu'elle méritoit.

M. F. Ma Femme ! *m'arrêtant à ce redoutable mot.* Ayez la bonté, Madame, de me dire ſi j'ai bien entendu.

Mad. G. Oui, Monſieur, votre Femme ; c'eſt ce que j'ai dit : ſi vous vous imaginez que vous & moi,

nous devions vivre ſur un autre pié, nous ſommes fort loin de nous entendre.

Je ſouris, & je la laiſſai continuer. J'avois crû, Monſieur, (en étouffant ſa colere, que je voyois monter) que ces termes, dictés par vous même dans la Lettre que je viens d'écrire, » c'eſt » un Protecteur que je trouve en lui, » avec les moyens de paſſer le reſte de » ma vie dans un état plus conforme » aux ſentimens d'une Femme géné- » reuſe, qui ſe reprochoit d'avoir » uſurpé les droits d'autrui &c; n'eſt- » ce pas, Monſieur, à peu près vos » termes?

M. F. Oui, Madame. (A la vérité, Bidulphe, il y avoit quelque choſe d'équivoque dans cette phraſe; quoiqu'en la lui faiſant écrire, ſon explication ne me fût pas entrée dans l'eſprit.)

Mad. G. Comment dois-je donc les prendre?

M. F. Je vous proteſte, Madame, que vous leur donnez une interpré-

tation

tation à laquelle je n'ai pas même ſongé.

Mad. G. Quoi donc ? *d'un ton bruſque :* croyez-vous, M. Falkland, qu'en changeant M. Arnil pour vous à d'autres conditions, je gagne ſi merveilleuſement au marché ?

M. F. Mais, Madame, ſi c'étoit votre cas & le mien, je ne pourrois croire que vous y perdiſſiez beaucoup. Vous avez tiré, du pauvre Arnil, tout ce que vous pouviez en attendre. Je puis faire beaucoup plus ; & libre, comme je le ſuis, je pourrois, du moins à ce titre, mériter certainement quelque préférence.

Mad. G. Vous me maltraitez beaucoup, Monſieur ; je ne m'étois pas attendue à ce traitement.

M. F. Je vous maltraite, Madame ! Ai-je jamais dit que je penſaſſe à vous épouſer ?

Mad. G. Non, Monſieur : mais votre conduite m'a donné lieu de

penſer que telle étoit votre intention.

M. F. Ne m'en êtes-vous pas plus obligée, de vous avoir traitée avec aſſez de reſpect, pour vous faire naître cette idée ?

Mad. G. Du reſpect ! du reſpect ! Monſieur, Monſieur, après ce que j'ai déclaré par écrit, il n'y a que vous en Angleterre, qui pût refuſer de me prendre pour ſa Femme.

M. F. Qu'avez-vous donc déclaré, Madame Goring ?

Mad. G. Quoi ? n'ai-je pas fait l'aveu ingénu de mes erreurs ? N'en ai-je pas marqué du regret ? N'y ai-je pas renoncé, & n'ai-je pas fait toutes les réparations dont je ſuis capable ?

(Cette effronterie, d'adopter comme ſes propres ſentimens tout ce qu'il m'avoit plû de lui dicter, me cauſa de l'étonnement. Le trait étoit ſi digne d'elle, que j'eus peine à ne lui pas rire au nez.)

M. F. Votre conduite, Madame, dans cette derniere occaſion, eſt digne en effet d'être imitée par tout votre ſexe, & digne auſſi de tous les éloges du nôtre ; une femme, quitter volontairement le déſordre, & par des motifs de conſcience . . . . . . Je fus arrêté par un ſourire ironique, qu'il me fut impoſſible de vaincre. Elle en fut frappée, & ſon ſang prit feu : mais, s'étant levée, elle fit quelques pas dans la chambre, pour lui donner le tems de ſe refroidir ; tandis que, demeurant en ſilence, & la regardant, je m'amuſois à jouer des doigts. A la fin, ſe rapprochant de la table :

Mad. G. Si vous êtes diſpoſé, Monſieur, à finir ce badinage, & ſi vous voulez m'honorer d'une réponſe *ſérieuſe*, dites-moi, de grace, êtes-vous abſolument réſolu de ne pas m'épouſer ?

M. F. Très abſolument, Madame.

Mad. G. Vous penſez-mieux, j'en ſuis ſûre.

M. F. Ma chere Goring, c'eſt toi-même, qui ne peux être ſérieuſe en me faiſant cette queſtion.

Mad. G. Je le ſuis, Monſieur, & j'attens une réponſe qui le ſoit auſſi.

M. F. Hé bien, ſérieuſe Madame, je ne penſe pas plus à t'épouſer, que la premiere Sultane du Sérail.

Mad. G. Fort bien, fort bien, Monſieur, rien ne manque à la réponſe. (*En recommençant à marcher dans la chambre, plus vîte qu'auparavant.*

(Nous demeurâmes tous deux en ſilence ; elle, apparemment, dans l'attente que je lui propoſerois d'autres termes, & quelque voye d'établiſſement. Madame Goring vouloit m'entendre. Moi, qui ſouhaitois de me divertir un peu, je me mis à fredonner quelques notes.)

Mad. G. (S'avançant vers moi,

& faiſant une profonde révérence, d'un air, moitié mépriſant & moitié mocqueur.) Oſerai-je demander à votre Hauteſſe, quelles ſont ſes vûes ſur moi ? Me deſtine-t'elle à lui ſervir de Garde-malade. dans ſa premiere indiſpoſition ? ou me croit-t'elle plus propre à ſervir de Femme de chambre à quelqu'une de ſes Sultanes ?

M. F. Ni l'un, ni l'autre. (Négligeamment, & regardant d'un autre côté.) Je ne ſuis pas encore déterminé, ſur la maniere dont je pourrai diſpoſer de vous.

Mad. G. Diſpoſer de moi ! diſpoſer de moi ! Mais il faut que cet homme ait perdu l'eſprit.

M. F. Mon deſſein, Madame, n'eſt pas de vous tenir long-tems incertaine. Prenez la peine de vous aſſeoir, & celle de m'écouter tranquillement ; c'eſt l'affaire de quelques minutes.

(Elle s'aſſit en effet, avec une ſorte d'impatience dans les yeux,

qui me fit connoître que j'aurois pû lui faire des propositions fort libres, sans craindre beaucoup son ressentiment.)

M. F. Depuis quand, Madame Goring, nous connoissons-nous?

Mad. G. Quel rapport cette question a-t'elle au sujet?

M. F. Qu'il est tems, Madame, de vous faire rappeller le passé, pour examiner vous-même, si vous avez jamais eu quelque raison de me croire votre Amant.

Mad. G. C'est une observation que j'ai déja faite, & vous devez vous en souvenir. De quel usage est-elle à présent?

M. F. Depuis que nous sommes en chemin, vous ai-je parlé d'amour? ou m'est-il rien échappé, dont vous ayez pû conclure que mon dessein fût d'entrer dans vos chaînes, à quelque titre que ce puisse être?

Mad. G. De part & d'autre, il ne s'est pas dit un mot là-dessus.

M F. L'avantage, que je me ſuis procuré ſur vous, m'a-t'il fait prendre la moindre liberté ? M'a-t'il fait oublier un moment le reſpect, dans lequel je me ſuis toujours contenu ?

Mad. G. C'eſt un reproche que je ne vous fais pas ; & cette conduite même eſt ce qui m'a fait juger que vos diſpoſitions étoient différentes de ce qu'elles paroiſſent.

M F. Vous jugiez mal, ma chere Madame. Une autre Femme, à la vérité, auroit pû tirer cette concluſion de ma conduite ; mais, pénétrante comme vous êtes, n'avez-vous pas dû juger qu'avec Madame Goring, un homme du monde pouvoit tenter ſa fortune, ſur un pied moins grave que celui du mariage ?

Mad. G. Fort bien, fort bien, (d'un ton de dépit) ; je n'entens pas toutes vos énigmes. Au fait, Monſieur.

M. F. Au fait ? j'y conſens. Le fait eſt que ſans aucun deſſein parti-

culier ſur votre perſonne, mon unique vûe, en vous faiſant ſortir d'Angleterre, eſt de rompre votre commerce avec M. Arnil.

Elle parut foudroyée : mais ſe remettant ; & voilà ce que je dois entendre tranquillement ! Elle s'élança de ſon Fauteuil à l'autre bout de la chambre.)

Je la ſuivis auſſi-tôt ; je lui pris la main, & je la priai de reprendre ſa place, pour écouter ce qui me reſtoit à dire. Je la tirai doucement vers la premiere chaiſe, & je l'engageai à s'aſſeoir.

M. F. Apréſent, Madame, pour votre propre intérêt, faites-moi la grace de m'entendre avec patience ; l'humeur & l'emportement ſeroient inutiles.

Mad. G. A la bonne heure, Monſieur. Je ſuis votre Priſonniere, votre Eſclave. Dites ce qu'il vous plaira. C'eſt votre tour à préſent.

M. F. Il eſt donc certain, comme je vous le diſois, que je n'ai jamais

eu le moindre deſſein, qui n'ait regardé que vous. Je conviens que vous êtes une belle femme, & capable d'inſpirer beaucoup d'amour : cependant, il n'a pas eu de part à ma conduite. (Je voyois la rage étouffée ſur ſes deux joues ; mais je ne penſois pas à la ménager.) Mon ſeul, mon réel motif, en vous enlevant, eſt de vous éloigner de M. Arnil, & je ne vous en cacherai pas les raiſons. M. Arnil eſt marié à la meilleure des Femmes, pour laquelle j'ai le plus profond reſpect, & que j'ai autrefois adorée. L'empire, que vous avez obtenu ſur ſon mari, l'a nonſeulement chaſſée de ſon cœur, mais de ſa maiſon. Son malheur va bien plus loin : elle eſt cruellement noircie dans le monde, par vos outrageantes inſinuations, & c'eſt moi qu'on accuſe d'avoir ravi l'honneur à M. Arnil & l'innocence à ſa femme. Vous avez jetté la douleur & la honte dans une honnête famille. Milady Bidulphe, Femme reſpecta-

ble, n'a pû ſoutenir le barbare traitement qu'elle a vû faire à ſa fille. Le frere, mon plus tendre Ami, n'en ſouffre pas moins : car tout convaincu qu'il eſt de la vertu de ſa ſœur, il ſent les bleſſures qu'elle a reçues, & d'autant plus douloureuſement, que la nature du mal ne permettant guères de l'approfondir, il n'y peut apporter de remède. Deux pauvres Enfans ſont privés des ſoins & de la vûe de leur mere. Elle-même, preſque ſans amis & ſans bien, gémit ſous le poids de cette complication de miſere. Rien ne m'intéreſſe pour Arnil même ; à peine le connois-je perſonnellement : mais, en conſidération de la famille où il eſt entré, je riſquerois, en toute autre occaſion, ma vie pour le garantir de ſa ruine. Je ſais qu'il y touche, & c'eſt vous qui la cauſez : comptez que je n'ignore pas tout ce qu'il a prodigué pour vous ; ce que lui coutent l'Office qu'il a procuré à l'un de vos Freres, & la liberté de l'au-

tre, qu'il a délivré d'une priſon.

Vous ne perdez rien par mon entrepriſe, que je ne puiſſe vous rendre avec avantage, ſi votre conduite vous rend digne de ma généroſité. Faites-y la plus mûre attention. Telles ſont mes vûes. Tels ont été mes motifs. Je me ſuis flatté qu'en rompant le charme qui lioit le cœur d'Arnil, & qui n'aveugloit pas moins ſon jugement, on pourroit lui faire reprendre des ſentimens de juſtice, pour ſa femme & ſa famille injuriées : dans cette ſuppoſition, que je crois très-vraiſemblable, je ne doute pas que la réputation de Madame Arnil ne reprenne tout ſon luſtre. La calomnie tombe ordinairement d'elle-même, lorſque la malignité ne s'obſtine pas à l'entretenir. L'irréprochable conduite de cette Dame, l'étroite amitié de ſon Frere, qui ne s'eſt pas relâchée pour moi, & l'apparence de mon attachement pour vous, la juſtifieront aux yeux du Public. Votre

Lettre à M. Arnil eſt une autre preuve, qui ne peut laiſſer aucun doute de ſon innocence.

A préſent, ma chere Madame Goring, mettez la main ſur la conſcience, & dites-moi naturellement ſi je ne vous ai pas donné des raiſons, qui peuvent être déſagréables pour vous, mais qui ſont capables de juſtifier mon entrepriſe.

Pendant mon diſcours, qu'elle avoit écouté ſans lever les yeux ſur moi, j'avois obſervé de près ſa contenance. Elle paroiſſoit troublée, & pénétrée même de confuſion; mais je ne vis ſur ſon viſage aucun ſigne de remors, ni de repentir. Tout artifice étoit à ſa fin, & la Furie démaſquée ſe fit voir à découvert. Elle ſe leva bruſquement de ſa chaiſe, avec les regards & les mouvemens d'une Mégere, & fixant ſur moi des yeux enflammés, qui avoient dans cet inſtant quelque choſe d'infernal, Miſérable s'écria-t'elle, d'une voix conforme à ſon regard, tu es ſi

fourbe, ſi perfide, ſi vil & ſi lâche, qu'euſſes-tu dix royaumes à m'offrir, & fuſſes-tu proſterné devant moi, pour te faire accepter avec eux, je te foulerois aux piés comme la boue : & de l'air d'une Amazone, elle frappa le plancher d'un grand coup de pied. Te promets-tu donc, reprit-elle, le moindre ſuccès pour ta maudite entrepriſe? Non;je ſerai vengée,ou je périrai. M. Arnil ſaura, tôt ou tard, avec quelle baſſeſſe je ſuis traitée ; & j'aurai ton ſang, ſi je pers le reſte.

Un torrent de larmes em poiſonnées commença ici à ſe précipiter ſur ſes joues ; mais elle leur fit perdre la vertu de m'attendrir, en y mêlant les plus ameres imprécations contre moi. Elle ſe mit enſuite à maudire l'innocente Madame Arnil, vous, Chevalier, toute la famille, & pour concluſion, ſa propre folie, de s'être laiſſée tromper par un miſérable Sot tel que moi.

Je me promenois paiſiblement dans la chambre, pour donner le

tems à ſa paſſion de s'évaporer, jettant néanmoins, par intervalles, un coup d'œil de ſon côté, de peur qu'elle ne fondît ſur moi, quelque arme à la main; car je ne fais aucun doute, que ſi, par hazard, elle eût découvert un couteau, ou quelque autre inſtrument autour d'elle, elle ne ſe fût portée à des violences, qui pouvoient donner un tour tragique à mes aventures.

Lorſque ſes ſanglots eurent ceſſé, je m'approchai d'elle d'un air ferme; & prenant un ton qui ne l'étoit pas moins, pour la ramener à la ſoumiſſion par la crainte, Madame, lui dis-je, je vous ai déja fait entendre que la révolte ne vous conduiroit à rien. Je ne fais que rire de vos ménaces. Vous êtes abſolument dans ma dépendance: il ne vous eſt pas moins impoſſible de vous échapper de mes mains, que de traverſer les airs. Votre ſituation eſt ignorée de tout l'Univers, excepté des gens de cette maiſon, qui ne connoiſſent ni votre nom, ni les

circonſtances, & qui ſont d'ailleurs ſi dévoués à mes ordres, qu'il vous ſeroit inutile d'en être connue. Je vous couperai toute poſſibilité de communication avec l'Angleterre. Quelle eſt donc votre reſſource ? Je ſuis préparé d'ailleurs à tout événement ; & je vous ferois porter, comme le tyran Turc, dans une cage de fer, pour réduire cet eſprit hautain, plutôt que de vous laiſſer la liberté de ſuſciter de nouveaux déſordres. Ainſi, ma chere Madame, ſi votre propre intérêt vous touche, vous vous ferez un Ami de moi. J'ai le pouvoir & la volonté de vous ſervir. Je ne vous ai fait aucune injure ; je me ſuis offert à devenir votre Protecteur ; & je le ſerai, ſi vous ne vous y oppoſez pas. J'ai parlé de vous procurer un état, plus déſirable pour une Femme, à qui je ſuppoſe de l'eſprit, de la diſcrétion, & le moindre grain d'honneur, que celui dont je vous ai fait ſortir. C'eſt à quoi je ſuis toujours diſpoſé, ſi de

votre part vous ne mettez pas d'obſtacle à votre bonheur. N'avez-vous pas reconnu que vous ſentiez vos erreurs, que vous vous les reprochiez, & que vous étiez dans la volonté d'y renoncer ? Si cette déclaration étoit ſérieuſe (c'étoit la battre de ſes propres armes) je vous offre les moyens de l'effectuer. La ſomme d'argent, dont vous êtes en poſſeſſion, jointe même à votre petit douaire, ne ſeroit pas capable de vous faire mener une vie aiſée, ſi vous retourniez en Angleterre; & votre aventure ne pouvant manquer d'y être connue, quelles y ſeroient vos eſpérances ? Croyez-vous qu'Arnil pût être aſſez ſot, pour vous recevoir; indigné de votre évaſion, mal dans ſes affaires, & très-embarraſſé pour lui-même? Quelle eſt donc votre reſſource ? de continuer, pendant qu'il vous reſtera de la beauté, une malheureuſe & coupable vie. Mille à parier contre un, qu'entre vos nouveaux Amans, vous

n'en trouverez pas un ſecond, qui veuille ſe ruiner pour vous enrichir. L'unique choix, qui vous reſte, eſt de vous fixer dans un païs, où vous n'êtes pas connue, & où le reſpect, l'eſtime, avec d'autres avantages, auxquels vous ne pouvez plus prétendre en Angleterre, peuvent devenir le fruit de votre bonne conduite. Si vous voulez vous borner aux agrémens d'une vie commode, accompagnée des douceurs de la tranquillité & de la vertu, je me charge de vous faire trouver un mari, que plus d'une Femme dans votre ſituation, recevroient comme une faveur du Ciel. Je doublerai la ſomme que vous poſſédez déja, je la placerai ſolidement ſur votre tête; &, ſous certaines conditions, j'y joindrai une penſion annuelle, qui durera toute votre vie. Si vous rejettez cette propoſition, je n'ai pas d'autre alternative à vous offrir, qu'un Couvent. Vous êtes née Catholique; ce ne ſera pas faire violence à vos principes de Reli-

gion, s'il vous en reſte quelque ſentiment. La connoiſſance, que j'ai du pays, me rend sûr de faire admettre une Femme de votre figure, dans une de ces retraites, où les excès de galanterie font renfermer quantité de jolies Françoiſes, qui ne le déſirent pas plus que vous. Elles y ſont très-honnêtement, mais ſans liberté. Les Supérieures de ces Maiſons ſe feront un mérite de vous recevoir, au double titre de Catholique, & de Femme trop galante, ſur-tout avec le témoignage d'un homme connu, & les avantages que je leur propoſerai : une fois admiſe, n'attendez rien de vos réclamations & de vos plaintes. Mais, ſouvenez-vous, ma chere Madame Goring, que la vie ne dure pas toujours : ſi vous vous ſentiez une diſpoſition volontaire pour l'état Religieux, je m'engagerois à vous en ouvrir l'entrée par de meilleures voies, car votre bonheur futur ne m'intéreſſe pas moins que le préſent. Sinon, l'autre choix vous

refte. Ainfi, ma chere Madame, un Mari, ou le Couvent, choififfez : je vous donne trois jours pour y réfléchir.

Quoique je me fuffe quelque-fois radouci dans les termes, j'avois confervé jufqu'à la fin, l'air fombre, & le ton fevere. Je fonnai, auffi-tôt que j'eus ceffé de parler. Rachel vint, avant que Madame Goring eût le tems de me répondre. Prenez foin lui dis-je de votre Maîtreffe; & tournant le dos, fans la cérémonie même d'une révérence, je quittai la chambre. J'en fermai la porte, après l'avoir tirée affez rudement fur moi, & mettant la clé dans ma poche, je laiffai aux deux Femmes le tems de tenir confeil entr'elles.

Vous favez Bidulphe, que je ne fuis pas brutal, ni capable de manquer, pour les Femmes, de cette complaifance que je crois dûe à leur fexe : mais celle-ci, dans les fcènes qui venoient de fe paffer, avoit tellement franchi les bornes du fien,

que je ne pouvois plus gueres la considérer comme une Femme. Je lui connoissois, auparavant, beaucoup de mauvaises qualités; mais si celles, que je venois de lui découvrir, n'ajoutoient rien à l'opinion que j'avois de sa méchanceté, elles la rendoient encore plus dégoutante à mes yeux. Il me parut, en un mot, que toute bienséance devoit être mise à part. J'étois trop avancé pour laisser mon ouvrage imparfait; il falloit finir, par la rigueur, ce que j'avois commencé par des voies plus molles & plus tortueuses. Lorsque je vous ai parlé de Couvent, dans ma lettre précédente, c'étoit un pur badinage. Je n'avois aucune idée sérieuse de cette nature, & je doute même que cet expédient fût possible. Outre les difficultés du Païs, je connois trop bien la Dame pour la supposer capable d'y consentir. Cependant si ma premiere alternative est refusée, peut-être me verrai-je obligé de revenir à celle-ci. Au fond, seroit-

il ſi difficile,en France, d'obtenir l'entrée d'une maiſon de force, pour une créature de cet ordre? Sur-tout, comme j'y ſuis engagé avec elle-même, en ne ménageant pas l'or pour la faire admettre. Ce n'eſt après tout, qu'enchaîner une bête farouche, qui a déja fait beaucoup de mal, & qui ne manquera pas d'en faire encore plus, ſi la liberté lui reſte. Mais j'eſpere de n'y être pas forcé : elle acceptera probablement un Mari, avec un établiſſement honnête, plutôt que de renonçer à ſa liberté.

Et qui croyez-vous que je lui deſtine pour mari ? Rien moins que M. Pernol, mon Valet de chambre. C'eſt un jeune & très joli garçon, qui ne manque pas de bonnes qualités, & qui n'eſt pas ſorti de la fange. Il me parle de deux Oncles qu'il a dans la robbe, l'un vieux Procureur, l'autre Huiſſier au Châtelet de Paris ; & d'un Couſin, premier Anſpeſſade au Régiment des Gardes Françoiſes. Badinage à part, il eſt d'honnête Fa-

mille. Son Pere, ayant tenté vainement de lui faire prendre le goût de l'étude, l'avoit mis en apprentissage chez un honnête Marchand, d'où son libertinage le fit déserter après la mort de son Pere, & je le pris, en assez mauvais état, après lui avoir reconnu de l'esprit & du bon naturel, pendant que nous étions à Paris, vous & moi. Il me dit alors qu'il cherchoit l'occasion de voir le Monde, & qu'il retourneroit quelque jour à l'état qu'il avoit embrassé. J'ai sondé ses inclinations, & je le trouve fort disposé à prendre la Dame, avec ses défauts & son argent.

Vous vous souvenez qu'en l'introduisant chez Madame Goring, je l'avois donné pour un François de ma connoissance, qui pouvoit lui servir d'interprete. Je ne lui dis pas qu'il étoit à mon service. Aussi la Maîtresse & la Soubrette ne le prennent que pour un de mes Amis, qui se trouve logé sous le même toit que nous. Le coquin s'est prévalu de leur opinion,

& passe chez elles pour un homme du bel air ; car vous savez que Pernol se met fort-bien, & ne manque pas de bonne grace. Mais n'allez pas croire que ma vûe soit de le donner pour ce qu'il n'est pas. Loin désormais tout déguisement. Je n'y veux mettre que de la droiture & de la sincérité, aussi-tôt du moins que la Dame m'aura déclaré son choix.

Ici, mon cher Chevalier, laisse-moi reprendre haleine. Je suis à la fin d'un jour pénible. J'avois entrepris le plus difficile des Voyages, sans être certain d'un lieu de rafraîchissement dans ma course, & m'attendant néanmoins à quelques orages. Je crois m'être heureusement tiré des plus dangereux, & n'être pas éloigné du Port. Ma premiere lettre viendra, selon toute apparence, d'un rivage sans écueils. . . . Toutes réfléxions faites, je veux attendre à faire partir celle-ci, que je sois assez quitte

de mes incertitudes, pour finir auſſi les tiennes.

FELICITE-MOI, Chevalier, reſpecte-moi comme le premier des Politiques & le plus grand des Négociateurs! Qu'aucun Héros de Roman ne ſe compare avec moi, pour la hardieſſe à ſe jetter dans les grands périls, & pour le courage ou l'adreſſe à s'en dégager; qu'aucun Géant ne prétende m'égaler pour le ménagement des Beautés captives, dans les Châteaux enchantés; qu'aucun Négromancien ne me le diſpute en habileté, pour métamorphoſer des tigreſſes en colombes, & d'impérieuſes Princeſſes en ſimples Bergeres! toutes ces merveilles, je ſuis parvenu à les opérer, ſans l'aſſiſtance d'une arme enchantée, ou d'un Nain, & dans l'eſpace de peu de jours. Mais ſuivons le fil des événemens.

Je laiſſai la Dame, t'ai-je dit, libre

bre de verſer ſes plaintes, & de décharger ſes peines, dans le ſein de ſa confidente. Rachel, fille ſimple, mais aſſez ſenſée pour chercher ſes propres intérêts, n'étoit pas trop propre à conſoler ſa Maîtreſſe; car Rachel étoit, du moins, autant de mes Amies que des ſiennes. Comment elles paſſerent la nuit, c'eſt ce que j'ignore : pour moi, je dormis dans la plus parfaite tranquillité. Le matin, j'envoyai Pernol demander comme de lui, ſi la Dame avoit bien repoſé ? Elle étoit encore au lit, d'où l'ayant entendu, qui faiſoit cette queſtion à Rachel dans l'antichambre, elle ouvrit la bouche & leva la voix, pour l'appeller par ſon nom. Pernol, aſſez aguerri pour entrer ſans embarras dans la ruelle d'une Dame, obéit à l'ordre, & s'aſſit près d'elle. Il ſouhaitoit, lui dit-il, que ce ne fût pas une indiſpoſition, qui la retenoit ſi tard au lit. Elle répondit, qu'elle étoit fort mal, qu'elle n'avoit pû dormir, &

qu'elle ne ſe croyoit pas ſans fiévre. M. Falkland, ajouta-t'elle auſſi-tôt, ne vous a-t'il rien dit qui me touche? Tu comprens, Bidulphe, qu'il étoit inſtruit, & qu'il avoit ſa réponſe prête. Madame, dit-il reſpectueuſement, votre ſituation n'eſt pas un ſecret pour moi, & j'en ſuis extrêmement affligé. Je ſouhaiterois que l'amitié, dont M. Falkland m'honore, pût me rendre utile à votre ſervice; mais il eſt fort abſolu, fort entreprenant, & ne ſouffre gueres qu'on le contrediſe. Savez-vous mon aventure? lui demanda Madame Goring, d'un air & d'un ton plus triſte. Il ne répondit que par une inclination de tête, en baiſſant la vûe. Cette réponſe, qu'elle comprit aſſez, lui fit ſoulever un peu la tête: un malheureux, un cruel! reprit-elle d'une voix plus animée. Prétend-t'il donc m'expoſer ſur toute ſa route? Non Madame, non aſſurément, répondit Pernol: d'ailleurs, votre aventure n'a rien qui puiſſe vous nuire ici dans l'opinion de

perſonne ; les Dames , en France , ne ſe croyent pas deshonnorées par l'amour qu'on a pour elles.

Vous êtes fort obligeant , Monſieur , repliqua-t'elle. Peut-être n'aije pas moins à dire , pour ma juſtification , que toute autre Femme ; mais il eſt certain que jamais perſonne ne fut traitée avec autant de barbarie que moi. Savez-vous la propoſition , qu'il eût l'inſolence de me faire hier au ſoir ? Ou de prendre un mari de ſon choix ; quelque Miſérable apparemment qu'il croit aſſez bon pour moi , ou d'entrer immédiatement dans un Cloître. O Monſieur ! en jettant ſa main ſur celle de Pernol , vous paroiſſez un homme d'honneur : ſi la compaſſion, ſi l'humanité vous touche en faveur d'une malheureuſe Femme , délivrez-moi de ſes mains. Je ſuis maîtreſſe d'une ſomme conſidérable : trouvez le moyen de me délivrer. Ma reconnoiſſance ſera ſans bornes pour vous : ces derniers mots , en ſerrant ſa main.

Ah ! Madame, dit Pernol, avec un œil de tendresse ; que n'en ai-je le pouvoir ! je me croirois trop heureux : mais j'appréhende qu'il ne soit impossible. Si j'étois maître de moi, je vous déclare, Madame, que je voudrois fuir avec vous à l'extrêmité du monde : mais je suis jeune ; j'ai ma fortune à faire, je suis arrêté ici par des liens particuliers. D'ailleurs j'ai des obligations à M. Falkland qui ne me permettent pas d'entrer dans votre projet de fuite avec honneur. . . . .. Monsieur, interrompit-elle vivement, ne pouvez-vous écrire pour moi, & donner avis de ma situation, par un mot de lettre, à mes Amis d'Angleterre ?

Malheureusement, Madame, avant que de m'accorder l'honneur de vous voir, M. Falkland m'a fait promettre solemnellement de ne pas entrer dans vos affaires.

Dieu! que deviendrai-je, Monsieur ? quel conseil du moins me donnerez vous ? car, pour ce vil personnage

(moi, Chevalier) je suis résolu, s'il m'est possible, de ne pas souffrir qu'il approche de moi.

C'est un point, Madame, des plus délicats ; vous m'embarrassez, en me demandant conseil. Le Couvent, pour une Dame de votre âge & de votre beauté, est un choix qui ne peut-être conseillé...... à moins que votre inclination ne vous y portât..... car alors.......

Ne le nommez pas, Monsieur, *en l'interrompant encore* ; ne prononcez pas même ce nom. De tous les partis, c'est celui pour lequel j'ai le plus d'éloignement, ne fût-ce que pour me conserver le pouvoir de chercher l'occasion de me venger. Je prendrois un Mandiant pour mari, plutôt que de renoncer à la vengéance.

S'il étoit question de mariage, Madame, je suppose que M. Falkland est incapable de vous faire prendre, malgré vous, un mari qui ne vous conviendroit pas. Combien de jeunes

gens ſe croiroient fort honorés de vous appartenir à ce titre? Vos ſeules perfections naturelles ſuffiroient pour vous attirer des adorations ; mais je ſais qu'elles ſont accompagnées des avantages de la Fortune. J'oſerois répondre, pour M. Falkland, qu'il ne penſe pas à vous jetter dans des liens indignes de vous.

J'avois recommandé, à Pernol, de ne pas aller trop loin. Il jugea qu'il étoit tems de rompre cette converſation ; & s'étant levé, ſous prétexte que je l'attendois, il offrit à Madame Goring tout ce qu'il pouvoit pour l'obliger. Monſieur, lui dit-elle, je vous ſupplie ſeulement de dire à M. Falkland que ſes propoſitions m'irritent, que je ſuis très-mal, & que je demande en grace qu'on me laiſſe en paix pendant quelques jours. Mais vous, Monſieur, je vous verrai volontiers, dans vos momens de loiſir.

Il paſſa directement chez moi, & me repeta la converſation, mot pour

mot. Pernol, lui dis-je, je ſuis fort aiſe de vous voir ſi bien dans ſes bonnes graces ; mon entrepriſe en ira plus vite : mais ne vous donnez pas non plus à trop bon marché : avec un peu de ménagement, peut-être lui ferons-nous regarder comme un bonheur d'être à vous. A préſent, répondit-il, que je ne ſuis pas mal dans ſon eſprit, elle ne me ſoupçonne pas d'être à vos gages ; mais je crains que fiere comme elle eſt, elle ne me défende ſa porte au premier ſoupçon.

J'obſervai que cette partie de l'explication ne feroit pas plaiſir à Pernol. Il avoit été flatté de paſſer, aux yeux de la Dame, pour un Gentilhomme de mes Amis. En lui donnant l'ordre de paſſer une partie de ſon tems avec elle, pendant que j'étois trop mal pour la voir, je lui avois dit qu'elle ne ſauroit pas qu'il étoit à mon ſervice ; & ne l'ayant pas informé de mes vûes, il ne m'en ſuppoſoit pas d'autre, que de ren-

dre ſa commiſſion plus aiſée pour lui, & plus agréable pour elle-même. Il n'avoit eu part à mes ouvertures que la veille, c'eſt-à-dire, depuis que j'avois obtenu la lettre à M. Arnil. Ma propoſition ne lui avoit nullement déplû; Pernol n'étoit pas aveugle aux charmes de Madame Goring. Il parut étonné ſeulement, de me voir penſer ſi-tôt à la quitter, parce que n'ayant aucune connoiſſance des raiſons qui m'avoient porté à l'enlever, il avoit conclu très-naturellement que j'étois engagé dans une intrigue d'amour. Les idées, qu'il en avoit conçûes, ne ſont pas difficiles à s'imaginer.

Pernol, lui dis-je d'un ton grave, je commence par vous aſſurer d'une choſe : c'eſt qu'il n'y a jamais eu le moindre commerce de galanterie entre Madame Goring & moi. Cependant je ne vous répons pas de ſa chaſteté. Ce n'étoit pas un ſecret, au château de V..., qu'elle étoit l'occaſion d'un malheureux trouble

dans la famille de M. Arnil ; & faisant profession d'une estime distinguée pour cette famille, ce motif, & ce motif seul, m'a porté à la servir, par l'éloignement de Madame Goring. A présent que son départ y va rétablir la tranquillité, je veux qu'elle ait à se louer de mes bienfaits. C'est un bon mari que je pense à lui donner. Je ne suis pas encore certain de la faire entrer dans mes mesures : mais, si je parviens à vous faire accepter d'elle, & si je vous fais trouver de l'avantage à la prendre, êtes-vous capable de fermer les yeux sur sa conduite passée, & de vivre honnêtement avec elle ?

Il me promit d'être le meilleur mari de l'Univers. Je l'avertis de ne se pas croire trop sur du succès, parce qu'ignorant encore les dispositions de la Dame, je craignois de la difficulté à la réduire ; d'autant plus que si j'y voulois employer la menace, je ne pensois nullement à faire usage de la contrainte. Pernol se sentoit le

cœur enflé, de ſa derniere converſation avec elle. Non-ſeulement elle l'avoit fait ſon confident; mais elle avoit imploré ſon aſſiſtance, elle l'avoit aſſuré d'une reconnoiſſance ſans bornes, elle avoit défendu mes viſites, & ſollicité les ſiennes. Mon ouvrage en devenoit plus facile; & je fus même tenté de m'en repoſer ſur elle; car, en laiſſant à Pernol la liberté d'agir pour lui-même, il l'auroit fait conſentir facilement à l'épouſer, pour s'échapper de mes mains; & vous comprenez qu'elle n'auroit pû s'en prendre à perſonne. Mais je réſolus de ne pas la tromper plus longtems, & de lui faire connoître ce qu'elle devoit attendre, avant que le marché fût conclu. Je voulois qu'elle eût réellement le choix, ou de continuer ſa vie déréglée, ou d'embraſſer un état honnête. Vous ne la verrez pas aujourd'hui, dis-je à Pernol; elle en aura plus d'empreſſement pour vos viſites. Soyez abſent le reſte du jour, pour éviter les yeux de

Rachel ; & donnez ſeulement ordre qu'elles ne manquent de rien. Un de mes gens ſavoit un peu de François; il avoit été chargé de recevoir les commiſſions de Rachel, pour nos Hôtes.

Quoique le galant Pernol m'eût aſſuré que la maladie de Madame Goring n'étoit pas mortelle, je me crus dans l'obligation de faire appeller un Médecin. Elle n'avoit pas quitté ſon lit, toujours réſolue de jouer le rôle de malade; & le Médecin fut introduit ſous ſes rideaux. Comme il ne pouvoit l'entendre, ni ſe faire entendre d'elle, j'avois ordonné au Laquais dont j'ai parlé, de ſe tenir à la porte de la Chambre : car dans la réſolution où j'étois de ſoutenir mon reſſentiment & ma gravité, je ne daignai pas aſſiſter à la conſultation, qui devint ainſi une des plus ridicules ſcènes du monde. Le Docteur, après avoir tâté le poulx de Madame Goring, voyant qu'il n'étoit entendu de perſonne, fit ſes queſtions au Laquais, qui préſenta par hazard

le nez à la porte. Celui-ci les expliqua, très-mal je ſuppoſe, en Langue Angloiſe à Rachel, qui les répeta bien ou mal à ſa Maîtreſſe, entre les rideaux, car elle ne voulut pas ſouffrir qu'ils fuſſent tirés. Les réponſes de la Dame firent le même chemin pour aller juſqu'au Docteur, qui les reçut de ſon interprete, en très-mauvais François.

Madame Goring, irritée apparemment de la viſite du Médecin, ou très-fatiguée de ſes queſtions, demanda d'un ton d'impatience où étoit M. Pernol? Je m'attendois à cette demande, & mon Laquais avoit ordre de répondre que M. Pernol n'étoit pas au Logis.

Le Docteur, ayant quitté ſa malade, vint à moi, & me confirma dans l'idée que j'avois priſe de ſon ſavoir & de ſa probité, pendant qu'il m'avoit traité moi-même. Il me dit de bonne foi, qu'il croyoit la Dame en parfaite ſanté. Je crus devoir un double honoraire à cette honnête fran-

chiſe : mais je le priai de continuer ſes viſites, parce que la Dame, quoique peu malade au fond, étoit, lui dis-je, un peu vaporeuſe.

Elle fut abandonnée à ſes reflexions pendant tout le jour. Rachel demanda cinq ou ſix fois au Laquais, ſi M. Pernol n'étoit pas revenu. On lui répondit toujours qu'il ne l'étoit pas. Cette inquiétude, pour M. Pernol, me réjouiſſoit beaucoup.

Je lui ordonnai, le lendemain, de ſe préſenter chez Madame Goring, lorſque le Docteur viendroit lui faire ſa viſite, de demander en ſa préſence au Docteur ce qu'il penſoit de ſa ſituation, & de lui donner une fidelle explication de la réponſe; car je ne voulois pas qu'elle crût m'en impoſer. Le Docteur, ayant ainſi la liberté de raiſonner plus aiſément avec elle, ſe confirma dans l'opinion qu'il avoit de ſa ſanté, & déclara naturellement, à Pernol, que ſi je ne l'avois exigé, il n'auroit pas fait une ſeconde viſite. Pernol ne put entendre cette déci-

ſion ſans ſourire. Madame Goring, qui l'obſervoit, lui demanda ce que le Médecin avoit dit? Il m'apprend, Madame, ce qui me cauſe le plus grand plaiſir, c'eſt-à-dire que votre indiſpoſition n'eſt rien. C'eſt un ignorant, répliqua la Dame; vous pouvez lui déclarer que je ne veux plus le voir. Le pauvre Docteur, qui n'entendit rien à cet ordre, mais que le ton effraya, fit une demi douzaine de révérences & ſortit.

Elle prit alors la peine d'ouvrir elle-même ſon rideau, & revenant au ſujet qu'elle avoit traité la veille avec Pernol, elle lui demanda vivement s'il m'avoit parlé d'elle, & quelles étoient mes réſolutions? Pernol, qui m'avoit prié, depuis mes explications, de lui laiſſer le ménagement de cette nouvelle conférence, parut héſiter un peu, & prit l'air mélancolique. Vous ne doutez pas, Madame, que no-s n'ayons eu quelque entretien ſur vous; & M. Falkland m'a dit que ſi vous rejettiez le Couvent, pour

lequel il ſemble qu'il panche le plus, il a dans l'idée un jeune homme, qu'il croit un parti convenable pour vous, ſi vous êtes diſpoſée à l'accepter: ſinon . . . . . Il feignit ici d'être arrêté par la crainte de déplaire. Quoi, ſinon ? Qu'arriveroit-il Monſieur: ſi je ne l'acceptois pas? Achevez, de grace. J'eſpere, Madame, qu'il ne ſe portera point aux extrêmités. Aux extrêmités, Monſieur! croyez-vous qu'il puiſſe être aſſez hardi pour me jetter dans un Couvent ? N'y a-t'il pas des Loix en France? J'eſpere, Madame, qu'il n'en fera rien; mais je ne puis répondre de lui. C'eſt un homme étrange: il paroit furieux, je ne ſais de quoi: le Médecin lui a dit, que vous n'aviez aucun mal; il le croit, & là-deſſus il lui eſt échappé des termes fort durs. Et quel eſt donc ce parti, interrompit-elle, qu'il juge ſi convenable ? un de ſes Laquais, peut-être, ou ſon Cocher,

Pernol affecta plus de triſteſſe encore. Il m'a dit, Madame, qu'il avoit

jetté les yeux sur un jeune homme d'honnête famille & bien élevé, qui n'a rien de méprisable dans les qualités personnelles, & dans lequel il est sûr, dit-il, que vous trouverez un mari tendre & complaisant.

Un profond soupir, & des regards languissans, succederent à ces derniers mots.

Vous paroissez inquiet, Monsieur, connoîtriez-vous la personne? Ce sont mes doutes, Madame, qui causent l'inquiétude dont vous vous appercevez. Expliquez-vous, je vous prie, Monsieur Pernol. Je n'ose Madame; je puis seulement vous assurer que cet homme, quel qu'il soit, car M. Falkland ne me l'a pas encore nommé, me paroît le plus heureux des mortels. Quel peut-être son dessein, Monsieur? Après s'être ouvert jusqu'à ce point, pourquoi vous cacher le nom? Il prétend, Madame, qu'il n'en a rien dit encore au jeune homme, & que votre honneur ne permettant pas qu'il lui découvre aucune

partie de votre Hiſtoire, il appréhende. . . . . . Pardonnez Madame, ſi je ne vous repéte pas ſes ſcrupules. Je vous entens, Monſieur : il appréhende que ſon Ami ne me rejette. C'eſt, Madame, à peu-près ce qu'il a ſemblé m'inſinuer. J'ai répondu auſſi-tôt, qu'il ſuffiſoit d'accorder à ſon jeune homme la grace de vous voir un inſtant ; & que s'il faiſoit alors quelque objection, ce devoit être le plus aveugle & le plus inſenſible des hommes.

Pernol prononça cette belle phraſe, avec une ardeur qui parut plaire beaucoup à la Dame. Sa reconnoiſſance fut marquée par une profonde inclination de tête, ſuivie de cette réponſe : tout votre ſexe, Monſieur, n'eſt pas auſſi généreux que vous. Mais qu'a répliqué M. Falkland ? Il a ſouri ſeulement, Madame, & m'a dit qu'il ſouhaitoit que ſon Ami pût penſer de méme ; qu'il remettoit à me dire une autre fois ſon nom ; & qu'en attendant, je l'oblige-

rois, ſi mes viſites chez vous étoient un peu moins fréquentes.

L'inhumain! le monſtre! s'écria-t'elle : veut-il donc m'ôter la ſeule conſolation qui me reſte au monde! Que je vive aſſez, ſeulement, pour me voir hors de ſes mains. Si j'y réuſſis, par quelque voie que ce ſoit, il éprouvera .... Ayez la bonté, Monſieur Pernol, de lui dire que je ſuis contente du mari qu'il m'offre, quel qu'il puiſſe être! Je n'attens que des inſultes de M. Falkland, & je ne ſerai pas étonnée de me voir ſacrifiée au dernier des Miſérables; mais que ne ferois-je pas, pour ceſſer d'être au pouvoir de mon Tyran!

Madame, répondit Pernol, vous ne devez pas craindre que la violence ſoit employée, pour vous faire accepter un indigne objet. M. Falkland déclare toujours, que ſi ſon Ami vous déplaît abſolument, il ne penſe pas à vous contraindre. L'autre choix eſt encore ouvert pour vous; & ſi j'ai bien compris ſes diſcours,

il ſouhaiteroit de vous le voir préférer. Plutôt mille fois la mort ! s'écria la furieuſe Goring. L'inſenſé croit-il me faire conſentir à m'enterrer vive ? Non, non ; l'autorité d'un mari, du choix même d'un Falkland, ne mettroit jamais autant d'obſtacle à ma vengéance, que les grilles d'un Couvent. . . . . Monſieur, je me crois fort redevable à vos ſoins, & je me flatte que vous m'auriez ſervie ſi vous l'aviez pû. Il peut arriver encore, que je me trouve en état de reconnoître vos obligeantes intentions. Lorſque mon Tyran aura diſpoſé de ſa captive, vous pourrez vous croire abſolument libre des engagemens qui me regardent, & je me flatte qu'alors vous aurez aſſez de charité, pour être l'Ami d'une Femme infortunée. Elle pleura, & Pernol avoue qu'il ſe ſentit prêt à pleurer auſſi : mais ſe contraignant, il lui proteſta qu'elle diſpoſeroit de ſa vie, & prit congé d'elle avec de grandes apparences de compaſſion &

de douleur. Il avoit joué ſon rôle avec une extrême habileté. La Dame, ayant trouvé ſon maître en adreſſe, s'étoit vûe comme forcée de ſe rendre à diſcrétion.

Il vint s'applaudir chez moi de ſon triomphe, & je ne pus lui refuſer des éloges, quoiqu'il eût donné quelques atteintes à l'exacte vérité : mais on paſſe un peu de ſtratagême à l'amour, & Pernol étoit ſérieuſement amoureux. Il eſt certain que ſans l'intérêt de cœur que je lui vis prendre à cette affaire, je ne me ſerois pas attendu ſi-tôt au ſuccès. Sur le champ je me déterminai à tirer parti de l'avantage que j'avois obtenu; je dis à Pernol, qu'il ſeroit marié dès le jour ſuivant. Il fut ſi tranſporté de cette promeſſe, que joignant les mains, il me demanda la permiſſion d'aller déclarer à Madame Goring ſon amour & ſa bonne fortune. Doucement, lui dis-je ; doucement M. Pernol : votre précipitation va nous perdre. Je ne prétens

pas que vous la voyez avant demain. Avant demain ! ah ! Monſieur, ce délai lui paroîtra bien cruel. Pauvre enfant, penſai-je en moi-même, crains-tu de n'être pas bientôt raſſaſié ? Benais, repris-je auſſi-tôt, vous ne voyez pas que cette abſence d'un jour avancera plus l'affaire, que ſix heures d'entretien. N'eſt-ce pas aſſez que vous ſoyez ſur d'elle ? Nous avons d'autres arrangemens à prendre. Quel plan vous propoſez-vous ? J'ai promis d'en uſer généreuſement.

Monſieur, me dit-il, j'ai toujours le même goût pour l'état que j'ai d'abord embraſſé ; il eſt ſans reproche ; il n'a rien de bas dans les détails ; & ſans la bonne fortune qui m'arrive, j'aurois penſé, tôt ou tard, à retourner dans le ſein de ma famille, pour jetter les fondemens d'un bon commerce, avec quelque bien que j'ai de mon propre fond. Cependant, ſur ce point comme ſur tout autre, je recevrai toujours volontiers votre

conſeil & vos ordres. J'approuve votre deſſein, répondis-je, d'autant plus que le commerce en gros, comme vous ſerez en état de l'entreprendre, n'aura pas une apparence méchanique, qui peut révolter la veuve d'un Officier. Mais il y a des conditions, qui doivent être réglées d'abord entre vous & moi. Dites-moi premierement, & de bonne foi, quel eſt votre fond ?

Son Pere, m'aſſura-t'il, lui avoit laiſſé douze mille francs, dépoſés, pour le tems de ſa minorité, chez un Banquier de Paris, qu'il nomma, & dont il m'offrit le témoignage, ſi je voulois écrire deux mots à la Capitale.

Je lui demandai dans quelle Ville il penſoit à s'établir? Paris, me dit-il, eſt la plus favorable à mon commerce.

Sur ce point, je lui déclarai une oppoſition abſolue. Je lui fis comprendre que Paris étoit trop fréquenté par nos Voyageurs Anglois, pour convenir à la Dame, qui ſeroit tous les jours expoſée à des rencon-

tres désagréables. Une grande Ville de Province, ajoutai-je, lui conviendroit mieux. Il me dit que sa famille étoit originaire de Dijon, & qu'il y avoit encore des Parens & des Amis. Soit Dijon, lui répondis-je.

De ma part, Pernol, voici ce que j'ai dessein de faire pour vous. Madame Goring a mille guinées: j'y joindrai la même somme, pour laquelle je vous ferai mon billet, en attendant que je puisse vous la faire toucher d'Angleterre. Elle sera placée sur sa tête, afin qu'après vous elle soit sure d'une ressource, si son sort étoit de vous survivre; & vous lui en laisserez l'intérêt pour son usage particulier, mais sans lui faire connoître que vous vous y êtes engagé, afin qu'elle croye vous en avoir l'obligation.

Il ne me fit aucune réponse; mais il me témoigna son consentement par une profonde révérence. Je ris de l'air simple, avec lequel il acceptoit ces conditions, lui qui n'étoit

rien moins qu'imbécille, & je l'attribuai à l'amour. Pernol, repris-je aussi-tôt, quoique j'aie pris soin, comme vous voyez, des intérêts de la Dame, je ne veux pas oublier les vôtres; mais j'ai quelques loix à vous imposer. Vous savez déja les principales raisons de ma conduite, à l'égard de Madame Goring? Je dois craindre son esprit vindicatif, s'il arrive qu'elle puisse informer quelques personnes d'Angleterre, de tout ce qui s'est passé: elle en cherchera l'occasion à toutes sortes de prix; & ce seroit la ruine d'une très-honnête entreprise, qui m'a coûté bien des peines. Votre devoir sera donc de l'en empêcher. Je n'éxige pas que vous y mettiez de la dureté: mais si vous avez assez d'adresse pour lui fermer toute correspondance en Angleterre, sans parler de quelques sages mesures, que je ne crois pas à la vérité nécessaires; mais que je vous conseille néanmoins dans les premiers tems, pour lui faire perdre

toute idée d'évaſion, vous répondrez parfaitement à ma confiance : & pour vous y faire trouver de l'utilité, je m'engagerai, dans la meilleure forme, à vous payer annuellement deux cens livres ſterling, auſſi long-tems que vous contiendrez votre Femme dans les bornes que je vous preſcris ; avec la ſeule reſtriction, que ſi dans trois ans ces précautions ne me paroiſſent plus néceſſaires, je ſerai libre de ne pas pouſſer plus loin ce dernier bienfait. Je promets auſſi d'entrer, par quelques libéralités indépendantes, dans les premiers frais de votre établiſſement, pour ménager votre capital.

La reconnoiſſance de Pernol éclata dans ſes yeux & ſur ſes lévres : il exagéra la nobleſſe de mes procédés, & me dit qu'il eſpéroit d'obtenir aſſez le cœur de la Dame, pour remplir tous ſes engagemens ſans le ſecours de la violence ; mais qu'à tout événement, il me repondoit

que je n'entendrois plus parler d'elle.

Les préliminaires me ſemblant aſſez bien ajuſtés, je demandai ſur le champ un Notaire de la Ville, qui ſût les deux langues, & je lui donnai mes inſtructions, pour dreſſer différens actes ; les uns, qui devoient être ſcellés entre Pernol & moi ; d'autres, pour être lûs, approuvés, & ſignés de Madame Goring. Je recommandai de la diligence ; & le Notaire promit que tout ſeroit prêt pour le jour ſuivant.

Pernol étoit fort impatient de voir ſa chere Goring, mais un peu troublé, par la crainte qu'elle ne ſe dégoutât de lui, lorſqu'elle apprendroit dans quelle ſituation il avoit été près de moi. Je ranimai ſes eſprits, en lui promettant de le relever par la qualité de mon Ecuyer ; & pour honorer ce nouveau titre, je lui fis préſent d'un fort bel habit complet, que je n'avois pas encore porté. Vous ſavez que ce jeune hom-

me eſt à peu près de ma taille : j'aurois peine à vous repréſenter combien je lui trouvai de bonne mine, & même d'éclat, dans cette parure ; car le linge, & tout le reſte, fut aſſorti à l'habillement.

Je lui propoſai alors de voir ſa Déeſſe : mais après toute l'ardeur qu'il avoit marquée, je fus ſurpris de lui voir de l'embarras, pour déclarer ſes prétentions à la Belle. Il me pria de le préſenter. Au fond, la ſcène étoit ſi ſérieuſe, que lui pardonnant d'être un peu déconcerté, je conſentis à l'accompagner dans ſa viſite ; mais elle me parut demander quelque préparation.

Je fis appeller Rachel ; & m'avançant à ma porte, pour lui parler, ſans qu'elle pût découvrir Pernol, je la chargeai d'aller dire à ſa Maîtreſſe, que je me propoſois de la voir dans une demie heure, & que je ſerois accompagné du jeune homme qu'elle avoit promis d'accepter pour mari ; lui laiſſant en-

core la liberté de choisir l'autre alternative, si l'homme lui déplaisoit.

Pernol, après ce message, témoigna toute l'inquiétude d'un Amant. Que je la plains ! me dit-il ; qu'elle va souffrir dans l'intervalle ! Comptez, répondis-je, que votre présence, Monsieur Pernol, dissipera toutes ses allarmes, & va faire d'elle la plus heureuse des Femmes.

Ma commission étant demeurée sans réponse, je conclus que ce silence devoit être pris pour une permission ; & j'entrai dans son appartement à l'heure marquée, en conduisant Pernol par la main. Elle étoit assise près d'une table, la tête appuyée sur le poing. Elle jetta un regard d'indignation sur moi ; & détournant aussi-tôt les yeux, elle ne daigna pas même regarder Pernol, s'imaginant peu que ce fût lui qui m'accompagnoit, quoiqu'elle sût que je lui amenois un mari.

Pernol, muet & tremblant, com-

me un véritable Adorateur, s'avança vers elle, mit un genou à terre, & se hazarda, quoiqu'avec beaucoup de défiance, à prendre une de ses mains.

Cette hardiesse obligea la fiere Beauté de lui lancer un coup d'œil. Sa surprise, en dépit du masque de grandeur, ne pût être déguisée. Elle rougit même; ses yeux s'adoucirent, & je distinguai facilement un petit rayon de joie, qui parcourut son visage. Quoi? Monsieur Pernol! Ensuite elle se tourna vers moi, comme demandant une explication.

» Oui, Madame, lui dis-je, Mon- » sieur Pernol est l'homme annoncé. (j'allois dire, l'*heureux homme*; mais il n'étoit pas question de compliment, & je voulois, au contraire, qu'elle prît mon offre pour une faveur). » C'est une conquête que » vous devez à votre bonne fortune; » & dans l'espérance qu'il fera de » vous une bonne femme, comme » je suis sûr qu'il sera pour vous un

» bon mari, j'ai consenti à votre » union. Cette courte harangue, étoit celle d'un homme, qui, prétendant faire une grace peu méritée, s'attend à recevoir des remercimens.

Avec toute sa ruse & son assurance, elle fut absolument confondue. Je ne lui laissai pas le tems de se reconnoître ; & lui présentant l'acte qui la regardoit, vous pouvez lire, Madame, & juger si vous êtes offensée, dans la disposition de votre fortune & de votre main.

Madame Goring, toujours vive pour son intérêt, reçut le papier, & le lut entiérement, malgré sa confusion. La brillante parure de Pernol, jointe à ses favorables dispositions pour lui, avoit fait sur elle une impression si forte, qu'elle commençoit à s'apprivoiser. Après avoir lû l'Ecrit, elle le mit entre les mains de Pernol. Monsieur, lui dit-elle, on pourroit croire que vous en usez généreusement ; mais l'expérience, que j'ai des artifices de votre guide,

peut me faire ſoupçonner de nouvelles tromperies. Cependant, comme je ne ſuis pas libre de compoſer pour moi-même, mes objections ſeroient inutiles. J'accepte vos offres, & je voudrois ſeulement ſavoir un peu mieux qui vous êtes, vous dont on veut que je faſſe mon mari.

L'air hautain, dont ces paroles furent prononcées, confondit le pauvre Amant, & le rabaiſſa tellement à ſes propres yeux, qu'il me laiſſa le ſoin de répondre. Madame, dis-je, à la majeſtueuſe Goring, je proteſte ſolemnellement qu'il n'y a point d'artifice, ni rien d'offenſant pour vous, dans les propoſitions qu'on vous fait. Ce jeune homme, que je vous préſente pour mari, eſt d'une famille honnête. Je ſais, & je vous répons, que l'établiſſement qu'il vous promet eſt réel : la ſomme qu'il vous apporte eſt à lui, comme celle que vous poſſedez eſt à vous. Il a cultivé, dans ſa premiere jeuneſſe, un commerce honorable & très-lu-

cratif, qu'il eſt dans l'intention de continuer. Je lui connois un bon naturel & des manieres civiles ; il m'a tenu compagnie dans mes voyages : Je ſuppoſe que la qualité de mon Ecuyer, qu'il n'a pas priſe par néceſſité, ne ſera pas une objection contre lui, (avec un ſourire & quelque affectation de fierté,) & je n'en parle que pour vous convaincre de ma bonne foi, lorſque je ne vous déguiſe aucune partie de ſon caractère.

Pernol, ſur lequel je jettai un coup d'œil, rougit, & parut décontenancé. Il fit néanmoins une révérence, avec quelques mots de compliment, que j'interrompis, pour le ſoulager ; & m'adreſſant à la Dame, à préſent, lui dis-je, vous ſavez Madame, tout ce qui peut intéreſſer votre curioſité. Si vous êtes diſpoſée à tenir promeſſe, finiſſons dès aujourd'hui. Aujourd'hui ; Monſieur ! Oui, Madame ; pourquoi des délais ?

toucher cette ſomme, avec laquelle il pourroit commencer immédiatement ſon commerce. En même tems, il me préſenta de fort bonne grace mon propre billet, qu'il me preſſa de reprendre, en m'aſſurant qu'il ſe fioit à mon honneur, de l'exécution de ma promeſſe, & me ſuppliant auſſi de placer l'argent, & celui de Madame Goring, ſi la Dame y conſentoit, de la maniere la plus avantageuſe pour elle. Ces procédés d'un cœur ouvert & ſenſible, me plurent beaucoup. Je promis tout ce qui ſeroit en mon pouvoir, pour leur ſatisfaction mutuelle ; & loin de recevoir le Billet, je ne pris que neuf ou dix jours pour lui faire compter la ſomme à Dijon.

C'étoit une occaſion, pour lui demander quand il partiroit pour la Bourgogne. Il répondit à cette queſtion, qu'il étoit prêt à partir dès le lendemain, ſi Madame, à laquelle il n'oſoit encore donner ſon nom, y paroiſſoit diſpoſée ; & tournant les

yeux vers elle, il la consulta par ses regards. A peine avoit-elle ouvert les levres, depuis la cérémonie: mais elle prit la peine de répondre ici; soyez sûr, Monsieur, que je ne me ferai pas presser pour sortir d'une prison.

Il lui demanda s'il lui seroit agréable de prendre sa Femme de chambre avec elle? Surement, répondit-elle: il seroit plaisant que je me donnasse une Servante, dont je ne pusse me faire entendre. Rachel, qui fut appellée, témoigna de l'inclination à retourner en Angleterre: mais je lui représentai qu'elle ne pouvoit quitter honnêtement sa Maîtresse, dans un Païs étranger; & que si mon amitié pouvoit lui devenir bonne à quelque chose, il falloit, pour s'en assurer éternellement, continuer de servir Madame, aussi long-tems qu'elle auroit le bonheur de lui plaire. Elle consentit à demeurer; & Madame lui donna ses ordres, pour partir le jour suivant.

Le courage étant revenu à Pernol, il la ſupplia de ne pas différer ſon bonheur, puiſqu'elle avoit la bonté d'y conſentir. Je lui dis d'un air moitié riant, & moitié grondeur, que j'étois impatient de me voir défait de mon fardeau, & déterminé par conſéquent à la mettre, dès le ſoir, entre les bras de M. Pernol : Je vais, dis-je à tous deux, donner des ordres pour la cérémonie; & je les laiſſai enſemble, faire à l'aiſe un plan de félicité conjugale. Pendant qu'avec l'aſſiſtance du Notaire, je pris effectivement de juſtes méſures pour hâter la concluſion, Pernol sût plaider ſi bien ſa cauſe, qu'entre ſix & ſept heures du ſoir, j'eûs la ſatisfaction de donner, de ma propre main, ce tréſor ineſtimable de vertu & de bonté, Madame Goring, à M. Pernol, mon très-fidele Ecuyer, à l'extrême joie de l'un, & je crois, ſi la vérité étoit bien connue, à la très-légere mortification de l'autre. Le Notaire, Mademoiſelle Rachel

& moi, nous fûmes les ſeuls Témoins.

Après la cérémonie, j'approchai, ſuivant l'uſage, pour féliciter la nouvelle Epouſe, & la ſaluer en l'embraſſant; mais elle eût l'audace de détourner ſon impudente joue; & pendant tout le reſte du jour, elle affecta le plus grand air de dignité. Cependant, elle jouoit un rôle ſi peu naturel, qu'il m'en parut ridicule; mais je l'aimois mieux que des emportemens de fureur.

Je les invitai tous deux à ſouper avec moi; & je traitai mon ami Pernol avec une familiarité, qui parut le pénétrer de joie, parce qu'elle lui donnoit de la conſidération aux yeux de ſa Femme. Après le ſouper, il me ſupplia de mettre le comble à ce qu'il nomma mes généreux offices, en me chargeant de recevoir à Paris, où il ſavoit que j'allois paſſer l'hiver, ſes douze mille francs des mains du Banquier, & de lui faire

En me retirant, je fis un présent considérable à Pernol, pour les frais du voyage ; un autre à Rachel ; & je donnai ma parole, à cette fille, de mesurer mes bienfaits sur sa conduite : elle me promit tout ce que je désirois, en m'assurant qu'elle ne suivoit sa Dame, que pour m'obliger. Le matin, Pernol vint me dire qu'il m'enverroit, à Paris, l'argent de sa Femme en Lettres de change, pour être placé sous mes yeux. Il n'avoit pas fait difficulté, ajouta-t'il, de lui dire ce qu'il devoit à ma générosité ; & malgré tous ses ressentimens, elle étoit convenue que sur les points de cette nature, elle ne se défioit pas de mon honneur. Je pris cette occasion, pour recommander à l'ardent Pernol d'engager sa Femme, dans quelque moment de bonne humeur, à m'envoyer une procuration pour recevoir son petit douaire d'Ashby, que j'aurois soin de lui faire toucher à Dijon. Rien

n'étoit ſi mince ; mais il ne falloit rien perdre.

Lorſque l'heureux couple fut prêt à quitter Boulogne, je demandai, à Madame Pernol, un moment d'entretien particulier. Elle ne témoigna point de goût pour cette conférence. Cependant, ſon mari l'ayant preſſée fort obligeamment de ne me pas quitter en inimitié, ſortit en même-tems de la chambre ; elle ne pût ſe diſpenſer de m'entendre.

Alors, je lui demandai fort noblement pardon, d'être allé ſi loin. J'eſpérois, lui dis-je, que le tems & ſes précédentes réfléxions la convaincroient pleinement qu'elle m'étoit plus obligée, que ſa paſſion ne lui permettoit de le reconnoître encore. Souvenez-vous, Madame, que j'ai rempli toutes mes promeſſes. Vous vous trouvez mariée avec un jeune homme de mérite ; & vous êtes sûre, pour toute la vie, d'une honnête ſubſiſtance. Votre bonheur

eſt entre vos mains, ſi vous n'y renoncez pas volontairement. Montrez à préſent cette grandeur d'ame, que vous avez tant de fois vantée, en pardonnant à celui dont vous croyez avoir reçu des offenſes, & ſur-tout en tenant une conduite qui puiſſe vous donner droit, non-ſeulement au pardon, mais à l'eſtime, de ceux que vous avez eu le malheur d'offenſer vous-même.

J'aurois continué mon ſermon; & j'avois de fort bons avis à lui donner; mais elle me coupa court, par cette réponſe déciſive : Monſieur, je ne déſire, ni votre conſeil, ni votre eſtime. M. Pernol peut mériter de moi des égards; mais je ne vous pardonnerai jamais : & tournant le dos, elle me quitta ſans me dire adieu. J'appellai Pernol, pour lui dire que j'étois infiniment ſatisfait des bonnes diſpoſitions où j'avois trouvé ſa Femme, & je lui ſouhaitai beaucoup d'agrémens dans

leur voyage. Ils partirent immédiatement pour Dijon.

Arrête un moment, cher Bidulphe, & contemple ma vertu ! Avoir eu si long-tems entre mes mains une des plus belles femmes d'Angleterre, dont tu remarqueras, en passant, que je n'étois pas l'aversion, & mettre ses charmes, purs & nets, dans les bras d'un autre ! Ajoûte qu'il m'en coûte plus, pour faire une honnête Femme, qu'il n'auroit été besoin pour faire une douzaine de...... quel étrange mot alloit sortir de ma plume ? Mille & mille graces à mon bon génie, qui m'a fait sortir heureusement du labyrinthe où je m'étois engagé. Depuis que je suis quitte de cette Femme, & je puis dire avec quelque honneur, je me sens comme délivré d'un pésant fardeau. Mais quelle désobligeante créature, de ne m'avoir pas remercié de mes services ? moi, qui sans contredit, ai fait pour elle plus

qu'un Pere ; premierement en la ſauvant de ſa perte ; enſuite, en l'établiſſant très-bien dans le Monde. Mais il eſt des caractères, qu'il n'eſt pas poſſible d'obliger.

Je quitterai demain cette Ville, pour me rendre promptement à Paris, où je veux mettre les affaires de mes nouveaux mariés ſur le meilleur pied ; & de-là, je recommencerai à courir le Monde, n'importe comment, & de quel côté. Je compte de reprendre, à Paris, le logement que j'y occupois. Ecrivez-moi, mon cher Chevalier, ce qui ſe paſſe dans le cercle de votre famille. Milady Bidulphe, & votre adorable ſœur, peuvent être informées de la maniere dont j'ai diſpoſé de la Goring : mais prenez-vous-y diſcrétement ; & gardez-vous, en particulier, de leur mettre ſous les yeux toutes ces pitoyables circonſtances, de ſon établiſſement, ou de mes ſecrettes conventions avec Pernol. Je ſuis sûr que la délicateſſe de Madame Arnil en

ſeroit bleſſée. Vous direz'. à Milady Bidulphe, que je prie dévotement pour le bonheur de ſa chere Fille. Si ce que je viens de faire y peut ſervir, je n'aurai pas peu fait pour le mien; quoiqu'à dire vrai, je commence à croire que ce n'eſt pas dans cette vie que le bonheur doit être attendu, du moins par un vagabond ſans eſpérance, tel que moi. Cher Ami! je pourrois, dans cet inſtant, me clouer ſur ma chaiſe compoſer des vers mélancoliques, une Elegie du plus triſte ton; ou faire mon Teſtament; & tout autre exercice vaporeux: que ſais-je? Il me prend envie de me faire Moine, & d'aller m'enſevelir dans quelque déſert. Je ſerois ſûr du ſuffrage de Milady Bidulphe, pour cette pieuſe réſolution.

Adieu, très-cher Chevalier. Peut-être ne recevrez-vous plus de mes Lettres, avant que je ſois paſſé dans quelque autre région.

A Boulogne, 30 Novembre.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universit
Da